REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIVe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR
7 RUE SAINT-BENOIT

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIV[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME CINQUANTE-DEUXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

—

1864

PAULE MÉRÉ

TROISIÈME PARTIE (1).

LETTRE TREIZIÈME.

Genève, 1er octobre.

J'ai passé tout ce jour dans un état d'esprit singulier. Du matin jusqu'au soir, j'ai vécu comme dans une sorte de rêve. C'est cette voix que j'entendis avant-hier... L'ai-je entendue? — Silence! si je rêve, ne m'éveillez pas.

Félix, est-il insensé de croire qu'il n'y a de réel dans ce monde que nos pensées, et que tout ce qui semble s'agiter autour de nous n'est qu'un jeu, une vaine fiction de notre esprit? Ce ciel sans nuages, cette verdure si douce au regard, et que l'automne nuance d'or et de pourpre, n'est-ce pas en moi que je vois tout cela? Nous croyons voir, et nous créons; le monde où nous vivons est notre ouvrage; c'est de notre cœur que sortent, comme d'une ruche trop pleine, ces essaims de fantômes dont nous peuplons l'univers. Et qu'importe après tout, pourvu que cette illusion soit durable?

Cependant je voudrais savoir à quoi m'en tenir; j'aimerais à m'assurer si mon bonheur n'est pas une histoire que mon cœur se raconte à lui-même. Est-il vrai qu'il existe dans ce monde une Paule? Est-il vrai qu'il y a quelque part une petite maison qui a un air de château?... Si j'essayais de la revoir et d'y retourner, la retrouverais-je en place? Ne se serait-elle pas évanouie comme un brouil-

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juin.

lard du matin? Est-il certain qu'une fois au milieu d'un bois, une autre fois près d'une fenêtre, au bruit d'une eau courante?... Mais était-ce hier ou il y a deux siècles? La scène se passa-t-elle au ciel ou sur la terre? Et serait-il vrai que, depuis ce temps, mon pauvre cœur, surchargé de lui-même, s'est senti délivrer comme par magie de ses ennuis et de ses années? Sûrement il y a là-dessous quelque mystère : un invisible musicien se tient auprès de moi, son luth chante et soupire, et cette musique me fait rêver,... à moins que ce luth magique ne soit cette voix que j'entendis avant-hier, que je crois entendre aujourd'hui, que je ne cesserai d'entendre tant que le cœur me battra.

J'avais résolu d'annoncer dès ce soir mon dessein à ma mère, mais je me suis accordé un délai de quelques heures. Il m'en coûtait de dénoncer si vite l'armistice. J'ai voulu savourer jusqu'au bout cette journée de rêverie et de parfait bonheur. L'affaire, je le prévois, sera chaude, mais je prendrai mes mesures pour qu'elle soit courte.

P. S. Votre lettre aussi est fort courte. « *Presto! presto!* » Est-ce un conseil? est-ce un reproche? Convenez en vérité que j'aurais le droit de me fâcher. Dans ma candeur, je m'imaginais que vous m'écririez : « Hâtez-vous lentement. A quoi bon vous presser? Le bonheur a sa folie, qui n'est pas faite pour durer. Délirez en paix pendant quelques jours. »

LETTRE QUATORZIÈME.

Genève, 2 octobre.

La scène a été plus vive encore que je ne pensais. Je connaissais ma mère pour une personne accoutumée à se posséder; je comptais sur de l'aigreur, de l'amertume, du mépris : je ne m'attendais pas à tant de violence. A peine eus-je ouvert la bouche, qu'elle perdit contenance. Pâle, les traits bouleversés, elle s'écria que je me déshonorais, et, cachant son visage dans ses mains, elle poussa des sanglots déchirans. Je m'approchai d'elle, je lui parlai d'une voix tendre et soumise. Elle me repoussa d'un geste impérieux, me somma de la délivrer de ma présence. Je sortis. Quand la reverrai-je?

Une telle scène, vous pouvez le croire, m'a été pénible; mais tant de déraison me met à l'aise. Puisqu'on refuse de m'entendre, je me tairai. Me voilà dispensé de discourir, d'argumenter, de répondre aux objections. Sot labeur dont je m'affranchis avec joie, car quel fruit en aurais-je retiré? La passion se laisse-t-elle convaincre, et

connaissez-vous des préjugés qui ne soient morts dans l'impénitence finale? Non, je ne parlerai plus, j'agirai. C'est pour le coup que je m'écrie avec vous : *Presto! presto!*

LETTRE QUINZIÈME.

Genève, 3 octobre.

Ma mère s'est ravisée. La nuit porte conseil. Dois-je m'en féliciter? J'ai toujours aimé les situations nettes et tranchées. Après ce grand éclat d'hier soir et ce refus de rien entendre, je n'avais plus rien à ménager, plus de mesure à garder... Vaincu par de tendres supplications, j'ai pris un engagement qui me coûte. Peut-être me blâmerez-vous. Je veux tout vous dire, vous en jugerez par vous-même.

Il y a deux heures, ma mère m'a fait demander une entrevue. Je me suis empressé de descendre auprès d'elle. Elle était assise dans sa chaise longue. Elle s'est levée, m'a ouvert ses bras. Jugez de la surprise que me causa un si grand changement! J'en fus comme étourdi. Je la questionnais du regard. Elle me fit asseoir en face d'elle, et prenant mes mains dans les siennes : — Je vous ai fait de la peine, me dit-elle; pardonnez-moi. J'ai cédé à un emportement de douleur que j'aurais dû maîtriser. J'en ai été punie la première. Une mère ne chagrine pas impunément son enfant. Le regret, le repentir, m'ont tenue éveillée toute la nuit.

Elle essuya ses yeux, et se forçant à sourire : — Allons, mon cher fils, reprit-elle, tâchons d'être raisonnables. Ne nous fâchons pas, causons tranquillement. Essayons de supporter patiemment, vous ce que vous appelez peut-être mes préjugés et ma dévotion bourgeoise, moi ce que j'appelle vos imprudentes et dangereuses chimères. Vraiment il me semble impossible que nous ne finissions pas par nous entendre. Je ne désire que votre bonheur; ce que je vous demande, c'est de le désirer autant que moi. Sans doute il me serait cruel de vous voir contracter une union que le monde et mes amis condamneraient, et qui vous exposerait au blâme des uns, aux dérisions des autres; cependant, je vous le jure, si j'acquérais la certitude que cette union vous offre des garanties de bonheur, je n'hésiterais pas à immoler toutes mes répugnances à la seule considération de votre avenir. Donnez-moi donc les preuves qui me manquent; tâchez de me convaincre, de me persuader. Je ferai taire mes préjugés, ma conscience même, pour n'écouter que mon cœur.

Que faire? Je dus entamer un long récit, rude et ingrate corvée à laquelle je m'étais promis d'échapper. Je contai à ma mère comment j'avais fait la connaissance de Paule, je la lui peignis telle qu'elle

est, je rétablis les faits, je confondis la calomnie. Peines perdues! ma mère m'écouta avec attention; mais tantôt elle hochait la tête, tantôt elle levait les yeux au ciel, tantôt elle me regardait d'un air de compassion et avec un sourire qui voulait dire : Pauvre dupe, comme ta passion t'aveugle! Quand j'eus fini, elle se renversa dans sa chaise, demeura immobile, les yeux fermés, et pendant quelques instans il régna un de ces silences embarrassans où l'on entend voler les mouches. Enfin elle me dit en soupirant : — Mon Dieu! que je voudrais croire! Mais j'ai beau faire, la foi ne me vient pas.

— Quand la vérité ne nous persuade pas, lui dis-je, c'est qu'au fond nous avons peur d'elle.

— Je pourrais vous répondre, me dit-elle, que nous sommes peu disposés à nous défier d'une erreur qui nous charme; mais Dieu me garde de rien vous dire de blessant, car j'ai des torts à réparer. Aussi, quoique j'eusse mille objections à vous faire, je les garderai pour moi. Je ne demande qu'à me laisser convaincre; malheureusement l'histoire que vous venez de me conter est assez extraordinaire.

— Qu'y voyez-vous de si singulier?

— Une jeune fille irréprochable que tout le monde s'entend à condamner.

— Ce ne serait pas la première fois que tout le monde se serait trompé.

— Ah! permettez, dit-elle, je veux que les apparences soient quelquefois trompeuses, que plus d'une fois l'innocence ait été en butte à d'injustes soupçons; mais soyez sûr qu'il se trouve toujours quelqu'un pour prendre en main sa défense. Parmi les personnes qui ont pu suivre de près cette triste affaire, trouvez-m'en une qui prenne le parti de Mlle Méré, et je suis prête à me rendre.

— Qu'à cela ne tienne! Nous avons d'abord pour nous un père.

— Quel témoignage! De bonne foi, serait-il reçu en justice? Aussi bien, si j'osais tout dire...

— Parlez, parlez, lui dis-je, vos réticences me sont cruelles.

— Eh bien! soyez certain que M. Méré juge sa fille comme je la juge.

— M. Bird m'a cependant donné connaissance d'une lettre...

— M. Bird! M. Bird! repartit-elle en levant les bras au ciel. Pauvre fille! elle a des répondans qui eux-mêmes ont grand besoin qu'on réponde d'eux.

— M. Bird est un saint, lui répliquai-je avec un peu d'emportement; mais laissons cela. Savez-vous qui me répond de Paule? C'est Paule elle-même. Quiconque l'a vue et peut la soupçonner de mentir...

— Ah! prenez garde, interrompit-elle; à votre tour vous allez

me dire des duretés. Vous avez eu jusqu'ici l'avantage de la modération, conservez-le. Mon Dieu! je connais Mlle Méré, je l'ai souvent vue, je vous accorde qu'elle a de très beaux yeux; mais il ne m'a jamais paru qu'elle eût le charme de l'ingénuité, de l'ouverture de cœur. Dans l'entourage de sa grand'mère, on l'accusait d'être un peu sournoise; elle parlait peu, éludait toutes les questions, ne disait son secret à personne.

— Et à qui l'eût-elle dit, je vous prie? A sa belle-mère? à ses grands-parens? aux amis qu'elle n'avait pas? Pauvre belle âme, tenue en chartre privée par la malveillance et la sottise!

— Je me défie, dit-elle, de ces pauvres belles âmes dont la supériorité consiste à se mettre au-dessus des petits devoirs.

— Et moi je me défie de la médiocrité qui hait ce qu'elle ne comprend pas, et de la petite morale qui tue la grande.

Elle parut rêver un instant, puis elle reprit : — Voyons, Marcel, je fais appel à votre bon sens. Y a-t-il jamais de fumée sans feu? Est-il possible qu'une jeune fille soit en butte à la médisance sans y avoir donné prise, et qu'elle perde sa réputation sans l'avoir hasardée? Vous qui affectez de ne pas croire aux miracles, pouvez-vous admettre celui-là? Que Mlle Méré renonce à vous faire croire l'impossible! qu'elle vous dise plutôt : Un jour je me suis oubliée. Je m'ennuyais; emportée par la légèreté de mon âge et de mon humeur, j'ai voulu tromper mon ennui par de coupables distractions; mais j'ai assez expié ma faute par mon malheur et mon repentir... A tout péché miséricorde. Cet aveu même me toucherait; je serais disposée à la plaindre, à lui pardonner...

— Est-ce bien sûr? lui dis-je. Quoi qu'il en soit, pouvez-vous exiger que pour vous faire plaisir elle s'accuse d'une faute qu'elle n'a pas commise?

— Encore un coup, reprit-elle, point de fumée sans feu. Ce billet anonyme, ce Lindor...

— Ah! parlons-en, m'écriai-je avec une vivacité dont je ne fus pas maître. Ce Lindor, qui est-il? où se tient-il? qui l'a vu? qui le connaît? qui a jamais donné son signalement? Eh quoi! une jeune fille contracte une liaison coupable, elle s'affiche sans pudeur, elle court les grands chemins avec son amant, et cet amant, personne ne le pourrait nommer? Est-il brun ou blond, jeune ou vieux? Point de réponse. Cet amant est un être de raison. La même journée l'a vu naître et mourir. A qui s'informe de son nom, on répond qu'il s'appelle Lindor. A qui demande à le voir, on répond qu'on ignore ce qu'il est devenu. La comédie jouée, on n'avait plus besoin de lui, il a disparu par une trappe. Et vous exigez que je prenne au sérieux une si méprisable imposture! Et voilà l'épouvan-

tail dont vous voudriez me faire peur! Et quand le bonheur est là qui m'attend, qui m'appelle, vous vous imaginez que ce ridicule fantôme planté sur mon chemin va mettre mes espérances en fuite et mon amour en déroute?

— Que diriez-vous, me répondit-elle d'une voix émue, si cet être de raison dont vous plaisantez avec tant de grâce ressortait un beau jour de sa trappe...

— Je l'attends sans inquiétude, m'écriai-je; mais plaise à Dieu que je me rencontre aussi face à face avec l'ingénieux romancier qui l'inventa! Oh! trop modeste anonyme, que j'aurais de joie à vous marquer l'estime que je fais de vous, et à vous payer le tribut d'hommages qui vous est dû!

— Calmez-vous, Marcel, me dit-elle, et discutons tranquillement, ou je quitte la place. J'admets, puisque cela vous plaît ainsi, que les amours de Mlle Méré n'aient été que d'idylliques amourettes...

— Au nom du ciel, lui dis-je, changez de langage, ou c'est moi qui quitterai la place.

— Eh bien! je consens que ces amourettes elles-mêmes ne soient qu'une fable; mais, je vous prie, si dans vingt ans d'ici vous aviez une fille qui s'en allât, sans vous en rien dire, s'ébattre toute seule dans les champs...

— Ma fille n'ira pas courir les champs toute seule, parce qu'elle aura un père qui lui offrira son bras.

— Qui sait? votre fille sera peut-être une belle âme. Elle aura des caprices, des fantaisies. Les belles âmes ont des priviléges; les petites règles de la morale commune ne sauraient enchaîner la liberté de leurs mouvemens; elles ne reconnaissent point d'autre loi que leur inspiration du moment. Les belles âmes sont des souveraines par la grâce de Dieu; elles sont impatientes de tout contrôle, et, les blâme-t-on d'avoir manqué à quelque devoir essentiel, elles se plaignent avec hauteur qu'on ne les comprend pas... Non, ne secouez pas la tête, je sais ce que je dis. Je me défie de toute la race des incomprises. Mlle Méré a de beaux yeux, des talens; je veux lui accorder du génie. Allez la visiter dans son atelier, causez avec elle d'idéal et de poésie, enflammez-vous pour elle d'un beau caprice, fort bien; mais l'épouser! C'est une affaire grave que le mariage. Vivre ensemble pendant quarante ans peut-être, et dès la seconde année se voir l'un l'autre tel qu'on est, sans qu'aucune illusion soit possible,... voilà le mariage, Marcel. La beauté, les conversations sur l'idéal, on se lasse bien vite de tout cela. L'amour avec son cortége d'erreurs ne vit qu'une saison; l'estime et la confiance réciproques sont les seuls sentimens qui puis-

sent durer autant que nous, et c'est là tout le secret du bonheur domestique. Aussi la compagne que je vous souhaite est une femme douce, bonne, agréable, sans dons exceptionnels et partant sans orgueil, attachée à ses devoirs, ne se croyant dispensée de rien, entendue dans la conduite d'un ménage, capable de s'oublier, de se dévouer, capable aussi de vous aider à bien vivre et de vous apprendre à croire.

— A merveille, ma chère mère! lui repartis-je; mais que voulez-vous? j'estime que la conformité dans les goûts est quelque chose. Une bonne ménagère ne me suffirait pas. Certes je tiens à pouvoir estimer ma femme, mais je ne serai pas fâché de l'admirer un peu. Qu'elle m'aide à bien vivre, j'y consens de grand cœur; mais penser à deux est une joie d'une douceur infinie, et c'est là, selon moi, le vrai secret du bonheur domestique. Après cela, ne vous figurez pas qu'auprès de Paule ni ma conscience ni mon pot-au-feu courussent les périls que vous redoutez. Vous la connaissez bien peu, vous ignorez tout ce qu'il y a de candeur dans son génie, de bon sens dans son enthousiasme, de sagesse dans ses rêves, de vertu dans sa poésie. L'esprit de Paule est l'esprit d'un cœur, le cœur de Paule est le cœur d'un esprit, et voilà pourquoi je l'aime autant que je l'admire, et je la révère autant que je l'aime.

Elle s'écria en souriant : — Amoureux! amoureux! vous êtes tous les mêmes!... Oh! que vous êtes jeune! poursuivit-elle. Vraiment, mon cher fils, j'en suis charmée, votre cœur a vingt ans! Moi qui le croyais hors de page! Mais que me disiez-vous l'autre jour? A vous entendre, vous étiez revenu de tout, vous ne regardiez qu'à la dot... Se moque-t-on ainsi de sa mère?... Eh bien! mon enfant, puisque vous êtes si jeune, permettez-moi de vous réciter un de ces contes bleus dont j'amusai autrefois votre enfance... Je ne vous prends pas sur mes genoux, ils ont vieilli.

« Il y avait une fois... M'écoutez-vous?... Il y avait une fois en Bretagne un petit génie qui s'appelait Gwyn. C'était le roi des fées, le souverain légitime du monde enchanté. Bien qu'il n'eût pas trois pieds de haut, sa beauté était merveilleuse. A son cou pendait un cor d'ivoire, et quand il en sonnait, l'homme de l'humeur la plus grave ne pouvait se tenir de chanter et de danser. Un jour, Gwyn pria un sage ermite nommé Kollenn à dîner. Grave imprudence! mais s'avise-t-on de tout? Le bon ermite se défiait du génie. « C'est peut-être un diable! » pensait-il, et à tout hasard, par précaution, il prit avec lui un flacon d'eau bénite. Il fait son entrée dans le palais féerique. Le roi des génies était assis sur un siége d'or. Autour de lui voltigeaient mille apparitions charmantes, sylphes, lutins, toute la troupe ailée des songes et des plaisirs. Kollenn se crut au

paradis. « Prends place à cette table, lui dit le roi; tu n'as qu'à le vouloir, et à l'instant les vases d'or et les coupes de diamant que tu vois vides devant toi se rempliront d'ambroisie et de nectar. » Mais le sage : « Je ne suis pas dupe de tes prestiges, je ne vois ici que des feuilles sèches. » Et, prenant son flacon d'eau bénite, il le versa sur la table, qui disparut soudain avec les vases, les coupes, le palais et le roi. Adieu, lutins! Rien ne resta, hormis une poignée de feuilles sèches... M'avez-vous compris, Marcel? »

— Pas trop, lui dis-je.

— Que vous avez l'esprit lent! Le roi des génies, l'habile enchanteur, le musicien consommé qui fait entrer tous les cœurs en danse, Gwyn en un mot, c'est l'amour. Les coupes de diamant, les féeries sont ses prestiges. Par malheur, dans le voisinage de son palais habite un vieux sage, d'une humeur revêche· on l'appelle, je crois, le Bon-Sens... Ne le prions pas à dîner! me direz-vous. Hélas! il est effronté : un beau jour il s'invite lui-même, et gare à son eau bénite! Marcel, croyez-moi, le mieux est de le faire venir avant le mariage, car il est fâcheux de croire aux vases d'or et de se voir condamné aux feuilles sèches à perpétuité.

— Votre allégorie me touche peu, lui répliquai-je. Je crois à Gwyn et à son cor d'ivoire. Bon Dieu! sans lui que serait la vie? Quant à votre ermite, je le connais. Lui, un sage! Il ignore que la poésie est une vérité. Ce sot brutal est un enchanteur de la pire espèce. Jaloux de tout ce qui brille, il transforme l'or pur en une vile poussière. Dieu nous garde de son eau bénite!... Vases d'or, coupes de diamant, je vous ai vus, mes mains vous ont touchés! Ah! malheur, trois fois malheur à qui ne voit dans ce monde que des feuilles sèches! De toutes les folies, c'est la plus triste, car les Paule sont dans la nature et les Marcel sont nés pour les aimer.

De nouveau ma mère demeura quelque temps silencieuse; enfin elle me dit :

— Nous rions, Marcel, et cependant il s'agit de votre avenir, de votre destinée. Hélas! il suffit d'une erreur pour empoisonner toute une vie! Écoutez-moi : j'ai une grâce à vous demander, une seule. Je l'implorerai, s'il le faut, à mains jointes, et vous ne pourrez la refuser à mes larmes. Vous me reprochez de faire trop de cas des opinions du monde : faiblesse bien pardonnable dans une femme et surtout dans une mère; mais, je vous le jure de nouveau, je donnerai mon consentement à ce mariage, si j'ai l'assurance qu'il fera votre bonheur, et cette assurance, c'est de vous seul que je veux la recevoir. J'ai une confiance absolue dans votre jugement, mais je sais aussi quelles sont les illusions d'une passion naissante et les étranges désordres où elle jette les esprits les mieux réglés. Don-

nez-vous le temps de revenir à vous; qu'on ne puisse pas vous reprocher d'avoir agi sous le coup d'une surprise, car de bonne foi, si vous épousiez demain Mlle Méré, que pourrais-je répondre aux étonnemens du monde? Un seul mot : « Il la vit un matin dans les bois, il la revit un soir près d'un ruisseau, et il décida que toute une ville avait menti... » Oh! de grâce, pensez-y bien! Vous êtes juge dans un procès très grave; les deux parties ont plaidé devant vous; vous avez à prononcer entre deux versions, l'une confirmée par plus de cent témoignages, l'autre qui n'a pour garant que deux beaux yeux, témoins suspects que la cour devrait récuser. Ah! prenez du moins le temps de la réflexion. Si, dans trois mois, il ne vous est venu aucun doute, aucun soupçon, toutes mes défiances s'évanouiront. Un sursis de trois mois, c'est peu quand il s'agit du bonheur de toute une vie! Et si vous me répondez que votre conviction est faite et qu'elle est fondée sur l'évidence, je réclamerai ce délai pour moi, pour ma faiblesse, pour mes préjugés... Les préjugés d'une mère méritent d'être ménagés... Et je vous le demanderai aussi au nom de la femme que vous aimez, car il ne peut lui être indifférent de ravir un fils à sa mère par ces violences mal déguisées qu'on appelle des sommations respectueuses, mot affreux que je ne prononce qu'à regret, ou de trouver en moi une vraie mère qui dira hautement : Nous nous étions trompés, elle est pure, elle est innocente; je la reconnais pour ma fille, et mes bras lui sont ouverts.

A ces mots, je devins pensif. Cette dernière considération me frappa; ma mère venait enfin de toucher une corde sensible. Si elle est de bonne foi, comme j'aime à le croire, quel triomphe nous est assuré au prix de trois mois de patience! Néanmoins je résistai longtemps. Pendant une heure entière, elle me pria, me supplia. Quelle triste violence je dus faire à mon amour! Mais l'intérêt de Paule parla plus haut dans mon cœur que l'intérêt même de ma passion. J'ai cédé, j'ai promis. Paule me remerciera, j'ai besoin de l'espérer.

Je m'aperçois, Félix, que j'ai trente ans et que cette fois je songe à me marier. Pourquoi, je vous prie, la société a-t-elle fait du mariage une affaire et de quel droit mêle-t-elle sa prose à cette divine poésie?

LETTRE SEIZIÈME.

Genève, 4 octobre.

Pendant tout un jour, j'avais cru rêver, — et le lendemain ma mère s'est avisée de me conter l'histoire de Gwyn. N'admirez-vous pas cette rencontre bizarre? Pour moi, j'en fus tellement frappé

qu'hier après-midi, en approchant des Terraux, l'inquiétude me prit. Kollenn, avec son odieux flacon d'eau bénite, n'avait-il point passé par là? Qui sait? Le château avait disparu, je n'allais trouver qu'une grenouillère, des roseaux... Je fus bientôt rassuré. Point de coassemens de grenouilles. Un coq, de sa voix la plus claire, me souhaita la bienvenue. Les petits balcons, les girouettes, je trouvai tout à sa place. Félix, les pierres ont un cœur. Toute cette maison se prit à sourire en me voyant paraître.

M. Bird et sa sœur étaient absens. J'en fus fâché, il me tardait de les mettre au fait; mais je fus bien vite consolé. Paule vint me recevoir à la porte. — Dois-je vous faire entrer? me demanda-t-elle en rougissant. — Je ne vous répondrai, lui dis-je, qu'après être entré. — Nous ne restâmes qu'un instant au salon. Le temps était si beau (nous avons un automne doux comme un printemps), qu'elle me proposa de nous transporter au verger. C'était un piége. Au pied d'un cerisier, une vieille camériste à lunettes tricotait des bas. Le banc où Paule me fit asseoir n'était qu'à trois pas du cerisier. — Vous êtes cruelle, lui dis-je en anglais; voilà un voisinage qui me gêne fort. — Par malheur, la bonne vieille entend l'anglais; elle me regarda par-dessus ses lunettes en souriant, et Paule, voyant mon air interdit, se mit à rire de son rire de cristal. — Marguerite, me dit-elle, est de la famille, et nous n'avons point de secrets pour elle.

Là-dessus elle s'en alla chercher ses portefeuilles et me fit examiner en détail les études qu'elle a rapportées de la Souabe et du Tyrol. Je vis là des dessins et des aquarelles où l'on sent la main d'un maître et le souffle d'un poète. Elle me conta son voyage, puis elle me questionna sur la Grèce. — J'ai souvent vu le Parnasse en rêve, me dit-elle; il faut que je m'assure si mes rêves ont le sens commun. — C'est plaisir d'être interrogé par elle; tout l'intéresse; elle a le sentiment du grand et ne laisse pas d'être curieuse des petites choses.

Jamais je ne l'avais si bien étudiée que dans ces heures d'entretien paisible où son âme était au repos. Que de contrastes charmans! Son esprit est à la fois ardent et réfléchi, vif et posé; ses pensées se précipitent vers ce qui les attire, et tout à coup elles s'arrêtent et font silence pour écouter parler la raison; elle est parfois subtile et parfois presque naïve; ses impressions sont promptes comme l'éclair, mais avant de s'engager son jugement tâte les choses et prend ses sûretés contre les surprises; elle se plaît dans la contemplation, et le détail du moment présent la captive; rien ne lui semble insignifiant; elle sait que tout est dans tout. Vraiment quel âge a-t-elle? Son âme est pleine de bruits de printemps, et tout ce

qui en sort est mûr comme dans la saison des fruits; elle ne se fait point d'illusions, et, ce qui est plus rare, elle s'en passe; les rêves lui sont doux; l'expérience ne lui est point amère; elle a plus que du respect pour la vérité, elle en a le goût; sans défense contre cette amie redoutable, elle s'empresse au-devant d'elle, s'offre à ses coups. Frappe! lui dit-elle, je suis sûre de guérir. Elle a sujet de se plaindre de la vie, elle ne lui en veut point; elle a confiance dans le bonheur, il s'est fait attendre, mais il est de parole; il viendra, il est venu; quel plaisir de lui dire : Enfin vous voilà!

Pendant que nous causions, je me disais qu'un jour je goûterais auprès d'elle des délices plus enivrantes encore que les premiers transports de la passion. Elle n'a pas seulement le génie, la beauté, elle a ce charme qui enchante la vie. L'habitude de vivre auprès d'elle, voilà le bonheur qui ne s'épuisera pas. Avoir des souvenirs communs, des secrets communs, un langage commun, s'entendre à demi-mot, se parler sans rien dire, tout deviner dans un geste, dans un sourire, savourer les douceurs de cette solitude peuplée que crée l'intimité, penser ensemble et sans quitter son coin de feu, posséder l'univers et ne lui point appartenir... Courbes divines, filles du ciel auxquelles Paule fut toujours dévote, moi aussi je veux croire en vous! Le vieil incrédule s'est converti. Je vous livre ma vie, je vois déjà descendre sur mes sillons comme une rosée céleste l'harmonie et la beauté.

M. Bird ne revenait pas. Ce fut elle qui me chassa. Je vis une larme briller dans ses yeux.

— Le bonheur, me dit-elle, a sa mélancolie. Nous trouvons toujours le secret de nous plaindre; tantôt c'est la vie qui ne suffit pas à notre cœur; tantôt c'est notre cœur qui ne suffit plus à la vie.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Genève, 6 octobre.

Vous me blâmez, je m'y attendais, c'était dans l'ordre. Il est écrit que je mourrai sans avoir pu rien faire qui vous agrée. Vous prétendez qu'après m'être trop pressé je me résigne à des lenteurs qui seront suspectes; vous me représentez que je suis trop engagé pour avoir encore le droit de disposer de moi. « En quelques semaines, dites-vous, il peut se passer bien des choses. » Éclaircissez-moi votre pensée; je ne vous comprends pas.

A la vérité, je n'ai guère plus à me louer de M. Bird que de vous. J'espérais qu'il m'approuverait sans réserve; j'avais compté sans la raideur britannique. Quand on est né de l'autre côté de la Man-

che, on a beau être le meilleur des hommes, l'âme manque de souplesse, elle ne prête pas, les ressorts n'ont pas assez de jeu. Il y parut bien hier matin. Je le trouvai dans son cabinet de travail; il était occupé à écrire. La correspondance absorbe la moitié de ses journées. Ses malades spirituels lui donnent beaucoup à faire; il faut qu'il réveille les endormis, qu'il remette au ton les désaccordés. Comme il posait sa plume, on lui annonça la visite d'un convalescent qui venait sans doute le remercier de ses soins, et qu'il eut peine à congédier. Enfin nous voilà seuls. Aux premiers mots que je lui dis, il changea de visage, tomba dans une morne stupeur. Quand il se fut remis, il s'étudia à scruter mes intentions, à sonder les abîmes de mon cœur. Je ne savais trop si je devais rire ou me fâcher.

Je découvris enfin la cause de son chagrin. Vous ai-je dit que le père de Paule est depuis trois semaines à Paris où, selon sa coutume, il passera l'hiver? M. Bird lui avait écrit l'avant-veille. — Me voilà forcé de lui récrire! me dit-il, et il ajouta naïvement : — Je n'ai jamais pu souffrir les ratures ni dans les lettres, ni dans la vie.

— Une apostille, lui repartis-je, n'est pas une rature.

Cependant, comme il est homme de sens, il finit par entendre raison.

— Je comprends, me dit-il, et j'approuve vos intentions. Il est certain que Paule serait fort heureuse d'obtenir l'aveu de votre mère. Ce serait une satisfaction donnée à son cœur aimant, un démenti infligé à la calomnie, une réparation d'honneur dont je sens tout le prix. Un seul point m'arrête : votre mère est-elle parfaitement sincère? Permettez-moi de vous le dire, j'en doute un peu.

Je lui répondis que je n'étais plus un enfant, que je ne m'en laissais pas imposer, que je connaissais ma mère, que j'avais eu des défiances, que son ton, son langage les avaient dissipées, qu'après tout c'était une épreuve à tenter, que nous serions bientôt éclaircis.

Sur ces entrefaites, Mme Simpson entra. Je recommençai mes explications. Elle ne me laissa point le temps d'achever. Croisant les bras et me regardant d'un air de défi :

— Charmant! admirable! dit-elle. Voilà la première fois que j'entends parler d'un amant qui se constitue juge d'instruction! L'enquête est ordonnée. Pendant trois mois, vous viendrez chaque jour nous interroger, vous dresserez des procès-verbaux. Nous n'avons qu'à nous bien tenir : trop heureux si vous ne décernez pas contre nous des mandats d'arrêt. Ferez-vous apposer les scellés? ferez-vous saisir nos papiers? Ne perdez point de temps; fouillez dans tous les coins. La vieille tour est pleine de réduits mystérieux. Vite,

à l'œuvre! Je vais vous remettre mon trousseau de clés. Commencez par cette chambre, voilà trois armoires qui ont un air bien suspect...

C'était un torrent de paroles à me faire perdre la tête. — Ah! c'en est trop, m'écriai-je, et je crois rêver! Eh quoi! je m'impose le plus cruel de tous les sacrifices, et voilà ma récompense! voilà mon salaire! Et c'est dans une maison où l'on se pique de sagesse, où l'on invoque sans cesse la raison, que je suis en butte à des soupçons extravagans dont j'aurais honte de me défendre!

Mme Simpson parut étonnée. Elle se tourna vers son frère. — Vraiment, je crois qu'il se fâche, mon cher frère, lui dit-elle.

— Je le crois comme vous, ma chère sœur, lui répondit-il.

— Allons, ce jeune homme a du bon, dit-elle en soupirant, mais que de chagrins il nous causera!

— Qu'on fasse venir Paule, repris-je, qu'elle soit notre arbitre! Ses décisions me seront sacrées, et puisse-t-elle me blâmer comme vous, car, Dieu soit loué! je serai délié de mon imprudente promesse, et je ne songerai plus qu'à hâter l'instant de mon bonheur.

M. Bird alla chercher Paule. Quand elle parut, je m'aperçus bien que sa figure trahissait quelque inquiétude. Je lui pris la main, je lui fis le récit fidèle de tout ce qui s'était passé. Elle m'écouta la tête penchée. Je n'eus pas plus tôt fini que relevant les yeux : — Je vous approuve tout à fait, Marcel, me dit-elle. Vous deviez cela à votre mère. Je ne mets pas en doute sa sincérité. Quelle joie si un jour ses bras m'étaient ouverts! Elle ne pourrait trouver une fille plus dévouée ni plus reconnaissante. Et qui sait? je regagnerai peut-être par elle l'estime et l'affection de mes grands-parens. Marcel, j'ai toujours goûté ce mot de l'Évangile : « Ils sont beaux, les pieds de celui qui apporte la paix. » Messager de paix, je vous remercie et je vous bénis.

— Vous l'entendez! dis-je à M. Bird.

— C'est que Paule est Paule, me répondit-il en souriant, et M. Bird n'est que M. Bird.

— Oui, Paule est Paule, dit la pétulante Mme Simpson. Paule aime, Paule a vingt ans, Paule est poète, Paule a toutes les imprévoyances des âmes généreuses. O jeunesse inexpérimentée, toujours prête à s'embarquer sans boussole sur la foi d'une utopie!

— Point de paroles de malheur! interrompit Paule. Je crois aux vents, je crois aux étoiles, je crois en Marcel.

— Et ta foi ne sera pas trompée, lui dis-je en portant sa main à mes lèvres.

— Comme ils se grisent de leurs paroles! murmura Mme Simpson. *Amen! amen!* Que le Dieu des innocens les assiste!

Je restai jusqu'à la nuit. M. Bird me reconduisit. En me quittant, il me dit : — La confiance de Paule m'a fermé la bouche. Cependant ne comptez pas trop sur sa raison. Les femmes sont des femmes. L'amour les exalte, mais le doute a son heure. Demain, à son réveil, elle se dira peut-être qu'elle donne au monde trois mois pour se mettre entre elle et vous. Je crains qu'elle ne souffre; c'est à vous...

— Laissez-moi faire, interrompis-je, je réponds de tout.

Félix, Paule est adorable. Que vos péchés vous soient remis!

LETTRE DIX-HUITIÈME.

Genève, 12 octobre.

Tout va bien. Paule me semble heureuse, confiante, sereine. Assurément je n'ai pas le droit de lui en vouloir; mais il s'agit bien de droit! Même à trente ans, l'amour est une déraison; je m'en aperçois. L'autre jour, elle vint au-devant de moi d'un air si tranquille... Grondez-moi; mais est-il juste de reprocher à l'amour ses inconséquences et ses injustices? Il en vit. M. Bird m'avait assuré qu'elle souffrirait : il la connaît peu. Elle travaille beaucoup et sans distraction; elle a toute sa tête, tout son talent, tout son esprit. Elle vient de commencer un grand tableau; j'ai bien ri en découvrant que j'étais un peu jaloux de ce tableau. C'est une scène de labour, une charrue tirée par quatre bœufs. Comme vous voyez, tout va bien. Les quatre bœufs sont si robustes et si vaillans qu'ils seront bientôt au bout du sillon.

Ma mère est d'une humeur charmante; décidément elle paraît contente. Tout le monde est content, il faut bien que je le sois aussi. M. Bird m'a laissé entendre que je ferais mieux de ne pas aller tous les jours aux Terraux. Je le croyais au-dessus de toutes les petitesses. Respect humain, où vas-tu te nicher? J'ai dû me le tenir pour dit. J'ai passé cette semaine deux soirées dans le salon de ma mère, avec ses habitués; j'ai joué le whist, j'ai dit des choses aimables à Mlle de Luz. Me croyez-vous encore incapable de vertu?

Que l'air est pesant dans ce triste salon! Il faut aller aux Terraux pour respirer. C'est là que la vie est légère; ici on en sent tout le poids. Là on vit hors du temps; ici on subit l'importunité des heures, on les entend marcher, et on s'applique à tuer les jours, qui vous le rendent bien. Là le cœur s'épanouit dans la paix et dans la liberté; ici on se défie, on a toujours l'œil au guet, on se défend même contre le bonheur. Là on se joue dans la lumière; ici on se fait une affaire de tout, et le plaisir lui-même est affairé. Là enfin

la religion est une céleste douceur qui se mêle à tout; ici on prête à Dieu des passions pour se donner la joie d'épouser ses querelles et de haïr en son nom... Et cependant les Terraux sont un lieu suspect. Trois mois d'enquête préalable sont nécessaires. Vraiment on s'accoutume trop à certaines choses. Qu'est-ce donc que ce monde? et jusqu'à la fin des siècles la vérité sera-t-elle tenue sur la sellette?... Lève-toi, éternelle accusée, et confonds tes juges!

Je regrette seulement que Paule travaille trop. Je la voudrais un peu distraite, un peu rêveuse. Et quand elle souffrirait un peu! Je souffre bien, moi! Mais ce n'est pas une chose à lui demander... Le ciel est pur et serein; la terre est humide, luisante; la charrue ne grince pas; les quatre bœufs roux ont le cœur à l'ouvrage.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Genève, 14 octobre.

Ou ma mère ne me connaît pas, ou elle me connaît trop. N'était le point d'honneur et la honte de m'en dédire, j'aurais déjà rompu cet imprudent engagement. L'attente me tue; je compte les heures, je me ronge. Il me semble... Non, je ne vous dirai pas les idées folles qui me traversent l'esprit; je n'y puis songer sans rougir.

Mais laissons cela. Je veux seulement vous répéter ce que vous savez de reste : je ne suis qu'un apprenti dans l'art de vivre; quoi que je fasse, je passe la mesure, et tout me tourne à mal. Tenez, hier soir, par exemple... Quand je descendis chez ma mère, on jouait au whist. Je m'assis dans un coin, je feuilletai une revue. On ne disait mot. Je me levai, je pris mon chapeau. La porte s'ouvre, l'éternelle Mlle de Luz entre; elle fait à ma mère ce petit salut court que je ne puis souffrir, puis elle se tourne vers moi les yeux baissés et en rougissant un peu. Je la salue et je fais mine de gagner la porte; mais ma mère me regarde d'un air de reproche. Je prends mon parti, et après quelques instans nous étions assis sur un sopha, Mlle de Luz et moi, et nous causions en tête-à-tête. Mon intention était louable, je voulais complaire à ma mère : je tiens à ce qu'elle ne puisse pas dire que je fuis le danger, et que si je connaissais mieux la charmante Angéline... Bref, je fus aimable. Mlle de Luz s'anima; elle m'entretint du dernier roman qu'elle avait lu et du dernier sermon qu'elle avait entendu. Je ne sais si mes souvenirs s'embrouillent, mais il me semble que ce sermon était charmant, et ce roman traduit de l'anglais fort édifiant. J'étais tout oreilles, je souriais agréablement; mais, tout en écoutant ce ramage de pinson, je songeais à la voix du rossignol, à ces premières notes rares et sou-

tenues par lesquelles il prélude à ses concerts dans une soirée de printemps. Ce n'est qu'une note, mais une note de rossignol, — et la nuit s'éclaire, les bois frémissent, le ciel écoute... Cette vision ne m'empêchait pas de sourire, je crois même que, sans y penser, je débitai quelques fadeurs. M[lle] de Luz devint sérieuse, elle lissait ses cheveux crêpés, regardait de très près ses poignets : je venais, sans le vouloir, d'intéresser la partie. Tout à coup, en tournant la tête, j'aperçus ma mère qui nous lorgnait du coin de l'œil, immobile, charmée, dans l'extase. J'avais réussi à réveiller ses espérances. N'avais-je pas raison de vous dire que je ne sais pas vivre?

Il faut en finir et brusquer le dénoûment. Par bonheur, M. Bird s'en charge. Il m'a insinué l'autre jour que, si ma mère était sincère, elle devait consentir à voir Paule. Une rencontre pourrait être ménagée sur terre neutre. — Il faudrait d'abord, ajouta-t-il, qu'elle consentît à me recevoir; je sonderai le terrain. — Sa proposition m'enchanta. J'en ai fait part à ma mère; elle s'est d'abord récriée, elle a fini par se rendre. — Mais je désire, m'a-t-elle dit, que vous n'assistiez pas à notre entretien; vous nous gêneriez. Je veux être libre de questionner M. Bird, et peut-être mes questions vous blesseraient.

Cette première entrevue a été fixée à après-demain. Je m'en promets un heureux résultat : l'air, le geste de M. Bird ont une éloquence irrésistible, et il n'est pas de préventions qui puissent tenir contre son sourire.

Félix, il est aisé d'avancer, il est trop aisé de reculer; mais s'arrêter! De tous les supplices de ce monde, l'immobilité est le plus cruel. Je souffre, oui, je souffre de mille manières que je ne puis vous dire.

LETTRE VINGTIÈME.

Genève, 15 octobre.

Que vous êtes éloquent sur les situations fausses! mais ne vous chargez pas de m'apprendre comment on s'y engage, je ne le sais que trop. Enseignez-moi plutôt comment on en sort. Oh! inutilité des amis! oh! vanité de la sagesse!

LETTRE VINGT ET UNIÈME.

Genève, 17 octobre.

L'entrevue en question a fort mal réussi. Elle n'a servi qu'à envenimer les défiances. Il paraît que de part et d'autre on a fait échange de mots piquans. A qui donner les premiers torts? Je crains que

M. Bird n'ait manqué de souplesse. On a les défauts de ses qualités; je vous l'ai dit, il est Anglais, il est philosophe, il se pique d'une droiture qui dégénère quelquefois en raideur.

Ce fut ma mère que je vis d'abord; elle était pâle comme au sortir d'une forte émotion. — Marcel, m'a-t-elle dit d'une voix tremblante, vous soumettez mes pauvres nerfs à de bien rudes épreuves. Je ne vous fais pas de reproches, mais je désire que vous preniez acte de mon dévouement. — Et en parlant ainsi elle se frottait les tempes avec du vinaigre de santé.

— Mais que s'est-il donc passé? lui dis-je; car vraiment, à la voir ainsi pâle et défaite, je craignais que le débonnaire, que l'angélique M. Bird ne se fût emporté à quelque violence.

— Dieu m'est témoin, me répondit-elle, qu'en arrivant à cette entrevue, j'étais disposée à recevoir les impressions les plus favorables, tant votre bonheur m'est cher! tant il m'est cruel de vous affliger! J'avais prié, j'étais pleine d'espoir. M. Bird semble s'être appliqué à réveiller mes défiances et à justifier mes préventions... Et à ces mots elle recommença de s'essuyer le front.

J'éprouvai un violent accès de colère contre ce flacon de vinaigre. Je l'eusse volontiers brisé sous mes pieds. Je me contentai de le lui ôter des mains et de le déposer hors de sa portée.

— Vous devriez ouvrir les fenêtres, lui dis-je. On respire ici une odeur de soufre... Le diable s'est trahi. Vous a-t-il laissé voir son pied fourchu?

— Vous croyez plaisanter, me dit-elle. Vous découvrirez un jour que le diable sait faire dans ce monde tous les métiers, même celui d'honnête homme.

— Vous reconnaissez donc, repris-je, que M. Bird est un honnête diable. C'est toujours cela de gagné.

— L'avantage n'est pas grand, dit-elle. Il n'y a de vertus sérieuses que celles qui plaisent à Dieu.

— Et vous vous flattez de connaître ses goûts? Êtes-vous sûre de ne pas vous y tromper? Pour moi, je ne crois pas aux caprices de Dieu, ni que nous vivions dans ce monde sous le régime du bon plaisir.

— A trente ans, repartit-elle, on ne relève que de son épée et on se contente d'avoir des opinions; mais on n'arrive pas à mon âge sans avoir découvert que les dogmes sont un bon oreiller de vieillesse, et qu'il est sage de prendre conseil de son oreiller.

— Consultons l'oreiller : que pense-t-il de M. Bird?

— Je ne vous ferai point son portrait. Entre un incrédule comme vous et une bigote comme moi, il n'y a pas d'accord possible sur certaines choses. Il me suffira de vous dire que je rends justice à

M. Bird sur deux points. Je crois qu'il a voué à Mlle Méré une affection sincère et désintéressée, et qu'il épouse ses intérêts avec un zèle tout charitable. Certaine bonté de cœur, certaine chaleur de sympathie sont des dons naturels qu'on peut posséder sans connaître Dieu. Je crois aussi que M. Bird sait vouloir ce qu'il veut; il a les ardeurs et les vivacités d'une âme forte, il en a aussi les acharnemens. Vous savez que les Anglais aiment les gageures. M. Bird a juré ses grands dieux de marier Mlle Méré en dépit de tout, et comme les paris font d'autant plus d'honneur qu'ils sont plus hasardeux, il a juré que le mari serait de bonne famille, riche, considéré, l'un des meilleurs partis de Genève, et qui, plus est, fils unique de Mme Roger, bonne bourgeoise à préjugés et à dogmes. Quel beau triomphe pour lui, s'il réussit! Quel défi jeté à toute cette séquelle dévote qui condamne ses hérésies! Quelle satisfaction de cœur et d'orgueil il peut se promettre de cette campagne entreprise pour l'amour de Paule et pour l'amour du scandale! car ces deux sortes d'affections se concilient très bien dans les MM. Bird. Vous riez, je crois.

— Je ris pour ne pas pleurer. O puissance des préventions! Comment, je vous prie? vous avez parlé à cet homme, vous avez entendu le son de sa voix, vous l'avez vu sourire...

— Oh! son sourire est charmant, interrompit-elle; mais il en a été fort économe. Je ne sais quel fâcheux effet j'ai produit sur lui, son front s'est rembruni, son humeur s'est assombrie. Il n'a pas su se contraindre, il a été maladroit... Passez-moi la vulgarité de cette comparaison, mais imaginez un honnête marchand en peine de se débarrasser d'un article qui n'est pas de défaite. Un chaland se présente, il va conclure; par malheur la bonne âme se ravise, demande à voir, à réfléchir. Le marchand se fâche, il voudrait vendre chat en poche. J'en suis désolée, mais en écoutant M. Bird je pensais malgré moi à ce marchand. En réponse à ses doléances, je lui rappelai les termes de notre traité, je lui déclarai que je m'en rapportais à vous, que j'étais résolue à voir Mlle Méré par vos yeux, mais que ce n'était pas trop de trois mois pour faire le tour d'une jeune fille, qu'au surplus j'avais votre promesse, que vous n'étiez pas homme à vous dédire. Il goûta peu mes raisonnemens, il goûta moins encore certaines questions que je lui adressai, et après quelques réponses évasives il est parti brusquement, peu satisfait de moi, je pense; mais vous conviendrez qu'il n'y a pas de ma faute... Allons, ne vous découragez pas, ajouta-t-elle. M. Bird prendra peut-être sa revanche un autre jour. Qu'il m'amène Mlle Méré : quoi qu'il m'en coûte, je suis prête à la recevoir; mais, savez-vous, Marcel? je suis presque sûre qu'elle ne viendra point.

— C'est ce que nous verrons, lui répondis-je en m'efforçant de lui dérober mon chagrin. Et là-dessus je lui restituai son flacon de vinaigre, et je partis.

Je me suis rendu sur-le-champ aux Terraux. Paule était sortie avec Mme Simpson. Je trouvai M. Bird dans la cour, où il se promenait en long et en large, les mains derrière le dos, la tête basse. Il avait l'air abattu.

— Eh bien! lui dis-je, la place est forte?

— Elle est imprenable, m'a-t-il répondu... Votre mère, monsieur, continua-t-il, est une personne fort estimable, mais trop entière dans ses idées pour que nous puissions attendre d'elle la moindre concession. Se flatter de la ramener serait une dangereuse chimère. Elle est incapable de comprendre Paule : elle n'admet pas les exceptions, et l'extraordinaire la scandalise. Ajoutez que les jugemens du monde lui sont sacrés; c'est un joug qu'elle ne secouera pas. Je ne crois pas lui faire tort en assurant que dans sa tendresse pour son fils il entre un peu de vanité; elle vous aime, mais elle ne s'oublie point. Elle ne se dit pas que vous êtes en position de ne consulter que votre cœur en vous mariant, que rien ne vous attache à Genève, que si les commérages d'une petite ville vous troublent dans votre bonheur, vous êtes libre de les fuir et de planter votre tente où il vous plaira. Elle ne pense qu'à elle, qu'au petit monde où elle vit, et dont les décisions lui tiennent lieu d'oracles et de conscience. Vous savez ce que sont ces coteries où règne une petite opinion d'autant plus tyrannique et plus ombrageuse que les frontières de son empire sont plus resserrées. Vous savez aussi quelles secrètes et tristes jalousies se cachent sous ces amitiés de circonstance, qui ne sont guère cimentées que par des aversions et des préjugés communs. Votre mère croit déjà voir les noirs sourires de ses bonnes amies, elle entend déjà leurs railleries, leurs mots couverts, leurs propos aigres-doux, leurs complimens de condoléance, leurs désolantes consolations, et elle en frémit d'avance. Son désir le plus cher est que vous fassiez un mariage dont il lui revienne quelque lustre, qui fasse ouvrir de grands yeux aux badauds, qui soit le désespoir des jaloux, qui la rehausse dans sa propre estime et dans l'opinion de la petite chapelle. Je ne serais pas étonné qu'elle eût déjà jeté son dévolu. Elle a quelque parti à vous proposer. Aussi ne vous a-t-elle demandé un délai que dans l'intention d'ouvrir la porte aux incidens; soyez certain qu'elle les appelle de tous ses vœux. Je vous parle franchement, il n'est plus temps de ménager les termes.

Nous fîmes quelques pas en silence, puis je lui dis :

— Nous avons fait une faute, nous devions laisser à l'ennemi

l'embarras des premières démarches; mais nous nous sommes engagés, il faut aller en avant. Ma mère consent à voir Paule, il faut la lui conduire.

Il me répliqua avec une vivacité qui me surprit : — Gardons-nous-en bien ! ce serait tout compromettre.

Je ne pus lui répondre, car ces dames parurent à l'entrée de la cour. Je m'avançai vers Paule, qui marchait la première.

— Nous avons été paresseuse aujourd'hui? lui dis-je. Vite à l'atelier! Quels reproches vous devez vous faire! Les quatre bœufs roux s'impatientent.

— Aujourd'hui, me dit-elle, ils ne sentaient pas l'aiguillon, et le pinceau m'est tombé des mains.

— Avez-vous pensé à moi en vous promenant?

— Demandez-le à ces fleurs, me dit-elle en me présentant quelques feuillages de houx.

— J'aimais mieux vos gentianes d'autrefois, lui dis-je.

Elle m'interrogea du regard. — Nous les avions cueillies ensemble, ajoutai-je.

Elle me remercia de mon explication par un sourire; puis elle fit un geste qui signifiait peut-être : De quoi vous plaignez-vous? c'est votre faute.

Mme Simpson s'était arrêtée près de la grille pour attendre Jane. Je m'approchai d'elle et je lui dis : — Pendant que les chiens aboient, la caravane passe.

Elle me répliqua vivement par cet autre proverbe : — Il ne faut point se moquer des chiens qu'on ne soit hors du village.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

Genève, 20 octobre.

Il y a quelques jours encore, j'avais un remède assuré contre ces crises de découragement, contre ces défaillances subites auxquelles mon âme est sujette. Loin de Paule, seul avec moi-même, de sinistres pensées traversaient mon esprit, ou bien mon amour se changeait soudain en une fièvre brûlante, et, pour savourer les délices d'un instant de possession, j'eusse sacrifié sans regret mon avenir et ma conscience; mais à peine me retrouvais-je auprès d'elle, mes désirs s'apaisaient, mes craintes se dissipaient, je voyais luire à son front deux fois couronné le diadème du génie et l'auréole d'une céleste pureté, et tout mon cœur ne respirait plus que foi, respect et adoration.

Aujourd'hui c'en est fait, j'ai perdu mon seul recours contre

moi-même. Adieu ce calme divin que sa présence répandait en moi! Même auprès d'elle je suis inquiet, agité. Félix, il me semblait autrefois que la sainte vérité me regardait par ses yeux; aujourd'hui ses yeux mentent... Ah! quel mot! quel blasphème! Non, je ne les accuse que de se taire. Paule a des pensées qui craignent le grand jour; il s'est fait en elle un changement qu'elle me cache, et je sens percer dans ses manières une secrète froideur qui me consterne et qui m'irrite. Que peut-elle donc me reprocher? Ne lui ai-je pas prouvé qu'elle m'était plus chère que mon amour même? Lui ai-je rien caché? N'ai-je pas agi avec son aveu? Sa fierté s'est-elle offensée de ce qu'approuvait son cœur? Pourquoi se taire? Penserait-elle s'abaisser en s'expliquant? Exige-t-elle que je la devine, que je la prévienne? Est-on si fort sur l'étiquette quand on aime? Les petits calculs se peuvent-ils allier avec les entraînemens de la passion? M'aimerait-elle moins que je ne le croyais? Aurait-elle quelque arrière-pensée? Serais-je à ses yeux un moyen de cassation contre les arrêts du monde?... J'en dis trop. Dieu me garde de rien outrer! Il y va de ma vie. Je dirai seulement avec Montaigne que *la police féminine a un train mystérieux*; mais le mystère, c'est de l'ombre! Y aurait-il une tache à mon divin diamant?

M. Bird lui-même devient mystérieux. Je suis comme un passant qui s'égare dans un quartier dont il se flattait de connaître tous les détours. M. Bird ne me parle plus à cœur ouvert, il use de réticence, il m'échappe, il se dérobe. Il se refuse à laisser voir Paule à ma mère, et m'allègue je ne sais quels périls imaginaires sur lesquels il ne s'explique pas.

Ma mère est triomphante. — Vous verrez qu'on ne me l'amènera pas, me disait-elle tout à l'heure. Je ne m'en étonne pas, et en vérité j'aurais tort de m'en plaindre. Cette pauvre enfant doit être peu curieuse de revoir une amie de ses grands-parens qui l'a beaucoup connue. Elle ne serait pas à l'aise en ma présence; elle risquerait de se troubler, et je pourrais lui faire telle question qui la mettrait sur les épines... Mais convenez que M. Bird est bien maladroit; convenez que ses impatiences et ses défaites sont également suspectes. Du reste je ne tire point de conclusions; je m'en rapporte à vous. Je croirai ce que vous croirez, je voudrai ce que vous voudrez...

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

Genève, 23 octobre.

Depuis plusieurs jours, le tonnerre grondait sourdement; enfin l'orage a éclaté. Puisse-t-il éclaircir mon ciel qui se voilait!

J'avais passé une nuit blanche. Les mystères de M. Bird, les froideurs, les silences de Paule, l'air triomphant de ma mère, il y a bien là de quoi m'ôter le sommeil. Je me rendis vers deux heures aux Terraux. Je venais de franchir le petit pont, lorsque j'aperçus devant moi, dans le chemin montant, les deux jouvenceaux que vous savez... Vous souvient-il de cette aventure? Elle est trop ridicule pour que je vous la rappelle... Cette fois ils étaient à cheval et regardaient par-dessus la haie, non sans jaser et ricaner... C'est un fait, Félix, que personne ne passe dans ce chemin sans regarder par-dessus cette haie. Arrivés à l'entrée de la cour, ils firent halte, et, le nez au vent, du bout de leurs gants jaunes ils jetaient des baisers dans l'air. Je les rejoignis en hâte. M'adressant au plus âgé (je lui donne dix-sept ans) : « A qui en avez-vous, mon petit monsieur? » Il me répondit d'un ton hautain : « Apparemment ce sont mes affaires. » Je lui arrachai sa cravache, et j'en sanglai un coup si vigoureux sur la croupe de sa monture que l'animal rua et partit au triple galop, emportant son cavalier effaré, qui se tenait aux crins pour ne pas tomber. Son camarade, non moins surpris, s'élança à sa poursuite. « Bon voyage! » leur criai-je, et j'entrai.

Comme j'approchais de la maison, M. Bird parut sur le seuil, accompagné d'un grand jeune homme blond qu'il reconduisait. C'est un Écossais, fils de famille, et l'un de ses malades. Je l'avais déjà rencontré aux Terraux l'avant-veille. Je ne sais pas encore quand il partira. Son cas est sans doute fort intéressant. Orphelin à vingt-deux ans et très empêché de sa fortune, dont il ne savait que faire, le *spleen* le prit, un *spleen* dévorant. Son étoile lui fit rencontrer M. Bird, qui l'ausculta, et, après réflexion, lui rédigea une ordonnance ainsi conçue : « Pour commencer, avoir une manie et lire Montaigne. » Il a lu Montaigne, il est devenu bibliomane, il est heureux; mais, comme on ne saurait l'être trop, il est en voie de devenir philanthrope. Les fils d'Albion sont des horloges qui vont au doigt et à l'œil. M. Otway, — c'est son nom, — adore M. Bird; il l'appelle son sauveur et l'Hippocrate des âmes. Une fois c'est bien; mais M. Otway se répète. Il me tendit la main et me dit en souriant : — Êtes-vous aussi des malades de M. Bird?

— Non, mon cher, lui répondit M. Bird. M. Roger est fort bien portant.

— Je le plains, reprit-il. Il ne connaît pas la douceur des convalescences. Mieux vaut revivre que vivre, et le parfait bonheur est d'être guéri par M. Bird et son miraculeux flageolet.

— J'admire infiniment, lui dis-je, le flageolet de M. Bird; mais il est plus sûr de se bien porter.

Ils s'éloignèrent. J'entrai. Mon irritation allait croissant. Je n'é-

tais pas au bout de mes épreuves. J'entr'ouvris la porte du salon. Mme Simpson était seule avec Jane. J'allais me retirer, elle me rappela. — Un instant, monsieur Marcel, me dit-elle. J'enseigne à Jane l'histoire romaine. Nous en sommes aux exploits de Fabius. Je veux vous montrer comme elle profite. Jane, qui était Fabius?

— Un grand général qui ne livrait pas bataille.

— Bien, Jane. Continuez. Que fit-il de grand, ce Fabius?

— Il fut sur le point de prendre Annibal, mais il ne le prit pas.

— A merveille, Jane..... Vous pouvez vous retirer, monsieur Marcel.

Je ne me le fis pas dire deux fois. Et Mme Simpson se plaint d'avoir des ennemis!

Je frappai à la porte de l'atelier de Paule. On me cria : Entrez. Pour m'achever, elle n'était pas seule. Un vieux peintre genevois lui avait amené l'un de nos premiers paysagistes français, le célèbre Z... Elle me présenta; on me salua, mais sans accorder à ma personne plus d'attention qu'elle n'en mérite. Z... était absorbé dans ses pensées. Paule avait disposé en demi-cercle autour de lui quatre ou cinq de ses petites toiles. Il fit quelques critiques, puis il tomba en rêverie : il se grattait le front, il soupirait, il grommelait, il jurait à la sourdine; c'est ainsi que s'exprime son admiration. Quand il eut tout vu, avisant dans un coin la charrue et les quatre bœufs:
— Ah! par exemple, dit-il, je gagerais que ceci n'est pas de vous.

— Vous avez rencontré juste, dit-elle. C'est un tableau qu'en désespoir de cause l'auteur m'a priée de terminer.

— N'y perdez pas votre temps, reprit-il. Vous savez ce que disait cet autre : « qu'un jour Roland prit un capucin par la barbe, et qu'après l'avoir bien fait tourner, il le jeta à deux milles de là, où il ne tomba qu'un capucin. »

— Vous êtes bien sévère pour mon pauvre ami, lui répondit-elle sans le regarder.

— Il a du talent, je ne le nie pas; mais il n'a pas le diable au corps. Comme ces contours sont secs! comme ces lignes sont dures! comme ces détails sont peu d'ensemble!... Ici, ajouta-t-il en montrant du doigt les cinq toiles, ici il y a l'ordonnance, le style, l'harmonie, le feu sacré, la magie, le sortilége, le je ne sais quoi, la folie, la divine folie!

Paule avait pris un canif sur une table; elle en porta deux ou trois coups à son tableau, qu'elle mit presque en pièces du haut en bas.

— Eh bien! que faites-vous donc? s'écria Z..., et qu'en dira le capucin?

— Le capucin, c'est moi, répondit-elle.

Et comme il se confondait en excuses : — Oh! ne croyez pas que

je sois en colère, poursuivit-elle en tournant vers lui ses yeux pleins de larmes. La vérité peut me chagriner, elle ne me fâche pas... Hélas! vous avez raison. Voilà quinze jours que je me cherche, sans réussir à me trouver.

— Cherchez, cherchez bien, dit-il. L'art, la nature, les animaux et moi, nous y sommes tous intéressés.

Je sortis sans bruit. Le chagrin, la colère, me suffoquaient. Je m'en allai je ne sais où. Quand je revins, Paule était seule dans son atelier. Penchée sur un album, un crayon à la main, elle tournait le dos à la porte. Sans prendre la peine de me regarder : — Vous nous avez quittés bien brusquement, me dit-elle.

— J'étais de trop, je vous dérangeais.

— Vous, me déranger! Cela serait singulier, répondit-elle avec cette douceur tranquille qui m'irrite.

— Il y a des aventures singulières qui ne laissent pas d'être vraies, lui dis-je. Vous en savez quelque chose.

Elle tressaillit, me regarda fixement; puis, baissant les yeux, elle se remit à dessiner.

Tout mon sang bouillonnait. — Pourquoi avez-vous détruit ce tableau? repris-je. Il valait les autres.

— Tout le monde, à ce qu'il paraît, n'est pas de votre avis.

— Ce canif, lui dis-je, ce geste tragique...

— Oh! permettez, interrompit-elle en souriant, mon geste n'était pas tragique.

— Ces larmes enfin, ces mots mystérieux... N'auriez-vous pu nous épargner cette petite scène fort déplacée?

Point de réponse. — Parlez, je vous en conjure, m'écriai-je avec un peu de violence. Vos silences me tuent. Répondez-moi : pourquoi depuis quinze jours ne vous retrouvez-vous plus?

— Il n'y a pas ici de greffier? — Et elle promenait ses yeux autour d'elle.

— Ce qui est sûr, c'est qu'il y a ici un souffleur. Je crois reconnaître la voix de Mme Simpson.

— Vous vous trompez, dit-elle, mon cœur seul a parlé.

— Votre cœur? il est perdu! Voilà quinze jours que je le cherche et ne le trouve plus. Prenez garde que le mien...

— Oh! c'en est assez, interrompit-elle. Je supporte les questions, mais les menaces sont inutiles. Ne gâtez pas votre rôle. Et puisque mes silences, mes réponses, tout vous blesse, il me reste une ressource : je vous écrirai, et vous serez content.

— Je compte sur votre promesse, lui dis-je. Et je me retirai...

P. S. Mon Dieu! que se passe-t-il donc? Qui m'a fait perdre son cœur? Par quel conseil agit-elle? On me remet à l'instant une

boîte, et cette boîte contient la bague que je lui ai donnée et un papier où je lis ces mots : « Votre liberté vous est enfin rendue. Soyez heureux. »

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Genève, 24 octobre.

..... Je lui dis avec colère : — Vous êtes mon ennemi.

— Monsieur, pas de folies! me répondit-il d'un ton d'autorité. Votre plus grand ennemi, c'est vous-même.

En ce moment on sonna... — Vite, me dit-il, glissez-vous dans ce cabinet. Prêtez l'oreille; mais, quoi que vous entendiez, ne sonnez mot.

Quelqu'un entre, salue, se nomme, s'assied. C'était le pasteur Gérard. D'une voix onctueuse et solennelle, il entama un long exorde, pièce d'éloquence fort étudiée.

— Au fait, au fait! interrompit doucement M. Bird. Moi aussi, j'ai prêché, *anch' io fui pittore*. Entre confrères on s'épargne.

Cette interruption démonta M. Gérard, mais il se remit. Les Gérard se remettent vite. Il reprit sa phrase où il l'avait quittée.

— Au fait, au fait! lui disait toujours M. Bird.

— Le fait, le voici, s'écria-t-il impatienté : ce mariage est impossible.

— Nous y voilà, dit M. Bird. Contez-moi vos raisons, mon cher confrère, et dites-nous nos vérités. Je suis prêt à tout entendre.

— Permettez, reprit-il d'un ton radouci, je ne censure point votre conduite. Vous êtes un sage, je suis venu consulter avec vous. Nous finirons par nous accorder... Je ne vous dirai pas que ce mariage serait le coup de mort pour une pauvre mère qui adore son fils; je ne vous peindrai pas ses inquiétudes, ses tourmens, ses larmes, ses nuits sans sommeil... Peut-être de telles considérations vous toucheraient peu.

— Vous avez raison, dit M. Bird. Je ne crois aux larmes que quand je les vois. Et encore!...

— Vous vous calomniez.

— Qu'attendre de bon d'un hérétique?

— Je ne suis pas intolérant.

— Vous ne l'êtes jamais hors de propos.

— A nous de pardonner, à Dieu de juger! Ne vous défiez pas de moi. La pure charité m'anime. Mlle Méré vous est chère. C'est au nom de son bonheur que je vous conjure d'user de votre influence pour empêcher ce mariage.

— Expliquez-vous et parlez haut : j'ai l'oreille un peu dure.

— Mlle Méré a pu commettre des fautes, des imprudences, des étourderies, — j'emploierai le mot qu'il vous plaira; — mais elle a l'âme noble, désintéressée...

— Venant de vous, cet hommage a du prix.

— Soyez certain que je lui rends justice. Je la crois incapable de tous les calculs vulgaires; elle aime et veut être aimée; le reste n'est rien pour elle.

— Vous la connaissez bien. Dans l'occasion, j'invoquerai votre témoignage. Eh bien! cher confrère, nous voilà d'accord. Paule aime, Paule est aimée. Conduisons ces jeunes gens aux autels.

— Hélas! dit-il, êtes-vous sûr qu'elle soit aimée comme elle veut l'être? Je me trompe bien, ou elle est trop fière pour se donner à un homme qui douterait, ne fût-ce que par instans, de son innocence et de sa sincérité. L'ombre même d'un doute serait à ses yeux un outrage...

— Que ne vous entend-elle! Jamais personne ne la jugea mieux. Vous êtes de nos amis, monsieur Gérard. Pourquoi nous en informer si tard? Mais, je vous prie, vous qui lisez si couramment dans les âmes, pensez-vous que M. Roger...

— Il croit et il ne croit pas.

— Vous jugez bien sévèrement ce jeune homme.

— Il a l'âme élevée, généreuse, mais sans ressort, sans consistance. Tête fumeuse, il veut et ne veut pas; il ne vit jamais dans le présent, il se ressouvient, il prévoit, il s'inquiète, il rêve, il s'écoute. Quel dessein suivi, quelle volonté ferme et constante pouvez-vous attendre d'un caractère indécis, d'un esprit flottant qui se complaît peut-être dans ses incertitudes?

— Cependant, à le voir, on le prendrait pour un sage.

— Lui, un sage! vous ne le connaissez pas. Je l'ai beaucoup étudié chez sa mère. A première vue, j'en conviens, on croit reconnaître un homme grave, sérieux, rassis. Creusez un peu : sous cette enveloppe, vous découvrez un esprit que l'expérience n'a pas mûri, mais raffiné, un de ces esprits bizarres, si nombreux aujourd'hui, qui subtilisent leurs sentimens, qui cherchent finesse à toute chose, qui se piquent de faire distiller du miel à leurs chagrins et quelques gouttes de poison à leurs joies, qui ont enfin trouvé le secret de s'affliger de leur bonheur, de s'enivrer de leurs regrets, de s'agiter dans l'inaction et de se reposer dans la fièvre. Permettez-moi de vous le dire, voilà les générations que nous font l'abus de la critique et le mépris superbe de toutes les traditions.

— Permettez-moi de vous répondre que la critique n'a rien à voir là dedans. La maladie que vous peignez est de tous les siècles, car en tout temps on a vu des esprits distingués, comblés des dons les

plus précieux, manquer en revanche de ce que possède le vulgaire, d'un peu de ce bon sens qui est *le maître souverain de la vie humaine*; mais ne divaguons pas. Vos réflexions m'effraient. Êtes-vous sûr de ne pas charger le portrait?

— Dieu m'en garde! Après tout, M. Roger n'est pas si coupable. Faites la part des circonstances. Franchement il est des cas où il n'est pas aisé de croire.

— Cependant il nous a juré...

— Sermens d'amoureux! Par malheur, dans certaines âmes, la fièvre d'amour est intermittente... Raisonnons un peu, cher monsieur Bird. Si M. Roger avait la foi du charbonnier, eût-il consenti à donner trois mois à la réflexion, à la critique, à l'examen? Est-ce là le procédé d'un cœur qui ne s'appartient plus, qui s'est donné sans retour?... Quand sa mère m'eut fait ses confidences, je plaignis ses alarmes, ses angoisses; mais je lui dis : « Défiez-vous de vos préventions. Peut-être Dieu a-t-il quelque dessein secret sur ces jeunes cœurs; peut-être les a-t-il liés lui-même d'un indissoluble nœud. Dès que le doigt de Dieu se montre, notre devoir est de nous incliner et de nous soumettre... »

— Vous êtes un homme admirable, monsieur Gérard.

— Par mon conseil, cette pauvre mère se résolut à attendre l'événement sans parti-pris, prête à immoler ses répugnances au bonheur de son fils; mais nous reconnûmes bientôt que cet amour, qui lui inspirait de si cruelles appréhensions, n'était pas un coup de la Providence, mais une surprise, un entraînement irréfléchi, l'ivresse passagère d'une imagination ardente et désœuvrée. Depuis quelque temps, ce jeune homme est triste, agité; son air, sa démarche, son langage, tout trahit un cœur partagé, combattu... J'ai cru de mon devoir de vous en avertir. A vous d'aviser! Je vous répète que nous nous reposons sur votre sagesse. Seulement, de grâce, n'allez pas vous imaginer que c'est M. Roger lui-même qui m'a chargé... Ce serait l'erreur la plus grave... Il y a des vraisemblances si trompeuses! M. Roger, je vous le jure, ignore entièrement ma démarche. S'il en était instruit, il ne me reverrait de sa vie. Il est homme d'honneur; consciencieux jusqu'au scrupule, il est incapable de reprendre sa parole. Il vous cachera son trouble, ses perplexités; il tiendra ses engagemens, dût-il lui en coûter le repos et le bonheur de toute sa vie. Encore un coup, je serais au désespoir, si vous pouviez penser que je parle en son nom...

— Je vous répète que vous êtes un homme admirable, monsieur Gérard. Que d'habileté se cache sous vos gaucheries apparentes!

— De l'habileté! Je ne vous comprends pas.

— C'est ma première réflexion. Voici la seconde : c'est que vous

nous considérez comme les plus honnêtes gens, comme les consciences les plus délicates de l'univers. J'en suis flatté, je vous en remercie. Une seule chose me chagrine : j'aurais été bien aise d'avoir les prémices de vos confidences.

— Vous êtes mystérieux comme une sibylle, monsieur Bird.

— Je tâcherai d'être plus clair. Tout ce que vous venez de me dire, vous l'avez dit à M[lle] Méré il y a six jours... Ne niez pas; elle vous avait promis le secret, la douleur a brisé son âme, et son secret lui est échappé. Elle m'a confié qu'elle avait reçu de vous un petit billet onctueux comme une homélie, par lequel vous lui demandiez la faveur d'un instant d'entretien. Elle s'est empressée de se rendre auprès de vous. Avec la sagacité qui vous distingue, vous avez su lire dans son âme, et vous avez décidé que cette âme était noble, désintéressée, incapable de tous les calculs vulgaires. Vous avez réglé là-dessus votre politique; vous lui avez dit : « L'homme que vous aimez vous épousera, parce qu'il est homme de parole; mais il est triste, agité, il croit et ne croit pas... » Paule n'a qu'un défaut : malgré la netteté naturelle de son esprit, son imagination est sujette à se brouiller, à s'effarer; en vain la raison parle, l'ombrageux coursier prend le mors aux dents... Habile homme que vous êtes, grâce à vos insinuations charitables, les vagues inquiétudes qu'elle avait conçues ont pris un corps, une figure, et ces menaçans fantômes ont livré à son âme de funestes et victorieux assauts... Je ne vous redirai pas ses tourmens, ses larmes, ses nuits sans sommeil... De telles considérations vous toucheraient peu...

— Monsieur, répliqua M. Gérard en se levant, il est des coups salutaires que la charité n'hésite jamais à frapper.

— O charité! s'écria M. Bird avec emportement, que d'iniquités se commettent en ton nom! O Évangile! que de petites passions s'abritent sous ton manteau sacré! O religion! vous êtes la santé de l'âme, vous en êtes aussi le poison.

Et aussitôt : — Pardonnez-moi, je m'emporte, je déclame, reprit-il d'un ton tranquille. Quelque jugement que je porte sur les petites manœuvres de votre charité, vous nous avez donné peut-être de bons avis, nous en profiterons. Les ennemis sont utiles quelquefois. J'interrogerai M. Roger, je saurai...

— Vous vous piquez de donner aux autres des leçons de délicatesse, interrompit M. Gérard. Ainsi j'ose espérer...

— Que je vous garderai le secret? Impossible, mon cher monsieur. Voyez-vous ce cabinet dont la porte est demeurée entr'ouverte?... M. Roger a tout entendu.

— Une telle trahison, balbutia M. Gérard en gagnant le large, est indigne d'un homme qui se respecte.

— Je suis un scélérat, repartit M. Bird en le reconduisant; mais voilà six nuits qu'elle ne dort pas.

Quand il fut rentré dans le salon, il me dit : — Je vous plains, monsieur. C'est un supplice pour une nature supérieure d'être pénétré et jugé par un esprit subalterne; mais, que voulez-vous? les valets ont des yeux de lynx pour découvrir ce qui manque à leurs maîtres. C'est justice, noblesse oblige. Une âme de laquais a bien vite fait d'acquérir les vertus de son emploi. Un Gérard est égal à sa destinée, vous êtes inférieur à la vôtre. Pourquoi faut-il que tant d'hommes d'élite restent des êtres incomplets?

J'étais hors d'état de lui répondre. Aussi bien Mme Simpson ne m'en eût pas laissé le temps. J'imagine qu'elle sortit de terre subitement. Se dressant devant moi, elle me dit :

— Je ne vous aime pas, monsieur. Le malheur est entré avec vous dans cette maison. Paule était heureuse. N'avait-elle pas assez souffert? Vous avez rouvert la source enfin tarie de ses larmes. Soyez fier de votre œuvre; grâce à vous, elle a savouré de nouvelles douleurs plus amères cent fois et plus cuisantes que toutes les autres : l'homme qu'elle aimait a douté d'elle!... Ne me dites pas que vous l'avez consultée, qu'elle avait approuvé vos lenteurs. Fallait-il la prendre au mot? Aviez-vous le droit de vous autoriser de ce premier élan d'un cœur trop généreux? L'inconséquence est permise aux femmes. C'est aux hommes de prévoir et de vouloir... N'accusez pas non plus votre mère et ses acolytes. Vous êtes le le grand coupable, monsieur. Si Paule s'est inquiétée, c'est qu'un jour elle avait surpris un nuage sur votre front. Si Paule a pris peur, c'est qu'un soir, en entrant ici, vous aviez le parler bref et un sourire forcé sur les lèvres. En vain a-t-elle tâché de se distraire de son chagrin par les douceurs d'un travail aimé. Votre orgueil s'est plaint qu'elle voulût tromper ses ennuis : apparemment ils lui devaient être sacrés; ne venaient-ils pas de vous? Que ne prenait-elle plaisir à voir saigner une si noble blessure?... Monsieur, vous êtes de ces hommes qui se plaisent à tourmenter ce qu'ils aiment; le besoin de vous plaindre est votre plus chère passion. Vous n'avez pas découvert l'introuvable Lindor... Cherchez bien, monsieur; avez-vous visité toute la maison?... En attendant, il vous fallait un rival : vous vous êtes donné la joie d'être jaloux d'un pinceau; mais, que dis-je? Lindor est à demi retrouvé. Plus d'une fois vous avez eu l'art d'interroger Paule; vous furetiez dans son passé. Tous nos amis vous sont suspects; nous en avons trop, selon vous, tous aventuriers, coureurs de grands chemins. Ne vous êtes-vous pas plaint, l'autre soir, qu'on entrait ici comme dans un moulin, et ce même soir n'attachiez-vous pas sur M. Otway des regards sombres et ir-

rités? Lindor se retrouvera, n'en doutons pas!... Monsieur, vous n'êtes pas un homme libre, vous êtes un esclave de l'opinion. Maudit soit le hasard qui vous mit sur notre chemin! Maudits soient les lieux où se fit cette funeste rencontre! Maudite soit ma faiblesse qui vous ouvrit l'accès d'un cœur que j'avais sous ma garde et que vous êtes indigne de posséder!

Je lui répondis : « — Je suis résolu à tout endurer en silence, reproches, injures, calomnies; mais prenez garde de m'inspirer un tel dégoût de la vie qu'il soit plus fort que mon amour. »

J'étais à la torture; mon angoisse, je pense, se peignait sur mon front. Quand elle eut évaporé sa colère, Mme Simpson me regarda avec plus d'attention; elle parut frappée, saisie, changea de visage et, posant sa main sur mon épaule : — Pauvre garçon, dit-elle d'une voix émue, vous souffrez! J'ai été trop dure. A tout péché miséricorde. Allons, tout n'est pas encore perdu; il ne faut pas s'abandonner. Moi qui vous parle, je veux venir à votre secours. William, mon cher William, voyez comme il est pâle. Pardonnez-lui et conseillez-nous.

— Je lui ai tout pardonné, dit M. Bird. Comprendre, c'est excuser; mais je n'ose plus me mêler de rien. Pour combattre victorieusement les résolutions de Paule, il faudrait que je pusse lui répondre de l'avenir, et je ne m'en sens plus le courage.

— Que personne ne plaide ma cause devant elle! m'écriai-je. Je veux la voir, lui parler. Si la voix me manque, le silence même de ma douleur confondra son incrédulité.

Mme Simpson regarda son frère avec des yeux pleins de larmes. — William, dit-elle d'un ton grondeur, je ne vous reconnais pas. Il faut avoir plus d'indulgence pour les faiblesses humaines. Tout le monde n'est pas né raisonnable comme vous. Je prendrai le parti de ce jeune homme contre vous et contre Paule. Non, je ne souffrirai pas qu'on le calomnie. A vous entendre, ne croirait-on pas que c'est un scélérat? A quoi se réduisent ses forfaits? A trop de déférence envers sa mère. Pend-on les gens pour cela? Vraiment vous êtes un juge trop rigoureux, William, et de son côté cette chère enfant est trop prompte; elle ne sait pas assez se défendre de ses impressions; sa tête s'échauffe, se monte, adieu le bon sens! on dirait une boussole affolée par l'orage. Je m'en vais de ce pas la gronder. Monsieur Marcel, je vous l'amènerai. Remettez-vous, tout n'est pas désespéré.

Cette excellente femme sortit. M. Bird s'approcha de moi, me tendit la main, me parla sur un ton de cordiale affection. « — Vous comprenez maintenant, me dit-il, pourquoi je n'ai pas voulu que Paule vît votre mère; il n'est plus besoin de vous apprendre sur quel sujet eût roulé l'entretien. »

J'écoutais ses explications d'une oreille distraite. Je tenais mes regards attachés sur la porte. Elle se rouvrit au bout d'une heure. Mme Simpson revint fort émue : « — Je crois l'avoir ébranlée, me dit-elle; mais elle résiste encore. Elle va venir. Que votre cœur vous inspire! »

Paule parut enfin. Je la verrai toujours telle que je la vis alors, dans sa robe blanche, avec ses cheveux dénoués. Elle était très pâle, mais elle avait l'air calme, et ce fut d'une voix assurée qu'elle me dit :

— Mon parti est pris. Je ne crois pas aux raccommodemens. Marcel, j'avais une confiance absolue en vous, je l'ai perdue; tout ce que vous pourriez me dire ne me la rendrait pas. J'ai bien souffert pendant ces huit jours; je ne vous en veux pas; cela devait arriver. Je m'étais bercée d'une folle illusion; je m'imaginais qu'il suffit de parler pour convaincre. Mon Dieu! qu'est-ce qu'une parole? qu'est-ce qu'un regard? qu'est-ce qu'un sourire? Tout se contrefait, et les cœurs demeurent invisibles... Adieu, j'aime à croire que nous nous reverrons un jour. Je m'en vais tâcher de vieillir vite. Quand nos cœurs se seront calmés, nous nous retrouverons sans péril. Nous parlerons d'art, de peinture, nous raisonnerons sur les erreurs qui passent comme un songe et sur la sagesse qui ne passe point, et nous nous dirons, assis près de cette fenêtre : « Notre folie fut courte, un rêve d'amour est quelque chose; mais l'amitié est un bien plus sûr, les tempêtes la respectent. »

Je me sentais près d'étouffer; mes lèvres tremblantes se remuaient en vain; elles ne rendaient aucun son. Enfin je fis un effet suprême et je lui dis :

— Cruelle, trêve d'ironie! De l'amitié? que je t'aime en ami? Demande-moi plutôt de te haïr. Quel nuage s'est répandu sur tes yeux? Quels fantômes se sont mis entre nous? Comment ne vois-tu pas que je t'adore, et que cette folie, la mort seule peut m'en guérir? Moi-même, je ne savais pas assez combien je t'aimais; c'est au moment de te perdre que je reconnais le charme qui me possède. Que m'importent tes talens, ta muse? Ce que j'aime, c'est ta beauté, ton sourire, tes larmes, la cadence de ton pas, le flottement de ta robe autour de toi; l'air que tu respires m'enivre; un seul de tes cheveux m'est plus précieux que tout ton génie... Et tu viens me parler d'amitié! Mais, que dis-je? point de vaines subtilités. Ce que j'idolâtre, c'est toi, toi tout entière, c'est tout ton être, le souffle qui t'anime et le feu divin de ton âme inspirée. Grand Dieu! je chéris jusqu'à tes caprices qui m'outragent, jusqu'à tes fiertés qui me tuent! Nous dire adieu, nous quitter! Où est le glaive qui pourrait trancher le nœud qui nous unit? Penses-tu donc que je puisse vivre

loin de toi? Ici je respire, je vois le jour. Derrière cette porte commence la nuit, le vide, l'éternel silence. Le monde sans toi est un affreux désert où je périrais de langueur. Tu le sais, l'ennui avait séché mon âme; elle s'est ranimée à ta vue, comme la fleur renaît au matin en buvant les rosées du ciel... Paule, Paule, regarde-moi! Ne suis-je pas assez puni? Je n'ose me plaindre du châtiment; j'avais fait violence à ma passsion; le dieu s'est offensé; tu t'es faite le ministre de ses vengeances... Mais ne m'accuse pas d'avoir douté de toi. Pour la première fois Paule aurait menti. Moi, douter! L'éclair serait donc tombé sur moi sans me dévorer! Ne vois-tu pas que je vis encore?... Oh! je ne prie plus! Le rôle de suppliant ne me sied point. Tu m'appartiens. Tu t'es promise, tu ne peux te reprendre. Ces murs, ces arbres, ce coin de ciel ont été les témoins de nos engagemens sacrés; tous ils dénonceraient ton parjure. Chasse-moi de ta présence, je ne partirai point, et si tu refusais de me rouvrir tes bras, crois-moi, je trouverai bien le secret de mourir à tes pieds!...

Paule s'était affaissée sur une chaise. Elle couvrit son visage de ses mains, et tout son cœur se répandit en sanglots silencieux.

Je m'élançai à ses genoux... L'anneau est à son doigt!

Vous me reprochiez de ne pas tout vous dire, Félix. Soyez content. Il est possible que l'expérience m'ait plus raffiné que mûri; mais qui niera ma candeur?

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

Genève, 25 octobre.

Je m'étais juré d'être calme; j'ai mal tenu ma promesse. La discussion s'est aigrie. Je n'ai pu m'empêcher de témoigner à ma mère combien sa conduite me semblait déloyale. J'attendais des larmes; elle a été sèche et dure, et la violence de son geste répondait à l'âpre accent de sa voix. — Il vous plaît de m'accuser, m'a-t-elle dit, pour avoir le droit de reprendre votre parole. A votre aise! Mais quelles étaient nos conditions? Un sursis de trois mois après lequel mon consentement vous était assuré. Qui de nous deux se soustrait à ses engagemens? Vous traitez de noirceur la démarche de M. Gérard. A-t-il outragé votre princesse, cet excellent et digne ami? Lui a-t-il mis le poignard sur la gorge? Il lui a révélé simplement ce qui est vrai et ce qu'il était de son intérêt de savoir, car, ne le niez pas, pauvre aveugle, vos yeux s'étaient ouverts par instans à je ne sais quelles importunes clartés. Aujourd'hui vous voilà de nouveau fasciné. Cette petite fille a de l'école; son tuteur est un habile homme; il gagnera son pari. Dieu sait les gorges chaudes!...

J'essayais en vain de l'interrompre. — A cette heure, continua-t-elle, la justesse de toutes mes conjectures m'est démontrée jusqu'à l'évidence. Vous êtes l'innocente victime d'une intrigue adroitement ourdie. Cette rencontre fortuite à Saint-Laurent, comédie! On vous attendait, on vous cherchait, le chasseur était à l'affût. L'aventure des deux cachets, comédie! Les hésitations calculées de ces bonnes gens à vous admettre dans leur intimité, comédie! Les délicatesses affectées de votre aventurière, comédie! Ses insomnies, ses sanglots, l'anneau renvoyé, comédie, comédie!

Elle prononçait ce mot *comédie* avec un accent que je n'oublierai pas. J'en ai encore le tympan déchiré. Elle finit par me dire : — Des aveux sincères m'eussent désarmée. Mlle Méré a mieux aimé se poser en sainte immaculée et abuser votre crédulité par de ridicules fictions que vous seul pouvez prendre au sérieux. Ne vous faites pas d'illusion : qui a menti hier mentira demain. Quand vous serez marié, fermez bien votre porte, ayez l'œil au guet, et Dieu vous garde du scandale! Adieu, Marcel, que votre destinée s'accomplisse! Un jour vous vous souviendrez que vous avez une mère, et que le métier des mères est de consoler...

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

Genève, 26 octobre.

Que les lois humaines sont sottes! Que de formalités! que de lenteurs! Deux êtres jurent de s'appartenir l'un à l'autre. Qu'ils choisissent leurs témoins! Que l'acte soit dressé dans les formes!... Mais qu'ajoute à la validité de ce contrat le *visa* de la société, de ce grand corps sans âme et sans cœur?... Vous haussez les épaules. Songez qu'en faisant toutes nos diligences, nous ne serons mariés que dans un mois!

Il faut que le mariage se fasse à Genève. Il est bon que *ma princesse, mon aventurière* reçoive mes sermens à la face de la calomnie interdite. Haine, envie, sots préjugés, dardez sur nous vos regards enflammés! Ce sera là nos flambeaux d'hyménée. Sifflez, serpens! Quel cantique serait plus doux à mes oreilles?

Je vous écrirai souvent, Félix : j'en sens le besoin; mais n'attendez de moi que des billets.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Genève, 28 octobre.

J'ai reçu ce matin par la poste une lettre anonyme ainsi conçue : « Pauvre dupe!... » Je n'ai pas le courage de transcrire le reste. Serait-ce une coutume de ce pays?

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

Genève, 30 octobre.

On reproche aux hommes d'être égoïstes. Que ne le sont-ils davantage! Je les voudrais enfermer tout entiers en eux-mêmes. Tant qu'ils s'occupent de leurs intérêts, qu'ils soient âpres à la curée, indélicats sur les moyens, ce sont les règles du jeu. Mais en quittant son tapis vert, voilà un maître fourbe qui se redresse; il oublie ses calculs et ses écus; avec une suffisance de connaisseur, il raisonne sur le bien et sur le mal, cite le prochain à sa barre, tranche du censeur public. Qu'y gagne-t-il? Rien. C'est du temps pris aux affaires. Oh! que les véritables égoïstes sont une espèce rare et précieuse! La plupart des hommes ont du temps de reste; dans leurs loisirs, ils tiennent à se donner l'air d'être des consciences, ils ont des scrupules; — sauve qui peut!... Le ciel bénisse les malhonnêtes gens qui savent des rubriques et ne débitent point de maximes! Seigneur Dieu, délivrez-nous des cuistres! Nous garderons nos poches contre les fripons.

Ce qui me désole surtout, c'est que, pour débiter leurs sentences, ces moralistes improvisés n'ont pas besoin d'ouvrir la bouche. Leurs lèvres ne remuent pas,... ils ont parlé! Leurs yeux, leurs sourcils, un certain gonflement des joues, je ne sais quel hochement du menton... La face humaine m'est odieuse. Des loups! des loups! Je voudrais voir des loups!

Tout à l'heure l'officier d'état *civil* à qui j'avais affaire me répondait fort honnêtement; il était grave, attentif, fort *civil,* comme son état. Tout à coup j'ai vu ses *coins de bouche* se contracter, et, détournant la tête, il a souri,... ce sourire de *plumitif!* Les loups ne rient pas.

Sur mon honneur, je ne suis pas déraisonnable, Félix. Que mon mariage fasse événement, que la malveillance publique en glose,... je connais les petites villes et leurs sots caquets; mais, moi présent, pas un mot. Les visages seuls parlent. Que le silence des sots est auguste! tous les gens d'esprit s'y laissent prendre. J'ai fait force visites ces jours-ci. J'espérais toujours qu'un quidam s'écrierait : « Est-il donc vrai?... » Point. Tantôt le silence de la morgue qui vous juge, tantôt celui de la compassion qui vous épargne.

Avant hier, je me présentai chez une aimable femme qui n'est point une amie de ma mère. De l'antichambre j'entends prononcer mon nom; bruit de voix, brouhaha, glapissemens de colombes. En étudiant Mlle de Luz, j'ai découvert que les colombes glapissent. J'entre. La parole expire sur les lèvres. On se regarde, on me re-

garde. La bête curieuse se met à l'aise; je parle, je m'anime : réponses froides et contraintes. A bout de patience, je veux frapper le grand coup. « — Madame, dis-je, j'ai une nouvelle à vous annoncer... » Elle m'interrompit vivement : « — Monsieur, quand vous étiez en Syrie, couriez-vous le pays à dos de chameau? »

Hier soir, je me crus au moment de réussir. Je dînais en ville. Parmi les convives se trouvait un petit magot connu dans tout Genève pour ses usures et ses lésines. Aujourd'hui Harpagon est l'ami chaud des autels. Il se plaignit (les larmes lui roulaient dans les yeux) que la foi se perdait, il dénonça M. Bird comme un homme sans mœurs et sans principes, comme un empoisonneur de consciences... Je répliquai vertement; mais l'amphitryon s'empressa de rompre les chiens, et l'instant d'après son regard vint chercher mes remercîmens. On eût juré qu'il m'avait sauvé l'honneur.

Félix, ce pauvre monde est une caverne où il y a des bénitiers à tous les coins. J'en reviens à mon dire : Dieu bénisse tout fripon qui n'est pas doublé d'un cuistre!

LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

Genève, 31 octobre.

Hier soir, nous étions gais. Jane se déguisa en magicienne, couronne au front, baguette dorée à la main. Elle nous fit des prédictions charmantes, nous promit des jours filés d'or et de soie. Puis, tirant de sa corbeille une paire de jolies ailes en gaze rose, elle me les présenta en disant : « — Quand on épouse une fourmi ailée, il faut apprendre à voler. » On ne sait où elle prend tout ce qu'elle dit. Elle se mit à danser. M. Bird joua du flageolet. Voilà quinze jours que ce flageolet se taisait.

Aujourd'hui autre chanson : Paule a reçu une lettre anonyme qui l'a vivement affectée. Elle n'a pu me cacher son trouble; elle voulait me faire voir la lettre, je m'y suis refusé. M. Bird m'a dit : « — Nous avons un détroit à passer; nous aurons bientôt doublé le cap. Le monde est si affairé qu'il ne s'occupera pas longtemps de nous. Le point est de se bien porter pendant ce petit mauvais quart d'heure. Vous avez la fièvre, vous êtes en colère; vous avez beau vous contraindre, elle s'en aperçoit : vous savez, *les petites perceptions!...* C'est vous-même qui l'avez dit. Me permettez-vous de l'emmener pour quelques jours à Montreux? »

J'ai consenti, je suppose que c'est une épreuve.

Mais qui me fera connaître l'infâme officine où se barbouillent ces hideux chiffons?

LETTRE TRENTIÈME.

Genève, 4 novembre.

J'ai joué de bonheur. Ce matin, nouvelle lettre anonyme... Il est de par le monde une paire d'oreilles!... Mais où les trouver?... Ce billet doux ne sera pas le dernier; on me promet des *révélations*. Je ne pouvais tenir en place. Je sors, j'entre au café. Le hasard me servit à souhait. Près de moi, deux jeunes gens causaient. Un mot que je saisis me fit tendre l'oreille.

— A quand le mariage? dit l'un.

— Au premier jour, répondit l'autre. On assure qu'il y a urgence. Je n'en crois rien; ceux qui le connaissent le donnent pour un Dandin; ce sera, je pense, un mari commode.

Je ne desserre pas les dents. Ce beau parleur se lève, sort. Je m'échappe par une autre porte, je le rejoins dans une ruelle. Je lui dis deux mots à l'oreille. Nous nous reverrons demain sur terre de France... M. Bird ne se trompait pas; j'avais la fièvre, j'étais en colère. Je sens que je me porte mieux. Je respire, Félix, et je vous embrasse.

LETTRE TRENTE ET UNIÈME.

Genève, 5 novembre.

Il en a été quitte pour une légère blessure au bras droit. Ce jeune homme a de l'honneur; il s'est bien comporté sur le terrain, et quand il s'est vu hors de combat, il m'a fait ses excuses avec une dignité courtoise, et m'a promis de nouveau le secret. Il importe qu'elle ne sache rien.

Ma bile s'était évaporée. Au retour, M. de P..., qui m'avait servi de témoin, a tout gâté. Je vous ai parlé de ce vieux compagnon d'armes de mon père... Oh! que les amis sont maladroits!... Il s'avisa de me dire :

— Ne vous étonnez pas si votre mariage fait crier les gens. Plus d'une mère de famille, sans s'en vanter, vous couchait en joue; morbleu! quatre-vingt mille francs de rente ne se trouvent point dans le pas d'un cheval. D'autre part les jeunes gens ont sujet de se plaindre. On oublie vite; dans deux ans d'ici, tout ce grand éclat eût été assoupi. De la beauté, deux yeux sans pareils, de la gloire, cent mille francs de dot... Soyez sûr qu'en *dépit de tout* les prétendans n'eussent pas manqué.

Cet *en dépit de tout* me fit monter au front le rouge de la colère :

— Vous ne la connaissez guère, lui dis-je, si vous croyez qu'elle ait le cœur facile et que le premier venu se fût fait écouter.

Il ne me répondit rien, tambourina sur la glace de la portière et parla d'autre chose. Et voilà ce qu'on appelle un ami!

Heureusement en rentrant j'ai trouvé cette lettre :

« Que faites-vous, Marcel? A quoi pensez-vous? Pas un nuage au front, j'espère. Nous causions de vous tout à l'heure, les deux petits souliers de satin et moi. A eux seuls j'ose dire tout ce que j'ai dans le cœur, tout ce que j'ose à peine vous dire; ils me comprennent, ils ne me reprochent rien. Ah! c'est une belle et grande chose que l'amour; il a de bien autres ailes que toutes les fourmis ailées; il nous emporte, quand il veut, au séjour de l'éternelle lumière, et la lumière est une bonne nourriture pour l'âme : la force, la joie, elle donne tout, chère délicieuse dont on ne se rassasie point.

« Mais à propos de nourriture, Jane vous supplie de vous assurer que son petit chien Black a de quoi manger. Elle exigeait que j'en fisse le premier article de ma lettre. C'était trop demander.

« Si vous rendez visite à Black, allez-vous asseoir au bord de la Bédière; regardez-la couler, écoutez-la chanter, sûrement elle vous parlera de moi. Écoute, je veux être sans cesse autour de toi, auprès de toi, devant toi; je veux te cacher le monde, tout ce qui te blesse, tout ce qui t'irrite, tous ces fantômes que tu ne sais pas conjurer : — ce sera là ma vie, mon emploi. Plus je sonde mon cœur, plus je me sens capable de rendre heureux ce que j'aime: mais vous vous laisserez soigner, mauvais malade. Je sais bien qu'on me reproche à moi-même de battre quelquefois la campagne. Patience! je suis en train de devenir parfaite. Depuis que je t'ai quitté, je vois tout en beau. Quel aveu!... N'importe, dans trois jours nous nous reverrons. En attendant l'heure de la guérison, avoir la fièvre avec toi, chère âme, c'est ma santé... »

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

L'AUSTRALIE

SON HISTOIRE PHYSIQUE ET SA COLONISATION

DÉCOUVERTES ET AVENTURES DES EXPLORATEURS DANS LE CONTINENT AUSTRAL.

I. *Australian Exploring Expedition of Burke and Wills. Papers presented to parliament*, 1862. — II. *Tracks of Mac Kinlay across Australia*, London 1863. — III. *L'Australie intérieure*, par M. Charles Grad, Paris 1864. — IV. *Edinburgh Review*, july 1862.

Les cartes géographiques qui furent publiées en Europe pendant les deux derniers siècles et au commencement de celui-ci marquaient, dans la partie du globe qui nous est diamétralement opposée, une grande île aux contours mal définis, une espèce de continent tout d'une pièce, sans découpures intérieures, sans fleuves, sans montagnes, presque sans nom, car pendant longtemps on n'appela cette contrée que la terre inconnue, *terra Australis incognita*. Le hasard des tempêtes ou l'amour des découvertes pouvait seul attirer les navigateurs dans ces parages situés en dehors des routes habituelles du commerce. Par un sentiment assez vulgaire de compensation géographique, on supposait qu'il devait exister au sud de l'Asie un vaste continent destiné à faire contre-poids aux terres de l'hémisphère boréal. Les Portugais, qui explorèrent tout l'archipel des îles de la Sonde de 1511 à 1529, furent peut-être les premiers qui aperçurent les rivages de l'Australie; mais l'aspect un peu ingrat de ces côtes ne les attirait guère, et d'ailleurs il y avait alors entre les Espagnols et les Portugais une rivalité ardente, qui se manifestait au sujet de toute possession nouvelle. Les renseignemens recueillis à cette époque furent tenus secrets. Il existe,

paraît-il, quatre cartes manuscrites du XVIe siècle où les côtes septentrionales de l'Australie sont dessinées avec assez de vérité. Un autre document, exhumé depuis peu d'une bibliothèque publique de l'Angleterre, ne fait remonter qu'à l'année 1601 la découverte de cette terre et en attribue le mérite au Portugais Manoel Godinho de Eredia. Vers le même temps aussi, un capitaine espagnol, Fernandez de Quiros, fit deux voyages au sud de l'Asie, découvrit l'archipel des Nouvelles-Hébrides, et laissa son nom à l'une de ces îles. L'un de ses lieutenans, Luis Vaez de Torrès, soit qu'il quittât l'escadre avec préméditation, soit qu'il en fût séparé par un orage, fut entraîné du côté de l'ouest, franchit le détroit tristement fameux qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée et entrevit sans doute dans le lointain la grande terre Australe, sans en soupçonner l'importance ni l'étendue. Les Hollandais reconnurent en 1616 la côte occidentale et l'appelèrent *Endraagtsland* ou Terre de la Concorde, du nom du bâtiment qu'ils montaient.

Tels sont en résumé les renseignemens les plus anciens que nous ayons sur le continent austral. Plus tard vinrent les grands voyageurs, Carpenter, de Nuyts, Tasman et Cook, qui suivirent de près tous les rivages de l'Australie et en isolèrent la forme sur leurs cartes de même qu'elle est isolée au sein de l'océan. Cook, dans son premier voyage de circumnavigation, s'attacha surtout à étudier minutieusement la côte orientale, où s'épanouissent aujourd'hui deux grandes colonies, la Nouvelle-Galles du sud et la Terre de la Reine. Les renseignemens précis qu'il rapporta en Angleterre exercèrent une influence décisive sur le choix qui fut fait, quelques années après, du Port-Jackson pour y fonder la colonie pénitentiaire qui est devenue la puissante ville de Sydney. Aussi ne peut-on constater sans regret que les colons de l'époque actuelle aient oublié le nom de ce navigateur au point de ne pas consacrer à sa mémoire un seul point de leur territoire. Longtemps après Cook, de 1837 à 1843, la reconnaissance hydrographique des côtes fut faite par les marins anglais; mais cette œuvre, encore incomplète en bien des endroits, attend pour se terminer que la race européenne s'empare de tous les rivages.

Tous ces voyages d'exploration autour du continent australien avaient donné un même résultat, bizarre en apparence. Aucun cours d'eau de grande importance ne se déversait dans l'océan. Les côtes, tantôt uniformes et inhospitalières comme au long de la Terre de Nuyts, tantôt découpées en baies sûres et profondes comme sur le versant oriental, n'apportaient à la mer que le faible tribut de modestes affluens. Rien de comparable au Nil, au Rhin, au Danube, encore moins aux grands fleuves de l'Amérique, la Plata, l'Amazone et le Mississipi. Le drainage de cette vaste étendue de terrain, pres-

que aussi large que l'Europe, paraissait un problème insoluble. Les eaux qui retombent en pluie sur le continent, n'ayant pas d'issue vers la mer, s'écoulaient-elles dans un lac intérieur? Les premiers navigateurs qui, sur la côte méridionale, remarquèrent cette large ouverture à laquelle on a donné le nom de Golfe-Spencer (1), crurent un moment qu'ils avaient découvert l'entrée d'une méditerranée et que le continent, impénétrable jusqu'alors, était entrecoupé par un bras de mer; mais il fut bientôt reconnu que les rives basses et sablonneuses de cet estuaire se rejoignaient au nord en ne donnant passage qu'à quelques ruisseaux à moitié desséchés.

Il fallait donc renoncer à pénétrer au cœur de l'Australie par le moyen des cours d'eau. Les explorations devaient être terrestres. Elles furent singulièrement favorisées par le caractère particulier de la colonisation, qui est avant tout pastorale dans ce pays. La découverte d'abondantes mines d'or a peut-être un peu fait perdre de vue les richesses non moins importantes que le *squatter* australien se procure par l'élève des troupeaux, sans travail, mais non pas sans fatigues ni dangers. Cette industrie exige d'immenses étendues de terrain, en premier lieu parce que les troupeaux paissent en liberté et doivent, pendant l'année entière, trouver leur nourriture sur le sol, ensuite parce que le colon ne peut s'établir que dans le voisinage des rivières et qu'il dédaigne les cantons stériles ou desséchés, préférant s'éloigner davantage des centres d'habitation et s'étendre au large loin des terrains déjà occupés. Les concessions de terres pour la culture pastorale se mesurent par milliers d'hectares. L'*overlander* est le pionnier de la civilisation (2). Ses fonctions consistent à s'aventurer dans le *bush* au-delà des espaces connus, avec un troupeau pour lequel il cherche un terrain bien arrosé, couvert

(1) Le capitaine Baudin, qui, dans son voyage de découvertes aux terres australes de 1800 à 1804, avait exploré la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, eut soin de semer des noms français sur les rivages dont il faisait la reconnaissance. Le Golfe-Spencer était alors le Golfe-Bonaparte. La riche et florissante province qui est aujourd'hui l'Australie-Méridionale avait été baptisée sous le nom de Terre-Napoléon; mais Flinders, marin anglais, visitait ces parages à la même époque, et les dénominations qu'il a imposées ont prévalu. Sur ce sol vierge, où l'Angleterre inscrit le souvenir de ses hommes d'état en leur donnant une illustration supérieure à leurs services réels, témoins Melbourne et Sydney, on ne rencontre que de loin en loin (ne faut-il pas le regretter?) quelques noms de navigateurs français, Freycinet, d'Entrecasteaux; encore est-ce sur les côtes désertes que la colonisation n'a pas encore envahies.

(2) Dans cette contrée singulière, où les saisons, le climat, l'aspect physique du sol et les habitans, tout enfin diffère de ce que nous voyons en Europe, la langue elle-même subit une transformation et s'approprie à des usages nouveaux qui n'ont pas d'équivalens pour nous. On voit ce qu'est l'*overlander*. Le *squatter* est l'industriel agricole, propriétaire du faible espace qu'il cultive autour de sa *station*, usufruitier seulement du *run*, sur lequel vaguent ses troupeaux. Le *bush*, c'est le territoire inconnu, recouvert en général de buissons et d'arbustes, qui attend les explorations du *bushman*.

de bonne herbe. Avec l'aide de quelques bergers, il y crée une station, surveille les troupeaux, conduit à la ville les bestiaux destinés à la consommation; enfin il a surtout à défendre son nouvel établissement contre les rares indigènes qui occupaient le pays avant lui, et auxquels il enlève une partie de leurs moyens d'existence. Les nouveau-venus étant toujours accueillis sans jalousie, avec bienveillance même, parce qu'ils ajoutent une force nouvelle aux établissemens plus anciens, les colons n'auraient pas tardé, en se dépassant les uns les autres, à occuper les territoires indéfinis qu'ils avaient devant eux, si d'autres obstacles que les noirs ne les eussent arrêtés. A certains endroits s'offraient aux limites des stations de vrais déserts, des terres sablonneuses où le berger ne trouvait ni eau ni verdure. Quelquefois aussi, au début surtout, ce furent des chaînes de hautes montagnes qui semblaient marquer une limite infranchissable aux envahissemens des Européens. Néanmoins les troupeaux se multipliaient, et les *squatters* ne pouvaient, abandonnant à d'autres le soin de leurs stations, chercher eux-mêmes de nouveaux districts fertiles et bien arrosés. Ils se cotisèrent alors pour entreprendre à frais communs des voyages de découvertes dans les pays inconnus. Les explorations du territoire furent élevées à la hauteur d'un service public, rétribué en partie par le trésor colonial, en partie par les souscriptions volontaires, un peu aussi, il faut en convenir, par les sociétés savantes de la mère-patrie et par celles qui se créaient dans les récentes capitales de l'Australie. Les hommes ne manquaient pas à la tâche ardue qui s'offrait à eux. En dépit des fatigues et des périls sans nombre qui menaçaient les explorateurs, malgré les sinistres aventures qui ont arrêté brusquement plusieurs expéditions, les *bushmen* se présentaient toujours volontairement. Capitaines, hommes de science ou simples subalternes, tous, loin de se rebuter, tiraient une ardeur nouvelle des obstacles mêmes qui leur étaient opposés. La vie du désert, avec l'imprévu qui en est le charme et les privations qui en font le danger, semble exercer un attrait irrésistible sur ceux qui ont déjà connu cette épuisante et monotone existence. Les courses aveugles à la recherche de l'inconnu ne satisfont-elles pas un des besoins les plus généreux de la nature humaine? Qu'on se hâte d'en jouir! Déjà l'océan n'a plus guère de mystères à nous révéler; nos marins ne font que revoir et explorer plus en détail ce que d'autres ont vu avant eux. C'est à l'intérieur des grands continens que s'exercent aujourd'hui la hardiesse, la vigueur et la sagacité des explorateurs modernes. Quelques générations encore, et il n'y aura plus rien à découvrir. La terre tout entière, avec des routes battues comme les allées d'un parc, pourra être passée en revue sur les cartes d'un atlas ou les photographies d'un stéréoscope.

Pour en revenir à l'Australie, les voyages de découvertes entrepris afin de faciliter la colonisation du continent ont été féconds en conséquences utiles. C'est en 1793 que furent introduits aux environs de Sydney les premiers moutons de pure race mérinos. Encouragés par les succès de l'industrie pastorale, les colons s'étendirent rapidement sur toutes les plaines déjà connues, et les explorateurs durent se mettre à l'œuvre. Leurs travaux ont été incessans, et cependant le colon a toujours suivi de près l'explorateur. A mesure qu'un nouveau district était annoncé, le *squatter* y poussait ses troupeaux, et s'y trouvait déjà établi avant même que cette découverte fût divulguée en Europe. Des territoires inconnus au commencement de ce siècle sont aujourd'hui des colonies indépendantes, qui construisent elles-mêmes leurs routes et leurs chemins de fer et discutent leurs lois dans des parlemens locaux, à l'instar de la mère-patrie. Les villes prospèrent là où les explorateurs faillirent, vingt ans plus tôt, périr de faim, de soif et de misère.

A ne prendre dans l'histoire de ces pérégrinations terrestres que le côté restreint, mais encore intéressant, qui a rapport à la science géographique, il y a une époque remarquable à noter : c'est l'année 1861. Jusqu'alors, les voyageurs, arrêtés par des empêchemens invincibles, avaient été contraints de se replier sur eux-mêmes et de revenir sur leurs pas. La région centrale semblait inabordable, et l'on pouvait encore y supposer de grands lacs salés ou des déserts d'une stérilité absolue. Tous les efforts pour pousser en avant venaient échouer contre des buissons impénétrables ou des districts pierreux d'une aridité désolante. Enfin Burke et Wills, puis Stuart à quelques mois d'intervalle, passèrent par des routes faciles d'une mer à l'autre, et firent connaître à leurs compatriotes que les terres propres à l'élève des bestiaux s'étendent au nord des établissemens actuels, sans interruption, jusqu'aux rives de la mer des tropiques. Leurs relations de voyages méritent un examen particulier. Cependant il est bon de rappeler d'abord les travaux de ceux qui les ont précédés, parce que la variété d'impression que divers voyageurs ont rapportée des régions centrales révèle le caractère singulier de la nature australienne. Cette contrée, d'une formation géologique plus récente sans doute que notre ancien monde, a présenté d'une année à l'autre des contrastes bizarres. Les mêmes provinces étaient signalées alternativement comme des marais fangeux ou comme des déserts d'une sécheresse absolue. Les lacs s'emplissaient et se desséchaient comme par enchantement. Les rivières contenaient tour à tour de l'eau douce et de l'eau salée. Quoique de vastes étendues n'aient pas encore été parcourues, les renseignemens recueillis sont assez nombreux aujourd'hui pour qu'il nous soit possible de nous figurer avec vraisemblance l'aspect physique de l'Australie intérieure.

I.

Lorsque le gouvernement anglais résolut de créer une colonie pénale sur le continent qui portait alors le nom de Nouvelle-Hollande, il paraît qu'il fut principalement décidé par les rapports favorables que Cook en avait faits après avoir exploré, dix-huit ans auparavant, la côte orientale. Ce navigateur, ayant visité la plupart des rades découpées sur ce rivage, avait signalé l'une d'elles, Botany-Bay, comme plus propre que toute autre à la fondation d'un établissement prospère. Un hâvre sûr, de l'eau douce en abondance, une grande variété de plantes, qui valut à cette baie le nom qu'elle a conservé, des plaines entrecoupées de bois, des habitans sauvages, mais inoffensifs, et à coup sûr peu nombreux, telles étaient les conditions qui militaient en faveur d'un essai de colonisation dans cette contrée. Des montagnes teintées d'azur, comme il arrive dans les climats chauds, où l'atmosphère est limpide et transparente, apparaissaient à 40 ou 50 kilomètres de la mer. C'est là que débarquait en 1788 le capitaine Phillip, sans rien connaître de l'intérieur du pays qu'il était appelé à coloniser. Les débuts furent pénibles au sein de cette société mitigée, qui n'était presque composée que d'hommes expulsés de leur patrie. Néanmoins des concessions de terre furent faites; la culture pastorale s'établit. Bientôt les colons, resserrés entre la mer et les Montagnes-Bleues, sentirent la nécessité de dépasser ces limites et de s'étendre au-delà. Par malheur la chaîne de montagnes qui bornait l'horizon était en apparence inaccessible. Les natifs ne pouvaient donner aucun renseignement sur la topographie du pays, soit qu'ils vissent avec un sentiment d'hostilité l'intrusion des Européens dans leurs domaines, soit qu'ils ne connussent pas les défilés par lesquels il était possible de passer. C'est en 1813 seulement que M. Evans, chargé par le gouvernement anglais de voyages d'explorations, découvrit le passage si longtemps cherché. Les colons débouchèrent sur les hauts plateaux où fut fondée la ville de Bathurst. Désertant le voisinage des villes, ils créèrent de nombreuses stations rurales au milieu des belles plaines qui s'étendaient devant eux. L'engraissement des bestiaux, la production de la laine, devinrent les industries les plus florissantes de la colonie.

Sous un climat qui peut être assez justement comparé à celui de l'Afrique septentrionale, les terres bien arrosées sont seules susceptibles, on le conçoit, de nourrir les troupeaux pendant toute l'année. Ce n'était pas assez de découvrir des terrains libres, il fallait encore des rivières. Les Montagnes-Bleues, qui s'élèvent à une assez grande hauteur (2,000 mètres environ), donnent naissance à une

foule de petits ruisseaux; mais le régime des eaux y est en apparence très irrégulier. Tous les cours d'eau du versant occidental se dirigeant vers l'intérieur des terres, on dut supposer en premier lieu qu'ils se déversaient dans un réservoir central encore inconnu, puisque les marins, en explorant les côtes, n'avaient découvert l'embouchure d'aucun grand fleuve. On admit l'existence d'un grand lac intérieur, d'une *méditerranée*, réceptacle commun de toutes ces rivières. En outre les eaux étaient tantôt saumâtres comme celles de la mer, tantôt fraîches et douces comme l'eau de pluie. Souvent réduites à quelques mares stagnantes dans un lit desséché, les rivières se transformaient, à peu de jours d'intervalle, au milieu même de la saison sèche, en des torrens impétueux qui déracinaient les arbres et entraînaient les malheureux colons établis sur leurs rives. La ville de Guadagai, sur le Murrumbidgee, fut totalement détruite en une nuit par une crue extraordinaire; deux cents personnes périrent dans cette catastrophe. Enfin M. Oxley, qui suivit jusqu'au bout, en 1818, l'un des plus importans de ces torrens, la Macquarie, le vit s'épandre en de vastes marais pleins de roseaux qu'il était impossible de franchir. Quelques années après, le capitaine Sturt, l'un des plus hardis explorateurs de l'Australie, retournait au même point; les marais avaient disparu. Les roseaux couvraient encore le sol; mais le sol était sec et les voyageurs ne purent trouver une goutte d'eau dans la contrée même qu'on leur avait dépeinte comme si marécageuse. Pour faire apprécier les difficultés du pays, il faut dire encore que toutes ces rivières, en nombre presque infini, qui descendent des alpes australiennes vers l'intérieur, traversent tour à tour des vallées fertiles et des plaines desséchées, en sorte que les colons ne pouvaient s'y étendre à l'aise et en suivre le cours. Trouvait-on aux limites des terrains déjà occupés un canton stérile, il fallait parcourir le pays, soit à droite, soit à gauche ou en avant, jusqu'à ce que l'on rencontrât une région mieux irriguée et couverte de cette bonne herbe longue et fine qui convenait si bien aux troupeaux. Souvent aussi les rivières terminaient doucement leur cours au pied d'une colline qu'elles n'avaient pas eu la force de renverser, comme si quelque réservoir souterrain les eût absorbées.

En 1829, le capitaine Sturt, accompagné d'une escorte nombreuse et bien équipée, partit des sources du Murrumbidgee, au sud-ouest de Sydney, avec l'intention de s'engager résolûment dans l'intérieur. Le terrain devint bientôt sablonneux, d'épais buissons embarrassaient la marche de ses équipages; mais cette rivière avait si belle apparence, le volume d'eau qu'elle charriait était si abondant, qu'il se crut enfin sur la voie la plus sûre pour pénétrer au cœur de l'Australie. Sur les chariots qui portaient ses provisions, il avait eu soin de charger un bateau démonté; lorsque la marche sur

terre devint impossible, il mit ce bateau à flot, congédia la plupart de ses hommes, en ne conservant qu'une demi-douzaine de compagnons, et s'abandonna à l'aventure au cours de la rivière sans savoir où il serait conduit. Le pays, généralement nu et desséché, n'offrant aucune ressource aux voyageurs, ils n'avaient d'autre nourriture que la farine qu'ils avaient emportée avec eux. Le Murrumbidgee était d'ailleurs d'une allure capricieuse. Parfois resserré dans des gorges profondes où le soleil pénétrait à peine, le chenal était encombré d'arbres et de rochers où le bateau courait risque de s'entr'ouvrir; parfois aussi le lit de la rivière se relevait, les rives se rapprochaient en donnant naissance à de dangereux rapides. Sept jours après son départ, l'expédition débouchait dans un beau fleuve, la Murray, comparable par la largeur et la masse de ses eaux à nos grands fleuves d'Europe. Cette découverte rendait déjà moins probable l'hypothèse d'une mer intérieure. Un cours d'eau si puissant avait évidemment pour affluens (le fait a été confirmé depuis) toutes les petites rivières qui découlent du haut des Montagnes-Bleues et en rassemblait les eaux dans son lit. Le capitaine Sturt, continuant son voyage, descendit la Murray pendant trente-trois jours, jusqu'à ce que, les rives du fleuve s'écartant de part et d'autre, il se vit sur un grand lac légèrement saumâtre. Dans le lointain, on entendait rouler les vagues du Grand-Océan. C'est le lac Alexandrina, qui n'est en effet séparé du Pacifique que par une barre de sable. Sturt avait coupé en triangle le coin sud-oriental du continent. Il apercevait sur les rives de verts pâturages et des terres admirablement disposées pour la culture des céréales, culture qui faisait défaut aux environs de Sydney et dans toute la Nouvelle-Galles du Sud, car les colons faisaient venir de la Nouvelle-Zélande et de la Terre de Van-Diémen le blé et les pommes de terre nécessaires à leur alimentation. Après un rapide examen des richesses promises par cette nouvelle province, Sturt entreprit en toute hâte son voyage de retour; ses provisions s'épuisaient, et ce ne fut pas sans d'énormes fatigues et de dures privations qu'il lui fut possible de remonter à la rame le courant qu'il avait descendu en venant et de rentrer à Sydney.

Les plaines fertiles qui s'étendent aux environs du Golfe-Spencer et de l'embouchure de la Murray furent bientôt occupées par les Européens, et ainsi se forma la colonie de l'Australie-Méridionale (capitale Adélaïde), qui fournit aujourd'hui aux provinces voisines d'énormes quantités de vin et de céréales. Les Anglais et les Allemands y vinrent directement d'Europe; les colons des Montagnes-Bleues y firent descendre leurs troupeaux, le long des rivières, par la route que Sturt leur avait ouverte. Il est à remarquer que sur

les hauts plateaux de la Nouvelle-Galles du sud les troupeaux se multiplient avec rapidité; mais les bêtes ne peuvent s'y engraisser, parce que le sol est trop pauvre. En conséquence, l'*overlander* achète les bestiaux à bon marché dans la montagne, et les conduit, par une course de 1,200 à 1,500 kilomètres, jusqu'aux plaines de la Murray, où il les revend. Cette industrie, dangereuse pendant les premières années, alors qu'on ne rencontrait sur la route que des tribus hostiles ou pillardes, a fait promptement connaître la région intermédiaire qu'arrosent toutes ces belles rivières, le Darling, le Lachlan, la Macquarie, le Murrumbidgee. Maintenant des stations agricoles sont dispersées sur la presque totalité de ces vallées; des bateaux à vapeur en remontent ou descendent le cours aussi loin que la navigation est praticable, et transportent aux ports de mer les produits du sol, en particulier les riches cargaisons de laine qui sont la fortune de l'Australie.

La découverte des plaines de Victoria suivit de près celle de l'Australie méridionale. Vers 1834, des colons, arrivés par mer, s'étaient déjà établis dans la baie de Port-Phillip, et y avaient élevé quelques cabanes qui furent le berceau de la splendide cité de Melbourne. Deux ans après, le major Mitchell, suivant les traces du capitaine Sturt, franchit la Murray, s'engagea dans les districts inconnus au sud de ce fleuve, et parcourut pour la première fois ce beau pays qu'il a surnommé l'Australie heureuse. De nouveaux pâturages étaient ouverts à la colonisation, moins éloignés de Sydney que l'embouchure de la Murray. Les Européens s'y portèrent en foule, y multiplièrent leurs établissemens, et relièrent peu à peu, par une suite ininterrompue de villes, de villages et de stations pastorales, les trois grandes provinces, la Nouvelle-Galles du sud, Victoria et l'Australie-Méridionale, qui occupent l'angle sud-est du continent.

Il serait inutile de rappeler en détail les nombreuses expéditions qui sillonnèrent ces contrées et ouvrirent le chemin aux *squatters*. Cependant une mention spéciale doit être accordée aux travaux du comte Strzelecki, qui parcourut toute la chaîne des Montagnes-Bleues depuis Sydney jusqu'à Melbourne, mesurant la hauteur des pics principaux, étudiant le climat, l'aspect physique et la géologie, les productions de ces alpes australiennes. Dès l'année 1839, il signalait au milieu des échantillons de minéralogie qu'il avait rapportés un sulfure de fer aurifère, observation précieuse qui fut oubliée jusqu'aux grandes découvertes que M. Hargreave fit douze années plus tard (1).

A l'extrémité opposée du continent, sur la côte occidentale, deux

(1) Voyez sur le voyage du comte Strzelecki la *Revue* du 15 février 1847.

petites colonies s'étaient fondées, l'une à Perth sur la Rivière des Cygnes, et l'autre à Albany près du Port-du-Roi-George. Le pays n'était pas, paraît-il, aussi fertile qu'à l'est; des plateaux d'élévation médiocre, des rivières torrentielles en hiver et desséchées en été, des lacs d'eau saumâtre qui s'évaporent pendant la saison chaude en laissant à la surface du sol une croûte de sel solide, tels étaient les caractères principaux de cette région, où les établissemens européens ne prospérèrent pas. Créées par le gouvernement anglais en 1829, à une époque où l'on craignait que la France ne prît pied sur cette portion abandonnée de l'Australie, les colonies occidentales ont médiocrement réussi, et, signe manifeste d'impuissance, ont réclamé l'assistance des *convicts* à l'époque même où les autres provinces s'affranchissaient de cet élément de désordre. Elles se sont un peu plus développées en ces dernières années; mais, à l'époque dont il s'agit ici, il n'y avait dans ces parages que quelques villages sans importance et quelques stations d'une faible étendue. On ne savait rien d'ailleurs du pays qui s'étendait au nord jusqu'à la mer des tropiques, ni de la côte inhospitalière, connue sous le nom de Terre de Nuyts, qui sépare l'Australie occidentale de l'Australie méridionale.

Tels furent les résultats des explorations géographiques jusqu'en 1840. Ce qu'on connaissait déjà était bien peu de chose en comparaison des immenses terrains du centre et du nord qui restaient encore inconnus; mais les explorations allaient se multiplier en proportion des richesses acquises par les habitans. Elles allaient aussi se poursuivre en diverses directions suivant les intérêts propres de chaque province. Ainsi la Nouvelle-Galles du sud aurait voulu s'ouvrir un débouché vers le nord. Il est peu de côtes dans le monde aussi dangereuses pour la navigation que la côte orientale de l'Australie. En remontant au nord de Sydney, on entre, à la hauteur du tropique, dans une mer parsemée de brisans qui s'étendent à plusieurs centaines de kilomètres au large. Une chaîne continue de récifs, la Grande-Barrière, règne tout au long du rivage, et n'en permet l'accès que par un petit nombre d'ouvertures. Enfin, avant de déboucher dans la mer des Moluques, il faut franchir le détroit de Torrès, auquel de nombreux naufrages ont fait une redoutable célébrité. Tous ces dangers eussent été évités, et l'exportation des produits du sol fût devenue plus facile, si l'on avait pu découvrir une rivière, comme la Murray, qui serait descendue des Montagnes-Bleues et aurait versé ses eaux au nord du continent, dans cette entaille profonde qui s'appelle le golfe de Carpentarie. Les colons de l'Australie-Méridionale ne songeaient pas encore à s'ouvrir une route vers le nord en traversant le continent dans sa plus grande largeur; mais, ayant rencontré devant eux un district stérile et de

grands lacs salés qui constituent la région du Torrens, ils auraient voulu passer outre, et ils envoyaient leurs explorateurs chercher des pâturages au-delà de cette contrée désolée. Ils désiraient aussi établir vers l'ouest une ligne de communications avec les établissemens de l'Australie occidentale. Quant à la province de Victoria, resserrée entre ses deux voisines et circonscrite dès le principe dans des limites bien définies, il ne lui restait qu'à compléter l'étude de son propre territoire. Dans tous ces projets, il n'y avait guère, il faut bien le remarquer, de préoccupation scientifique. On poursuivait un but utile, à savoir la découverte de riches pâturages. Les études météorologiques et ethnologiques, dont d'autres que les colons se fussent occupés, ne tenaient qu'un rang secondaire, et souvent même étaient totalement oubliées.

Dans la Nouvelle-Galles du sud, c'était sir Thomas Mitchell, déjà connu par la découverte de l'Australie heureuse, qui était chargé de diriger les recherches. Le premier voyage important fut entrepris, d'après ses instructions, par le docteur Leichhardt, qui partit de Sydney, en remontant vers le nord, en 1844, et, sans beaucoup s'éloigner de la côte, traversa toute la région qui s'est constituée récemment en colonie indépendante sous le nom de Terre de la Reine. Encouragé par la fertilité du sol et la facilité de la route à pénétrer toujours en avant, Leichhardt parvint sur les bords du golfe de Carpentarie, et ne s'arrêta qu'à Port-Essington, à la pointe la plus septentrionale du continent, après un parcours de 5,000 kilomètres à travers les contrées les plus propres à la culture. A mesure que l'on s'approchait de l'équateur, la végétation devenait plus belle; les rivières conservaient des eaux abondantes, et nulle part n'apparaissaient les plaines nues, stériles et desséchées, qui avaient découragé les colons sous une latitude plus tempérée. Ce voyage ne fournit aucun renseignement nouveau sur l'aspect des régions centrales, ni sur la possibilité d'une communication fluviale entre les hauts plateaux et le golfe de Carpentarie. Aussi, l'année suivante, sir Thomas Mitchell se mit lui-même en route, en se dirigeant franchement vers l'ouest. Il suffira d'indiquer ici les résultats essentiels de son exploration, dont une relation analysée dans ce recueil a fait connaître les périlleux incidens (1). Après avoir traversé, sur le versant occidental des Montagnes-Bleues, de splendides vallées, il parvint sur les bords d'une grande rivière, la Victoria (2), qui se diri-

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1849.

(2) Il semble que chacun des explorateurs de l'Australie (ils sont nombreux) ait voulu mettre les plus importantes de ses découvertes sous l'invocation de la souveraine actuelle de l'Angleterre. En outre de l'immense province dont Melbourne est la capitale et de la rivière dont il s'agit ici, le nom de Victoria se retrouve un peu partout sur le continent. C'est encore le nom d'un fleuve qui a été découvert par le capitaine Stokes dans son

geait au nord-ouest. Forcé par l'épuisement de ses provisions de revenir en arrière, sir Thomas Mitchell renvoya l'année suivante (1848) M. Kennedy, l'un de ses compagnons. Celui-ci reconnut bientôt que la Victoria se détournait en se dirigeant directement au sud, et l'on a su depuis que ce cours d'eau, originaire des montagnes du tropique, allait encore se jeter au sud, dans le Pacifique, comme le Lachlan et la Macquarie. C'était décidément la côte méridionale qui recevait le tribut de toutes les eaux tombées en pluie sur le continent. Ces cours d'eau disparaissent souvent, il est vrai, avant d'avoir atteint l'océan. La raison en est facile à comprendre. Lorsqu'en partant de la côte on a franchi les Alpes australiennes, la grande Chaîne de Séparation (*great dividing range*), on traverse quelques plateaux élevés d'une faible étendue, puis on redescend dans les plaines, qui n'ont guère qu'une élévation de 500 à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Or les rivières qui y prennent leur source ayant à faire un parcours de 2,000 kilomètres au moins avant d'arriver à la mer, il est aisé de concevoir que la pente est insensible et que le courant est trop faible pour vaincre les obstacles qu'il rencontre. Sur un large continent, il faut des montagnes d'une taille proportionnée, comme l'Himalaya ou les Cordillères, sinon l'arrosement des grandes plaines devient impossible; les eaux croupissent en marais, au lieu de porter dans le lit des rivières la vie et la fertilité.

Lorsque le résultat des voyages de sir Thomas Mitchell fut connu, les colons de la Nouvelle-Galles du sud comprirent qu'ils devaient renoncer à s'ouvrir une communication fluviale vers le nord. Ne pouvait-on au moins trouver une route terrestre courte et facile en passant à la base du triangle allongé que forme la péninsule d'York? Leichhardt était déjà passé d'une mer à l'autre, de la côte orientale au golfe de Carpentarie, sans rencontrer d'obstacle. La colonisation remontait de plus en plus vers le nord, et ses progrès incessans raccourcissaient peu à peu la distance à franchir pour atteindre les bords du golfe. La péninsule d'York était une terre encore inconnue dont il fallait connaître les ressources et la configuration. M. Kennedy, que nous avons déjà vu accompagner sir Thomas Mitchell sur la Victoria, fut chargé de ces études. Parti de la baie de Rockingham, vers le 18[e] degré de latitude, il devait pénétrer dans la péninsule, sans s'écarter beaucoup du rivage, et rejoindre au cap York le bâtiment colonial *Albion*, qui allait l'y attendre. Cet infor-

voyage hydrographique de circumnavigation et qui se déverse sur la côte septentrionale, dans la mer de Timor. Tout en rendant justice aux sentimens de patriotisme sincère qui s'incarnent dans ces dénominations fréquentes de Victoria, d'Albert, de Prince de Galles, on conviendra que les études géographiques y perdent en variété en même temps qu'en précision.

tuné voyageur se mit en route avec une escorte de douze hommes, onze Européens et un indigène. Six mois après, l'*Albion*, qui stationnait au cap York, recueillit ce dernier, nu, couvert de blessures, mourant de faim. — Depuis quatorze jours, disait-il, il n'avait pas trouvé une goutte d'eau. Après avoir repris des forces, il put raconter que l'expédition, entravée dans sa marche par d'épais buissons, avait dû s'ouvrir une route à coups de hache. Les provisions étaient insuffisantes; bientôt il fallut manger les chevaux. Cette dernière ressource épuisée, il y avait encore 400 kilomètres à faire pour arriver au but du voyage. La plupart des hommes, dévorés par la fièvre, privés d'une nourriture fortifiante, s'arrêtèrent au bord de la mer, tandis que le chef, accompagné du noir et des trois Européens les plus valides, continuait son chemin. Peu de jours après, l'un d'eux est blessé par l'explosion d'un fusil, et reste encore en arrière avec deux de ses compagnons. Kennedy s'avance seul avec le noir; ils font la rencontre d'une tribu d'indigènes qui les crible de flèches. A eux deux, ils mettent tous ces ennemis en fuite, grâce au prodigieux effet de terreur que produisent les armes à feu; mais Kennedy, blessé à mort, expire bientôt, et le pauvre noir, à force d'errer au hasard, put enfin se trouver au rendez-vous où l'*Albion* attendait toute la troupe. Le capitaine de ce bâtiment revint aussitôt le long de la côte pour sauver, s'il était possible, les hommes qui étaient restés en arrière. Deux d'entre eux furent retrouvés en vie, gisant au milieu des cadavres de leurs camarades, qu'ils n'avaient pas eu la force d'enterrer. Ils n'avaient depuis longtemps d'autre nourriture que les coquillages qu'ils ramassaient sur le rivage. Quant au corps de M. Kennedy et aux papiers où ce voyageur avait sans doute consigné ses observations, il fut impossible de les découvrir. Soit par souvenir de cette fatale expédition, ou par impossibilité réelle de pénétrer à travers les broussailles qui recouvrent le sol, la péninsule d'York est encore inconnue et vierge de tout établissement européen.

Ce désastre ne fut malheureusement pas le seul indice des périls que couraient les aventureux explorateurs de l'Australie. Au moment où Kennedy s'éloignait vers le nord, le docteur Leichhardt se proposait de traverser le continent dans sa plus grande longueur, entre les 27e et 32e degrés de latitude. Parti de la baie Moreton, où prospérait déjà la ville de Brisbane, il serait passé au nord du lac Torrens, et serait venu aboutir à Perth, sur la côte occidentale. L'entreprise était, on peut le dire, téméraire; maintenant encore on serait tenté de la croire impraticable. Leichhardt se mit en route dans les premiers mois de 1848, et depuis cette époque on n'a eu aucune nouvelle de lui ni de ses compagnons. Un des chevaux qu'il avait emmenés est arrivé, dit-on, à Adélaïde plusieurs années après. Un

autre voyageur, Gregory, envoyé à sa recherche, découvrit, dix ans plus tard, des traces de son passage près de la rivière Victoria. Suivant l'usage de tous les explorateurs dans ces contrées, il avait marqué à son initiale les arbres près desquels il avait campé. Il est à croire que, s'étant engagé dans les solitudes du centre au printemps, il aura été trompé par l'apparence verdoyante des vallées et par l'abondance des ruisseaux; puis l'été sera survenu et l'aura surpris dans les régions voisines du tropique, où tout est desséché et mort pendant la saison chaude. Peut-être aussi les tribus sauvages auront attaqué et massacré toute la troupe. Le sort de ces infortunés voyageurs est encore un mystère dont les expéditions à venir donneront sans doute le secret.

En somme, les colons de la région du nord-est rencontraient peu d'obstacles : ils étaient souvent aux prises avec les indigènes; mais la présence de ceux-ci indiquait précisément un sol fertile et des eaux abondantes. Il n'en fut pas de même dans l'Australie méridionale. Lorsque la colonie d'Adélaïde fut fondée, on eût pu croire que les vastes plaines de la Murray suffiraient longtemps à l'expansion des Européens; mais il n'en fut rien. Les concessions de terrains furent faites par milliers d'hectares à la fois; les bœufs et les moutons se multiplièrent à l'infini, et de station en station les *squatters* arrivèrent bientôt aux limites de la terre cultivable. A 300 ou 400 kilomètres d'Adélaïde, ils trouvèrent une contrée d'une sécheresse extrême. Du haut des montagnes de Flinders, qui bornent de ce côté les terrains fertiles, on apercevait un lac, le Torrens, qui s'étendait à perte de vue vers le nord. A la surface du sol s'étendait une mince couche de sel qui avait à distance l'apparence de la neige tombée depuis peu. Lorsque les voyageurs essayèrent de se hasarder de ce côté, ils s'enfoncèrent dans la vase et furent contraints de revenir sur leurs pas. En 1840, M. Eyre, que le gouvernement colonial avait envoyé dans cette région, voulut contourner le bassin du Torrens par l'est en suivant la chaîne du Flinders, qui paraissait en être la limite orientale. A droite, il ne vit qu'une plaine sablonneuse sans arbre ni verdure. Dans le lointain apparaissait une surface brillante qui était due à la réflexion de la lumière du soleil sur une nappe d'eau ou sur les couches éblouissantes de sel dont le sol reste couvert après l'évaporation. Des effets de mirage étonnans étaient cause que l'on ne pouvait apprécier les distances, ni reconnaître si le bassin du lac contenait véritablement de l'eau. Sur la gauche, quelques collines d'une faible élévation apparaissaient dans le lointain. Des dunes d'un sable rougeâtre, avec des mares d'eau salée à leurs pieds, interrompaient seules la monotonie du paysage. Toute la végétation se réduisait à un petit nombre d'arbres rabougris qui disparaissaient dans le voisinage du lac. Sur la montagne

même, il n'y avait ni eau douce, ni bois, ni fourrages. Le sel était mêlé au sable, à l'argile, aux roches solides, et l'eau de pluie devenait saumâtre en peu d'instans au contact du sol. Aussi Eyre ne rapporta-t-il de cette expédition que des souvenirs de désolation. Les noms qu'il a inscrits sur l'itinéraire de son voyage en font foi. On y trouve le mont Erreur, la plaine des Illusions. Parvenu à l'extrémité de la chaîne du Flinders, inquiet déjà pour la sécurité de ses compagnons et de ses chevaux, car il n'avait plus que très peu d'eau douce et de fourrages, il découvrit au loin une dernière montagne, le mont du Désespoir, et voulut en faire l'ascension avant de retourner sur ses pas; mais, au-delà d'une plaine nue et désolée, il n'aperçut rien que le lac et les dunes qui s'étendaient à perte de vue.

Il paraissait donc impossible de pénétrer au centre du continent par cette voie. A supposer qu'une petite expédition bien équipée eût pu s'aventurer plus loin et découvrir au-delà des terres fertiles, les colons et leurs troupeaux n'auraient pu traverser à leur suite cet affreux désert. Eyre revint à la tête du Golfe-Spencer, où le lac Torrens se termine, en laissant entre lui et la mer un isthme étroit. Il essaya alors de tourner la région des lacs par l'ouest; repoussé par des buissons impénétrables, par l'absence d'eau et la privation de nourriture, il lui fallut encore revenir sur ses pas.

Ainsi les colons d'Adélaïde semblaient être arrêtés au nord par une barrière infranchissable. Après les belles plaines de la Murray, que l'on a surnommées le grenier de l'Australie, régnait le désert, et un désert d'une étendue considérable. La région des Lacs-Salés n'a pas moins de quatre degrés de large en latitude et presque autant en longitude, c'est-à-dire qu'elle occupe une surface à peu près aussi grande que l'Angleterre. Repoussé de ce côté par des obstacles qui lui paraissaient insurmontables, M. Eyre se résolut à tenter la fortune vers l'ouest. Était-il possible d'ouvrir une communication terrestre entre le Golfe-Spencer et les établissemens européens de la Rivière des Cygnes, sur la côte occidentale? Telle était la question que l'intrépide explorateur se proposait de résoudre.

La côte méridionale de l'Australie, vue sur une carte, présente dans sa partie gauche un grand renfoncement, de forme régulière, que les marins ont nommé la Grande-Baie (*Great-Bight*). Cette région est désignée plus habituellement sous le nom de Terre de Nuyts. Les navigateurs s'en éloignent le plus possible, parce qu'il n'y existe ni port, ni baie où l'on soit à l'abri, et surtout parce qu'un violent courant venant du pôle entraîne les navires à la côte. Le capitaine Flinders, qui avait reconnu ces parages au commencement du siècle, n'y avait trouvé qu'une plage unie, tantôt basse et sablonneuse, tantôt escarpée en falaises de 100 à 200 mètres de hau-

teur. Des roches verticales que le courant avait minées par la base, et qui semblaient sur le point de s'ébouler, étaient un obstacle à ce que l'on pût s'en approcher d'assez près. Un seul fait paraissait bien établi, c'est que, sur toute la longueur de cette grande crique, qui a plus de 1,000 kilomètres de développement, aucun ruisseau ne se déverse dans la mer. La région intérieure ne pouvait être privée de pluie, car on voyait de gros nuages, chassés par le vent du sud, s'avancer au-dessus du continent. Que devenaient donc les eaux? dans quelle direction s'écoulaient-elles? A défaut d'une contrée fertile sur toute son étendue, ne pouvait-on rencontrer quelques oasis intermédiaires qui serviraient d'étapes pour passer d'une colonie à l'autre.

M. Eyre se mit en route sans autre escorte que trois indigènes et un européen qui l'avait accompagné dans ses expéditions précédentes et lui était entièrement dévoué; il emmenait aussi quelques chevaux et quelques bœufs; des barils pleins de farine et des barils vides, pour faire provision d'eau, composaient tout son bagage. Les difficultés de la marche apparurent bientôt. Le bord de la mer que suivaient les voyageurs est un plateau de craie rongé au pied par les vagues et couvert à sa surface par d'épais buissons qui s'étendent à perte de vue vers l'intérieur. Sur d'étroites dunes de sable, entassées par le vent, croissent çà et là des herbes maigres et à demi desséchées. Pendant le jour, un vent brûlant chargé de sable souffle de l'intérieur; le soir, il est refoulé par une brise glaciale qui arrive de l'océan. A des distances de 200 à 300 kilomètres, on rencontre de petits amas de sable, et, en creusant jusqu'à la craie, on peut recueillir un peu d'eau saumâtre à la surface du roc. Ce fut la seule eau à peu près potable que les voyageurs rencontrèrent pendant leur longue pérégrination. Ils restaient quelquefois une semaine entière sans pouvoir renouveler leur provision. Pendant les premiers jours qui suivaient la découverte d'une fontaine, les chevaux marchaient volontiers et portaient sans peine les bagages; puis, quoique le poids diminuât peu à peu, comme le panier d'Ésope, à mesure que l'on vidait les barils, leurs forces déclinaient; il fallait abandonner sur la route une partie du chargement. Au cinquième ou sixième jour, les bêtes de somme étaient incapables de se traîner plus loin. Alors M. Eyre continuait son chemin, avec ses acolytes, en emportant les barils vides jusqu'au plus prochain mamelon. Le puits creusé, les hommes rafraîchis, on revenait en arrière pour sauver les animaux eux-mêmes et pour rechercher les bagages dont ils s'étaient allégés.

Il y avait deux mois que la petite troupe était en route, et déjà elle avait accompli la moitié du trajet, lorsqu'un affreux malheur vint s'ajouter aux périls et aux privations du voyage. A l'une des

haltes de nuit, tandis que M. Eyre s'était éloigné du camp pour surveiller les chevaux qui paissaient au hasard, le fidèle Européen qui l'avait accompagné fut assassiné par deux des indigènes, et ceux-ci, après avoir commis ce meurtre, s'enfuirent dans le *bush* en emportant tout ce qu'ils purent prendre d'eau et de farine. On comprend le désespoir du malheureux abandonné dans le désert, sans provisions, avec un natif sur la fidélité duquel il n'osait plus compter. Il fut contraint de tuer les chevaux l'un après l'autre et de se nourrir de leur chair cuite au soleil. Heureusement les falaises s'abaissèrent; une route plus facile lui permit de suivre le bord de la mer, où de temps en temps il attrapait quelques poissons. Enfin un baleinier français qui croisait dans ces parages le prit à son bord et le conduisit à peu de distance de la colonie d'Albany. Ce voyage, accompli au prix de tant de fatigues, n'eut d'autre résultat que de prouver la stérilité absolue de la Terre de Nuyts ou du moins de la partie de cette région qui avoisine la mer, car il est encore permis de croire que l'on trouverait à l'intérieur un chemin plus praticable. Toutefois aucune nouvelle tentative n'a été faite dans cette direction.

Ce fut M. Sturt, l'heureux explorateur du cours de la Murray, qui reprit, peu d'années après, la direction des expéditions vers le nord. Il se mit en route pendant l'hiver de 1844 (1) à la tête d'un parti de seize hommes; il avait pour premier lieutenant M. Poole et pour second M. Stuart, qui depuis s'est illustré lui-même en atteignant le premier le centre du continent et en le traversant tout entier d'une mer à l'autre. Afin d'éviter les pays désolés qu'Eyre avait déjà parcourus sans succès, Sturt, se dirigeant plus à l'est, voulait remonter d'abord la vallée de la Murray, puis un de ses affluens, le Darling, dont les bords étaient en partie colonisés, et ne quitter cette dernière rivière qu'au moment où elle s'écarterait trop de la direction vers le nord, qui lui était assignée. Il accomplit sans danger cette première partie de son voyage; mais ensuite il se trouva dans un district stérile, entrecoupé çà et là de petites vallées, — ce que l'on appelle *creek* dans la langue coloniale, — où l'eau se conservait dans des étangs entourés de maigres arbustes et d'un peu de verdure. C'étaient de véritables oasis au milieu du désert. Les premières chaleurs survinrent bientôt, desséchant tout à la ronde; en dehors de la vallée où l'expédition s'était arrêtée, les ruisseaux étaient sans eau, l'herbe était brûlée par le soleil. Sturt se vit donc enfermé dans le désert sans pouvoir avancer ni retourner sur ses pas.

(1) L'Australie étant située dans l'hémisphère austral, il ne faut pas perdre de vue que le cours des saisons y est renversé. L'hiver de ce pays occupe le milieu de l'année et les mois les plus chauds de l'Europe.

Ce que souffrirent les voyageurs dans cette prison d'un nouveau genre, il est à peine possible de le concevoir. Six mois durant, il ne tomba pas une goutte d'eau. La chaleur devenait excessive et tellement insupportable qu'il fut nécessaire de creuser une caverne dans le sol pour servir d'abri au milieu de la journée. Le bois et la corne se fendillaient. La laine des moutons et les cheveux des hommes cessaient de croître; les ongles devenaient friables comme du verre. Nourris de viandes salées et abreuvés d'eau saumâtre, ils furent bientôt attaqués du scorbut. L'existence de toute la troupe dépendait du petit étang qui était près d'eux, et qui heureusement ne fut pas desséché. Lorsque l'automne revint et que les premières pluies tombèrent, M. Poole, épuisé par les privations, succomba et fut enterré sous une pyramide de pierres dans le voisinage d'une montagne qui a conservé son nom, monument durable des souffrances que ses compagnons et lui avaient ressenties.

Loin d'être découragé par ce pénible début, Sturt résolut de mettre à profit l'hiver qui revenait pour pénétrer plus avant. A une centaine de kilomètres au-delà du point où il venait de rester si longtemps confiné, il découvrit une nouvelle vallée suffisamment verte et arrosée pour que la troupe pût y faire un long séjour. Laissant alors dans ce dépôt la majeure partie de son détachement, il essaya de pousser une pointe au nord-ouest dans la direction du centre, suivi seulement de quatre hommes et de quelques chevaux. Le pays présentait toujours l'apparence d'un désert; de longues dunes de sable courant parallèlement de l'est à l'ouest donnaient à toute la contrée l'apparence d'un océan qui eût été solidifié tout d'une pièce. Il n'y avait nulle trace d'eau ni apparence que ces ondulations du sol fussent dues à l'action d'un courant. Le vent seul, soufflant toujours dans le même sens, devait avoir amassé les sables en collines d'une monotone uniformité. Puis tout à coup les dunes cessèrent et firent place à une plaine immense, toute jonchée de cailloux roulés. Sur le sol d'une aridité absolue, il n'y avait ni eau, ni herbe, ni buisson. Les chariots et les chevaux passaient sans y laisser de trace. A la limite de cette plaine, connue sous le nom de Désert pierreux de Sturt, les voyageurs trouvèrent une autre plaine non moins aride, quoique d'une nature argileuse, et sillonnée de larges fissures que les chevaux évitaient avec peine. Toute cette région avait l'apparence du lit d'un immense torrent, de plus de cinquante kilomètres de large, où les eaux auraient roulé avec impétuosité, broyant et entraînant tout sur leur passage. Enfin les dunes de sable reparurent, et la petite troupe put se rafraîchir et reprendre quelque repos dans une étroite vallée où un mince ruisseau, la rivière d'Eyre, conservait encore une légère quantité d'eau. Sturt désirait ardemment continuer sa route dans la même direction; si

désolé que fût le pays où il s'était avancé, il touchait enfin à cette mystérieuse région centrale que nul n'avait encore abordée. Quelques jours encore, et le centre du continent serait atteint. En réalité, l'expédition était alors bien plus rapprochée du golfe de Carpentarie que d'Adélaïde, et, n'eût été l'intérêt géographique, elle pouvait retourner sur ses pas, car le triste aspect du pays prouvait abondamment que les colons n'y voudraient jamais pénétrer. Cependant Sturt fit encore deux ou trois étapes en avant jusqu'à ce que l'épuisement de ses compagnons et de ses chevaux l'eût contraint à revenir.

De retour au dépôt où le gros de sa troupe était resté, il repartit une seconde fois en prenant plus au nord, afin de tourner, s'il était possible, le désert pierreux et les plaines de sable qui lui avaient fait obstacle. C'est alors qu'il découvrit la belle et fertile vallée où coule la Rivière-Cooper, vallée devenue fameuse plus tard dans l'histoire des explorations de l'Australie, parce que ce fut un lieu de relâche, un point de ravitaillement et malheureusement aussi un triste tombeau pour d'autres voyageurs dont il sera bientôt question. Dans cette oasis inattendue se trouvaient des arbres d'une belle venue et des pâturages comme en demandaient les colons d'Adélaïde; mais au-delà les dunes reparaissaient, puis le désert pierreux, plus large peut-être que sur la route précédente, et les cailloux roulés, qui couvraient le sol au point de ne pas laisser à un arbuste la place de se développer; rien à l'horizon qui pût indiquer où la stérilité s'arrêterait. Il fallut revenir en toute hâte; une partie des chevaux, épuisés par une trop longue privation d'eau, fut abandonnée sur la route. D'ailleurs l'été arrivait à grands pas, et personne n'envisageait sans frémir la perspective d'une nouvelle captivité de six mois dans le désert. L'expédition fit une prompte retraite vers les bords hospitaliers du Darling, et put entrer sans accident à Adélaïde après une absence de dix-neuf mois. N'ayant rien appris sur eux depuis leur départ, on les croyait perdus; cependant à la joie de leur retour se mêlait un vif sentiment de déception, car l'impression générale que Sturt et ses compagnons rapportaient de ce long et pénible voyage était l'impossibilité absolue de pénétrer à l'intérieur du continent.

Il semble que la mort de Kennedy et de Leichhardt dans le nord-est et l'insuccès de Sturt dans la région centrale aient arrêté longtemps ceux qui eussent été tentés de les imiter. Pendant dix ans, de 1848 à 1858, on paraît craindre de s'engager dans l'intérieur, et il n'est plus question que de voyages sur les côtes occidentale et septentrionale. Dans le nombre, on remarque surtout les expéditions des frères Gregory. Pendant la campagne hydrographique qu'il avait accomplie autour de l'Australie de 1837 à 1843 pour lever le plan

des côtes, le capitaine Stokes avait reconnu au nord du continent l'embouchure de plusieurs rivières, et les avait quelquefois remontées en canot jusqu'à 100 ou 200 kilomètres. Des vallées bien boisées et bien irriguées, de larges cours d'eau peuplés de crocodiles et d'alligators, des prairies naturelles entremêlées d'arbustes et animées par le ramage d'innombrables perroquets, tel était l'aspect de ces contrées où la nature des tropiques se développait dans toute sa splendeur. Des essais de colonisation furent faits en divers points de la côte, entre autres à Port-Essington, mais ne réussirent pas, sans doute en raison de l'isolement de cet établissement et peut-être aussi parce que le climat tropical convenait moins aux émigrans que la zone plus tempérée du sud. Les expéditions de découvertes manquaient donc d'une base d'opérations. Néanmoins Augustus Gregory, sous les auspices de la Société royale de géographie de Londres et avec l'aide du gouvernement anglais, entreprit en 1856 de pénétrer par cette voie au centre du continent. Après être sorti du bassin de la rivière Victoria, il se vit au milieu d'impénétrables broussailles qui retardaient sa marche, et eut souvent affaire à des tribus indigènes d'apparence assez hostile. Il ne put dépasser le vingtième degré de latitude. Deux ans après, il entreprenait un nouveau voyage dans une région différente, et, parti de Brisbane, au nord de Sydney, il s'avançait vers la rivière Victoria de sir Thomas Mitchell, à la recherche de l'infortuné Leichhardt. Il descendit ce cours d'eau et reconnut que la rivière Cooper de Sturt n'en est que la continuation. Par une coïncidence bizarre, Mitchell et Sturt s'étaient trouvés en 1845 dans le bassin de la même rivière et à peu de distance l'un de l'autre sans s'en douter. Gregory, poursuivant encore sa route dans le même sens, vit que cette vallée aboutissait au lac Torrens, découverte qui éclairait d'un nouveau jour la topographie de l'Australie. De même que la Murray réunit et déverse dans la mer, près du Golfe-Spencer, tous les ruisseaux issus des montagnes qui sont à l'occident de Sydney, de même les montagnes plus septentrionales donnent naissance à un immense cours d'eau qui, sous le nom de rivière Victoria, rivière Cooper, traverse obliquement tout le continent dans une direction parallèle au Darling et à la Murray, et vient se jeter dans le bassin du Torrens. A ce fleuve, que sa longueur et la largeur de son lit feraient classer parmi les plus importans du globe, il ne manque que de l'eau. Pendant une partie de l'année, c'est un canal desséché où les voyageurs périraient de soif, s'ils ne rencontraient de petits étangs qui conservent un peu d'eau à l'abri des arbres qui les ombragent; c'est ce que les Anglais appellent *broken river*, régime habituel des rivières dans les pays chauds et peu accidentés.

Sur la côte occidentale, Frank Gregory, frère du précédent, ex-

plora aussi le bassin de plusieurs rivières sans jamais s'éloigner beaucoup de la côte; mais ces voyages, utiles au point de vue de la colonisation, qui en était le principal mobile, n'ajoutèrent que peu de chose à la géographie générale du continent. Ce qui fut reconnu certain, c'est que, malgré un climat très variable et des eaux de mauvaise qualité, la côte occidentale offrait quelques plateaux d'assez bonne nature pour nourrir de nombreux troupeaux, et que le bassin des rivières contenait plus de terres labourables qu'il n'était besoin pour suffire à l'alimentation des propriétaires.

Cependant les habitans d'Adélaïde ne pouvaient se résoudre à rester renfermés dans les plaines de la Murray. A mesure que leurs troupeaux se multipliaient, ils avançaient peu à peu vers le nord et créaient des stations dans des districts réputés inhabitables. Les concessions de terrains compensaient par l'étendue ce qui leur manquait en fertilité, et les établissemens européens, au lieu d'être limitrophes comme sur les bords de la Murray, s'espaçaient de trente à quarante kilomètres les uns des autres. On en vint par des progrès insensibles à créer des stations dans le voisinage du Mont du Désespoir, au milieu de la contrée sèche et salée qui avait rebuté Eyre quinze ans auparavant. De nombreux explorateurs, Swinden, Warburton, Babbage, fouillèrent dans tous les sens la région mystérieuse du Torrens et y reconnurent plusieurs bassins distincts. Au lieu d'une seule et unique dépression, on a trouvé le lac Eyre, le lac Gregory, le lac Torrens proprement dit, qui sont à des niveaux différens et séparés par de petites chaînes de collines. Enfin Stuart, le plus habile ou du moins le plus heureux des *bushmen* de l'Australie, fit en 1858 une expédition à l'ouest du Torrens et y découvrit un district d'une grande étendue, bien arrosé par des sources naturelles et couvert de l'herbe fine de kangurou, que les troupeaux préfèrent à toute autre. En récompense de cette belle découverte, le gouvernement local fit don à Stuart d'une vaste concession de terrain dans le pays qu'il venait d'ouvrir à ses compatriotes. Les colons l'y suivirent rapidement, et prirent pied, dans toutes les directions, à de grandes distances du bord de l'océan. Ces stations nouvelles, éloignées du littoral de plusieurs journées de marche, allaient devenir la base des opérations des explorateurs et le premier échelon de leurs nouvelles courses vers le centre. Nous arrivons à l'année 1860 et aux grandes expéditions qui ont soulevé le voile et révélé les secrets de l'intérieur du continent.

Peut-être, avant d'aller plus loin, est-il nécessaire d'adoucir l'impression un peu sombre que ces récits de voyages auront laissée dans l'esprit. Comment expliquer, dira-t-on, le prodigieux développement pastoral et agricole du nouveau continent, si le colon y rencontre tant de steppes et de saharas? Comment l'Australie peut-

elle, si l'eau manque à chaque pas que l'on fait dans l'intérieur, nourrir un million d'habitans et élever vingt millions de têtes de bétail? La réponse est facile, et la contradiction n'est qu'apparente. Les explorateurs ne nous font connaître que les mauvaises parties du territoire. Dans les districts fertiles, on n'avait pas besoin d'eux, ou bien leurs pérégrinations n'eurent rien de pathétique ni d'émouvant. Telle fut la longue promenade que Leichhardt accomplit en 1844 à travers la région du nord-est. Des montagnes d'une hauteur médiocre qui n'offrent pas des escarpemens inaccessibles comme les alpes australiennes de la Nouvelle-Galles du sud, de vastes plateaux assez élevés au-dessus du niveau de la mer pour n'avoir pas l'aridité des plaines, de frais ruisseaux au fond de chaque vallée, une brise délicieuse qui modère les chaleurs du tropique, un sol d'alluvion où les plantes des climats chauds croissent sans culture et les productions des pays tempérés s'acclimatent sans peine, tout ce qui peut favoriser la colonisation se trouve réuni dans ce coin du continent. La Terre de Gipps, dans la province de Victoria, située à l'est de Melbourne, entre les Alpes et l'Océan, n'est pas moins bien partagée, quoique sous un climat plus tempéré. La végétation y a une apparence luxuriante, et de belles rivières, navigables jusqu'à cent ou deux cents kilomètres de leur embouchure, porteront bientôt des bateaux à vapeur qui viendront prendre les produits du sol. Sur la côte septentrionale, le capitaine Stokes donnait le nom de *Terre promise* aux plaines qu'il venait de découvrir au fond du golfe de Carpentarie. Cette réunion bizarre de terres fertiles et de terres stériles assez rapprochées les unes des autres est un des caractères saillans de la nature australienne. Ce fut un encouragement pour les colons à pénétrer plus avant. Au-delà des déserts de sable, on espérait toujours trouver l'eau, la végétation et la vie.

II.

Vers l'année 1860, ce que l'on connaissait du régime fluvial de l'Australie et les explorations dirigées le long de cet immense et stérile cours d'eau qui, sous le nom de Rivière-Victoria, Rivière-Cooper, traverse obliquement le continent, avaient sans doute ébranlé la croyance à une mer centrale; mais l'intérieur était encore fermé, et les tentatives désespérées de Sturt faisaient croire qu'il serait à jamais impossible de passer d'une mer à l'autre. L'opinion la plus répandue et certainement la plus probable à cette époque, d'après les résultats antérieurs, considérait la région centrale comme un steppe sans eau et sans verdure. Cette énigme géographique, en apparence insoluble, allait être résolue, en l'espace de quelques mois, par plusieurs explorateurs et par diverses voies.

Assuré d'un lieu de ravitaillement dans le district que, deux ans plus tôt, il avait découvert à l'ouest du lac Torrens, Stuart se mit en route au mois de mars 1860, c'est-à-dire à l'automne, avec l'intention de s'avancer vers le centre. Il n'était accompagné que de deux amis. Le pays était bien un peu sec et couvert de broussailles qui embarrassaient la marche; néanmoins la petite troupe franchit aisément ces obstacles. Un mois après son départ, elle se trouvait dans de grandes plaines entrecoupées de petites chaînes de montagnes et de vallées. Le sol était couvert de verdure; l'avoine sauvage croissait admirablement sur le bord des rivières à l'ombre des gommiers. L'eau était abondante dans les étangs qui occupaient le fond des ravins, et la végétation qui entourait ces réservoirs naturels donnait lieu de croire qu'ils n'étaient jamais desséchés. L'herbe poussait même dans les champs pierreux que les voyageurs traversaient de temps à autre. C'était en résumé un excellent pays pour l'industrie pastorale. Sept semaines après avoir quitté les dernières stations de *squatters,* Stuart arrivait au point central du continent. A quelques kilomètres de là était une montagne, le mont Stuart (1), dont les voyageurs firent l'ascension. Parvenus au sommet, ils érigèrent une pyramide en pierres, et, arborant au haut d'une perche le pavillon britannique, saluèrent de trois hurras les couleurs nationales. L'expédition poursuivit ensuite sa route vers le nord sur un terrain recouvert d'arbrisseaux et de buissons épineux où les hommes et les chevaux eurent beaucoup à souffrir. Lorsqu'ils eurent dépassé le 19e degré de latitude, ils furent arrêtés par le nombre et l'attitude hostile des indigènes qui les entouraient, et furent contraints de revenir en arrière, ayant parcouru 2,600 kilomètres depuis leur départ d'Adélaïde et n'en ayant plus que 400 à franchir pour atteindre les bords du golfe de Carpentarie. Il est juste de rappeler que Gregory, qui, quelques années plus tôt, était descendu du nord au sud en partant de l'embouchure de la Rivière-Victoria, avait pénétré jusqu'au 20e degré de latitude, en sorte que la mission de 1860 eut le double mérite de passer au centre du continent et de parcourir dans toute son étendue la région intermédiaire qui n'avait pas encore été visitée. Le but principal, qui était de passer d'une mer à l'autre, n'était pas encore atteint; mais il s'en fallait de bien peu.

L'événement prouvait que la traversée complète ne pouvait se faire sans dangers que si l'on réunissait une troupe assez nombreuse

(1) Une surface de forme irrégulière, comme est l'Australie, n'a point, à proprement parler, de centre géométrique. Il s'agit ici du centre de gravité, point qui n'a en réalité aucune importance géographique, si ce n'est d'être le plus éloigné du rivage de l'océan. Le mont Stuart est à peu près situé par 22 degrés de latitude et 131 degrés de longitude à l'orient de Paris.

pour résister aux sauvages. C'est pourquoi l'année suivante Stuart se remit en route avec onze hommes et quarante-neuf chevaux, en suivant le chemin qu'il avait déjà parcouru. Fait bizarre : il n'avait pas plu depuis douze mois, car les traces du voyage précédent étaient encore visibles en quelques endroits. Dans la vallée où il avait fallu rebrousser chemin, il ne se trouvait cette fois aucun indigène. Au-delà venaient encore des forêts d'arbustes impénétrables, des plaines tantôt vertes et tantôt desséchées et des ravins avec des mares d'eau stagnante entourées de gommiers. Enfin l'expédition vit plus loin une immense plaine desséchée dont la monotonie n'était rompue que par des collines de sable rougeâtre où s'élevaient d'épais fourrés. Il était impossible de s'engager au milieu des buissons épineux de ce pays inhospitalier. De quelque côté que l'on essayât de se frayer un chemin, c'étaient toujours des bois, des sables, des pâturages; mais pas une goutte d'eau malgré les pluies abondantes qui tombaient de temps en temps. Après de nombreuses tentatives en diverses directions, Stuart dut renoncer à pénétrer plus avant. Les provisions qu'il avait emportées allaient être consommées; les chevaux étaient épuisés par la privation d'eau; les hommes, fatigués et rebutés par ces échecs successifs, auraient eu à peine la force de regagner Adélaïde. L'expédition revint donc sur ses pas, alors qu'elle n'était plus qu'à 150 kilomètres du bassin de la Rivière-Victoria; mais, quoiqu'elle n'eût pas tout à fait atteint son but, qui était de traverser entièrement le continent, elle avait obtenu des résultats importans. Il était démontré que le pays au-delà du centre contenait de vastes plaines basses dont le terrain argileux convenait à l'élève du bétail, et que de larges étangs d'eau permanente, espacés à de faibles distances, suffiraient à abreuver de nombreux troupeaux pendant l'année tout entière. Seulement ces plaines argileuses se transforment souvent en marécages pendant la saison des pluies et se dessèchent rapidement ensuite, sans doute par l'effet d'une évaporation trop active.

Stuart repartit encore l'année d'après, en 1862, et parvint sans encombre au point où il avait été forcé de s'arrêter. Cette fois il put éviter le désert sablonneux et les forêts épineuses en appuyant plus à l'est. La contrée était praticable, les indigènes que l'on rencontrait étaient d'humeur pacifique; cependant il était nécessaire de les tenir à distance, parce qu'ils allumaient l'herbe sèche et les broussailles, ce qui mettait en danger les voyageurs et leurs bêtes de somme. A mesure que l'expédition approchait de la mer, le pays semblait plus riche : le sol, formé d'alluvions noirâtres, était couvert d'herbes exubérantes où les hommes disparaissaient tout entiers; la nature des tropiques se manifestait par des bouquets de

palmiers; les rivières, qui devenaient permanentes et plus larges, contenaient d'excellens poissons, précieuse ressource pour des hommes réduits depuis leur départ à ne consommer que des viandes salées. Stuart savait par ses observations astronomiques qu'il devait être très près de la côte; les arbres étaient plus petits et rabougris, comme il arrive partout à proximité de l'océan. Enfin il entendit dans le lointain le grondement bien connu des vagues. Quelques pas encore et l'Océan-Indien s'offrit aux voyageurs ravis, but suprême de tant d'efforts et de fatigues. Le point où ils avaient touché la côte est voisin du cap Hotham, dans le golfe de Van-Diémen et à une faible distance à l'est de l'embouchure de la Rivière-Adélaïde. On arbora au haut d'un arbre le drapeau britannique au milieu duquel était brodé le nom du chef de l'expédition; une boîte en fer-blanc fut enfouie au pied avec une courte relation du voyage, et la troupe se remit en route pour revenir vers le sud. Le retour ne fut pas heureux. Les noirs devinrent menaçans et entourèrent les voyageurs en poussant leur cri de guerre; il fallut quelques coups de feu pour les tenir à distance; puis Stuart fut pris du scorbut, et devint malade au point de ne pouvoir plus se tenir à cheval. Néanmoins l'expédition put rentrer sans pertes à Adélaïde après une absence de neuf mois. La population européenne fit un accueil magnifique et bien mérité à l'aventureux *bushman*, qui venait de lui ouvrir de si vastes domaines. Vingt mille colons allèrent, dit-on, au-devant de lui, avec le gouverneur de l'Australie-Méridionale à leur tête, et la législature de cette province lui décerna généreusement le prix de 50,000 francs qu'elle avait fondé en 1859 pour récompenser le premier qui traverserait le continent.

Les résultats les plus intéressans de ce troisième voyage sont dus à un naturaliste, M. Waterhouse, qui faisait partie de la mission, et qui a rapporté de nombreuses observations sur les contrées traversées. Par malheur, ce savant n'avait à sa disposition ni thermomètre ni baromètre, en sorte qu'il ne reste que des renseignemens très vagues sur le climat et l'altitude du pays. Les instrumens de précision sont difficiles à conserver lorsqu'on n'a d'autres moyens de transport que les bêtes de somme. Une partie des collections de botanique et de minéralogie fut perdue pour la même raison. M. Waterhouse divise le pays, au long du diamètre australien qu'il a parcouru, du Golfe-Spencer au golfe de Van-Diémen, en trois régions distinctes bien caractérisées. La première, en venant du sud, s'étend jusqu'aux environs du 27ᵉ degré de latitude; elle est remarquable par la nature saline du sol et par de nombreuses sources qui jaillissent au milieu des plaines, et dont l'orifice est en général au sommet d'un petit mamelon conique :

c'est le produit des dépôts successifs abandonnés par les eaux qui sont surchargées de sels de soude et de chaux. Le même effet a été observé déjà, on le sait, dans bien d'autres contrées. Les eaux de source sont aussi imprégnées de gaz, d'hydrogène carboné sans doute, qui leur donne une odeur désagréable. Cependant elles sont potables, et la région dont il s'agit, à part la sécheresse de l'été et la rareté de la végétation en certaines parties sablonneuses, convient bien à l'industrie pastorale qui s'y est déjà introduite. La nature saline du terrain paraît être plutôt favorable que nuisible aux bestiaux. La seconde région, comprise entre les 27e et 17e degrés de latitude, ne produit guère qu'une grosse herbe de saveur âcre, que les colons désignent sous le nom « d'herbe de porc-épic. » Cette plante pousse d'habitude entre les buissons et indique un sol pauvre; cependant les troupeaux s'en contentent. Au fond des ravins, on trouve des pâturages plus riches et des gommiers. La contrée offre l'aspect d'une plaine coupée par des chaînes de collines qui ne s'élèvent pas à plus de 500 ou 600 mètres. L'eau est rare; peu de rivières conservent de l'eau pendant toute l'année, et la plupart ne sont que des mares stagnantes. Stuart ayant retrouvé d'une année à l'autre les traces de son passage sur le sol, il paraît probable qu'il n'y a pas de saison pluvieuse régulière, et que la faible quantité de pluie qui tombe accidentellement est bientôt enlevée par l'évaporation. Enfin la troisième région, qui s'étend entre le 17e degré de latitude et la mer des tropiques, présente d'abord des plaines d'alluvions assez fertiles où les arbres sont cependant encore rabougris, puis des vallées d'un bon sol noirâtre où la végétation est luxuriante, où l'eau est abondante, où les productions variées des tropiques croissent sans soins et sans culture. La canne à sucre et le cotonnier pourront se développer là sur d'immenses surfaces qui leur conviennent au mieux. Les indigènes paraissent aussi être beaucoup plus nombreux dans cette dernière région que partout ailleurs. Petits, maigres, chétifs, sauvages, mais rarement hostiles, ils redoutent d'instinct l'approche des blancs, et allument devant eux de grands feux de broussailles et d'herbes sèches, comme s'ils voulaient arrêter ces intrus qui leur raviront un jour les domaines dont ils jouissaient paisiblement jusqu'alors.

Tels sont les voyages qui ont fait à Stuart une réputation brillante au nombre des plus intrépides explorateurs de l'Australie. Le premier, il a su rompre le charme qui enveloppait encore le centre du continent. Il a montré aux colons d'immenses espaces à occuper, il a accompli ces pérégrinations périlleuses sans jamais compromettre la vie de ses compagnons; mais il n'eut pas le mérite d'être le premier à traverser le continent d'une mer à l'autre. Au moment

où il s'engageait dans sa troisième expédition, deux autres voyageurs, Burke et Wills, partis de Melbourne, étaient arrivés déjà au golfe de Carpentarie; moins heureux, ils ne purent jouir de leur triomphe et succombèrent en revenant vers leur point de départ.

Les découvertes géographiques, un peu négligées depuis quelques années, avaient repris vers 1858 une grande place dans les préoccupations des Australiens. Quelques colons de la province de Victoria se mirent à la tête du mouvement. Un comité se forma, sous les auspices de la Société royale de Melbourne, pour recueillir les souscriptions privées. La législature locale mit à la disposition de ce comité une somme de 225,000 francs, dont le tiers était destiné à l'achat de chameaux que l'on fit venir de l'Inde. Vingt-quatre de ces animaux, choisis en partie parmi les meilleurs coureurs et en partie parmi les plus robustes, arrivèrent en effet à Melbourne au commencement de l'année 1860, et six autres, que des spéculateurs avaient amenés d'Arabie, furent achetés comme renfort. Lorsqu'il s'agit d'organiser le personnel de l'expédition, le comité de Melbourne fut assez embarrassé. La colonie de Victoria, n'ayant jamais eu de vastes espaces à explorer, manquait de *bushmen*, et tous les hommes qui s'étaient fait un renom d'expérience et d'énergie dans les voyages d'exploration, Gregory, Warburton, etc., étaient occupés dans leurs provinces respectives. Enfin le choix s'arrêta sur Robert O'Hara Burke, jeune homme d'origine irlandaise qui était depuis quelques années dans la colonie. Burke, ancien cadet de l'académie de Woolwich, avait servi dans l'armée autrichienne avant 1848. Il fut ensuite placé dans la force publique irlandaise et échangea cette position peu après pour un emploi analogue en Australie. Au moment de la guerre de Crimée, il était retourné en Europe avec l'espoir de rentrer au service militaire; mais, arrivé trop tard pour suivre la campagne, il était reparti pour reprendre ses fonctions dans la province de Victoria, et s'en était acquitté de façon à se rendre très populaire dans les principales villes qui avoisinent les mines d'or. Son amour bien connu pour les aventures, le désir de se distinguer qu'il manifestait en toute occasion, le désignèrent au choix du comité; il reçut le commandement de l'expédition projetée et s'occupa tout de suite, avec son activité habituelle, des préparatifs de l'entreprise.

John Wills, qui fut adjoint à Burke et chargé des observations astronomiques et météorologiques, avait fait en Angleterre, où il avait été élevé, de bonnes études scientifiques et s'était adonné plus spécialement à l'astronomie depuis son arrivée dans la colonie. Il était alors attaché à l'observatoire de Melbourne. Un médecin, un géologue, un lieutenant et neuf hommes d'escorte, scrupuleuse-

ment triés parmi de nombreux candidats, composaient, avec trois Indiens, tout le personnel. Les chevaux et les voitures avaient été soigneusement choisis; des approvisionnemens de tout genre étaient préparés pour suffire à un voyage de dix-huit mois. Les ressources considérables dont le comité disposait permirent d'équiper largement cette petite troupe, dont on attendait de grands résultats; aussi ce fut un événement public que de la voir défiler dans les rues de Melbourne le 20 août 1860, jour de son départ. Il avait été convenu qu'elle se rendrait vers la Rivière-Cooper, où elle établirait un dépôt de vivres, et qu'ensuite elle se dirigerait vers le golfe de Carpentarie. On fut longtemps sans entendre parler de l'expédition. Onze mois seulement après son départ, le bruit se répandit à Melbourne que plusieurs hommes de l'escorte étaient morts du scorbut, et que MM. Burke et Wills, qui s'étaient engagés seuls dans l'intérieur, en emportant des provisions pour trois mois seulement, n'avaient pas encore reparu. Voici ce qui était arrivé.

La marche avait été très lente entre Melbourne et la Murray, et de cette rivière jusqu'au Darling. L'immense quantité de provisions que l'on emportait pour former un dépôt permanent retardait le convoi. Les chameaux étaient indisciplinés et difficiles à diriger. De plus, Burke, avec un caractère raide et ombrageux, s'était aliéné, paraît-il, l'esprit de ses inférieurs, et plusieurs d'entre eux l'abandonnèrent à Menindie, dernière station habitée sur le Darling, à 600 ou 700 kilomètres de Melbourne. Avant de quitter ce camp, la troupe fut reconstituée et s'adjoignit un nouvel officier, M. Wright, *bushman* expérimenté. Plusieurs hommes et une partie des chameaux furent laissés en arrière avec l'excédant de bagages qui alourdissait la marche. On repartit le 19 octobre, et sans autre accident on arrivait à la Rivière-Cooper le 20 novembre. C'était plus que la moitié du trajet total entre Melbourne et le golfe de Carpentarie, mais c'était la moitié la plus facile, puisque le pays était déjà connu; d'ailleurs l'été était commencé, saison peu favorable pour s'engager dans une contrée déserte où l'on devait craindre la sécheresse. Effectivement, en se dirigeant vers le nord et le nord-ouest, on retombait sur le désert pierreux de Sturt et sur les dunes de sable dont ce voyageur avait fait une peinture si désolante. Wills s'avança seul dans cette direction avec trois chameaux, fit 140 kilomètres sans trouver de l'eau, et revint au campement avec beaucoup de peine. Encouragé quelques jours plus tard par de fortes pluies qui avaient dû rendre le terrain plus praticable, Burke se résolut à marcher au nord, en laissant en arrière une partie de ses hommes. Il partit avec Wills, un ancien soldat, King, et un colon, Gray, qu'il avait recruté à Menindie. Il emmenait six chameaux et

un cheval chargés de vivres pour trois mois. Le reste de la mission devait attendre son retour pendant trois mois, dans un poste entouré de palissades que l'on avait construit, et se mettre, s'il était possible, en communication avec les établissemens européens de la vallée du Darling.

Qu'advint-il à Burke et à ses trois compagnons d'infortune dans les solitudes où ils venaient d'entrer? On ne le sait que par le journal de voyage qui a été retrouvé et par la narration incomplète du seul survivant. Le désert de Sturt, qu'ils traversèrent d'abord, ne paraît pas leur avoir laissé l'impression navrante que le premier explorateur en avait rapportée. Quoiqu'il n'y eût sur le sol aucune trace d'humidité, l'herbe poussait çà et là entre les cailloux. Au-delà se présentaient des pâturages, des étangs dans des ravins, des rivières même. De temps en temps on apercevait des indigènes ou des traces de leur récent passage. Puis l'eau devient abondante, la végétation plus active, le paysage prend un aspect moins monotone; tout annonce la proximité de la mer. En effet, le 11 février 1861, Burke et Wills, qui avaient encore laissé leurs deux compagnons un peu en arrière pour veiller sur les chameaux épuisés de fatigue, arrivent sur les bords d'une rivière où la marée se faisait sentir. Ils ne peuvent apercevoir l'océan, car des marécages couverts de buissons inextricables les empêchent d'avancer; mais ils observent nettement le flux et le reflux des eaux. Le but de leur voyage était atteint; il n'y avait plus qu'à songer au retour. Les notes que les explorateurs ont laissées deviennent plus succinctes et permettent à peine de soupçonner ce qui leur arriva. Le cheval et les chameaux périrent; les provisions étaient épuisées. Gray, le plus robuste de ces infortunés voyageurs, succomba aux fatigues et aux privations de toute nature. Enfin, quand après cinq mois d'absence, le 21 avril, ils rentrèrent au dépôt de la Rivière-Cooper, où ils croyaient trouver des secours, le dépôt était abandonné. Épuisés, sans forces, sans provisions, ils étaient seuls dans le désert, à 500 kilomètres de tout établissement européen. Tout leur manquait, même les moyens de transport, car de leurs bêtes de somme il ne restait plus que deux chameaux. En cherchant de tous côtés pour s'assurer que le camp n'était pas simplement changé d'emplacement, ils virent gravé sur un arbre le mot *dig*, et, en fouillant au pied, trouvèrent des provisions et une note que l'on avait laissée à leur adresse pour expliquer les motifs du départ. Cette note était datée du 21 avril au matin; il y avait quelques heures seulement que leurs compagnons s'étaient remis en route.

Burke, au moment de partir de la vallée du Cooper pour se diriger vers le nord, avait recommandé à Brahe, qui commandait le dépôt

en l'absence du chef, de l'attendre trois mois, ou même plus, si les approvisionnemens étaient suffisans. Brahe comptait être ravitaillé par le détachement qui était resté en arrière à Menindie, sur le Darling, sous le commandement de Wright; mais ce dernier, ayant perdu plusieurs de ses chevaux, n'avait plus à sa disposition des moyens de transport suffisans. Bref, il séjourna trop longtemps à Menindie, et ne se mit en route qu'à la fin de janvier, au milieu de l'été. Pendant ce temps, le détachement de la Rivière-Cooper avait consommé ses provisions. Harcelés par les indigènes, malades du scorbut, les hommes qui le composaient désespéraient de voir revenir Burke et ses trois compagnons. Craignant de n'avoir plus la force de rentrer dans les districts habités, ils se mirent en marche pour revenir, et au bout de trois ou quatre étapes ils rencontrèrent Wright et sa troupe, qui arrivait enfin avec des vivres et des secours. Brahe et Wright, une fois réunis, jugèrent bon de retourner encore une fois à la Rivière-Cooper. Ils se retrouvèrent donc au dépôt peu de jours après que Burke y était arrivé; mais, ne voyant aucun indice de changement, ils ne prirent pas le soin de fouiller la cachette où Burke venait d'enterrer son journal de voyage, et ils repartirent aussitôt, pour rentrer définitivement sur le Darling. Lorsque plus tard on connut l'étrange coïncidence qui avait réuni les trois détachemens à leur insu, à quelques pas l'un de l'autre, il y eut une explosion d'indignation contre la conduite égoïste ou imprudente de Wright et de Brahe, qui étaient repartis sans se livrer à des recherches suffisantes, et qui auraient, en tardant un peu, sauvé la vie des voyageurs absens. Il ne paraît pas cependant que ces reproches soient fondés. On était au plus mauvais moment de l'année pour séjourner dans cette région; les indigènes étaient très hostiles, le scorbut faisait d'affreux ravages dans le personnel de l'expédition; quatre hommes périrent avant que la troupe ne fût rentrée dans les districts habités, et peut-être, si elle eût tardé davantage, les autres n'eussent-ils pas eu la force de marcher jusqu'au bout.

Burke, Wills et King restaient donc seuls dans la vallée du Cooper, avec cette triste certitude qu'après cinq mois d'absence ils n'avaient manqué leurs compatriotes que de six ou sept heures. Que devaient-ils faire? Se diriger vers Menindie, à la suite de ceux qui venaient de partir. En réalité, cette résolution les eût sauvés, puisque le détachement revint en arrière peu de jours après son départ; mais il y avait 600 kilomètres au moins à faire dans cette direction avant d'arriver au Darling, et aucun d'eux n'était capable d'un si long trajet. Avant leur départ de Melbourne, ils avaient entendu dire qu'une station de moutons avait été créée près le Mont du Désespoir, à 250 kilomètres environ au sud-ouest du camp où ils

se trouvaient abandonnés. Ils descendirent lentement la vallée du Cooper dans cette direction, en emportant les provisions qui leur avaient été laissées. Bientôt les deux chameaux périrent; l'eau, les alimens, tout manquait à la fois aux malheureux voyageurs. Ils rencontrent une tribu indigène qui partage avec eux leur *nardou*, espèce de cryptogame dont les petits grains, écrasés entre deux pierres et transformés en farine, fournissent un assez bon aliment. Au bout de quelques jours, les trois Européens n'eurent même plus la force de broyer leur nourriture journalière. Désespérant de parvenir jamais jusqu'au Mont du Désespoir, ils revinrent près de l'ancien dépôt, et enfouirent dans la cachette qu'ils avaient déjà ouverte la relation de leurs dernières pérégrinations. C'était leur testament; épuisés par les fatigues et les privations, ils allaient périr d'inanition. Burke mourut le premier; Wills ne lui survécut que de quelques jours; quant à King, il réussit à se faire admettre dans une tribu d'indigènes. Ces hommes, dont tant d'autres voyageurs avaient eu à se plaindre, l'accueillirent avec bienveillance, le soignèrent de leur mieux, le nourrirent, comme ils se nourrissaient eux-mêmes, de nardou et de poissons. Au mois de septembre, une petite troupe, envoyée de Melbourne à la recherche des voyageurs perdus, vint enfin l'arracher à cette vie sauvage à laquelle il allait succomber. Cette expédition rendit ensuite les derniers honneurs à Burke et à Wills, qui gisaient encore aux lieux où ils étaient tombés, recueillit leurs papiers et tous les souvenirs de cette longue et cruelle agonie, fin déplorable d'un voyage entrepris sous les meilleurs auspices. La colonie de Victoria fit rapporter à Melbourne les restes de Burke et de Wills, vota des fonds considérables pour élever un monument à leur mémoire, et honora par des funérailles publiques ces hommes qui étaient tombés dans la fleur de l'âge, victimes de leur amour pour la science et les découvertes. La Société royale de géographie a confirmé depuis ces témoignages de la reconnaissance publique en décernant aux héritiers de Richard O'Hara Burke sa grande médaille d'or, la plus haute récompense que puisse accorder cette société savante.

Les voyages de Stuart et de Burke font époque dans l'histoire des explorations de l'Australie : tous deux ont réussi à traverser cet immense continent que l'on regardait avant eux comme impénétrable, et y ont acquis une juste célébrité. Auquel des deux revient la plus grande part de mérite? C'est une question qu'il n'est peut-être pas hors de propos d'examiner ici. Au moment où Burke se mettait en route, Stuart avait déjà dépassé le centre; il avait pénétré bien plus loin et n'avait été arrêté que par l'hostilité des indigènes. L'année suivante, dans son second voyage, lorsque son ri-

val touchait aux rives du golfe de Carpentarie, il était encore repoussé du but par l'épuisement de ses vivres et par les buissons inextricables qu'il avait rencontrés sur son chemin. Lorsque enfin Stuart descendait sur les rivages de l'Océan-Indien, en juillet 1862, il y avait dix-huit mois que Burke avait observé l'effet de la marée sur les bords de la rivière qui fut le terme extrême de son voyage. Il n'y a donc pas de doute sur la question de priorité, Burke est passé le premier d'une mer à l'autre; mais, à cela près, les résultats obtenus par Stuart ont infiniment plus de valeur. Burke n'a pas vu la mer, car il s'est arrêté dans les marais qui s'étendent au long de la côte, tandis que Stuart a planté son drapeau au bord même de l'océan. Stuart a coupé le continent par le centre dans sa plus grande largeur; il a fourni une course bien plus longue à travers les pays inconnus. Ne faut-il pas lui tenir compte aussi de sa prudence et de son habileté en tant que chef d'expédition? Il n'a perdu aucun de ses compagnons; il a su les préserver des maladies et accomplir son œuvre avec les seules ressources dont il disposait. L'expédition de Burke, au contraire, a été marquée par des pertes cruelles; d'une vingtaine d'hommes qui y ont pris part, sept ont péri. Avec les subventions que le gouvernement et ses compatriotes avaient généreusement mises à sa disposition, il n'a pas su prendre les mesures qui assurent le succès. A chaque instant, on sent, dans la relation de son voyage, les marques de l'inexpérience et de l'imprévoyance qui lui ont coûté la vie.

Avant même que l'on eût appris à Melbourne la triste issue de cette expédition, les colons de la province de Victoria s'étaient préoccupés des voyageurs dont ils n'avaient reçu aucune nouvelle depuis longtemps, et lorsque Wright et Brahe rentrèrent dans la colonie sans être accompagnés par Burke, il fut décidé que l'on enverrait d'autres explorateurs à sa recherche. Les autres colonies donnèrent de pareilles preuves de sympathie aux malheureux que l'on supposait être perdus dans le désert. Tandis que le gouvernement de Victoria expédiait au fond du golfe de Carpentarie un bâtiment sur lequel étaient embarqués des chevaux, des hommes, des provisions, tout ce qu'il fallait pour organiser une expédition dont M. Landsborough prit le commandement, la Terre de la Reine faisait partir de Rockampton une autre troupe qui, sous les ordres de M. Walker, se rendait à travers la colonie au point où ce bâtiment devait aborder. En même temps aussi, l'Australie-Méridionale organisait une expédition sous les ordres de M. Mac-Kinlay. Ces trois entreprises n'atteignirent pas le but que l'on s'était proposé, car au moment où elles étaient prêtes à se mettre en route, le sort de Burke et de Wills était déjà connu. Néanmoins elles ont parcouru de vastes

espaces de pays nouveaux et ont contribué pour beaucoup aux progrès géographiques, la dernière surtout qui mérite de plus longs développemens en raison du long trajet qu'elle a parcouru et des renseignemens importans qu'elle a recueillis.

M. Mac-Kinlay avait tenu compte, en organisant la mission qu'il allait diriger, de l'expérience que ses prédécesseurs avaient trop chèrement acquise. Il emmenait avec lui six hommes, ce qui était une force suffisante pour résister aux attaques des indigènes. Quatre chameaux et vingt-quatre chevaux portaient les bagages; il y avait même des chariots, mais on devait les abandonner aussitôt qu'on rencontrerait trop d'obstacles à leur marche. On devait encore s'adjoindre des indigènes qui serviraient de guides ou d'interprètes dans les régions centrales. Quant aux approvisionnemens de vivres, ils étaient assez abondans pour un long voyage. On avait eu soin d'y joindre des substances antiscorbutiques, graine de moutarde, acide citrique, fruits secs, enfin tout ce qui pouvait préserver les voyageurs contre cette affreuse maladie. On se faisait suivre, dans la même intention, d'un troupeau de douze bœufs et d'une centaine de moutons. Enfin les instructions minutieuses données au chef de la mission prescrivaient les mesures à prendre pour qu'on laissât des points de repère destinés à faciliter des explorations nouvelles. Des lettres gravées sur l'écorce des arbres, des pyramides de pierre élevées auprès de chaque campement, des papiers enfouis dans des bouteilles, devaient en quelque sorte jalonner la route pour ceux qui suivraient plus tard le même chemin.

Mac-Kinlay partit d'Adélaïde le 16 août 1861, en se dirigeant vers le nord. Il mit six semaines à atteindre la limite des territoires occupés par les *squatters*, qui s'étendaient déjà dans cette direction jusqu'à 650 kilomètres d'Adélaïde. On peut dire toutefois qu'avant d'arriver aux confins de la colonie il était déjà dans le désert. C'était la contrée découverte par Eyre dix-sept ans auparavant; c'était le bassin de ce mystérieux lac Torrens, couvert d'eau après les grandes pluies, desséché dans la saison chaude. De rares stations de troupeaux disséminées sur de grands espaces arides étaient là pour prouver qu'il n'y a pas de district si stérile que l'industrie pastorale ne puisse s'y établir avec succès. Au-delà de Blanchewater, le dernier point habité par des Européens, la mission poursuivit sa route dans une contrée qui n'était pas pire que la précédente. L'eau était rare, il est vrai. On faisait parfois deux ou trois étapes sans en rencontrer, mais on arrivait ensuite dans le voisinage de plusieurs lacs autour desquels s'étendaient de magnifiques herbages. Les indigènes paraissaient très nombreux; peut-être était-ce toujours la même tribu qui suivait pas à pas l'expédition. Après la région des lacs, Mac-Kinlay

parcourut le désert de Sturt; mais ce n'était pas le steppe aride et desséché qu'il s'attendait à voir. Où Sturt avait été sur le point de périr de soif, Mac-Kinlay et sa troupe faillirent être noyés. Il tombait à ce moment des pluies torrentielles, les voyageurs avançaient avec lenteur, à demi embourbés dans un sol détrempé. Pendant une semaine que les pluies persistèrent, l'expédition suivit le bord d'un ravin où coulait une petite rivière. L'eau, sortant de son lit, inonda bientôt tout le pays environnant, et s'étendit jusqu'au campement que Mac-Kinlay occupait alors. Hommes et bêtes, réunis dans un espace étroit, craignaient d'être engloutis par ces flots qui s'avançaient vers eux en tourbillonnant. Échappés à ce péril, ils entrèrent bientôt après dans la région tropicale, où ils retrouvèrent de belles plaines, des rivières paisibles, de petites chaînes de montagnes couvertes de verdure. Çà et là cependant des buissons épineux indiquaient de mauvais cantons, mais c'était sur une faible étendue de terrain. Enfin ils approchèrent du golfe de Carpentarie; la région qui l'avoisine a présenté à tous les explorateurs qui l'ont parcourue une remarquable uniformité. Tous y ont vu un sol excellent, une végétation exubérante. Le 29 mai 1862, neuf mois après son départ d'Adélaïde, Mac-Kinlay arrivait au terme de son voyage, sur les bords de la rivière Leichhardt, assez près de l'océan pour observer sur la rivière le flux et le reflux quotidien; il ne put poursuivre jusqu'au littoral, empêché qu'il était par les marais et les buissons, qui entravaient la marche des bêtes de somme.

La partie la plus importante du voyage et en apparence la plus pénible était terminée. La traversée de l'Australie s'était effectuée sans accident et presque sans privation. La mission n'avait parcouru en réalité aucun district qui fût plus stérile et plus aride que les cantons de la province méridionale que les colons occupent déjà. Toute la troupe était en bon état; cependant les vivres n'étaient pas assez abondans pour qu'il fut possible de revenir dans le sud par le même chemin. Mac-Kinlay résolut donc de rapatrier ses hommes en se dirigeant vers Port-Denison, à l'embouchure de la Rivière-Burdekin, l'établissement le plus septentrional de la Terre de la Reine. C'était un trajet de 700 à 800 kilomètres. Le pays était bon et n'offrait d'autre difficulté que le passage à gué de plusieurs grosses rivières; mais les hommes commençaient à être abattus par les fatigues et les privations d'un long voyage. Quelques-uns étaient pris de la fièvre; les bêtes de somme, épuisées, pouvaient à peine porter leur chargement et périrent en partie. Il n'y avait plus ni thé, ni sucre; il restait si peu de farine que l'on se réduisait à la plus faible ration par crainte de n'en pas avoir assez pour aller jusqu'au bout. Enfin l'expédition atteignit le 5 juillet le cours du Burdekin

et fut reçue avec empressement par des colons qui s'étaient déjà établis dans le haut de la vallée.

C'est ici que s'arrête pour le moment l'histoire des explorations de l'Australie. On voit combien d'hommes ont succombé à la tâche, quelles souffrances ont éprouvées ceux qui ont survécu. Ceux qui compléteront la reconnaissance topographique du continent souffriront moins assurément que leurs prédécesseurs, parce qu'ils sauront mettre à profit les enseignemens de l'expérience. Depuis quelques années, les expéditions sont déjà sans contredit mieux conçues, mieux dirigées qu'elles ne l'étaient autrefois. On a des idées plus justes sur la façon dont les voyages doivent être entrepris pour produire de bons effets. Ainsi il n'arrivera plus sans doute que deux ou trois hommes se hasardent seuls à l'aventure dans les solitudes du centre; on sait qu'il convient d'être en nombre pour tenir tête aux indigènes en cas d'attaque. Les moyens de transport ont aussi été perfectionnés. Les chariots sont décidément abandonnés parce qu'ils causent trop d'embarras. Les chameaux ont paru au contraire éminemment utiles et s'acclimatent si bien qu'il a été question d'en introduire un grand nombre dans la colonie et de les appliquer aux transports de tout genre. Plus élevés que les chevaux, ils ont, dit-on, cet avantage, qu'ils peuvent franchir les rivières et les marécages sans dommage pour les fardeaux qu'ils ont à transporter. On leur reproche néanmoins un grave inconvénient, et ceci fera juger d'un mot les souffrances auxquelles sont exposés les explorateurs : on leur reproche d'avoir une chair coriace, dure à la cuisson, et de ne pouvoir, en cas de disette absolue, servir d'aliment à de malheureux affamés. Il est arrivé plus d'une fois en effet que les chevaux ont été sacrifiés, comme ressource suprême, après épuisement de toutes les provisions de vivres. Leur chair, découpée par bandes et cuite au soleil, a été en bien des occasions la seule nourriture des voyageurs. La terre australe n'est pas riche en animaux sauvages; aussi ne peut-on compter sur les produits de la chasse pour assurer la nourriture de tous les jours. Il faut donc que la colonne expéditionnaire emporte avec elle ce qui lui est nécessaire. De la farine dont on fait des galettes cuites sous les cendres chaudes, du riz, du lard et des viandes salées, du thé et du sucre, — des médicamens, au nombre desquels on comprend un petit assortiment de liqueurs fortes, du tabac, de la poudre et des armes, voilà tout ce qui compose, avec les tentes et les couvertures, le bagage indispensable des voyageurs. C'est avec ces modestes ressources qu'ils parcourent des milliers de kilomètres et qu'ils séjournent des mois et des années dans des régions inconnues.

Sans contester le courage et l'abnégation qu'exigent de telles

expéditions, il est à remarquer cependant qu'elles n'ont jamais eu pour mobile principal les recherches scientifiques. La science en réalité n'y a pas beaucoup gagné. Sauf les observations astronomiques, qui sont indispensables pour se piloter dans le désert, les voyageurs ne se sont guère préoccupés d'étudier les pays qu'ils traversaient. Leurs entreprises avaient, on le sait, un but plutôt industriel que scientifique. Ouvrir de nouveaux espaces à l'industrie pastorale et de nouvelles voies au commerce, découvrir des districts aurifères, telles étaient les préoccupations dominantes. Ces recherches d'une utilité pratique portaient en elles-mêmes leur récompense. Les colons ont toujours rémunéré largement l'explorateur qui livrait de nouveaux terrains à leur activité. Il en est qui ont fait fortune à voyager dans le désert comme d'autres à élever des moutons ou à creuser les mines d'or. Plus tard viendront sans doute les savans qui étudieront mieux le pays et ses productions. Néanmoins, quelque vagues et incomplets que soient les récits de voyages, il est possible de se former dès à présent, d'après les indications qu'ils fournissent, une idée assez nette de la géographie physique du continent austral. Quels sont le climat, la configuration du sol et les ressources naturelles de l'Australie? Quels sont les caractères dominans qui la distinguent des autres terres du globe? Telles sont les questions qui se posent naturellement. En étudiant cette contrée à ces divers points de vue, on comprendra mieux les obstacles que les émigrans ont rencontrés et les causes qui ont favorisé leurs progrès.

III.

On est généralement d'accord pour attribuer une grande part de la prospérité d'un peuple aux conditions physiques au milieu desquelles il se développe. L'étude de ces conditions offre un intérêt plus particulier encore quand il s'agit d'un continent comme l'Australie, où les représentans les plus extrêmes de la race humaine, les plus dégradés et les plus civilisés, sont en présence. Comment ceux-ci prospèrent-ils dans le pays même où les autres n'ont pu ni se multiplier ni s'élever aux plus modestes jouissances de la vie commune? Qu'est-ce qu'une contrée où des voyageurs meurent de faim dans le désert, et où cependant s'improvisent en trente ans des villes comme Melbourne avec cent cinquante mille habitans? La civilisation, après avoir passé lentement et par l'effort de vingt siècles, de l'Euphrate en Grèce, de la Grèce à Rome, de Rome à l'Europe occidentale, va-t-elle franchir les océans par un bond prodigieux et atteindre chez nos antipodes ses extrêmes limites? ou

bien le développement que les colonies australiennes ont acquis est-il factice et temporaire? Examinons donc si la géographie peut fournir une réponse satisfaisante à ces questions.

L'Australie, longue de 3,900 kilomètres d'orient en occident, large de 3,200 kilomètres du nord au sud, s'étend du 11e au 39e degré de latitude méridionale, et du 111e au 152e degré de longitude à l'est du méridien de Paris. Sa superficie, qui est environ de 775,000 kilomètres carrés, est à peu près égale aux trois quarts de l'Europe. Pour se rendre compte du degré d'avancement qu'a atteint la géographie de cette vaste surface et apprécier les résultats obtenus par les voyages d'exploration dont il a été question plus haut, il faut tracer une ligne idéale qui irait du Golfe-Spencer à la Terre d'Arnheim en passant par le mont central de Stuart. Toute la moitié du continent qui est à droite, à l'orient de cette ligne, a été coupée en divers sens par les explorateurs de ces dernières années. Sans doute il reste encore bien des districts inconnus, des plateaux où l'homme blanc n'est jamais entré, des rivières dont il n'a pas remonté le cours jusqu'à la source; mais les itinéraires ont été assez nombreux et rapprochés les uns des autres pour qu'aucun caractère saillant n'ait échappé : il n'y a là ni de grands lacs intérieurs, ni des steppes d'une aridité absolue. Une grande chaîne de montagnes parallèle à la mer règne au long de la côte. Un seul système fluvial a une sérieuse importance, la Murray et ses nombreux affluens. C'est sur cette moitié de l'Australie que se sont établies les grandes colonies anglaises dont la prospérité nous émerveille, et tout porte à croire qu'avant un très petit nombre d'années elles se la seront appropriée en entier.

L'autre moitié, celle qui est a l'occident du diamètre idéal dont il s'agit, nous est beaucoup moins connue. Sur la côte occidentale, une bande de médiocre largeur a été explorée; la colonisation gagne peu dans cette direction. Quant à la portion moyenne qui s'étend entre la Terre de Tasman au nord et la Terre de Nuyts au sud, on ignore entièrement ce qu'elle renferme. C'est une région immense, qui n'est représentée sur la carte que par une surface blanche. Est-elle arrosée par un grand fleuve? C'est douteux, car ce fleuve ne peut se déverser au sud, où les côtes inhospitalières de la Grande-Baie ne donnent passage qu'à de petits ruisseaux, et au nord les recherches hydrographiques n'ont révélé aucune grande embouchure. Y a-t-il des montagnes élevées? C'est une supposition encore moins admissible que la précédente, puisque les grandes montagnes font les grandes rivières. Cette région inconnue contient sans doute, comme les districts déjà traversés, des plaines sans eau et sans verdure, des plateaux couverts d'une végétation chétive, puis des dunes de

sable, des lacs d'eau salée, des rivières à moitié desséchées, enfin cette demi-stérilité qui n'effraie plus les colons, et qui nourrit tant bien que mal d'innombrables troupeaux. En attendant que de nouveaux voyages confirment ou démentent ces hypothèses, l'analogie permet d'admettre la similitude de nature et d'aspect entre des contrées voisines soumises aux mêmes influences.

Il est donc permis de tracer dès à présent à grands traits le tableau physique de l'Australie; mais, pour s'en faire une idée complète, il faut élargir le point de vue et considérer en même temps les mers qui l'enveloppent. Au sud et à l'ouest, c'est l'Océan-Austral et l'Océan-Indien, mers profondes, sans îles, immenses masses d'eau qui s'étendent sans interruption jusqu'aux glaces du pôle et jusqu'à l'Afrique continentale. A l'est et au nord, ce sont au contraire des mers de faible profondeur d'où surgissent les nombreux archipels de la Polynésie et de la Malaisie. Le fond se relève si près du niveau supérieur des eaux, qu'il suffirait d'un abaissement de 2 à 300 mètres pour mettre à sec tout l'espace compris entre l'Asie et l'Australie, tandis que, dans notre Europe, un pareil abaissement augmenterait à peine l'étendue de la surface découverte. Au point de vue topographique, les îles de la Sonde, l'Australie et la Terre de Van-Diémen, qui lui fait suite, sont bien une dépendance de l'Asie. Dans toute l'étendue de la mer qui les sépare, le marin sent pour ainsi dire à chaque instant le sol qui est à une faible profondeur au-dessous de la quille de son navire. On dirait d'un ancien continent dont les eaux auraient envahi les vallées et les plaines basses, ne laissant plus apparaître que les sommets les plus élevés. Cette région a d'ailleurs une tendance marquée à émerger de nouveau au-dessus de l'océan. Les insectes corallins couronnent les pics sous-marins et les élèvent insensiblement au niveau de la mer. Ils ont déjà construit au long de la côte orientale une ligne continue d'écueils que l'on appelle la Grande-Barrière, récifs redoutables qui s'étendent depuis le détroit de Torrès jusqu'au tropique, et qui rendent la navigation plus dangereuse en ces parages qu'en tout autre point du globe.

Or on a remarqué que dans tous pays le relief du sol émergent est, par une sorte de compensation naturelle, en proportion avec la profondeur des mers avoisinantes. Il n'y a donc pas à s'étonner que l'altitude moyenne de l'Australie soit peu considérable. En outre on a pu déjà reconnaître qu'il s'y trouve des plaines d'une vaste étendue qui ont de 100 à 200 mètres d'élévation, des plateaux qui vont à 500 et 600 mètres. Les montagnes y sont au contraire peu élevées et marquent des saillies à peine sensibles sur un terrain relativement plat et uniforme. Sur ce continent, qui se distingue ainsi

des autres continens par une sorte de nivellement général, il existe cependant une grande chaîne de montagnes qui règne tout au long de la côte orientale, depuis la péninsule d'York jusqu'à l'extrémité de la Terre de Van-Diémen, et porte les noms de « Montagnes-Bleues, Alpes australiennes, » ou plus généralement de « grande Chaîne de Séparation. » C'est en effet sur la ligne de faîte de cette chaîne que s'opère le partage entre les eaux qui coulent à l'est et celles qui coulent à l'ouest. Comme en Amérique, où les Cordillères sont très proches de l'Océan-Pacifique et très éloignées de l'Atlantique, cette ligne de partage est sur le bord extrême du continent. Les principaux sommets n'ont d'ailleurs qu'une médiocre élévation. Ils atteignent rarement 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer; il n'y a là rien de comparable aux grandes masses de montagnes qui occupent le centre de l'Amérique, de l'Asie et même de l'Europe. Des chaînons secondaires s'en détachent à angle droit en se dirigeant vers l'intérieur. Le plus important est celui qui traverse la colonie de Victoria, de l'est à l'ouest, sous les noms de monts Pyrénées, Grampians. C'est à cette chaîne secondaire qu'appartiennent les monts Ararat, William, Alexander, et c'est là qu'ont été découverts les fameux champs d'or de Ballarat et de Bendigo.

Cette chaîne de montagnes fait la prospérité des trois colonies qu'elle traverse, Victoria, Nouvelle-Galles du sud et Terre de la Reine, plus encore par l'influence qu'elle exerce sur le climat que par les richesses minérales qu'elle recèle. Entre la ligne de faîte et la côte du Pacifique, c'est une succession ininterrompue de belles vallées, de petites rivières qui sont navigables sur une faible étendue, mais qui ne sont jamais à sec. Sur toute cette côte, qui a plus de 3,500 kilomètres de long, on connaît à peine quelques districts stériles. Les ports naturels sont nombreux, les rades sont spacieuses, bien abritées, et certaines d'entre elles sont citées parmi les plus belles du monde, celle de Sydney par exemple. Les montagnes, assez escarpées dans la province de Victoria, deviennent tout à fait abruptes dans la Nouvelle-Galles du sud; on a cru pendant longtemps qu'il serait impossible de trouver des défilés praticables. Plus au nord, dans la Terre de la Reine, les sommités s'abaissent, s'arrondissent, et deviennent même propres à la culture. L'angle nord-est du continent est formé de hauts plateaux d'une fertilité admirable, où les chaleurs du tropique sont heureusement amorties par l'altitude du terrain. En résumé, toute la côte du Pacifique est promise à un brillant avenir, parce que la nature y a réuni tout ce qui fait les pays riches : un sol fertile, un climat tempéré et des eaux abondantes. On peut dire tout de suite que les autres côtes de l'Australie offrent à des degrés divers, et sur une étendue plus restreinte,

les mêmes élémens de prospérité, sauf l'épouvantable Terre de Nuyts, entre le Golfe-Spencer et le Port-du-Roi-George, qui n'est qu'une plage sablonneuse et stérile. En particulier, dans la région septentrionale, on connaît déjà un grand nombre de rivières dont les vallées encore désertes peuvent être comparées aux plus riches pays intertropicaux. C'est la même exubérance de végétation, la même fertilité du sol, mais aussi sans doute le même climat malsain pour les Européens. On comprend que les émigrans se fixent plus volontiers au sud de l'Australie, où ils retrouvent, à peu de chose près, la température de leur pays natal.

On sait quel est l'aspect des côtes de l'Australie; mais l'intérieur, quel est-il? Après avoir franchi la ligne de faîte de la grande chaîne, on redescend sur les plateaux; puis, peu à peu, le sol s'abaissant encore, on arrive à la région longtemps inconnue, au désert, que les premiers explorateurs nous ont peint sous des couleurs si sombres, et que les derniers ont traversé sans péril. Il n'y a plus là de rivières au cours régulier; à peine rencontre-t-on des mares d'eau stagnante ou des lacs salés. Le sol est en général aride et recouvert d'une végétation chétive. Souvent on y distingue des bancs de galets, des dunes disposées en lignes parallèles et régulières, comme au bord de l'océan. Les plateaux pierreux occupent de grandes surfaces. Le grès surtout domine, notamment dans le bassin des lacs salés de l'Australie méridionale. Plus ou moins agrégé par un ciment calcaire, il présente toutes les variétés d'aspect depuis la roche dure jusqu'au sable fluide. Sous ce rapport, il y a une analogie frappante entre l'intérieur de l'Australie et les parties désertes de l'Afrique septentrionale. A quelle cause sont dues ces steppes couverts de pierres ou de sables? Comment se fait-il que la couche de terre végétale, riche et épaisse près des montagnes, manque totalement en des régions voisines? On a supposé d'abord que la surface de l'Australie est un ancien archipel, et que les parties dénudées sont celles qui sont émergées les dernières du fond de la mer. On a émis ensuite l'hypothèse que la masse du continent s'est soulevée tout d'une pièce à son niveau actuel, et que les eaux, surprises par ce grand cataclysme, ont, en s'écoulant vers les régions les plus basses, ruiné, raviné, ravagé tout ce qui se trouvait sur leur passage. Les déserts actuels marqueraient le chemin parcouru par les eaux à la suite de ce soulèvement. L'une et l'autre de ces hypothèses s'accorde assez mal avec les théories géologiques modernes. Que sont donc ces terrains stériles? Sans doute des terrains de sédimens qui ont trop de cohésion et de dureté pour nourrir les plantes. Il leur manque la couche d'alluvions qui fait la richesse des vallées, et qui se forme de nos jours, sous nos yeux, sur le par-

cours de tous les cours d'eau. Il leur manque même le *diluvium*, ce dépôt de matières finement broyées et divisées qui constitue les terres propres à la culture, et qui est dû sans doute à d'immenses courans d'eau, à de grands déluges. Lorsqu'un cataclysme terrestre amène de nouvelles surfaces à la lumière du soleil, les terrains qui émergent ainsi ne sont pas capables de produire tout de suite les végétaux. Il faut d'abord qu'ils soient parcourus par les eaux courantes, qui arrachent aux montagnes des élémens minéraux de nature très diverse, les broient, les triturent et les mélangent pendant le transport, et les déposent sous forme de terre végétale. La préparation naturelle que doivent subir les terrains de sédiment pour devenir productifs n'est pas encore terminée dans le centre de l'Australie. L'homme est venu quelques siècles trop tôt sur ce sol encore imparfait.

Si ces contrées arides nous montrent une image rétrécie de ce que devait être la terre entière aux époques antédiluviennes, elles nous prouvent aussi combien les dégradations successives du sol brut ont influé sur le climat et les phénomènes météorologiques. Privé des pluies abondantes et régulières qui enrichissent les autres pays et des brises rafraîchissantes de la mer, le centre du continent a encore le désavantage de n'avoir ni hautes montagnes pour assembler les nuages, ni forêts pour conserver l'humidité à la surface du sol. Ce sont des plaines nues brûlées par un soleil presque tropical. Les pluies qui y tombent sont rares, incertaines et tout à fait insuffisantes pour compenser une évaporation très active. Aussi les vents qui traversent ce pays deviennent-ils secs et chauds comme au sortir d'une fournaise. Ces vents soufflent d'habitude du nord au sud, vers les colonies du sud et du sud-est, Victoria et l'Australie-Méridionale, où l'on en ressent à certains jours les désastreux effets. Ils sont surtout gênans pendant les années où la région intérieure reste tout à fait à sec. D'autres fois, au contraire, des pluies excessives tombent sur la région centrale et en renversent immédiatement le climat habituel. L'aspect du sol change aussi tout à coup. Partout où il y a un peu de terre, les plantes, nourries par un air chaud et vivifiant, croissent avec rapidité. Les vents deviennent humides, et les colonies voisines ressentent bientôt l'effet de ces changemens; leur climat s'adoucit; leur été est doux et tiède au lieu d'être brûlant. Ces changemens rapides, cette incertitude des phénomènes météorologiques, expliquent parfaitement les rapports contradictoires des voyageurs qui ont abordé la région centrale. L'été de 1844 à 1845 pendant lequel Sturt faillit périr de soif et de chaleur dans le désert fut remarquable par une sécheresse plus prolongée et plus intense que dans les années communes. Sur les côtes

de la province de Victoria, il ne tomba pas une goutte de pluie pendant quatre mois, de décembre à avril. La saison de 1861 à 1862, pendant laquelle furent accomplis les plus heureux voyages à travers le continent, fut au contraire froide et humide.

Eaux de pluie ou eaux courantes, c'est en somme l'insuffisance des eaux qui fait la pauvreté de l'Australie centrale. Tantôt elles manquent tout à fait, et des voyageurs retrouvent d'une année à l'autre la trace de leur premier passage. Tantôt aussi elles se précipitent impétueuses, torrentielles, et menacent d'engloutir tout ce qui se trouve sur leur passage. Il semble qu'il y ait ici un cercle vicieux auquel on ne peut échapper, et que les torrens d'un jour soient précisément un obstacle au développement de la végétation qui les transformerait en ruisseaux paisibles et fécondans. On croirait volontiers que, les arbres ne pouvant croître sur un sol desséché et le sol ne pouvant rester humide tant qu'il sera dépourvu de végétation, le centre du continent est condamné à une stérilité perpétuelle; mais la nature a par elle-même la force d'améliorer. Les torrens, si éphémères qu'ils soient, déposent des détritus qui fécondent; les végétaux, qui se développent après leur passage et grâce à l'humidité qu'ils ont laissée, périssent promptement, mais enrichissent la terre de leurs débris. Il s'opère ainsi une transformation lente et continue qui améliore les plus mauvais sols et les prépare pour l'avenir. L'homme contribue à rendre cette évolution plus rapide, et la culture pastorale, si précaire qu'elle soit, exerce une influence salutaire sur les terrains qu'elle occupe.

La question la plus importante pour le moment est de savoir sur quelle surface à peu près s'étendent les districts vraiment stériles où le colon ne peut même pas aventurer ses troupeaux. Il serait difficile d'y répondre, tant l'aspect du pays varie d'une année à l'autre. On compte dans l'histoire de la colonie des époques néfastes où les ruisseaux les plus abondans dans les années ordinaires furent tout à fait mis à sec. Telle fut la période de 1837 à 1839, qui vit périr une grande partie des troupeaux de la Nouvelle-Galles du sud. La province de Victoria fut frappée du même fléau au commencement de l'année 1851. Sauf le voisinage immédiat des grosses rivières, il n'y a guère de district qui ne soit atteint, une année ou l'autre, par une sécheresse désastreuse; mais par bonheur cette calamité n'a jamais un caractère général. Quand une colonie souffre et que ses moissons sont compromises, les autres provinces sont prospères et peuvent combler le déficit de la récolte. Lorsque les pâturages sont brûlés par la chaleur sur un point, les bergers n'ont qu'à conduire leurs troupeaux dans les cantons voisins qui ont été épargnés. En réalité, les portions les plus stériles de l'intérieur sont

plus rapprochées du littoral qu'on ne le croyait jadis, et les colons occupent déjà la plus grande part des déserts qui étaient réputés inhabitables. Ainsi la contrée qui s'étend au nord d'Adélaïde, et que les explorateurs s'accordaient à représenter comme recouverte d'efflorescences salines ou de maigres arbrisseaux desséchés, est déjà envahie par les *squatters*, qui retrouveront bientôt au-delà de ce canton désolé une végétation moins pauvre et des terrains moins arides. On peut juger dès à présent qu'il n'existe pas à l'intérieur de l'Australie des obstacles naturels assez puissans pour arrêter l'expansion des établissemens européens. L'occupation complète du territoire n'est qu'une affaire de temps, et ne se fera pas longtemps attendre, si la colonisation progresse avec la même vigueur que depuis trente ans.

Les paysages de l'Australie centrale présentent partout une singulière uniformité. Rien n'est monotone comme les descriptions que les explorateurs en ont faites. Sur un sol jaunâtre et de triste aspect croissent çà et là quelques arbres rabougris, des gommiers, des acacias, qui n'atteignent jamais un grand développement. Des buissons épineux, des arbustes grêles couverts de baies ou de petits fruits amers, occupent les terrains médiocres. Là où la terre est meilleure, on rencontre des herbages de nature diverse, depuis l'herbe de porc-épic, qui peut à peine nourrir les bestiaux, jusqu'à l'herbe de kangurou, l'espèce la plus recherchée, la véritable richesse de ces contrées.

La faune australienne n'offre pas plus de variété. Le kangurou, le plus grand des mammifères indigènes, est aussi le plus abondant. Animal timide et inoffensif, il vit en troupes nombreuses au milieu des buissons. Le chien sauvage, vulgairement appelé *dingo*, est plus redoutable. Assez semblable au chien de berger ou à un renard de grande taille, il n'aboie jamais et pousse seulement de mélancoliques hurlemens. C'est le fléau des troupeaux, autour desquels il rôde pendant la nuit, profitant du moment où l'homme est éloigné pour égorger ou blesser toutes les bêtes qu'il peut saisir. Cet animal étant le seul quadrupède indigène qui n'appartienne pas à l'ordre des marsupiaux, on supposait qu'il avait été introduit en Australie à une époque relativement récente. Cette hypothèse a été détruite par la découverte récente de chiens fossiles dans certains terrains d'alluvion. Les espèces d'oiseaux sont un peu plus nombreuses. Le plus grand d'entre eux, l'outarde, montée sur de grandes jambes et presque dépourvue d'ailes, ressemble assez à l'autruche et est conformée, de même que celle-ci, de manière à parcourir avec rapidité les grandes plaines où elle cherche sa nourriture. La chasse de l'outarde et celle du kangurou sont les exercices favoris des

riches *squatters*. Pour les chasseurs plus modestes, il y a les pigeons, les perroquets, les pélicans, que l'on rencontre partout où il y a de l'eau; mais en somme tous ces animaux sont rares, surtout dans les districts stériles, et le voyageur ne peut, en aucun cas, compter pour vivre sur les produits de la chasse. La pénurie de produits naturels au sol a été une des principales difficultés de tous les voyages d'exploration. Aussi les voyageurs sont-ils contraints d'emporter au départ tout ce qui est nécessaire pour assurer leur alimentation jusqu'au moment du retour.

Au milieu de cette nature triste et pauvre, qui ne s'attendrait à trouver l'homme dans un état de dégradation et d'infériorité par rapport aux peuples qui habitent des pays plus riches? Dépourvu d'animaux domestiques pour le transport des fardeaux et le travail des champs, réduit à une nourriture végétale souvent précaire, l'indigène australien est encore détourné de la civilisation par l'isolement dans lequel il est confiné. Chaque petite tribu considère comme ennemies les tribus voisines qui s'approchent de son territoire. Aussi les dialectes varient-ils d'un lieu à l'autre. Ces hommes n'ont rien de commun entre eux. Pour comprendre l'état d'abaissement où ils sont restés jusqu'à ce jour, il faut considérer qu'aucune des causes qui ont limité les progrès de la civilisation en d'autres points du globe n'a manqué ici. Comme les peuples pasteurs de l'Afrique, ils mènent une vie errante et isolée; comme les peuplades de l'extrême nord, ils ont à lutter contre la pauvreté du sol; comme les races de l'Asie méridionale, ils sont accablés par une chaleur excessive. Ni l'agriculture, ni l'industrie, ni le commerce ne pouvaient prendre naissance parmi eux. Cette race est en quelque sorte condamnée d'avance à disparaître. Et cependant les colonies européennes ont atteint une prospérité merveilleuse dans un pays où les indigènes végétaient depuis des siècles dans le plus sauvage abaissement. La race blanche, forte des lumières et de la puissance qu'elle avait acquises sous les latitudes fertiles et tempérées de l'ancien monde, s'est transportée dans une contrée nouvelle où la race noire dépérissait, et elle y a fondé en peu d'années un magnifique empire. Elle a réussi dans les conditions mêmes où les aborigènes ne pouvaient sortir de la barbarie. On se placerait donc à un point de vue trop étroit en considérant seulement les conditions physiques et météorologiques que les Européens ont su féconder dans l'Océanie. « Les pays ne sont pas cultivés, a dit Montesquieu, en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté, et si l'on divise la terre par la pensée, on sera étonné de voir la plupart du temps des déserts dans ses parties les plus fertiles, et de grands peuples dans celles où le terrain semble refuser tout. »

H. Blerzy.

MAURICE DE SAXE

III.

DERNIÈRES AVENTURES ET LOISIRS D'UN DUC DÉTRONÉ.[1]

I.

Le XVIIIe siècle n'est pas seulement le siècle des aventures dans le royaume de l'esprit; que d'aventures aussi dans le domaine des faits! Ce n'est pas en vain que cette vive époque a été inaugurée par Charles XII, et que ce chef des aventuriers de l'épée a eu pour historien le chef bien autrement hardi des aventuriers de la plume. Dans la révolution des finances, dans le bouleversement des fortunes, dans le mélange des classes sociales, on voit éclater un besoin de mouvement, une fièvre de tentatives nouvelles qui se reproduit au sein des régions supérieures. Les plus grands événemens tiennent à un fil. Le hasard est maître de la terre. C'est l'heure des conspirations gigantesques, conspirations qui pourraient changer la face du monde et qui finissent par la potence. Alberoni et le comte de Goertz s'entendent d'un bout de l'Europe à l'autre pour renouveler à leur façon le personnel des souverains. Ils réussiront peut-être, si le *don Quichotte du Nord*, comme l'appelle son panégyriste, vit encore deux ou trois ans; une balle renverse Charles XII dans la tranchée d'une forteresse, et le comte de Goertz est pendu. La littérature, sans trop y penser, reproduit quelque chose des imbroglios de la politique. Les héros du roman et de la comédie se confondent avec les personnages de la vie réelle. Gil Blas, passant du

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai et du 1er juin.

palais de l'archevêque à l'hôtel des comédiennes, a comme un pâle reflet de Dubois. Gil Blas est un Dubois innocent, Dubois un Gil Blas scélérat. *Les Jeux de l'amour et du hasard*, sur le théâtre de Marivaux, font penser aux jeux du hasard et de la force sur la scène où se disputent les trônes. Combien de rois dépossédés qui ne retrouveront pas leur couronne, comme les marquis ou les comtes, travestis en laquais, ont retrouvé leur Silvia! Voltaire a résumé tout cela dans la page la plus spirituelle de *Candide*. On se rappelle les six étrangers avec lesquels Candide se trouva un soir à souper dans l'hôtellerie de la ville des doges : ce sont six rois détrônés qui, pour égayer leurs loisirs, sont venus passer le carnaval à Venise, le sultan Achmet III, le tsar Ivan, Charles-Édouard, Auguste III de Pologne, Stanislas Leczinski, enfin ce gentilhomme westphalien, Théodore de Neuhof, qui fut roi de Corse et mourut à Londres au fond d'un hôpital. Pourquoi donc Voltaire a-t-il oublié le duc de Courlande dans cette compagnie si plaisamment rassemblée? Il se borne à jeter ces mots en finissant : « Dans l'instant qu'on sortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre altesses sérénissimes qui avaient aussi perdu leurs états par le sort de la guerre, et qui venaient passer le reste du carnaval à Venise; mais Candide ne prit pas seulement garde à ces nouveau-venus. Il n'était occupé que d'aller chercher sa chère Cunégonde à Constantinople. » En vérité, c'est faire tort au comte de Saxe. Maurice était aussi, à ce point de vue, un des représentans du XVIIIe siècle; par ses aventures belliqueuses comme par ses longues années de loisir et d'ennui, il méritait bien, on va le voir, d'assister avec son ami Charles-Édouard au carnaval de Venise.

Au moment où Maurice, songeant à faire son métier de roi en Courlande, communiquait ses plans au comte de Friesen et s'interrompait tout à coup en disant : « Je rêve, ma foi, mon cher comte! je n'y suis pas encore, et l'on peut appeler cela faire des châteaux en Espagne, » il était bien loin de soupçonner l'orage qui allait éclater sur sa tête. Les magnats polonais avaient résolu de faire casser l'élection du 28 juin 1726. On comprend aisément leur intérêt : la dynastie des Kettler venant à s'éteindre par la mort du duc Ferdinand, la Courlande, placée sous le protectorat de la Pologne, faisait retour à la république; on la divisait en palatinats, et chacun des chefs de l'aristocratie polonaise prenait sa part de la proie. On comprend aussi l'embarras du roi Auguste : souverain d'une république féodale où il avait de nombreux ennemis à ménager, abandonné déjà par ses sujets à l'époque de l'invasion de Charles XII, toujours menacé au dedans et au dehors par les partisans de Stanislas Leczinski, le roi de Pologne n'était pas libre de soutenir la cause de Maurice de Saxe.

Auguste chargea Flemming de lui tracer un plan de conduite, afin de concilier, s'il était possible, le secret désir de son cœur et les nécessités de la situation. Ce plan, que nous avons sous les yeux, peut se réduire à ceci : les députés courlandais mandés en Pologne par les magnats et le ministère n'auront jamais l'air de compter sur l'appui du roi; ils viendront en solliciteurs, se faisant aussi humbles qu'ils le pourront; Maurice, de son côté, sollicitera de la république l'autorisation d'accepter l'honneur à lui déféré par la diète de Mitau; *les femmes garderont le silence*, « car si elles parlaient pour l'affaire, elles feraient parler le roi malgré lui, ce qui aurait un mauvais effet. » Enfin le roi ne cessera de répéter qu'il est le gardien des droits de la république, et que ces droits ne subiront aucune atteinte. Seulement le roi aura soin d'ajouter : « La Courlande est sous notre protection, la Courlande se plaint; ne convient-il pas d'écouter sa requête? Que gagnerait-on d'ailleurs à pousser les Courlandais au désespoir? » Après avoir tenu ce langage aux magnats en général, le roi dirait confidentiellement aux membres du ministère : « C'est contre ma volonté expresse que le comte de Saxe s'est jeté dans cette entreprise; aujourd'hui toutefois, puisque l'affaire est aussi avancée, je verrais le succès de Maurice avec plaisir, pourvu qu'il n'en coûtât rien aux intérêts de la république. » On tâcherait ainsi d'amener les seigneurs polonais à ratifier l'élection de Mitau, ou bien, si l'on ne pouvait ratifier un vote qu'on avait déjà déclaré illégal, la république affirmerait son droit en déférant elle-même le gouvernement de la Courlande à l'électeur de Saxe, et celui-ci serait autorisé à se choisir un lieutenant « de la religion du pays, avec la qualité de prince, qui le gouvernerait dans les formes requises, *in fundamento pactorum subjectionis.* » En dernier lieu, dans le cas où la république, repoussant toutes ces propositions, exigerait absolument le partage de la Courlande en palatinats, on demanderait au moins qu'un de ces palatinats fût donné à Maurice.

Le roi de Pologne essaya en vain de faire triompher cette politique. Il eut beau déployer toutes les ressources de sa parole dans un entretien fort curieux avec l'évêque de Cracovie (30 septembre 1726), entretien dont le comte de Flemming a eu soin de rédiger tous les détails, l'évêque, comme les principaux seigneurs, opposa une résistance invincible aux argumens du roi. Les adhérens de Maurice, parmi la noblesse polonaise, ne formaient décidément qu'une minorité insignifiante. Impossible d'insister davantage, c'eût été risquer une guerre civile ou plutôt une insurrection de la Pologne tout entière, comme celle qui avait eu lieu à l'approche de Charles XII, et cela au moment où le protégé de Charles XII, Stanislas Leczinski, aspirait encore à ce trône qu'il avait occupé. Le

11 octobre 1726, les ministres saxons, réunis en conseil, prononcèrent à l'unanimité « qu'il n'y avait plus aucune espérance de soutenir l'affaire. » On formula, séance tenante, un rescrit officiel par lequel le roi ordonnait à Maurice de quitter la Courlande et de déclarer aux Courlandais qu'ils n'avaient plus à compter sur lui. Ordre lui était signifié en même temps d'envoyer au gouvernement l'acte de la diète de Mitau qui constatait l'élection du 28 juin. Le roi ajoutait ces mots écrits de sa propre main : « C'est tout de bon que je vous demande l'acte de votre élection, et je vous dédommagerai d'une autre manière du sacrifice que vous me ferez en cela. » Les amis de Maurice, surtout le comte et la comtesse de Pociey, allèrent se jeter aux pieds de Flemming, le suppliant de tenir bon et de « sauver le comte de Saxe de toutes les infamies dont on le menaçait. » On pense bien que tout fut inutile. Flemming avait pu se soumettre un instant au désir du roi; au fond, il n'était pas fâché de ce résultat, et comment ne pas deviner sur ses lèvres le méchant sourire d'un ennemi, quand il écrit au prince royal Frédéric-Auguste : « Mme Pociey me parla en français pendant que son mari me parlait en latin, tous deux à la fois, de manière que je ne compris rien. » Sa joie secrète éclate encore non plus d'une façon piquante, mais avec une emphase vraiment bouffonne, lorsqu'il rédige en ces termes le discours que le chambellan Grabowski devait prononcer à la diète polonaise de Grodno : « Que ne fait le roi ! Il agit non-seulement en véritable roi en nous faisant voir comment sur toutes choses il chérit son peuple, mais il agit encore en républicain, en Brutus, — ce Romain, ce grand républicain ! Comme lui, il abandonne son fils à son peuple. Ce prince ne se contente pas d'être orthodoxe par rapport à la foi, il l'est aussi par rapport aux lois. Donnons-lui dès à présent le surnom de roi républicain ! »

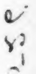
Pendant ce temps-là, Maurice, confiant dans les bonnes dispositions du roi, s'était approché des frontières de Pologne, afin de répondre sans retard au premier appel. Il fallait qu'il pût se porter de sa personne auprès des seigneurs polonais, se montrer, se faire entendre, déjouer les intrigues. Flemming lui fait dire de s'arrêter à Covenau; c'est là qu'il attendait les messages du roi quand il reçut comme un coup de foudre la sommation du 11 octobre. Exprimer sa surprise, sa colère, serait chose impossible. Huit jours après, quand il annonce l'aventure au comte de Friesen, sa main tremble encore, son sang bouillonne, il a cent argumens pour condammer la politique du roi, et dans la précipitation qui l'emporte on dirait que les mots et les idées s'embrouillent en son grimoire plus indéchiffrable que jamais.

« D'auprès de Grodno, le 20 octobre.

« Le feld-maréchal m'a servi un plat de sa façon : mon élection a été

cassée par un diplôme authenthique que le roi a donné, où il s'oblige de me faire revenir et rendre toutes les pièces faites et dressées entre moi et les Courlandais... Il est très singulier que le roi n'ait pas eu la fermeté de tenir bon, ayant eu tous les ministres étrangers pour moi, un *grand-général* (1), et un parti assez nombreux dans la Pologne! On a même fait la mine à ceux des nonces qui parlaient en ma faveur. La Pociey s'est tuée de faire dire au roi qu'il n'avait qu'à déclarer qu'il ferait ce que la république voudrait, mais qu'il fallait être d'accord; non, tout cela n'a rien fait! Le ministre de Russie lui a fait savoir qu'il devait seulement lui donner le temps de parler, qu'il avait de quoi faire bien vite taire la république; point du tout, cela n'a rien fait! Savez-vous ce que ce galant homme de feld-maréchal a fait pour m'empêcher d'arriver? Il a fait accroire au roi que tout irait le mieux du monde, pourvu que ma présence n'agitât pas les esprits. Là-dessus on m'envoie un courrier; je demeure à Covenau, et dans un tour de main on fait peur au roi, on le fait signer. Voilà où j'en suis, mon cher comte. Il est fâcheux qu'une affaire aussi bien annoncée que l'était celle-là devienne une difficulté affreuse par la faute de ceux qui devaient m'aider. Le grand-général s'est tiré d'affaire en grand homme et ne m'a pas tourné le dos un moment. Ses ennemis ont été trop heureux de se taire, et il les pousse encore actuellement l'épée dans les reins, si bien qu'ils ne savent où se fourrer. Une autre fois je vous dirai ce qui a fait peur au roi... (Ici plusieurs lignes indéchiffrables.) ... Je ne puis me résoudre à vous laisser dans le doute de ce que je ne vous ai pas expliqué dans ma lettre. Sachez donc que la tsarine voulait contracter une alliance étroite avec le roi, pour être soutenue dans ses vues, et que pour cet effet elle voulait me donner la princesse Élisabeth; c'était une affaire bâclée. Le courrier que je reçus de Pétersbourg, je l'envoyai au roi qui le reçut à Bialistock chez Branicki. Sur cette bonne nouvelle, on but, et le roi, qui recommande toujours aux autres de se taire, eut la bonté d'en faire confidence à cette grande haquenée de Corongine (2), qui l'a d'abord dit à qui a voulu entendre. Jugez comme cela les a hâtés d'aller. On lui a parlé de confédération, la peur lui a pris; vous savez le reste. Le prince royal, du temps qu'il était à Varsovie, m'a fait les premières ouvertures là-dessus et m'a écrit que cette affaire se proposait. Je l'ai mise... (Plusieurs mots illisibles.) ... et puis on me l'a fait peter dans la main. Je vous l'avoue, j'en suis furieux, et pour moi, et pour le roi, et pour le prince, à qui je suis sincèrement attaché. Croyez-moi, mon cher comte,... (Plusieurs mots illisibles) ... et si la postérité le croira. »

Inutile de dire que Maurice, d'abord un peu étourdi du coup qui vient de l'atteindre, ne se résigna pas facilement. Il s'agit bien des compensations que lui promet le roi, quand son honneur est engagé auprès des Courlandais! Il poursuit sa route, arrive à Grodno, et y



(1) Le comte Pociey. Ce mot de *grand-général* représente ici un titre et non une appréciation donnée par Maurice.

(2) Le mot est-il estropié? est-ce un nom véritable? Le directeur des archives de Dresde se borne à mettre ici un point d'interrogation. On aimerait à savoir quelle est *cette grande haquenée.*

trouvant une nouvelle lettre, une lettre confidentielle et pressante du roi son père, il répond aussitôt en ces termes :

« Grodno, le 23.

« Sire, en arrivant ici, l'on m'a remis la lettre dont votre majesté m'a honoré. J'y vois avec une douleur extrême la nécessité, sire, de vous désobéir ou de me déshonorer. J'appelle de ma situation au cœur de votre majesté. S'il ne me condamne pas, je me consolerai avec plaisir du sort que la destinée me prépare. »

— Cette réponse ne signifie rien, dit le roi à Flemming en lui lisant le billet, nous n'en sommes pas plus avancés. — Elle signifiait du moins que le duc-élu de Courlande ne renonçait pas à la lutte. Il était trop tard assurément pour que Maurice pût déjouer à Grodno les intrigues de ses adversaires. La diète polonaise avait réussi à éloigner ou à déconcerter les dissidens; l'unanimité était assurée au parti qui voulait faire casser l'élection de la diète de Mitau. On raconte qu'un gentilhomme saxon, M. de Dieskau, eut l'idée de se déguiser, de se raser les cheveux, de prendre le costume des seigneurs de Pologne, et de pénétrer ainsi dans l'assemblée pour opposer son *liberum veto* à la décision de la diète : singulière entreprise à laquelle il serait difficile de croire, si elle n'était attestée par des témoins. Ce stratagème de comédie montre bien que la cause de Maurice était désespérée en Pologne. Le 9 novembre 1726, la diète de Grodno prononce la nullité de l'élection faite à Mitau le 28 juin. Maurice est banni de Courlande, et sa tête mise à prix. Quant aux seigneurs courlandais qui ont élu le comte de Saxe malgré le *veto* du gouvernement, déclarés traîtres à la loi fondamentale, traîtres au pacte séculaire qui soumet la Courlande au protectorat de la Pologne, ils auront à rendre compte de leur crime devant le tribunal de la république. On voit quels étaient les sentimens des magnats polonais pour la noblesse de Courlande. Ces haines de race qui durent encore aujourd'hui, ces haines du Slave et du Germain qui font que l'héroïque Pologne du XIX[e] siècle est si froidement défendue, même par les libéraux, même par les démocrates de Berlin ou de Vienne, contre des oppresseurs sans pitié, ces haines éclatent ici d'une manière sauvage au milieu des questions d'intérêt. Flemming, s'il est vrai qu'il fût mêlé secrètement à l'affaire, n'avait pas eu de peine à soulever les passions. Il s'agissait pour lui d'effrayer le roi son maître, de le guérir une bonne fois de ses complaisances pour Maurice; il s'agissait aussi d'effrayer Maurice et d'en finir avec l'aventurier dont les coups de tête gênaient la politique saxonne. Effrayer Frédéric-Auguste, cela pouvait réussir à Flemming, bien que le roi de Pologne, on va le voir, ait considéré tout d'abord comme une plaisanterie ces tragiques menaces des Polonais. Effrayer

Maurice était chose moins facile. On en peut juger par cette lettre qu'il adresse de Mitau, le 15 novembre, à son cher confident, M. de Friesen :

« Eh bien! mon cher comte, me voilà proscrit, ma tête mise à prix! Dieu me fasse miséricorde si je suis pris! Je crois que l'on ne me fera non plus de quartier qu'à un loup. Tout cela, ce sont des gentillesses de M. le feld-maréchal; mais, comme je ne m'en étonne pas, aussi n'en suis-je pas autrement fâché, car, entre vous et moi, je me moque de la vie. Ce qu'il y a de très singulier, c'est que j'ai été condamné sans avoir été cité, sans avoir été accusé ni convaincu d'aucun crime, ni demi. En vérité, cela est fort drôle. Cependant ce décret est établi à éternité par la constitution de l'année 1726, et le roi, mon très honoré père, ainsi que toute la noble, prudente et juste assemblée, l'ont signé. Si je vous disais que j'en suis affligé, je ne vous dirais pas la vérité, car l'on m'ouvre une belle carrière; cependant il est inoui que l'on traite quelqu'un de ma sorte ainsi. Qu'ai-je donc fait pour me voir proscrit comme un scélérat infâme? Ah! messieurs du sénat et de la république, vous me paierez la sottise que le Flemming vous a fait faire, et vous allez voir un beau train! On veut donc que je prenne les armes? Soit! je les prends; mais, tant que je pourrai tenir mon épée dans mes mains, je m'en servirai pour vous détruire. C'est ici, mon cher comte, où il faut vaincre ou mourir. Je commencerai, n'eussé-je que cent hommes, et quand ils seront tués, j'en chercherai d'autres, et cela tant que je respirerai. Si vous savez quelque part officiers ou soldats, adressez-les moi; ils seront mes compagnons de fortune.

« Adieu, je suis furieux, non pas de ce que l'on me fait, mais parce que j'ai raison de l'être. Le feld-maréchal et Manteuffel sont deux grands coquins. Cela n'est pas nouveau, mais je veux faire à l'avenir comme ce barbier qui, se cachant dans les roseaux, criait toujours :

« Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne! »

Voilà un beau cri de guerre, et celui qui le pousse est homme à tenir parole. « Je commencerai, n'eussé-je que cent hommes; quand ils seront tués, j'en chercherai d'autres, et cela tant que je respirerai. » Or il a plus de cent hommes pour entrer en campagne; la Courlande entière est prête à se lever avec Maurice! C'est du moins ce qu'il écrit le 2 décembre au feld-maréchal de Flemming. Il vient d'apprendre que la diète de Grodno, avant de se séparer, a nommé une commission chargée de se rendre en Courlande et d'y faire exécuter ses décisions. « Qu'ils viennent donc! s'écrie-t-il; qu'ils tâchent d'entrer! » Et sa première pensée est d'envoyer cet avertissement à Flemming :

« Votre excellence peut être persuadée que les Courlandais périront tous plutôt que de laisser entrer la commission en Courlande; ceux qui seraient d'un autre système seraient tués sur-le-champ comme traîtres à la patrie. Bref, à moins qu'on ne les extermine, on n'en viendra pas à bout. C'est ce que j'ai l'honneur d'assurer à votre excellence, et il ne faut pas croire que

remontrances ou autres choses ici fassent impression. Le désespoir est général, et ils aimeront mieux être la victime des Russes, s'ils ne peuvent l'éviter, que celle des Polonais, — se flattant toujours qu'un événement qui change le sort des royaumes et des empires pourra aussi changer le leur un jour. *Dixi et liberavi animam meam.* »

Tandis que Maurice de Saxe dégageait ainsi sa conscience, il y avait au fond d'une abbaye une malheureuse femme qui suivait avec anxiété les péripéties des affaires de Courlande. Quelle joie maternelle avait ressentie la chanoinesse de Quedlinbourg en apprenant les premiers succès de son fils! Maurice, au milieu de ses aventures, écrivait souvent à sa mère. On a publié quelques-unes de ses lettres il y a une trentaine d'années, lettres charmantes, exquises, pleines de tendresse et d'enthousiasme (1). Nous n'avons pas malheureusement les réponses d'Aurore de Kœnigsmark; mais comme on les devine bien par les billets de Maurice! comme elle prend sa part de tout ce qui lui arrive! Elle a vendu ses bijoux pour lui procurer des ressources; elle lui envoie ses vœux, ses encouragemens, ses conseils, toute son âme. Maurice aura donc enfin dans le monde la place qu'elle lui souhaitait depuis tant d'années! Le voilà duc! le voilà souverain! Les Kœnigsmark revivent en lui avec leur héroïsme guerrier, mais plus grands, plus heureux, une couronne sur le front! Non, tout cela n'était qu'un rêve; le souverain d'hier est redevenu l'aventurier d'autrefois; il est proscrit, sa tête est désignée aux sicaires, et s'il tombe aux mains des Polonais, « on ne lui fera pas plus de quartier qu'à un loup. » Que fait la pauvre mère? quels conseils donne-t-elle à Maurice en des conjonctures si graves? Elle hésite sans doute entre les inspirations de l'héroïsme et celles de la prudence, puisque Maurice lui écrit le 18 novembre : « Laissez-moi la main libre, madame: vous verrez revivre sous vos yeux le vieux Kœnigsmark, celui qui tenait en échec les armées de l'Allemagne (2)! » Quatre jours après (22 novembre), il lui annonce qu'il vient de demander des secours à M. de Lœwenhaupt, son cousin, officier au service du roi de Suède. « Il y en a des milliers là-bas qui meurent de faim. » Et lui-même, le comte de Lœwenhaupt, pourquoi ne viendrait-il pas chercher fortune en Courlande? Maurice lui a proposé d'accourir au plus

(1) *Denkwürdigkeiten der Gräfin Maria-Aurora Koenigsmark und der Koenigsmark'schen Familie. Nach bisher unbekannten Quellen von Dr Friedrich Cramer*, 2 vol., Leipzig 1836. — Voyez tome II, p. 112-123.

(2) Allusion à Jean-Christophe de Kœnigsmark, un des héros de la guerre de trente ans, le compagnon et le continuateur de Gustave-Adolphe. C'était surtout un preneur de villes. Il emporta d'assaut la citadelle de Prague, où cent ans plus tard son petit-fils, Maurice de Saxe, devait aussi entrer par la brèche. L'image de ce vieux soldat était souvent présente à la pensée de Maurice.

vite, pour peu qu'il s'ennuie dans les glaces du nord; il en fera son lieutenant. Que M[me] de Kœnigsmark veuille bien lui écrire de son côté; l'entreprise est belle et glorieuse, surtout pour ceux qui auront l'honneur d'y jouer les premiers rôles. « J'ai trop d'affaires sur les bras, ajoute Maurice; je ne puis m'occuper à la fois et de l'armée et de la politique. Lœwenhaupt et moi, nous nous partagerons la besogne. Il n'est pas nécessaire d'ailleurs qu'il donne sa démission en Suède; le gouvernement suédois ne lui reprochera pas d'être venu secourir un de ses parens contre les Polonais. » Ce même billet nous apprend que Maurice avait l'espoir de mettre bientôt quatre mille hommes sur pied. Il va jusqu'à s'écrier dans la fièvre de sa colère et de ses illusions : « Qui sait si le monde ne reverra pas en moi un nouveau Coriolan? » c'est-à-dire : malheur à la république! malheur au roi de Pologne! On se figure aisément quelles devaient être les angoisses d'Aurore de Kœnigsmark à la lecture de pareils messages. Avant d'autoriser son fils, par ses conseils, à se jeter dans les derniers hasards, elle veut savoir ce que signifie cette proscription, cette tête mise à prix, et elle écrit à l'un des ministres du roi de Pologne, à M. de Watzdorf, qui s'est toujours montré pour elle aussi respectueux, aussi bienveillant, que Flemming a été dur et cruel. Nous n'avons pas la lettre d'Aurore de Kœnigsmark, mais voici la réponse de M. de Watzdorf. Nous la donnons tout entière, parce qu'elle éclaire d'un jour inattendu ce dramatique imbroglio.

« Par la lettre dont votre excellence a bien voulu m'honorer, je vois la peine que les nouvelles de M. le comte de Saxe vous ont causée. Je puis vous assurer, madame, que, sans parler des sentimens d'autrui sur une affaire de cette nature, j'en ai, en mon particulier, conçu un véritable déplaisir, non que je croie que, pour tout ce qui s'est passé à Grodno, M. le comte de Saxe en soit moins duc de Courlande un jour, mais par suite de mon humeur accommodante qui souhaiterait que toutes les choses justes, louables, se fissent de bonne grâce. Pour celle-ci, ce n'est pas en cela qu'elle abonde, et c'est de quoi je suis fort fâché! Quant à la conservation d'une dignité acquise par son mérite, j'espère, madame, que vous aurez assez bonne opinion des Courlandais pour croire qu'ils n'ont pas entrepris cette affaire légèrement, qu'ils ont prévu une partie de ce qui s'est passé, et, bref, qu'ils ont réponse à tout. L'acte de proscription ne m'est connu que par ouï-dire. Cela ne tire pas à conséquence : M. le comte de Saxe n'est pas Polonais; par conséquent il ne doit pas plus s'en affliger que moi, si les Espagnols me reprochaient de ne pas aimer leur nation. Ce ban prétendu ne suppose pas un prix pour la tête. Je ne sache pas qu'il en ait été question; mais quand cela serait, comme il n'y a pas de fou en Pologne pour ces sortes de dépenses, je crois que M. le comte de Saxe peut voyager dans ce pays-là sans s'attendre à rien de funeste. Vous savez au reste, madame, que la proscription n'est pas toujours un augure certain à faire échouer les personnes qui en sont l'objet. Jules César l'a été, et s'il a trouvé

des vestales sous la main pour dissiper l'orage, le comte de Saxe, dans un siècle où un pareil secours pouvait devenir un peu... (mot illisible), le comte de Saxe, dis-je, trouvera dans l'entremise de la cour russienne de quoi conjurer l'orage d'une façon ou d'une autre. Enfin, madame, vous en serez quitte, selon toute l'apparence, pour un peu d'inquiétude et d'alarme, en quoi la distance des objets aura eu plus d'influence que l'importance de la réalité. »

Voilà donc, et de l'aveu d'un ministre du roi de Pologne, à quoi se réduit cette proscription du comte de Saxe. Il est évident que le roi joue un double jeu. Si Flemming a voulu tromper son maître et l'engager dans des mesures violentes contre Maurice, Frédéric-Auguste se moque de son ministre. Tout en laissant faire la diète de Grodno, en feignant même de partager ses colères, il espère bien que les Courlandais *auront réponse à tout*. C'est le sentiment du roi que M. de Watzdorf a exprimé dans la lettre qu'on vient de lire. A ce moment-là même, M. de Manteuffel écrivait au chargé d'affaires saxon à Saint-Pétersbourg : « Dites bien au baron Ostermann que notre inaction ne doit pas être interprétée comme un désaveu du comte de Saxe; nous désirons plutôt son succès, *pourvu que la chose puisse se faire sans que le roi y paraisse.* » Manteuffel ajoute que le roi a les mains liées par l'opposition de la noblesse polonaise, qu'il a été même forcé d'écrire à la tsarine, au nom de la république, pour la prier d'intervenir dans les affaires de Courlande et de désigner le coadjuteur du duc Ferdinand. La lettre officielle est pour les seigneurs polonais; c'est à Ostermann d'en compléter le sens pour la tsarine. Ce coadjuteur du duc Ferdinand désigné par la Russie, le roi de Pologne demande que ce soit le comte de Saxe. Ceux qui ne sont pas initiés à tous ces secrets ne peuvent comprendre que Maurice, sans armée, sans argent, soutenu par une noblesse courageuse, mais dénuée de ressources, ayant contre lui son père, le ministère saxon, les états de Pologne, menacé de quelque intervention périlleuse du côté de la Russie ou de la Prusse, proscrit enfin et exposé aux coups des fanatiques, s'acharne obstinément à cette lutte impossible. Un Français, M. de Brosses, ayant écrit à un diplomate russe, M. le comte de Flodrof, pour l'interroger à ce sujet, « il est difficile, répond le diplomate, de se former une idée de son entreprise quand on voit les déclarations et les ordres de sa majesté. On s'y perd. »

La doyenne de Quedlinbourg, mieux informée de la situation grâce aux confidences de M. de Watzdorf, s'était empressée de rassurer son fils et de lui conseiller la prudence. « Je vous remercie de vos conseils, écrit Maurice à Mme de Kœnigsmark (28 décembre). Vos idées sont les miennes. Ma position s'est fort améliorée depuis que les Russes se sont déclarés pour les Courlandais. Ils ont signifié

aux autorités polonaises que si une commission entrait en Courlande, ils y entreraient aussi, étant bien résolus à empêcher l'incorporation du duché à la république (1). » On s'agitait beaucoup en effet à Saint-Pétersbourg dans l'intérêt du comte de Saxe. Lefort et ses amis redoublaient d'instances auprès de la tsarine, assiégeaient Ostermann, s'efforçaient de gagner Menschikof; mais que d'intérêts en jeu dans cette affaire! La Russie ne demandait pas mieux que de soutenir Maurice à la condition de compromettre le roi son père auprès des états de Pologne. Le 31 décembre, les chefs du ministère moscovite, Menschikof, Ostermann, Apraxin, Galitzin, conviennent de présenter à l'impératrice un rapport favorable au comte de Saxe, pourvu toutefois que le roi de Pologne ait un plan de conduite bien arrêté, c'est-à-dire sans doute qu'il dise tout haut ce qu'il faisait dire tout bas, et marche ouvertement d'accord avec la Russie. Lefort, désolé, ne peut prendre cet engagement pour son maître; il y a plusieurs semaines qu'il demande sur ce point des instructions précises et ne reçoit aucune réponse. C'est alors que l'ambassadeur saxon, dans la chaleur de son zèle pour Maurice, imagine une combinaison qui assurera l'appui de la tsarine au duc-élu de Courlande, sans qu'on ait à s'inquiéter désormais des tergiversations du roi de Pologne et de ses ministres.

Lefort, dans une de ses dépêches de 1724, avait mandé au roi de Pologne un événement assez singulier dont on s'occupait beaucoup à Saint-Pétersbourg. On sait que l'impératrice était Allemande et de très basse origine. « Sa mère était une malheureuse paysanne nommée Erb-Magden, du village de Ringen en Esthonie, province où les peuples sont serfs... Jamais elle ne connut son père... Le vicaire de la paroisse l'éleva par charité jusqu'à quatorze ans; à cet âge elle fut servante à Marienbourg chez un ministre luthérien de ce pays (2). « Quand le tsar Pierre l'épousa en 1707 après la prise de Marienbourg à la suite des aventures que chacun connaît, elle avait laissé dans son pays quelques parens de sa mère, des oncles ou des cousins. Dix ans plus tard, l'un d'entre eux, nommé Carlsamuelovitz, se fit présenter au tsar, alors que celui-ci, revenant de son voyage d'Allemagne, traversait la Courlande pour rejoindre ses états. C'était un meunier qui gagnait péniblement sa vie au service d'un seigneur courlandais. Le tsar, l'accueillant avec bonté, lui avait fourni les moyens de se rendre en Russie. Dans quelle partie de la Russie? On ne sait. Ce qui semble probable, c'est que la tsarine épiait le moment de ramener son parent à Saint-Pétersbourg. Après son couronnement comme impératrice (3), elle jugea sans doute l'oc-

(1) *Denkwürdigkeiten der Gräfin Maria Aurora Kœnigsmark...* Voyez t. II, p. 118.
(2) Voltaire, *Histoire de Charles XII*, livre v.
(3) Catherine, qui avait épousé Pierre le Grand en 1707, ne fut couronnée qu'en 1724.

casion favorable pour demander et obtenir cette faveur, car c'est précisément en 1724 que Lefort signale à ses correspondans de Varsovie l'existence d'un parent de la tsarine établi *incognito* depuis quelques mois dans la capitale de l'empire. L'incognito disparut peu à peu. L'ancien meunier et sa famille firent bientôt partie de la cour. En 1726, cette famille se composait du père, de la mère, de trois filles et de plusieurs fils. L'aînée des filles avait alors dix-huit ans; la cadette, Sophie Carlovna, en avait seize. Celle-ci, que Lefort nous représente comme « peu jolie, hardie, espiègle, raisonnablement têtue, mais spirituelle, » était depuis 1725 « première demoiselle de la tsarine. » Il y avait en outre deux tantes, « vraie pépinière d'héritiers, de cohéritiers, etc. » Déjà traitée avec beaucoup d'égards du vivant de Pierre le Grand, « cette famille prolifique, » comme l'appelle le ministre saxon, fut comblée de faveurs après la mort du tsar. Catherine n'était plus retenue par des motifs de discrétion et de prudence. Le fils de l'ancien meunier eut rang parmi les pages; le meunier lui-même fut nommé comte le 16 janvier 1727. « On assure qu'il n'en restera pas là, écrit Lefort, et qu'on le verra sans délai cordon bleu et déclaré prince. On travaille avec vigueur à réparer les défectuosités de leur état. » Ce travail *vigoureux*, cette nomination de comte, tout cela éveilla l'attention de Lefort. Le diplomate, avec son flair si sûr, comprit qu'il pouvait y avoir là quelque danger pour Maurice, car enfin cette couronne de Courlande si enviée, si disputée, et remise aux mains de l'impératrice pour qu'elle en fît présent à un prince de son choix, ne pouvait-elle pas tenter l'ancien meunier courlandais? « On assure qu'on le verra sans délai cordon bleu et déclaré prince. » Péripétie aussi inquiétante qu'inattendue! Si le nouveau comte avait sérieusement l'ambition d'être duc-souverain, si Catherine formait aussi ce projet pour lui ou quelqu'un des siens, adieu la dernière ressource de Maurice, l'appui moral de la Russie! Lefort voulut concilier tout, et, imaginant une combinaison nouvelle avec cette prestesse qui le caractérise, il eut l'idée de marier le comte de Saxe à Sophie Carlovna, la fille du meunier, cousine et première demoiselle de l'impératrice. « Le cabinet de Lefort, dit spirituellement M. de Weber, était un véritable bureau de mariages au service du comte de Saxe. »

Ce projet n'eut pas de suites. Est-ce Maurice qui refusa de s'y prêter? La chose est plus que probable. Celui qui avait montré si peu d'empressement pour la nièce et la fille de Pierre le Grand en montra sans doute bien moins encore pour cette parente de Catherine, « peu jolie et raisonnablement têtue. » Il dut comprendre toutefois, comme Lefort, que ses affaires se gâtaient à Saint-Péters-

bourg. Nous trouvons des détails fort curieux sur son existence à Mitau pendant ce mois de janvier 1727, où se débattait pour lui une question décisive, *to be or not to be*. Aurore de Kœnigsmark avait envoyé auprès de son fils un jeune gentilhomme suédois, le comte Axel Cronhielm, qui cherchait aventure. C'était pour elle un moyen d'avoir des nouvelles de Maurice, de le surveiller de loin, de lui faire parvenir plus sûrement ses secours ou ses conseils. Le comte Axel, dont l'imagination, à ce qu'il paraît, s'était bâti des châteaux en Courlande, fut un peu désappointé en voyant de près la situation de Maurice. Singulier souverain que ce duc en espérance! Point de palais, point de maison organisée; tant qu'il n'est que successeur désigné du vieux duc, il n'a droit à aucun des revenus de la couronne. « Sans les trois mille ducats que le roi de Pologne lui a fait passer dernièrement, ses affaires seraient dans le plus misérable état. La noblesse de ce pays est incroyablement avare. Maurice a une garde de cent hommes, dont quarante ont été raccolés avec peine. Voilà toute son armée, et comment la paiera-t-il? Je n'en sais rien. » On voit quelles illusions se faisait Maurice quand il se croyait sûr de mettre prochainement sur pied une armée de quatre mille hommes. Les Courlandais, malgré leur enthousiasme chevaleresque et patriotique, ressemblaient en cela aux seigneurs féodaux de la Pologne. « La noblesse, dit Voltaire, monte à cheval dans les grandes occasions... La difficulté des vivres et des fourrages la met dans l'impuissance de subsister longtemps assemblée. » Maurice trouvera peut-être une armée quand sonnera l'heure de la lutte; en attendant, il est seul avec une centaine de gardes. Voilà ce que le comte Axel écrit à Aurore de Kœnigsmark. Et quel séjour que celui de Mitau! Que faire? que devenir? comment tromper l'ennui? « Le prince en est réduit à passer au lit la plus grande partie de la journée et à se faire lire *Don Quichotte*. »

Pendant que le comte de Saxe, en rêvant aux difficultés de sa situation, écoute les aventures du chevalier de la Manche, on ne s'étonnera pas que des idées extravagantes lui traversent quelquefois le cerveau. La Pologne est hostile, la Saxe joue un double jeu, la Russie, qui ne songe qu'à ses intérêts, va lui tourner le dos à la première occasion; à qui s'adresser? Il conçut le projet de faire appel aux Anglais en leur offrant un établissement maritime sur les côtes de Courlande. C'était soulever contre soi et la Russie, et la Suède, et l'empire d'Allemagne, toute l'Europe du centre et du nord. M. de Manteuffel fait allusion à ce projet quand il écrit : « Ses propositions sont des plus vastes, des plus scabreuses et des plus mal digérées. » Le même personnage revient encore sur ce sujet dans une lettre à M. de Fontenay, l'un des compagnons de Maurice,

qui était alors comme son chargé d'affaires à Saint-Pétersbourg : « Que rien de tout cela ne transpire, que rien n'en parvienne aux oreilles des ministres russes; la moindre chose qui arriverait au comte de Saxe serait d'aller écrire des *libros tristium* quelque part en Sibérie. » Il en transpira quelque chose, non pas à Saint-Pétersbourg, mais à Vienne. La chancellerie impériale s'en émut. L'empereur d'Allemagne fit écrire au ministère saxon (8 janvier 1727) qu'il était bien convaincu assurément que le roi de Pologne ne pouvait approuver un tel projet, et encore moins y avoir aucune part, mais qu'il désirait toutefois en recevoir l'assurance expresse. « Le roi, répondit M. de Manteuffel, a trop bonne opinion de la sagesse de M. le comte Maurice pour le croire capable de penser à un tel projet, et quand il le serait, sa majesté est si éloignée d'y avoir la moindre part qu'elle serait la première à l'en blâmer. »

Maurice, averti à temps, abandonna cette folle pensée, et se tourna de nouveau vers la Russie. Il était toujours soutenu à Saint-Pétersbourg par l'activité chaleureuse de Lefort, par les démarches de Fontenay, et aussi par la sympathie obstinée des deux princesses Anna Ivanovna et Élisabeth Petrovna. Cependant les combinaisons de Maurice avaient révélé chez lui une ardeur si téméraire que le roi de Pologne jugea nécessaire d'y couper court une fois pour toutes. Il était pressé d'ailleurs, et plus vivement que jamais, par la noblesse polonaise, qui s'inquiétait non sans raison des menées de Maurice à Saint-Pétersbourg et de l'intervention toujours imminente des Moscovites. Le roi écrit donc à Maurice et le supplie de quitter la Courlande au plus tôt; une occasion très honorable lui est offerte; l'Espagne, poussant l'Autriche à la guerre contre l'Angleterre et la France, vient de faire des provocations d'où peut sortir une grande lutte; la France s'y prépare : n'est-ce pas là qu'est la place de Maurice? N'est-il pas maréchal-de-camp dans l'armée française? n'a-t-il pas son régiment qui l'appelle? Là-bas la gloire, ici des aventures meurtrières; est-ce à lui d'hésiter? Voilà de l'argent pour faire le voyage. Le roi lui promet 4,000 ducats, et d'avance il lui en envoie 1,000 par le capitaine de Glasenapp. Un diplomate, ami dévoué de Maurice, M. de Lagnasco, joint à ces prières du roi deux mémoires très développés où la force des bonnes raisons est soutenue par l'éloquence du cœur. Maurice les lit la plume à la main, et y répond en marge; voici une de ses notes :

« Je demande si, quand on a une fois livré sa parole, on est le maître de la retirer sans le consentement de ceux à qui on l'a livrée, et si le roi peut ordonner à quelqu'un de la violer... Il vaut mieux que je perde les bontés du roi par une si noble cause que si je les conserve par une lâcheté. Après cela, il s'en ira comme il plaira à la fortune, pourvu que je n'aie rien à

me reprocher, et soit sur une brèche, sur un échafaud ou par une fièvre que je termine ma vie, il n'importe guère... Je déteste toute fortune qui me viendra par trahison. »

Il reste donc, et tout d'abord on dirait que la fortune veut récompenser son héroïsme. Le gouvernement moscovite envoie un de ses agens, le comte Devier, déclarer aux Courlandais que la Russie les soutiendra contre la Pologne. Mais nous marchons ici de surprise en surprise. Les péripéties se succèdent comme dans une comédie de cape et d'épée. Le comte Devier, après avoir rassuré les Courlandais, revient le 9 février à Saint-Pétersbourg. Huit jours après, Lefort annonce à ses correspondans de Varsovie un événement « qui va changer tout le système de la machine. » Lefort avait bien raison de redouter ces parens de l'impératrice qu'il fallait placer à tout prix, ces meuniers à peine débarbouillés de leur farine dont il fallait faire des cordons bleus! « Je sais de bonne part, dit-il, que samedi passé le mariage entre Sapiéha et la nièce Sophie s'est conçu, l'on dit même signé, et que le fils de Menschikof doit épouser la sœur de Sophie et être fait duc de Courlande. Cet enfant fut fait avant-hier chevalier de l'ordre, des mains de Catherine, chose inouie. La tsarine lui donna son ruban même et la croix et l'étoile qu'elle a portés, ornés de brillans. »

Ainsi Menschikof avait recherché pour son fils l'alliance que Lefort aurait désirée pour Maurice. C'est la revanche de Menschikof dans cette longue bataille, et c'est aussi une preuve nouvelle que le diplomate saxon avait le nez fin. Faut-il ajouter à cela les fautes de Maurice auprès d'Anna Ivanovna? Tous les biographes de Maurice racontent qu'il perdit l'appui de la douairière de Courlande précisément au mois de janvier ou de février 1727 pour avoir courtisé une de ses filles d'honneur. L'événement, à coup sûr, n'a rien d'invraisemblable; mais les circonstances du récit ont bien l'air d'appartenir aux arrangeurs vulgaires du XVIIIe siècle. En tout cas, peu importe; le désir de procurer un établissement à la famille de l'impératrice, la pensée d'utiliser à cet effet les embarras de la Courlande, toutes ces choses aujourd'hui révélées par les dépêches des archives de Saxe suffisent pour expliquer le revirement de la politique russe.

Ce revirement allait-il changer les dispositions des Courlandais? La diète de Mitau venait de se réunir au mois de février, et il s'agissait de prendre une résolution définitive. Laquelle? Céder à la Pologne, ménager la Russie, ou persister à soutenir l'élu du 28 juin? Au milieu des complications aggravées de jour en jour, il n'est pas surprenant que l'unanimité du premier vote ait disparu. Maurice fut obligé de déployer tous ses talens politiques pour rallier ses amis de

la diète. On le devine du moins par une lettre qu'il écrit le 4 mars au comte de Friesen. La diète! il l'appelle un monstre, *bellua multorum capitum*, un monstre qui parle sans cesse, écoute peu, n'agit point.

« A Mitau, le 4 de mars 1727.

« Me voilà enfin venu à bout de ce monstre qui a tant de têtes, plus de bouches, peu d'oreilles et point de bras, c'est-à-dire la diète. Tout s'y est terminé selon mes souhaits, et les Courlandais y ont confirmé tout ce qu'ils ont fait en ma faveur à la précédente. Sans avoir égard à toutes les foudres qu'on a lancées contre eux à Grodno, ils envoient un député à Varsovie, non pour traiter, mais pour protester contre tout ce qui s'est fait à Grodno contre eux, ainsi que notre commission qui doit venir, assurant qu'on ne la recevra pas (1). Voilà, mon cher comte, où en sont les choses. Si vous trouvez que je me sois bien conduit pour un homme proscrit, sans argent, sans alliances et sans troupes, je serai très content, et votre suffrage me dédommagera de toutes mes veilles et mes peines... Je crois que l'on sera dans une belle fureur contre moi à Varsovie, et que le ministère saxon sautera aux nues... Priez Dieu pour moi! Je vais entreprendre l'aventure la plus périlleuse. »

Un courageux député, M. de Médem, se charge d'aller porter à Varsovie les résolutions de la diète de Mitau. La diète polonaise, convoquée à la hâte (12 mars), ne tarde pas à se rassembler. Dans la séance du 24 mars, sur le rapport du grand-maréchal de la cour (*oberhof marschall*), elle décide à l'unanimité que les Courlandais sont des rebelles et donne l'ordre d'arrêter leur envoyé, si le roi ne s'y oppose. Le roi consent, sauf à intervenir plus tard, et M. de Médem est fait prisonnier.

Si les députés courlandais étaient toujours prêts à payer de leur personne aux heures décisives, ils refusaient pourtant à Maurice l'appui d'un service continu, d'une organisation régulière. Nul sacrifice de leur temps ou de leur fortune, impossible de mettre sur pied un corps de troupes. Le jour où Maurice écrivait à M. de Friesen : « Priez Dieu pour moi! j'entreprends l'aventure la plus périlleuse! » il tenait le même langage à sa mère, et, tout en remerciant la diète de son courage, il se plaignait amèrement des habitudes du pays. Cette dure expérience ne lui fut pas inutile; il se la rappelait, je n'en saurais douter, lorsque, cinq ans plus tard, rédigeant, sous le titre de *Rêveries*, son bréviaire du général en chef, il s'occupait, dès le premier chapitre, de la *manière de lever les troupes*. Après avoir indiqué les différens procédés de son temps, procédés injustes,

(1) La phrase est si incorrecte, qu'elle en est presque inintelligible. Voici le sens : « ..... Pour protester contre tout ce qui s'est fait à Grodno, et aussi contre l'envoi de la commission polonaise, assurant qu'on ne la recevra pas. »

irréguliers, pleins de conséquences funestes, il propose une grande innovation, celle que l'égalité moderne a consacrée dans l'Europe entière, et c'est là surtout que je retrouve l'influence de ses souvenirs personnels, tant il est vrai que le malheur est une bonne école pour un esprit bien fait. « Ne vaudrait-il pas mieux, s'écrie-t-il, établir par une loi que tout homme, de quelque condition qu'il fût, serait obligé de servir son prince et sa patrie pendant cinq ans? Cette loi ne saurait être désapprouvée, parce qu'il est naturel et juste que les citoyens s'emploient pour la défense de l'état. En les choisissant entre vingt et trente ans, il ne résulterait aucun inconvénient. Ce sont les années du libertinage où la jeunesse va chercher fortune, court le pays et est de peu de soulagement à ses parens. Ce ne serait pas une désolation publique, parce que l'on serait sûr que, les cinq années révolues, on serait congédié. Cette méthode de lever des troupes serait un fonds inépuisable de belles et bonnes recrues qui ne seraient pas sujettes à déserter. On se ferait même par la suite un honneur et un devoir de remplir sa tâche; mais, pour y parvenir, il faudrait n'en excepter aucune condition, être sévère sur ce point, et s'attacher à faire exécuter cette loi par préférence aux nobles et aux riches. Personne n'en murmurerait. Alors ceux qui auraient servi leur temps verraient avec mépris ceux qui répugneraient à cette loi, et insensiblement on se ferait un honneur de servir; le pauvre bourgeois serait consolé par l'exemple du riche, et celui-ci n'oserait se plaindre, voyant servir le noble. La guerre est un métier honorable. Combien de princes ont porté le mousquet (1)!... »

Puisque ce moyen lui manque de recruter des soldats, puisque ni le trésor public ni les habitudes du pays ne lui permettent d'organiser une armée, il faut bien qu'il s'adresse aux puissances étrangères. Il avait songé d'abord aux Anglais; il se tourne maintenant vers la France. Il part, traverse la Pologne d'un bout à l'autre, voit secrètement le roi à Bialistock, arrive à Dresde, où il est reçu par le prince royal, se dispose enfin à gagner la France et Paris. Maurice s'était fait de singulières illusions, s'il avait pu croire que le gouvernement français irait s'engager de gaîté de cœur dans ces complications de l'Europe du nord. Le cardinal Fleury, uniquement occupé à maintenir la paix, avait écarté des causes de guerre plus sérieuses que celle-là. Arrivé à Paris vers la fin d'avril, le duc-élu de Courlande en repartit le 2 juin sans avoir rien obtenu. Le 21, il était à Pillnitz auprès du roi son père, fort bien accueilli, mais à la condition de ne pas lui souffler mot des affaires de Courlande. « Je

(1) *Mes Rêveries*, par Maurice comte de Saxe, livre premier, chap. Ier, article 1er.

suis au mieux avec le roi, écrit-il à Mme de Kœnigsmark, et nous nous voyons comme s'il n'y avait jamais rien eu entre nous. Il n'est pas plus question de la Courlande que si elle n'existait point. On ne m'en dit rien ; je poursuis donc ma route. La mort de la tsarine est pour moi une terrible catastrophe... Je m'attends aux complications les plus étranges. »

La mort de la tsarine ! voilà en effet la crise qui va précipiter le dénoûment. Si quelque chose pouvait soutenir Maurice dans cette situation désespérée, c'était la bienveillance secrète de Catherine. Maurice, il est vrai, ne souhaitait pas l'intervention des Russes en sa faveur. « *Timeo Danaos,* » écrivait-il à sa mère ; il espérait du moins que l'attitude et le langage de l'impératrice feraient hésiter les Polonais. Catherine morte, il était évident que Menschikof allait mettre la main sur la Courlande. La tsarine avait succombé le 17 mai. Dans un état comme la Russie du XVIIIe siècle, un changement de règne est toujours une révolution de palais. Après les premières intrigues, et quelques-unes fort tragiques, auxquelles donna lieu la succession de Catherine (1), Menschikof était devenu le plus terrible des tyrans. « Jamais, écrit Lefort au roi de Pologne (2 juin 1727), jamais on n'a redouté le tsar Pierre comme on redoute aujourd'hui le prince Menschikof ; tout se courbe à ses pieds. Dieu ait pitié de quiconque oserait lui opposer la moindre résistance ! Le despotisme d'autrefois n'est rien auprès de celui-ci. A peine est-on libre de respirer ! Il n'est personne qui ne tremble. Il continue à faire arrêter les gens à tort et à travers. Il s'agit bien de crimes contre l'état ! tout homme soupçonné d'avoir au fond du cœur une objection, un blâme, un désir contre la toute-puissance du despote est perdu (2). » Pour affermir son pouvoir, Menschikof a déjà fiancé sa fille aînée, Marie, au jeune tsar Pierre II (3 juin) ; il donnera sa cadette au futur duc de Courlande, dont il se réserve le choix. Quel sera ce duc ? Menschikof n'en sait rien encore ; il est décidé seulement à faire place nette en Courlande. Le général Lascy, qui commande huit mille hommes en Livonie, a l'ordre d'expulser Maurice de Saxe.

Maurice, revenu de Dresde à Mitau après de périlleuses aventures, reçoit la sommation du général moscovite : s'il ne quitte pas immédiatement la Courlande, on lui fait entrevoir « un pays éloigné en perspective. » C'est le moment de vous lever enfin, hommes de Courlande ; où êtes-vous ? Il faut croire que Maurice s'était singulièrement exagéré les dispositions de ses électeurs quand il écrivait

(1) Voyez Ernest Hermann, *Geschichte des russischen Staates,* tome IV, p. 493-495.
(2) Cité par Ernest Hermann, *Geschichte des russischen Staates,* tome IV, p. 509.

au comte de Friesen : « Mes Courlandais sont fermes comme roche, ils partageront ma fortune, ils mourront avec moi. » Maurice est seul avec ses gardes et quelques recrues arrivées des Pays-Bas. Sa petite troupe, où l'on regrette de ne pas voir les gentilshommes courlandais, est composée ainsi : douze officiers, parmi lesquels le général Belling et un capitaine français, M. de La Gascherie, qui était venu trois jours auparavant faire visite à Maurice; cent quatre hommes d'infanterie, quatre-vingt-dix-huit dragons et trente-trois domestiques. Maurice, pour gagner du temps, veut mettre la mer entre l'armée russe et ses compagnons. Il se retire à quelque distance de la côte dans l'île d'Usmaïz et les îlots qui l'avoisinent. Là il commence à se retrancher, et fait demander dix jours au général Lascy avant de répondre à la sommation qu'il a reçue. On lui accorde quarante-huit heures. Le délai est passé, les Russes sont en marche, ils approchent... Comment se défendre avec cette poignée d'hommes? Faut-il donc les sacrifier tous par un faux point d'honneur? Maurice, c'est là un de ses traits distinctifs comme chef d'armée, a toujours respecté la vie du soldat, il a toujours condamné avec horreur toute effusion inutile de sang humain. Il rassemble ses camarades et leur donne l'ordre de ne pas se défendre; l'honneur est satisfait. « Quant à moi, ajoute-t-il, ils ne me prendront ni aujourd'hui ni demain. Nous verrons par où toute cette comédie finira! »

Le 19 août, il monte à cheval, et, tantôt nageant avec sa monture, tantôt traversant à gué les points où la mer est basse, il aborde à Windau. Pendant ce temps, la petite armée se rend au général russe, qui la traite avec honneur. Les bagages de Maurice sont pris, excepté une cassette qui renfermait le diplôme de son élection au duché de Courlande, et que son fidèle serviteur, Beauvais, put soustraire à toutes les recherches.

Ainsi finit cette singulière aventure; mais ce ne fut pas Menschikof qui profita de la victoire. Quelques semaines après, au moment où Maurice, en perdant son duché, gardait du moins d'héroïques souvenirs, gage de sa gloire future, le despote qui avait tiré l'épée de la Russie contre un homme désarmé allait expier en Sibérie son orgueil et ses iniquités (septembre 1727). Les Russes, chose singulière, avaient travaillé pour la Pologne. Les commissaires polonais, entrés à Mitau sans coup férir à la suite du général Lascy, s'empressèrent d'effacer toutes les traces de l'élection de Maurice. Les Courlandais firent soumission entière; la diète rassemblée à Mitau le 15 septembre 1727 déclara illégal et sans effet le vote unanime du 28 juin 1726.

Dans une lettre à Mme de Kœnigsmark, Maurice, parlant de la fai-

blesse de son père en face de la république de Pologne, se compare au Nicomède de Corneille. Prusias, c'est le roi de Pologne; Flaminius, c'est la république dominant le roi; Nicomède, c'est lui, Maurice de Saxe, essayant de rendre au roi le sentiment de sa dignité souveraine et ne faisant que lui inspirer de ridicules alarmes :

Ah! ne me brouillez pas avec la république!

Il y a une différence pourtant : le Nicomède du poète, pareil à ce Polyeucte dont l'enthousiasme chrétien convertit Pauline et Félix, finit aussi par éveiller le goût de l'indépendance et chez Prusias, et chez Attale, et chez Arsinoé; Maurice au contraire est demeuré seul, Nicomède est vaincu. Noble défaite après tout, et qui le désignait aux chances glorieuses de l'avenir! Son père a beau le traiter de *galopin*, l'impression générale de cette histoire est restée dans le souvenir des hommes du XVIIIe siècle, et Rulhière, qui était loin de connaître les détails publiés aujourd'hui en France pour la première fois, en résume fidèlement l'esprit quand il écrit ces mots : « Le jeune comte de Saxe ne manqua point à sa fortune; réduit à se défendre contre deux puissances, dont l'une employait l'autorité des lois, le traitait de rebelle et sous ce titre mettait sa tête à prix, et dont l'autre, n'ayant que la force pour elle, fit envahir le pays par une armée, il osa soutenir une guerre. Il trouva des ressources dans son génie; il se retira avec honneur, quand il ne lui resta plus aucune autre ressource que la retraite, conservant ses droits, s'il en avait, et ayant commencé d'acquérir par cette entreprise illustre, quoique malheureuse, le nom qui le rendit immortel (1). »

II.

Et maintenant, en attendant les grands jours, le voilà qui prend place au souper de Candide. L'hôtellerie de Venise pour lui, c'est la France de Louis XV; le carnaval où il va chercher à se distraire, c'est le Paris du XVIIIe siècle.

Ce Paris, qui devait plus tard lui prodiguer tant d'ovations, lui faire décerner tant de couronnes par des déesses d'Opéra au milieu des acclamations de la foule, Paris d'abord ne fit guère attention à sa présence. Ses aventures de Courlande l'avaient rendu plus célèbre dans l'Europe du nord que chez les Parisiens. Les chroniqueurs du temps, soit l'avocat Barbier, soit le duc de Luynes, ne commencent à citer son nom qu'après plusieurs années. Il va peu à la cour, il chasse, il dort, il s'amuse enfin, c'est-à-dire qu'il meurt

(1) Rulhière, *Histoire de l'anarchie de Pologne*, livre III.

d'ennui. Si on veut trouver le nom de Maurice de Saxe mentionné quelque part avec sollicitude pendant la période qui suit son retour de Courlande, il faut s'adresser à ses amis du Nord, aux princes russes, aux diplomates saxons. Lefort n'a pas renoncé à le marier en Russie. Au commencement de 1728, le général Münnich, celui qui jouera plus tard un rôle si tragique dans les révolutions de palais à Saint-Pétersbourg, rencontre Lefort à la cour et lui demande des nouvelles du comte de Saxe : « où est-il? que fait-il? C'est ici que sa destinée l'appelait. Je m'étonne qu'il ne pense pas sérieusement à se placer. Il peut faire sa fortune, si la cour de Pologne veut aider de son côté. — Je comprends ce que vous voulez dire, répond l'envoyé du roi de Pologne; mais le comte peut-il faire aucune démarche avant de connaître les sentimens de la princesse Élisabeth? — S'il ne tient qu'à cela, je les saurai demain. » Nous résumons ici les dépêches de Lefort en nous servant de ses expressions mêmes. Le lendemain, la princesse, interrogée par Münnich, répondait « qu'elle avait résolu de ne s'engager avec aucun médiateur avant de voir celui qui devait la posséder. » N'était-ce pas suggérer à Maurice l'idée d'un voyage à Saint-Pétersbourg? Quelques jours après, l'invitation devenait plus pressante. Lefort écrivait au roi que la princesse Élisabeth voulait absolument faire connaissance avec Maurice et voir de ses propres yeux « si la marchandise lui plairait. » On parlait encore ce langage dans cette cour à demi tartare. Pourquoi donc les amis de Maurice ne le décident-ils pas à tenter cette nouvelle campagne et à prendre sa revanche? Lefort n'y comprend rien. Les argumens se pressent sous sa plume bavarde : « Sans ce qu'on donnera à la princesse Élisabeth, elle est déjà un très gros parti; les terres de la tsarine que le tsar lui a données passent cent mille roubles de revenu. » Et puis la cour le veut, la cour l'appelle. On dirait une sorte de réaction contre Menschikof. Ostermann, Dolgorouki, tous les vainqueurs du moment, raffolent de Maurice. L'occasion est plus belle que jamais. Un fonctionnaire supérieur, grand ami de Maurice, étant parti pour l'Allemagne et la France, Lefort est persuadé qu'on lui a donné mission de ramener le comte de Saxe. Voici ce qu'il écrit le 24 janvier :

« Bacon est parti cette nuit pour aller rejoindre le comte de Saxe. Les discours qu'on lui a tenus, et la façon dont la cour du tsar lui fait précipiter son voyage, semblent lui dire à mots couverts : Allez-vous-en et amenez-nous-le. A vue de pays, tout parle en faveur du comte, depuis que l'amour du tsar a passé sur la Sibin (1). Le zèle des Dolgorouki s'est aussi

(1) Le tsar Pierre II, après avoir été fiancé d'abord à la fille de Menschikof, avait dû épouser ensuite la princesse Élisabeth, sa tante, la même que le diplomate saxon

réveillé en faveur du comte. Enfin je suis émerveillé de voir ce qui se passe. Il n'est non plus question de la Courlande que s'il n'en fut jamais. Chacun crie : *mariage! mariage!* Ce ne sont pas les partis qui manquent à la princesse Élisabeth, — jusqu'au duc Ferdinand qui a fait faire des propositions! On se flatte que le génie du comte plaira infiniment au tsar; il est chasseur, aime à monter à cheval, et beaucoup d'autres qualités qui sympathisent. »

Lefort, dans son dévouement pour Maurice, se faisait sans doute des illusions, non pas sur les sentimens de la princesse, mais sur les dispositions des puissans du jour. Manteuffel, en lisant ces dépêches de l'envoyé saxon, trouvait que l'ardeur de son correspondant l'empêchait de voir nettement les choses. « Lefort est trop sanguin, » disait-il (1). D'ailleurs il consultait de son côté deux grands personnages de la cour de Russie et en recevait cette réponse « qu'il faudrait être fou pour conseiller pareille tentative au comte de Saxe. » Maurice lui-même, soit prudence, soit dégoût des fatigues et des déconvenues récemment essuyées, partageait cette opinion. « Je ne puis, écrivait-il, me risquer à de certaines démarches qui me donneraient du ridicule et me fatigueraient inutilement par l'ennui du séjour et par la longueur du voyage. Je vous dirai en outre que je ne suis pas du tout pressé de me marier, si je ne trouve toutes les convenances qui peuvent mettre les choses à couvert des événemens. » L'ennui du séjour, la longueur du voyage, qu'est-ce à dire? Maurice avait bien su s'ennuyer à Mitau, devait-il s'ennuyer davantage à Saint-Pétersbourg ou à Moscou? Ces mots se rapportent à un projet de Lefort, qui, pendant tout l'été de 1728, ne cessait de faire dire aux amis du comte de Saxe : « Tout va bien, nous réussirons, que le comte se tienne aux environs de Moscou (2) et soit prêt à venir ici au premier appel pour saisir l'occasion favorable. » En même temps il leur contait maintes anecdotes qui ne laissaient point de doute, à l'entendre, sur les sympathies de la princesse. « Le roi de Pologne ayant envoyé à Élisabeth un magnifique service de porcelaine (septembre 1728), une personne de son entourage lui dit : Voilà le premier présent que votre altesse ait reçu d'une tête couronnée. — C'est vrai, répondit-elle, mais j'au-

désirait pour Maurice. En 1727, Pierre avait treize ans, Élisabeth dix-neuf. Nous ne savons quelle est la personne désignée ici sous le nom de *la Sibin*. Il s'agit peut-être d'une fille du prince Dolgorouki, fort occupé alors à consolider sa faveur auprès du jeune souverain.

(1) *Zu sanguinisch.*

(2) Depuis la chute de Menschikof, le parti russe, vainqueur du parti allemand, avait fait transporter la cour à Moscou, pour marquer le retour aux vieilles traditions nationales.

rais mieux aimé que le roi m'en fît un autre. — Et lequel donc? — Un mari. » Un autre jour, au mois de décembre, un ami de Maurice, M. de Fréneuse, ayant écrit à une dame de la cour, Mme de Rame, pour la prier de sonder les dispositions de la princesse au sujet du comte de Saxe, la princesse se fit montrer cette lettre, prit plaisir à toutes les choses flatteuses qu'elle y trouva pour elle, puis manda le diplomate saxon et lui dit en présence de Mme de Rame : « Ne faites pas savoir au comte de Saxe que j'ai lu la lettre de son ami, mais écrivez-lui que je serai charmé de le voir. » Enfin les démarches de Lefort auprès du roi de Pologne devinrent si vives, si pressantes, que le roi, pour terminer l'affaire ou s'en débarrasser une bonne fois, dut signifier à son représentant le *memorandum* que voici :

« Le roi ayant ouï les différens rapports que son envoyé extraordinaire, le sieur Lefort, lui a faits au sujet d'un projet formé par quelques amis à la cour de Russie pour marier M. le comte de Saxe avec la princesse Élisabeth, et ayant fait attention, entre autres choses à ce que ces amis souhaitent que le comte se rende sur les lieux, et à ce que ledit sieur Lefort demande d'être instruit des sentimens de sa majesté sur ce projet, sa majesté a ordonné de lui faire savoir qu'elle ne s'opposera ni au projet en question, ni à ce que le comte de Saxe aille à Moscou, pourvu qu'elle puisse être assurée préalablement : 1° que la princesse Élisabeth veuille l'avoir pour époux, 2° que sa majesté le tsar y consente, 3° qu'on veuille et puisse procurer au comte un établissement convenable en Russie, et 4° qu'on n'exige pas du roi que sa majesté lui fasse elle-même un établissement qu'il ne dépend pas d'elle de lui procurer.

« Sa majesté ne pouvant consentir à ce que le comte de Saxe fasse encore, comme ci-devant, le galopin et l'aventurier, à moins d'être sûr de ces quatre conditions préliminaires, elle enjoint au sieur Lefort de bien recommander aux amis sus-mentionnés de l'éclairer avant toute chose là-dessus, lui défendant en même temps de rien avancer ou assurer, ou d'agir au nom de sa majesté pour faire réussir le mariage en question, avant d'être assuré des quatre points susdits. »

Ce curieux document est du 7 février 1729; six semaines après, le 21 mars, Lefort écrivait à Varsovie ces paroles vraiment inattendues après tant d'instances et d'enthousiasme : « La conduite irrégulière que la princesse tient depuis quelque temps, et qui se manifeste de jour en jour, semble avoir entièrement dégoûté les amis de son excellence le comte de Saxe de pousser son projet plus loin. La chose est si vraie que l'on n'est plus d'opinion qu'il faille renouer l'entrevue dont j'ai parlé ci-devant. Il paraît même que cette conduite engendre du mépris; les amis du comte disent qu'il n'y faut plus penser. » Encore une couronne qu'aurait pu lui donner le hasard et que le hasard emporte! Quelles furent les réflexions de Mau-

rice lorsque, douze ans plus tard, la princesse Élisabeth, poussée par Lestocq et le marquis de La Chétardie, s'empara si résolûment du trône de Russie avec ses deux cents grenadiers dont elle resta le capitaine (1)? Ni Lestocq ni La Chétardie n'auraient eu besoin de donner le signal de la révolution. Il est probable que cet acte hardi aurait devancé l'année 1741. Le duc de Biren n'eût pas été régent après la mort d'Anna Ivanovna (1740), la duchesse Anna n'eût pas été régente; les destinées de la Russie auraient suivi certainement un autre cours, et nous connaissons assez le cœur de Maurice pour affirmer que le règne d'Élisabeth n'eût pas été marqué par les cruautés qui lui impriment dans l'histoire une flétrissure éternelle. On aurait vu peut-être des tragédies d'un autre genre; qui l'eût emporté du généreux Maurice ou de la féroce Élisabeth? Ces *rêveries*, que l'imagination ne peut écarter tout à fait en présence de rapprochemens aussi extraordinaires, sont demeurées le secret du comte de Saxe. Il est impossible qu'un esprit si vif, si plein de ses souvenirs et toujours si porté aux aventures, n'ait point ressenti quelque émotion en assistant du sein de sa gloire aux honteux exploits de la femme qui aurait pu lui donner un empire. Nous n'en trouvons pourtant aucune trace dans ses lettres (2). Quels qu'aient pu être ses sentimens à cette époque, nous l'estimons heureux d'avoir été conduit par la fortune dans notre France du XVIII[e] siècle. Pendant qu'Élisabeth envoyait quatre-vingt mille infortunés en Sibérie, et parmi eux les plus dignes serviteurs de l'état, un Münnich, un Ostermann, Maurice, escaladant la brèche de Prague, donnait à nos soldats un chef digne de leur courage. Élisabeth arrêtait pour longtemps en Russie l'œuvre civilisatrice de Pierre le Grand; Maurice, au milieu de nos mœurs amollies, relevait toute une nation en ramassant l'épée de la France. Lequel des deux avait régné?

Tandis que Lefort combinait les projets de mariage dont nous venons de raconter la rupture soudaine au mois de mars 1729, Maurice avait fait une perte dont on aimerait à le voir plus profondément affligé. Sa mère était morte à l'abbaye de Quedlinbourg dans la nuit du 15 au 16 février 1728. D'après tous les biographes d'Aurore de Kœnigsmark, la vie de la pauvre femme fut abrégée par la douleur que lui causèrent les événemens de Courlande. Dédaignée par le roi, combattue sans cesse par Flemming, elle avait mis tout

(1) Voyez Ernest Hermann, *Geschichte des russischen Staates*, t. IV, p. 679.

(2) Nous savons seulement et nous raconterons plus tard que le comte de Saxe, pendant la campagne de 1741, ayant eu un congé pour aller à Moscou, y fut reçu magnifiquement par la tsarine Élisabeth. C'était au lendemain de la chute de Biren, duc de Courlande. Maurice, qui sollicitait l'appui de la tsarine pour la revendication de ses droits, n'obtint d'elle, malgré ce fastueux accueil, qu'une réponse insignifiante.

son espoir dans ce fils qu'elle aimait tant. C'était à lui de venger les Kœnigsmark. L'orgueil de la grande dame et l'affection de la mère comptaient également sur la prospérité prochaine de Maurice. Il allait l'atteindre, cette couronne, et quand les ennemis se dressaient pour la lui disputer, quel cri, sorti de son cœur, avait retenti au cœur de sa mère : « Soyez tranquille, madame! le vieux Kœnigsmark va revivre sous vos yeux! » Et tout cela, sauf l'héroïsme de Maurice, s'était évanoui comme une fumée. Aurore de Kœnigsmark en mourut. Sa dernière parole, nous l'apprenons aujourd'hui par les archives de Dresde, fut pour son fils bien-aimé. On lui avait dit que les plaintes de Maurice contre le roi et ses ministres avaient eu de perfides échos à Varsovie; une dernière fois encore, avant de mourir, elle essaie d'apaiser les ressentimens de son ennemi : « Si le comte de Saxe, écrit-elle à Flemming, s'est plaint comme on a voulu le dire, je supplie votre excellence de le pardonner à l'aiguillon de l'honneur et de l'ambition qui le piquait. » Et lui, que fait-il? Pourquoi n'est-il pas auprès du lit de mort de sa mère? Pourquoi la pauvre délaissée n'a-t-elle pas au moins son fils pour lui fermer les yeux? Maurice était en Hollande, occupé de je ne sais quelle affaire, lorsqu'il reçut le funeste message. Il partit pour l'Allemagne, sans beaucoup d'empressement, à ce qu'il semble, puisqu'il n'arriva que vers le milieu d'avril dans le lieu où reposait la dépouille mortelle de sa mère. Le mois suivant, il est à Danzig, puis à Berlin auprès du roi de Pologne, qui faisait une visite au roi de Prusse. M. de Weber nous fait remarquer ici avec complaisance que Maurice, pendant les fêtes de cette réception, se lia d'une étroite amitié avec le prince qui devait être un jour Frédéric le Grand, et qu'il étonna les Prussiens par sa force, son habileté à la chasse, son adresse à tous les exercices du corps... Et pas un mot de sa douleur et de ses regrets! Maurice ne pensait-il à sa mère qu'en ses heures de détresse? Faut-il croire décidément que, né pour la guerre et les aventures, l'oisiveté lui était plus pernicieuse qu'à tout autre?

L'oisiveté! c'est là le tourment de Maurice. En 1729, nous le retrouvons établi à Paris, cherchant à tuer le temps, occupé de toute espèce de riens, achetant des chiens de chasse pour le roi de Pologne, souvent aussi méditant sur l'art de la guerre, inventant des machines, ou se plongeant tête baissée dans ses rêveries. C'est à cette époque, au commencement de 1730, qu'il vit mourir Adrienne Lecouvreur. Il est inutile de rappeler ici quelle part la célèbre tragédienne avait occupée dans l'existence de Maurice. Le spirituel historien de la régence, Lémontey, nous dit que le comte de Saxe, au moment de son arrivée à Paris, avait en son héroïsme sauvage quelque chose des allures de Duguesclin, de celui que les dames du

XVe siècle appelaient *le Sanglier*. Quelle distance du XVe siècle au XVIIIe ! Le sanglier saxon, au milieu des reines du théâtre, est devenu un des types du mondain. Vainement son vieux général, le comte de Schulenbourg, lui a-t-il conseillé les vertus austères, l'amour de l'étude et la crainte de Dieu; vainement lui a-t-il répété ces paroles viriles : « Soyez irréprochable dans vos mœurs, et vous dominerez les hommes. » C'était trop demander au fils du roi Auguste et d'Aurore de Kœnigsmark. Avec cette nature à la fois active et rêveuse, demi-française et demi-germanique, comment eût-il pu résister aux séductions d'un monde où l'idée de Dieu était absente, où l'idée du devoir était bafouée? Les poètes chanteront ses faiblesses, Voltaire lui adressera la *Défense du Mondain,* « non-seulement comme à un mondain très aimable, mais comme à un guerrier très philosophe, qui sait... tantôt faire un souper de Lucullus, tantôt un souper de houssard (1), » et soixante ans après sa mort des plumes sérieuses glorifieront encore *la douce école* où les vertus sauvages du sanglier germanique se sont transformées à la française. « Sous l'enveloppe du Sarmate, Adrienne découvrit le héros et entreprit de polir le soldat... Comme au temps de la chevalerie, ses soins, sa tendresse, ses sages conseils, initièrent son ami aux connaissances aimables, aux vertus bienveillantes, aux mœurs choisies qui dans la suite le naturalisèrent Français autant que ses victoires. A sa douce école, l'Achille d'Homère devint l'Achille de Racine. Elle orna son âme sans l'amollir, et modéra ce qu'on remarquait d'extraordinaire et de singulier dans la tournure de ses idées. Elle lui fit connaître notre langue, notre littérature, et lui inspira le goût de la poésie, de la musique, de la lecture, de tous les arts, et cette passion du théâtre qui le suivit jusque dans les camps. On peut dire du vainqueur de Fontenoy et de sa belle institutrice, qu'elle lui avait tout appris, hormis la guerre qu'il savait mieux que personne et l'orthographe qu'il ne sut jamais (2)... »

Aimable et spirituelle apologie qu'on pourrait insérer à bon droit parmi les notes de la *Défense du Mondain.* Il y a pourtant le revers de la médaille, et, sans faire une homélie puritaine, il faut bien se demander comment de telles affections se dénouent. Est-il vrai que Maurice, à son retour de Courlande, allant chercher des consolations chez sa belle institutrice, y ait trouvé le comte d'Argental établi sur le pied de la plus parfaite intimité ? Comment croire ensuite à la réconciliation qui aurait suivi cette scène ? comment y croire ou comment l'apprécier ? Ces va-et-vient de la passion et de la va-

(1) Voltaire, lettre à M. le comte de Saxe en lui envoyant la *Défense du Mondain.*
(2) *Notice sur Adrienne Lecouvreur,* — Œuvres de Lémontey. 1829, t. III, p. 328-329.

nité, ces caprices, ces désordres, ce sacrifice perpétuel de la dignité au plaisir, c'est bien là une objection assez grave à l'optimisme mondain de Voltaire et de Lémontey. On a conté de tragiques détails sur la mort d'Adrienne Lecouvreur; un des plus douloureux, à mon avis, et celui dont personne ne parle, c'est l'indifférence de Maurice de Saxe, ou du moins l'espèce d'embarras qu'il éprouve entre le sentiment de sa douleur et le soin de sa dignité. Quand la pauvre Adrienne fut si odieusement traitée sur son lit funéraire, quand on lui refusa non-seulement des prières, mais une sépulture, quand on fut obligé de transporter son corps la nuit dans un fiacre, et que deux portefaix, guidés par un parent, allèrent furtivement lui creuser une fosse au milieu des chantiers, à l'extrémité déserte du faubourg Saint-Germain (1), était-ce donc à Voltaire que le comte de Saxe devait laisser le soin de protester contre le fanatisme de la loi? Ne se devait-il pas à lui-même, *ce mondain très aimable et ce guerrier très philosophe*, de mêler sa plainte, j'allais dire son cri, aux généreuses invectives du poète? On assure que sa seule protestation eut lieu vingt ans après, lorsqu'il ordonna en mourant que son corps fût consumé dans de la chaux vive; il semblait dire par là : luthérien de naissance, je suis hors la loi de ce pays, comme Adrienne pour d'autres causes; je ne veux pas être enfoui comme elle, par pitié, dans une fosse obscure et inhospitalière. Amer ressentiment, ou plutôt outrage mérité à une loi inique! On aimerait mieux cependant que le comte de Saxe n'eût pas attendu si longtemps pour venger Adrienne; on aimerait mieux qu'il l'eût protégée à l'heure du péril et de la honte; mais il faut que ces aventures-là finissent toujours de même et que le mot de Pascal se justifie : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. »

Adrienne Lecouvreur était morte le 20 mars 1730. Pendant une grande partie de cette année, nous rencontrons Maurice dans les cours d'Allemagne, non pas errant comme une âme en peine, mais cherchant les distractions et les plaisirs. Le voici à Munich, à Dresde, à Mühlberg, à ce somptueux camp de Mühlberg où le roi de Pologne, du 30 mai au 29 juin, reçut si magnifiquement les princes de l'empire (2). Il y revoit le prince royal de Prusse, et le héros futur

(1) A l'endroit où se trouve aujourd'hui l'angle sud-est des rues de Grenelle et de Bourgogne.

(2) Cette fête laissa de brillans souvenirs dans les cours du XVIII[e] siècle. En janvier 1739, à l'occasion d'un bal extraordinaire qui se préparait aux Tuileries et qui allait coûter des sommes énormes, le duc de Luynes consigne en ses mémoires ce qu'on vient de lui raconter au sujet du grand carrousel donné en 1662 par Louis XIV. Cette histoire du grand carrousel où Colbert joue un rôle fort curieux a pour but de prouver que certaines dépenses faites à propos peuvent être très productives. Le carrousel

de la guerre de sept ans s'y entend à merveille avec le futur vainqueur de Fontenoy. Il revient passer l'hiver en France; puis de mois en mois, tant l'oisiveté est insupportable à cette nature de feu, on le voit courir de Paris à Dresde et de Dresde à Paris. Une de ses préoccupations pendant l'année 1731 se rapporte à une danseuse de l'Opéra, M[lle] Sallé, qui devait paraître à Dresde dans un opéra du célèbre compositeur Hasse. Fera-t-elle le voyage avec Maurice? Grande affaire, où le tacticien, *à vaincre accoutumé*, fut battu cette fois bel et bien; mais n'est-ce pas assez d'indiquer en passant les misères d'une existence sans but? Mieux vaut le suivre quand il se retrouve lui-même, quand la maladie l'arrache aux voluptés et le rend aux méditations sérieuses. Vers la fin de l'année 1732, au retour d'un voyage à Dresde, il est pris d'une fièvre violente qui met ses jours en danger. Que faire pendant les longues nuits de la convalescence? Le sommeil a fui sa paupière; cloué sur son lit, il faut bien qu'il pense, qu'il rêve, et alors cet art de la guerre, son premier amour, se représente à son imagination, avec ses difficultés, ses problèmes, ses périls enivrans, ses promesses plus enivrantes encore. Il prend la plume et coordonne ses *Rêveries*. Ce sont des *rêveries* en effet, rêveries d'un soldat et d'un capitaine, rêveries de l'intelligence la plus positive et de la plus audacieuse ambition. Sous les détails techniques, on y sent partout *le long espoir et les vastes pensées*. Maurice n'est plus le gentilhomme désœuvré gaspillant sa vie à plaisir, c'est le chef qui organise une armée pour je ne sais quelle expédition mystérieuse. Il a son idéal, et il l'applique. « Toutes les sciences, s'écrie-t-il, ont des principes et des règles; la guerre seule n'en a point. » Ces principes, ces règles, il essaiera de les formuler dans son livre, comme il serait heureux de les démontrer dans l'action. Point de routine, c'est la première loi. Est-ce donc qu'il est permis d'innover témérairement dans un art si difficile, après tant de génies inspirés et de

de 1662, qui devait coûter au roi un million, lui avait rapporté beaucoup plus d'un million, tous les frais étant couverts. Le duc de Luynes ajoute : « Le roi Auguste donna, il y a environ dix ans, une fête militaire encore plus magnifique que celle dont je viens de parler; c'était un camp de paix à Mühlberg, près de Dresde. Ce camp lui coûta 33 millions. Il y avait plus de trente mille hommes de troupes. Les deux derniers jours, le roi donna à manger à toute l'armée. Le roi de Prusse y était et fut fort étonné de sa magnificence extraordinaire; il demanda au roi de Pologne comment il pouvait faire. Le roi Auguste tira un ducat de sa poche et lui dit : « Si vous aviez ce ducat, vous le garderiez, et moi je le donne; il me revient cinq ou six cents fois dans ma poche. » — *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV*, 1735-1758, t. II, p. 334, Paris 1860. — Excellent principe, pourvu qu'on l'applique avec le génie d'un Colbert; il serait périlleux de l'interpréter à faux. Les prodigalités du roi Auguste ont ruiné la Saxe et la Pologne; les économies du père de Frédéric le Grand n'ont pas été inutiles à l'accroissement de la Prusse.

glorieuses expériences? Non certes; il faut respecter l'usage, car l'usage a souvent une illustre origine. N'oubliez pas cependant que les usages s'altèrent, se confondent, parce que nous n'en savons pas toujours le véritable sens, et que les esprits créateurs d'où ils émanent ont rarement livré leurs secrets. « Gustave-Adolphe a créé une méthode que ses disciples ont suivie, et ils ont fait tous de grandes choses. Depuis ce temps-là, nous avons dérogé successivement, parce que l'on n'avait appris que par routine. De là vient la confusion des usages, où chacun a ajouté ou retranché... J'approuve la noble hardiesse du chevalier de Folard, qui a été le seul qui ait osé franchir les bornes des préjugés. Rien n'est si pitoyable que d'en être l'esclave; mais il va trop loin : il avance une opinion qui détermine le succès sans faire attention que ce succès dépend d'une infinité de circonstances que la prudence humaine ne saurait prévoir. Il suppose toujours les hommes braves sans faire attention que la valeur des troupes est journalière, que rien n'est si variable, et que la vraie habileté d'un général consiste à savoir s'en garantir par les dispositions, par les positions, et par ces traits de lumière qui caractérisent les grands capitaines. Peut-être s'est-il réservé cette matière, qui est immense; peut-être aussi n'y a-t-il pas fait attention. C'est pourtant de toutes les parties de la guerre la plus nécessaire à étudier. » Quant à lui, dans ces pages rapides, il tâchera d'être complet. Deux livres composent son manuel et correspondent exactement aux divisions naturelles de la *mécanique de la guerre*; l'un traite *des parties de détail*, l'autre *des parties sublimes*.

On n'attend pas de nous l'analyse et encore moins la critique des *Rêveries* du comte de Saxe. C'est aux gens de l'art à commenter ce curieux ouvrage et à en marquer la place dans la littérature militaire. Il a été trop exalté par les uns, trop rabaissé par les autres. Celui-ci ne craint pas d'affirmer que les *Rêveries* attestent un écrivain militaire du premier ordre; celui-là n'y voit que « la boutade d'un homme de génie, *une bluette* de grand seigneur, enfin un opuscule bien au-dessous de la réputation que des adulateurs ont faite à Maurice de Saxe en le saluant du titre d'auteur. » Un juge compétent, M. de La Barre Duparcq, s'élève à la fois contre ces éloges sans mesure et ces blâmes sans justice; il admire la sagacité, le bon sens pratique, fruit d'une longue expérience, qui décorent maintes pages du livre. M. de La Barre Duparcq aurait pu conclure plus favorablement encore d'après le commentaire qui précède son jugement; n'y a-t-il que du sens pratique et de la sagacité dans un ouvrage écrit sous l'impression de la fièvre et où l'auteur a devancé quelques-unes des conceptions du vainqueur d'Arcole et de Rivoli? N'est-ce pas lui qui a proclamé ce principe « que tout le secret de

la guerre est dans les jambes, » principe, ajoute M. Duparcq, dont l'empereur Napoléon a fait de si merveilleuses applications? N'est-ce pas lui qui a révélé ce fait, démontré aujourd'hui de nouveau par nos dernières guerres de Crimée et d'Italie, à savoir que la grande arme, l'arme terrible, victorieuse, c'est la baïonnette, et non pas la poudre ou le plomb? « En tirant, on fait plus de bruit que de mal, et on est toujours battu... La poudre n'est pas si terrible qu'on le croit... J'ai vu des salves entières ne pas tuer quatre hommes, et je n'en ai jamais vu, ni personne, je pense, qui ait causé un dommage assez considérable pour empêcher d'aller en avant et de s'en venger à grands coups de baïonnettes et de fusils tirés à brûle-pourpoint. C'est là où il se tue du monde, et c'est le victorieux qui tue. » N'est-ce pas lui qui a protesté contre l'emploi des armées trop nombreuses, préférant cinquante mille hommes à cent mille, comme plus faciles à remuer, à tenir dans la main, à porter rapidement d'un point à un autre (1)? « Ce ne sont pas les grandes armées qui gagnent les batailles, ce sont les bonnes. » N'est-ce pas lui enfin, qui, sans négliger les détails, a toujours mis au-dessus de tout — l'art de camper, l'art de se mouvoir, c'est-à-dire l'action, et encore l'action, et toujours l'action?

Quoi qu'il en soit, ce qui nous intéresse ici bien autrement que le capitaine, c'est l'homme, c'est l'esprit ardent et songeur, c'est le duc détrôné de Courlande qui continuera pendant le reste de sa vie à poursuivre son royaume imaginaire. Les écrivains qui ont jugé les *Rêveries* du comte de Saxe comme un livre simplement technique n'étaient pas au vrai point de vue. Ce bréviaire du chef d'armée est surtout le commentaire des événemens de Courlande. On ne le comprendra tout à fait, j'ose le dire, qu'après la lecture des faits inconnus jusqu'ici et révélés par les archives saxonnes. Pourquoi ce chapitre intitulé : *Description de la Pologne et projet de guerre pour une puissance qui se trouverait dans le cas de faire la guerre à cette république?* Pourquoi cette manière si vive d'intervenir à tout propos, de se mettre lui-même en scène, de dire : *Je ferais,* et bientôt ensuite *je ferai?* Pourquoi ces affirmations qui ressemblent à des bravades? « La conquête de toute la Pologne serait l'affaire de deux campagnes et ne coûterait pas un sou. » Il s'exprime encore au conditionnel; un peu plus loin, il parle des fortifications en palissades dont les bois de la Pologne lui fourniraient les matériaux, et aussitôt l'y voilà installé. Ce n'est plus un projet; il est à l'œuvre, il combat, il défie l'ennemi, la Pologne, l'Europe

(1) Il s'agit pour lui, bien entendu, des armées d'opération; la nécessité des réserves est hors de cause.

entière. « Une fois établi dans ces postes, comme je ne vois aucune difficulté de pouvoir le faire, je me moque de tous les alliés de la Pologne et de tous ceux qui voudraient entreprendre de la secourir. Ce n'est au reste ni l'affaire des Tartares, ni celle des Turcs; il faudrait pour cela toutes les forces et les richesses de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Ainsi lancé à fond de train, rien ne l'arrête. Il y a là un *crescendo* d'imagination comme dans les projets de Pichrocole ou de la laitière : « J'ai dit qu'il ne fallait que quarante-huit mille hommes pour soumettre la Pologne. Qui est-ce qui m'empêcherait, quand j'y serais établi, d'en avoir cent mille? Le pays ne les fournirait-il pas? ou ne saurait-il les entretenir? Craint-on de n'en pouvoir faire la levée? On me dira peut-être : « Mais ce sont des Polonais! » comme si un homme n'était pas un homme. Il n'y a que la discipline et la manière de mener les hommes qui y fait. Et, comme j'ai déjà dit, ceux qui croient que les légions romaines étaient toutes composées de Romains de Rome même se trompent fort : elles l'étaient de toutes les nations; mais la discipline était la même, et parce qu'elles étaient bonnes, cette discipline et cette manière de combattre, toutes les troupes étaient bonnes, surtout lorsqu'elles étaient menées par d'habiles chefs. » Avec ces cent mille hommes, Polonais et autres, il braverait l'Europe conjurée. Comment ne pas retrouver ici le duc détrôné de Courlande toujours préoccupé de prendre sa revanche contre la république de Pologne?

Il y a autre chose encore dans les *Rêveries* du comte de Saxe. On connaît la jolie pièce de Voltaire sur la science des Eugène et des Maurice. Le poète a vu chez son libraire un ouvrage nouveau qui portait ce titre singulier : *la Tactique*. Qu'est-ce que cela? D'où vient ce nom? D'un mot grec qui signifie le grand art, l'art par excellence. Ah! sans doute il y trouvera le secret de prolonger la vie, de la rendre facile et douce. Livre divin! il l'ouvre, il le dévore...

Mes amis! c'était l'art d'égorger son prochain.

Si Maurice n'avait enseigné que l'art d'égorger son prochain, il eût écrit un manuel de tactique comme celui dont plaisantait Voltaire. Ce serait le livre du capitaine et rien de plus. Les *rêveries* de l'auteur seraient incomplètes, puisque l'une des chimères de son esprit n'y aurait laissé aucune trace. Maurice n'aspirait pas seulement à vaincre, à conquérir; il aura aussi, nous le verrons plus tard, l'ambition de fonder un empire, de créer une nation. Tous les grands tacticiens ont un penchant instinctif à s'occuper d'organisation sociale. L'habitude de remuer des bataillons éveille naturellement l'idée de régler les sociétés humaines. Vauban, en plein XVIIe siècle,

a été le plus hardi des réformateurs, et Catinat, dans ses méditations silencieuses, avait prédit la révolution (1). Sans être un réformateur à la Vauban, sans avoir en aucune manière la prévoyance de Catinat, Maurice a ses projets socialistes, projets étranges, où se reconnaît beaucoup moins un bienfaiteur de l'humanité qu'un chercheur d'empires, un fondateur de peuples. C'est alors qu'il écrit ces lignes : « Après avoir traité d'un art qui nous instruit avec méthode à la destruction du genre humain, je vais tâcher de faire connaître les moyens auxquels on pourrait avoir recours pour en faciliter la propagation. Il n'y a sorte de choses dont on ne s'avise lorsqu'on n'a rien à faire : on réfléchit sur les plus élevées ainsi que sur les moindres. La diminution extraordinaire dans le monde depuis Jules César a souvent attiré mon attention. Il est certain que les peuples innombrables qui habitaient l'Asie, la Grèce, la Scythie, la Germanie, les Gaules, l'Italie et l'Afrique, ont disparu à mesure que la religion chrétienne s'est étendue en Europe et la mahométane dans les autres parties du monde. Cette diminution va toujours en augmentant. Il y a environ soixante ans que M. de Vauban fit le dénombrement des habitans de la France; il en trouva vingt millions. Il s'en faut bien que ce nombre y soit à présent. »

Maurice commet ici de singulières erreurs; c'est l'esclavage qui avait dépeuplé le monde, et c'est le christianisme qui l'a régénéré. Si les vingt millions de Français comptés par Vauban ne se retrouvaient plus en 1732, est-ce donc à la sévérité chrétienne du XVIIIe siècle qu'il faut attribuer cette déchéance? Priviléges des castes, iniquité des lois, corruption des mœurs, voilà, sous des formes qui varient suivant les époques, les causes constantes du dépeuplement des états. Or, en se trompant ainsi sur le principe du mal, Maurice devait se tromper bien plus gravement encore sur le remède. Le christianisme et le mahométisme, suivant ce réformateur, contribuent également à paralyser le rôle social de la compagne de l'homme, l'un en prononçant l'indissolubilité du mariage, l'autre en permettant la pluralité des femmes. « Il faudrait, dit-il, établir par les lois qu'aucun mariage à l'avenir ne se ferait que pour cinq années, et qu'il ne pourrait se renouveler sans dispense, s'il n'était né aucun enfant pendant ce temps. » Il ajoute, il est vrai, que les époux dont l'union aurait été féconde et renouvelée trois fois de suite seraient désormais inséparables. Après quoi il s'écrie intrépidement : « Tous les théologiens du monde ne sauraient prouver

(1) C'est Saint-Simon qui nous a révélé ces pensées de Catinat : « Il voyait tous les signes de destruction, et il disait qu'il n'y avait qu'un comble très dangereux de désordre qui pût enfin rappeler l'ordre dans ce royaume. » *Mémoires de Saint-Simon*, chapitre 321.

l'impiété de ce système. » On croit presque entendre le cri du Cid défiant les Castillans et les Maures : théologiens de l'Europe chrétienne et de l'Asie musulmane, voilà le cartel du comte de Saxe.

Si le saint-simonisme anticipé de l'auteur des *Rêveries* n'a pas droit à l'honneur d'une réfutation, il mérite pourtant d'être signalé comme un des traits caractéristiques de sa physionomie. Maurice est persuadé qu'une législation établie sur ces principes « fonderait une monarchie redoutable à toute la terre. » Et cette monarchie, si l'occasion lui était offerte, pourquoi ne serait-ce pas la sienne? Quelque peuple que ce puisse être, cette loi miraculeuse le transformera. Son système lui est si cher qu'il se livre à toute sorte de calculs pour s'en démontrer à lui-même l'efficacité infaillible. Il suppute, de génération en génération, toutes les chances d'accroissement dans son royaume d'utopie. Il prévoit les résultats de chaque union quinquennale, il additionne, il multiplie, et arrive à ce résultat, qu'un million de femmes, dont chacune donnerait le jour à six enfans, et dont les enfans à leur tour suivraient l'exemple de leurs mères, auront produit en cent quatre-vingts ans neuf cent soixante-dix-huit millions d'âmes. Il ajoute avec la joie sereine du législateur qui se complaît d'avance dans son œuvre : « Ce chiffre est énorme; lors même qu'on en retrancherait les trois quarts, il serait prodigieux. » N'est-ce pas déjà le rêveur qui voudra rassembler un jour tous les Juifs de l'Europe et les transporter dans les contrées incultes de l'Amérique, pour en faire une nation puissante dont il sera le monarque?

« J'ai composé cet ouvrage en treize nuits. J'étais malade; il pourrait donc bien se ressentir de la fièvre que j'avais. Cela doit m'excuser sur la régularité et l'arrangement, ainsi que sur l'élégance du style. J'ai écrit militairement et pour dissiper mes ennuis. Fait au mois de décembre 1732. » Ces mots, tracés de la main de Maurice, se lisent sur l'un des deux manuscrits des *Rêveries* que possède la bibliothèque de Dresde. L'auteur, comme on voit, ne demande grâce que pour la composition et le style; quant aux idées, il est prêt à les soutenir, et si elles sentent quelquefois la fièvre, c'est une fièvre qui a duré toute sa vie.

A peine rétabli, le comte de Saxe veut porter lui-même ce manuscrit à son père. Il arrive à Dresde le 12 janvier 1733. Le roi était parti la veille pour Varsovie; trois semaines après, on reçut la nouvelle de sa mort. On sait que le prince royal Frédéric-Auguste, devenu électeur de Saxe par droit de naissance, hérita aussi de la royauté d'Auguste II, grâce à de pauvres intrigues que soutenait l'empereur d'Allemagne. On sait également que cette élection du nouveau roi de Pologne, faite au détriment de Stanislas Leczinski,

beau-père de Louis XV, amena une guerre entre la France et l'empire. Quelle va être la situation de Maurice? Son devoir d'officier supérieur l'appelle sous les drapeaux de la France, les liens du sang lui indiquent sa place auprès du roi son frère. Tous les historiens du comte de Saxe affirment que le roi de Pologne lui offrit le commandement de son armée, et que le comte aima mieux nous rester fidèle. M. de Weber ne trouve aucune trace de cette proposition du roi dans les archives saxonnes; s'il reconnaît qu'en cette année 1733, et avant l'ouverture des hostilités, une mésintelligence assez vive éclata entre les deux frères, il l'explique par un nouvel incident des affaires de Courlande. En signant un traité avec la Russie (10 juillet), le roi de Pologne s'était engagé à maintenir l'intégrité du duché de Courlande, avec ses droits et franchises, tant sous le duc régnant que sous ses successeurs régulièrement élus, et le nom de Maurice n'avait pas même été prononcé dans les négociations auxquelles ce traité donna lieu. Le duc de Biren, candidat présumé, offrait pourtant de se retirer devant Maurice; le roi de Pologne, jaloux de faire sa cour à l'impératrice Anna Ivanovna, dont les prédilections pour Biren commençaient à se déclarer, n'accepta point ce refus et sacrifia Maurice. M. de Weber semble croire que ce procédé du roi rejeta tout naturellement le comte de Saxe dans les rangs de l'armée française, c'est-à-dire, en d'autres termes, que Maurice n'eut pas à opter entre son pays d'adoption et son pays natal. La conduite du roi de Pologne ne serait-elle pas plutôt une punition infligée à Maurice? Maurice a préféré la France à la Saxe, la Saxe se venge : tel est l'enchaînement des choses. Pour moi, je n'ai aucun doute à ce sujet lorsque je vois Maurice, en 1734, après un fait d'armes éclatant, réclamer au duc de Noailles, son chef, la récompense qui lui est due, et rappeler ses titres en ces termes : « J'ai moins consulté les devoirs du sang et ceux de mes intérêts que ceux de l'honneur qui m'attachent au service du roi (1). » Les devoirs du sang, ses intérêts en Courlande, lui conseillaient d'accepter le commandement des troupes saxonnes; l'honneur lui disait de rester en France. C'est l'honneur seul qu'il a écouté.

La France, unie à l'Espagne et à la Sardaigne, avait donc déclaré la guerre à l'empire. Une armée passe le Rhin sous les ordres du maréchal de Berwick. Maurice est un de ses lieutenans et prend part au siége de Kehl. C'est là, dans les tranchées de la citadelle, qu'il se trouve pour la première fois en face de ces troupes allemandes où s'était illustrée sa jeunesse. La prise de Kehl termine

(1) *Lettres et Mémoires choisis parmi les papiers originaux du maréchal de Saxe*, 6 vol. Paris 1794. Voyez tome Ier, p. 9.

cette rapide campagne. L'année suivante, il reparaît à son poste, d'abord sous le comte de Belle-Isle, ensuite sous le duc de Noailles. Le prince Eugène, chargé de gloire et d'années, est dans les rangs ennemis; on dirait que le génie de Maurice fait explosion au choc de son vieux général. Il débute par un trait de maître. Eugène avait coupé l'armée française et la menaçait des deux côtés; Maurice le déloge, lui prend son camp, opère la jonction des corps, sauve l'armée tout entière. Quelle verve quand il raconte la première charge! « Rien ne fut plus fier que ce moment-là. » Et lorsqu'il annonce au duc de Noailles la position imprenable où il vient de s'enfermer pour débloquer Berwick et obliger Eugène à la retraite : « Monsieur, je me suis accommodé comme dans une boîte, et je me crois imprenable... Vous pouvez affirmer à M. le maréchal que, s'il veut, je serai demain à six heures du matin au-delà d'Ettlingen, prêt à lui ouvrir les barrières. » Établi cinq jours après dans le camp même d'où le prince Eugène nous tenait en échec, il a le droit d'écrire au duc de Noailles :

« Au camp de Graben, le 9 mai 1734.

« Monsieur, quoique les belles actions parlent d'elles-mêmes, je me trouve dans le cas d'être obligé de me louer moi-même. Je n'ai ni parens, ni amis à la cour, et une fausse modestie dégénère en stupidité. Vous ne sauriez douter, monsieur, que je ne serve le roi uniquement par honneur. La fortune m'a favorisé; j'ai eu le bonheur de faire une action d'éclat qui est de la dernière importance pour l'avantage et la gloire des armes du roi. Sans moi, l'on aurait peut-être vu périr inutilement la plus belle partie des troupes, et peut-être aurait-on été contraint de se retirer. Le prince Eugène fuit et tout cède à la gloire de vos armes. C'est moi qui vous en ai frayé le chemin; c'est moi qui ai trouvé les moyens de pénétrer dans des lieux inaccessibles, qui ai disposé les troupes, qui ai attaqué, conduit et vaincu à la tête de vos grenadiers,... en m'exposant à des périls qui font encore frémir ceux qui en ont été les témoins. Vous ne sauriez mieux faire, monsieur, que de récompenser les belles actions, parce que ces récompenses donnent de l'émulation. Il y a quatorze ans que j'ai l'honneur d'être au service du roi en qualité de maréchal-de-camp; j'en ai près de quarante, et je ne suis pas d'espèce à être assujetti aux règles et à vieillir pour parvenir aux grades... Si vous y ajoutez le titre d'étranger, vous trouverez des raisons suffisantes pour m'avancer et pour porter le roi à m'accorder cette grâce, en y ajoutant l'agrément qui met le prix aux choses.

La récompense qu'il sollicitait avec cette franchise militaire ne tarda point à venir : au mois d'août 1734, Maurice était nommé lieutenant-général des armées du roi. Il rendit encore des services pendant la campagne de 1735; il eut surtout l'occasion de voir de près l'impéritie des généraux en chef. Avec quelle amertume il s'en

plaint au duc de Noailles! « Je vous entretiendrais, monsieur, du nombre des fautes que nous avons faites, s'il était nécessaire de démontrer la misère de notre conduite. » Il savait bien par expérience ce que valaient nos soldats, il avait vu briller l'épée de la France au soleil des batailles, et il souffrait de la voir en des mains inhabiles. Ah! qu'il est impatient de pouvoir enfin la saisir!

L'heure n'est pas venue encore; il faut traverser une nouvelle période de désœuvrement et d'ennuis. Un armistice est signé le 5 novembre 1735 entre les parties belligérantes, et des négociations sont ouvertes qui amèneront la paix du 3 octobre 1736. Maurice recommence à errer de Paris à Dresde. Il se réconcilie avec le roi son frère, et passe auprès de lui l'hiver qui suit la conclusion de la paix. C'est là qu'il apprend la mort du vieux duc de Courlande (4 mai 1737). Il essaie encore de maintenir ses droits; il veut empêcher du moins la prescription et réserver les chances de l'avenir. Voici ce qu'il écrit aux députés des états de Mitau après leur avoir exprimé ses sentimens de condoléance sur la mort du vieux duc et les embarras de la crise prochaine : « Vous aviez prévu cette triste situation, et vous avez fait en ma faveur une élection éventuelle qui devrait avoir son effet à présent, si la fatalité n'était inséparable des choses humaines... Quant à moi, je me flatte que vous me rendrez assez de justice pour croire que je me ferais une félicité de mourir en combattant pour vous, s'il était question de combattre. Ce serait m'acquitter en quelque façon de ce que je vous dois. » On sait que le duché de Courlande fut donné alors, sous l'influence d'Anna Ivanovna, impératrice de Russie, à un aventurier d'un autre genre, à ce paysan courlandais devenu duc de Biren, qui plus tard gouverna les Moscovites comme régent de l'empire, et, précipité du souverain pouvoir par Élisabeth, fut exilé en Sibérie. Ne semble-t-il pas que le duché de Courlande porte malheur aux concurrens de Maurice? Biren ira retrouver dans les neiges la tombe de Menschikof.

Cependant le comte de Saxe est revenu à Paris dans l'automne de 1737, et l'on ne devinerait jamais à quels emplois va le réduire l'oisiveté. Auguste III, très curieux des nouvelles de Paris et continuant en cela des traditions de famille, trouvera dans Maurice un chroniqueur officiel. Oui, voilà le futur vainqueur de Fontenoy devenu collecteur d'anecdotes au service de la cour de Dresde. Il remplira ainsi ses loisirs, ce souverain sans couronne, ce général sans armée; il recueillera les on-dit, il répétera les scandales, il sera l'écho de la cour et de la ville. Les deux bourgeois de Paris, greffiers des rumeurs publiques, l'avocat Marais et l'avocat Barbier, ne savaient pas que le duc de Luynes s'était donné la même besogne dont ils s'acquittaient si minutieusement; combien ils eussent été

plus fiers encore en apprenant que le duc-élu de Courlande et de Sémigalle leur faisait concurrence! Et ce n'était pas le roi de Pologne qui avait imposé cette tâche à son frère; Maurice l'avait choisie lui-même. « Mon chroniqueur est mort, lui écrit un jour Auguste III, veuillez m'en trouver un parmi les lettrés de Paris. » — « Eh! vive Dieu! ce sera moi, » répond le disciple d'Adrienne Lecouvreur. — Il y met pourtant ses conditions; voyez ce billet du 5 décembre 1737 adressé au comte de Brühl, premier ministre du roi de Pologne :

« Lundi prochain, qui sera le 9, je commencerai à envoyer à votre excellence les nouvelles de Paris. Je les écrirai moi-même, mais j'ai bien des conditions à faire. Premièrement, je veux être lu, car je ne veux pas en être pour mon écriture, mon encre et mon papier, et si personne ne me lit, je veux au moins que ce soit Pétrouchon, à qui je vous prie de faire mes complimens.

« Mes nouvelles seront adressées au roi, mais elles seront sans signature; ainsi il n'y aura pas de réponse à me faire. Je veux que le roi les lise, et après lui la reine, après quoi votre excellence les livrera à qui il lui plaira. La reine en tiendra le cas secret et ne fera que s'en confesser une fois l'an à Pâques. Je mettrai cependant un manteau aux choses, qui à la vérité pourrait bien n'être qu'un manteau d'été, c'est-à-dire de gaze; mais d'envoyer des nouvelles de Paris et de ne pas dire des folies, autant vaudrait-il se taire. Votre excellence reconnaîtra aisément à tout ce que j'exige là le caractère babillard des gazetiers. »

Le directeur des archives saxonnes, placé à la source des renseignemens, aurait dû nous donner ici quelques détails sur ce Pétrouchon, qui ne sait pas encore lire, on va le voir, et que Maurice réclame gaîment pour lecteur, à défaut du roi et de la reine. Il savait bien qu'il n'aurait pas besoin de recourir à Pétrouchon. Les conditions du gazetier babillard furent acceptées avec reconnaissance. « Votre excellence, lui répond le comte de Brühl, peut être sûre que le roi lira toujours le premier votre feuillet, et après lui la reine, — excepté les cas où le manteau d'été dans lequel vous prétendez envelopper certaines particularités et expressions trop gaillardes ne suffirait pas pour des oreilles modestes. Après cela, vos nouvelles, monseigneur, amuseront aussi vos autres amis, et pour peu qu'elles soient intéressantes, elles trouveront assez de lecteurs, — jusqu'à Pétrouchon, quand il aura appris à lire. » Cette réponse du comte de Brühl est accompagnée d'un *post-scriptum* du roi : « Si aux particularités divertissantes il se trouvait ajouté quelquefois des anecdotes de la cour où vous êtes, et qui eussent influence dans les affaires, ce ne serait que mieux. » Tel est donc le programme du conteur : particularités divertissantes, nouvelles de cour, indications politiques. Nous ne savons si l'on publiera un jour les chro-

niques parisiennes du maréchal de Saxe ; en attendant, nous pouvons en offrir une page à nos lecteurs. C'est une curiosité qui a son prix. Il s'agit des prétentions du duc de Richelieu, gouverneur du Languedoc, et de la leçon qui lui fut gaillardement donnée par un simple chanoine. La bouffissure insolente déconcertée par l'esprit et l'aplomb d'un homme du midi, voilà un tableau bien français. Le plaisir que prend Maurice en le dessinant à la plume est aussi un trait de caractère.

« M. de Richelieu essuie dans son gouvernement de Languedoc de petites mortifications qu'il s'attire peut-être un peu plus qu'il ne faudrait. On nous conte ici qu'il y exige à son passage tous les honneurs qu'eût pu exiger en sa place son fameux grand-oncle Armand, de si glorieuse mémoire : salves d'artillerie, premières visites, harangues, *Te Deum*. Il ne vit plus que de ces friands morceaux-là. Il avait demandé à je ne sais quel chapitre, sur son passage, harangue et *Te Deum*. Un vieux singe de chanoine se chargea de tirer d'affaire son chapitre, qui supportait cette semonce altière très impatiemment. Il vint à la tête de ses confrères comme pour haranguer. M. de Richelieu les reçut gravement. Les révérences faites et rendues, et le silence imposé, au lieu de harangue, le vieux prêtre dit au gouverneur : « Monseigneur, comment se porte le roi ? » L'autre, ébahi d'une question si familière, ne sonna mot. « Monseigneur, recommence le harangueur, nous vous prions de nous dire comment se porte le roi? » Le duc n'y sut autre chose que de dire brusquement : « Fort bien. Après ? — Messieurs, dit le chanoine aux autres, vous entendez les bonnes nouvelles qu'on nous donne de la santé du roi; allons, pour en rendre grâces à Dieu, chanter un *Te Deum* où, je crois, M. le gouverneur voudra bien assister. » Il y assista en effet, de peur de pis, et l'on fit ainsi danser M. le vaniteux, bien que les violons ne jouassent pas pour lui. Il n'a osé, depuis cet endroit-là de sa marche, demander des *Te Deum*. »

Cette page fait désirer la suite. Pourquoi le gardien des archives de Dresde se borne-t-il à éveiller ainsi notre curiosité ? Il le dit expressément : c'est que le manteau d'été, le manteau de gaze promis par le chroniqueur dissimule trop peu, dans cette correspondance royale, les scandales de la ville et de la cour au temps de Louis XV.

Laissons donc le duc détrôné de Courlande continuer à tromper ses ennuis en rédigeant des historiettes libertines. N'est-il pas pour quelque temps encore le septième convive du souper de Candide? Charles-Édouard, après la chute de ses espérances, cherchera un étourdissement dans l'ivresse; Théodore, roi de Corse et de Capraja, sera conduit à l'hôpital par la fainéantise; Maurice de Saxe gaspille sa vie dans les plaisirs, et, malheureux de sa force inoccupée, tourmenté par son génie sans emploi, il finit, à ce moment

de sa vie aventureuse, par devenir une sorte de Tallemant des Réaux. Ne dirait-on pas qu'il veut faire rougir la Fortune de l'indignité où elle le réduit? C'est le motif invoqué par Machiavel, lorsque, dans sa misérable villa de San-Casciano, déchu de son rôle politique et de sa généreuse ambition, il ne craint pas de s'attabler avec les rustres du grand chemin. Mais le soir, après ces journées honteuses, il l'a dit lui-même en termes pleins de grandeur, Machiavel jette là ses habits souillés de boue, et, vêtu de son costume de cour, il entre en son cabinet d'étude, au milieu de ses livres, en présence des sublimes esprits d'Athènes et de Rome, comme un ambassadeur dans un conseil de rois. Ainsi a fait Maurice aux heures de réveil moral, et cette inspiration l'a sauvé. Il lit Polybe, il y découvre sur plusieurs points la justification de ses *Rêveries*, il s'exalte à l'idée des grandes choses que sut accomplir la discipline romaine; un esprit viril le soutient et le redresse. Ces lectures fécondes que lui conseillait Schulenbourg le préservent des derniers excès; il s'en moquait naguère, il en sent aujourd'hui la vertu, et il en gardera la mémoire lorsque, prenant pitié de la condition du soldat en temps de paix, il se montrera si ardent à instituer des bibliothèques militaires. Le travail, la nécessité du travail continu, qui en a parlé plus pertinemment que ce désœuvré? C'est ainsi qu'il a relevé le niveau moral des armées de la France dans une époque de mollesse; c'est ainsi qu'il s'est trouvé prêt lui-même pour les occasions glorieuses. En 1740, la mort de l'empereur Charles VI est le signal d'une guerre européenne; Maurice reparaît sur les champs de bataille, et s'il cherche encore sa couronne de Courlande « dans *le brouillamini général*, » comme il l'écrit gaîment au comte de Brühl, c'est lui-même surtout qu'il cherche, c'est lui-même qu'il trouvera. Qu'importe que sa chimère lui échappe toujours? Il sera l'homme de Prague, de Raucoux, de Lawfeld, l'homme qui, animé de l'esprit de la vieille France et le réveillant parmi nous, laissera comme une excitation et comme un noble héritage à la France nouvelle le souvenir de Fontenoy.

Ne vous souvient-il plus des jours de Fontenoy?

C'est un des derniers cris de Voltaire, une quinzaine d'années avant 89.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LES MARBRES

DE

L'ALTISSIMO ET DE CARRARE

I.

Le voyageur parti de Livourne sur la voie ferrée qui relie le port principal de la Toscane à sa vieille capitale Florence est bientôt arrivé à Pise, première station du parcours. Là, si, au lieu de continuer sa route vers l'ouest, il suit l'embranchement nord de la voie qui atteindra prochainement Gênes, unissant ainsi deux villes autrefois rivales, il peut d'abord admirer tout à son aise, sans descendre de wagon, les quatre monumens qui font la gloire de Pise. Réunis sur la même place, comme pour épargner au touriste la peine de les chercher les uns après les autres, le Dôme, la Tour penchée, le Baptistère et le *Campo-Santo* sont presque effleurés par la locomotive. Les travaux d'art de la voie et les vieux remparts crénelés de Pise la gibeline, trop étendus pour la ville moderne, tant elle a perdu de son ancienne importance, se touchent pour ainsi dire, et l'on peut embrasser du même regard les merveilles de notre siècle et celles des âges passés. La campagne est riante; l'olivier y croît au milieu des blés, la vigne s'y enlace à l'ormeau comme au temps de Virgile. A gauche est la mer, qui reçoit les eaux paresseuses de l'Arno. L'embouchure du fleuve est presque barrée par les sables, et une tour en ruine, qui servait jadis de phare, indique l'emplacement de l'ancien port de Pise. Parallèlement à l'Arno court le fleuve Serchio, dont l'embouchure est

également marquée par une tour. A droite se profilent de hautes montagnes aux tons bleuâtres, celles dont parle Ugolin dans le poème de Dante, et qui *empêchent les Pisans de voir Lucques.*

C'est à travers cette contrée, si belle dans sa végétation naissante, si riche en souvenirs, que m'entraînait la vapeur par une de ces magnifiques journées d'hiver comme on en voit beaucoup en Italie. On était au mois de décembre 1863. Parti de Livourne le matin, j'avais franchi la station de Pise, puis, tournant au nord, celle de Viareggio, caressée par les flots de la Mer-Tyrrhénienne, et j'arrivais à Pietra-Santa, terme de mon voyage par la voie ferrée. Un ami, que j'avais rencontré quelques années auparavant dans la Maremme toscane et qui depuis avait pris la direction d'une mine d'argent dans les Alpes apuanes, au nord du grand-duché, était venu m'attendre à la station; il me disputa aux nombreux *vetturini* qui s'emparaient déjà de mes bagages. Montés sur un léger *calessino* attelé d'un cheval fringant, nous dépassâmes bientôt tous les voiturins de louage qui nous avaient suivis à la course en vociférant, et en moins de trois quarts d'heure nous atteignîmes la jolie petite ville de Seravezza (1). J'allai aussitôt frapper à une maison hospitalière qu'un Français, M. Henraux-Sancholle, propriétaire des plus belles exploitations de marbre du pays, avait mise gracieusement à ma disposition, et je trouvai dans cette maison, au pied des Alpes toscanes, des hôtes aimables qui me rappelèrent la France.

Seravezza était un point de départ des mieux choisis pour quelques tournées qui devaient me conduire aux points les plus curieux de la Toscane, si riche en mines et en carrières, et surtout à deux centres d'exploitation justement célèbres, l'Altissimo et Carrare, — l'Altissimo, où le génie de Michel-Ange, obéissant à la volonté patriotique d'un Médicis, Léon X, découvrit, il y a plus de trois siècles, des gisemens de marbres qui, retrouvés il y a quarante ans, n'ont pas cessé depuis d'être exploités; — Carrare, où tous les habitans tiennent le ciseau comme sculpteurs ou comme carriers, et dont les marbres, connus bien avant ceux de Seravezza, ont depuis deux mille ans fourni tant de précieux matériaux à l'architecture et aux arts d'ornement comme à la statuaire.

La ville de Seravezza est située au confluent de deux ruisseaux, la Serra et la Vezza. A partir de Seravezza, ces deux ruisseaux n'en forment plus qu'un, connu sous le nom de Versilia, qui va mourir à la mer après avoir fertilisé la plaine de Pietra-Santa. Que l'on

(1) Il est d'usage en Toscane d'écrire Seravezza avec un seul *r*, contrairement à l'étymologie. On a évité ainsi le concours de deux syllabes longues dans le même mot et obéi à la règle qui ne veut qu'un seul accent tonique. La prosodie italienne, digne fille de la prosodie latine, est pleine de ces délicatesses.

remonte le cours de la Serra ou celui de la Vezza, ce ne sont partout, aux flancs des montagnes, qu'exploitations de marbre étagées à diverses hauteurs, et reconnaissables à la longue traînée de déblais qui descend du seuil de la carrière jusqu'au niveau de la vallée. A la couleur que revêt d'habitude la pierre extraite, on dirait de loin un vaste ossuaire ou encore un amas de neige.

Le long du cours d'eau, la scène change; on n'entend que le bruit monotone et continu des scieries, où le marbre est débité en planches par des lames d'acier disposées sur un châssis, et le grincement des *frulloni*, sortes de meules horizontales tournantes, où les carreaux, dégrossis à la carrière, reçoivent sur une de leurs faces le poli exigé pour la vente. Des roues hydrauliques, mues par les eaux des deux torrens, donnent la vie à tous les appareils, et le travail ne cesse ni le jour ni la nuit. Parfois des usines d'une autre espèce, comme les forges où l'on étire le fer, les moulins où l'on fabrique la poudre, les établissemens du Bottino, où l'on traite les minerais de plomb et d'argent du pays, viennent prouver au voyageur que le travail du marbre n'est pas le seul dont les habitans tirent profit. Ils exploitent même, concurremment avec le marbre, les ardoises de Cardoso, dont on se sert pour couvrir les toitures, et les schistes lustrés de la même localité, qui, réfractaires à l'action du feu, ont été employés de tout temps en Toscane pour le revêtement intérieur des foyers métallurgiques, entre autres des hauts-fourneaux à fondre le minerai de fer. Les chars à bœufs qui descendent de la montagne de Cardoso, chargés d'ardoises et de blocs de schistes, se croisent avec ceux qui portent le marbre, et le long du chemin on rencontre les bouviers des diverses carrières allant fraternellement de compagnie.

Les deux vallées de la Serra et de la Vezza sont étroites, rarement visitées du soleil. L'horizon est partout limité. Aux pentes et jusqu'aux cimes des hautes montagnes sont attachés quelques pauvres villages qu'habitent les mineurs et les carriers. Des champs de vignes, quelques prairies, des bois de chênes et de châtaigniers, plus haut le hêtre, enfin les bruyères, composent toute la végétation. L'oranger et l'olivier, le blé et le maïs sont réservés à la plaine, et ce n'est qu'entre Seravezza et la mer que la terre déploie toutes ses richesses. Là s'étend une vaste campagne qui, sous le ciel clément de l'Italie, est un véritable jardin. Des fleurs de toute espèce, aux couleurs vives et variées, s'épanouissent autour des gracieuses villas; le long des murs l'oranger s'étale en espalier, et marie le ton doré de ses fruits au vert sombre de son feuillage. Des deux côtés de la route qui conduit de Seravezza à Pietra-Santa ou à la station de Querceta, et de là au port d'embarquement des mar-

bres, ce ne sont que bois d'oliviers. L'arbre chéri des Grecs, qui l'ont transplanté sur ces rivages, empiète, tant le terrain lui est favorable, sur les fossés et jusque sur les accotemens de la route.

Si l'on revient sur ses pas, si l'on remonte la Vezza aux eaux vives et poissonneuses, on trouve à droite les carrières de *la Costa*, où le marbre prend toutes les couleurs, depuis le blanc clair ou ordinaire (le blanc par excellence, le marbre statuaire seul manque) jusqu'au bleu commun ou fleuri : *bianco chiaro*, *bianco ordinario*, *bardiglio comune*, *bardiglio fiorito*, comme disent les praticiens de l'endroit (1). Un peu plus loin, la route, déjà fort étroite et montante, se resserre et devient plus raide. On traverse le petit village de Ruosina, puis on aperçoit à gauche, perchés à mi-hauteur, Retignano et Stazzema, et l'on arrive au Rondone, où sont les dernières carrières. Des deux côtés du chemin, d'immenses ouvertures béantes annoncent d'importantes exploitations. A la surface moussue des déblais, aux tas volumineux qu'ils forment, on peut juger à la fois de l'ancienneté et de l'étendue des travaux. La pierre, dans sa cassure fraîche, indique une autre nature de marbre ; c'est le *marbre-brèche*, formé d'assemblages divers, — galets de calcaire blanc ou violacé, débris de roches éruptives verdâtres, réunis et comme soudés entre eux par un ciment ferrugineux de couleur jaune ou rouge. Tous ces élémens d'origines si différentes, produits à des époques géologiques éloignées les unes des autres, se sont un jour trouvés ensemble, roulés par un de ces torrens antédiluviens dont les plus furieux parmi les torrens de l'époque actuelle peuvent à peine donner une idée. Puis toutes ces roches, broyées, pulvérisées, réduites à des échantillons de grosseurs variables, se sont rassemblées dans un milieu aqueux plus tranquille ; elles se sont déposées au fond d'un lac, d'un estuaire, ou sur les bords d'un golfe d'une de ces mers anté-historiques. Un ciment argilo-ferrugineux, mêlé d'oxyde noir de manganèse, a rapproché, agglutiné ensemble toutes les parties ; il a lié toutes ces matières hétérogènes comme par une espèce d'affinité

(1) Tous ces marbres doivent leur origine à des carbonates de chaux ou calcaires qui se sont déposés dans les mers qui couvraient cette partie du globe au temps des révolutions géologiques. Dans les marbres statuaires, le calcaire est chimiquement pur ; dans les marbres *de couleur*, il est mêlé de matières bitumineuses qui donnent à ces roches la teinte qui les distingue. Les matières sont répandues dans la masse, non-seulement par taches sombres ou uniformément, mais encore en filamens déliés et d'un noir très vif dans les marbres fleuris. Le bitume qui a pénétré toutes ces couches est dû soit à des matières végétales mêlées aux calcaires et qui se sont déposées avec eux, soit à des émanations souterraines. — Les marbres de Seravezza et de Carrare ne renferment aucune empreinte de coquilles ou de plantes, nul fossile, nulle pétrification. Les géologues les rattachent à l'époque jurassique, ainsi nommée parce qu'elle correspond à la période où se sont formés les immenses dépôts calcaires du Jura.

chimique, à l'instar de nos mortiers modernes dans la fabrication du béton. Ainsi s'est formé et déposé le marbre brèche, qui de toute antiquité a été recherché par l'architecture. Celui du Rondone, ou, pour le désigner par le nom sous lequel on le connaît dans les arts et le commerce, celui de Seravezza, est le plus estimé. Il prend un beau poli et affecte une infinité de tons où dominent toutefois le blanc, le rouge, le violet. La variété la plus recherchée est celle dite *fleur de pêcher* à cause de sa couleur dominante. La brèche de Seravezza est connue plus particulièrement en Toscane sous le nom de *mischio*, qui lui vient du mélange des élémens variés qui la composent, ou d'*affricano* par analogie avec une brèche pareille fort célèbre que les Romains avaient exploitée en Afrique en même temps que celle de Seravezza, et qu'ils employaient surtout pour leurs colonnes. Le mischio de Seravezza a été aussi fort recherché au moyen âge et à l'époque de la renaissance. Dans la plupart des vieilles églises d'Italie, les piliers, les frontons et les colonnettes des chapelles, les revêtemens et les placages intérieurs sont faits avec cette brèche précieuse. Depuis, le goût a changé, et ces marbres ont injustement perdu la faveur dont ils jouissaient. Des deux carrières du Rondone, une seule est en ce moment exploitée (1).

Quand on entre dans la vaste excavation, le bruit particulier de la scie d'acier sans dents glissant à travers le marbre sur un lit de sable arrosé par un filet d'eau, l'éclat fumeux des lampes, les coups de marteau du mineur tombant répétés sur la pointerolle et le ciseau, ou frappant en cadence sur la tête des fleurets; par momens, l'explosion d'une mine retentissant dans la caverne et en ébranlant les parois, puis les cris des ouvriers, ceux-ci pressant sur les leviers, ceux-là chassant les coins de fer, ou disposant les rouleaux de bois sous les blocs de marbre, tout cela produit une vive impression sur le visiteur. Au moment où je pénétrai dans la carrière du Rondone, de jeunes filles au teint frais en sortaient pieds nus, la robe retroussée, un foulard noué autour des cheveux, portant dans un panier sur leur tête les déblais provenant des travaux. Elles se suivaient à la file, et, arrivées au dehors, jetaient nonchalamment le contenu de leur *canestre* sur le tas commun où s'amoncelaient les éclats de

(1) C'est de là que sont sorties les dix-huit colonnes monolithes qui doivent orner la façade du nouvel Opéra de Paris : on était en train de les extraire à l'époque où je visitai le Rondone; aujourd'hui elles sont rendues à destination, et on les polit sur le tour dans l'atelier du marbrier. La brèche de Seravezza a été fort employée dans les embellissemens de Versailles en placages, colonnes intérieures, dessus de table, etc. On la rencontre également au Louvre. A Florence, outre un grand nombre d'églises, elle orne le palais Pitti, et a servi à tailler les deux obélisques de la place de Sainte-Marie-Nouvelle.

marbre formant talus de chaque côté. Sans doute la brouette eût été un moyen de transport plus expéditif, mais comment circulerait-elle au milieu des blocs de marbre amoncelés çà et là, dans un lieu éclairé à peine? *Così fan tutti*, ainsi fait-on partout, me dit l'un des mineurs auquel je témoignai mon étonnement.

Attentif à tout ce qui se faisait, donnant ses ordres d'une voix brève et quelquefois sévère, un vieux surveillant, petit de taille, mais vigoureux, l'*ispettore* Niccolino, allait et venait, coiffé d'un bonnet phrygien qui annonçait un ancien marin. Il était vêtu de cette veste aux larges et nombreuses poches particulière à la Toscane, et qu'on appelle *cacciatora* ou veste de chasseur. Niccolino y entassait les paquets de cartouches destinés aux mineurs et tous les échantillons de marbre qu'il voulait montrer à son chef, le *padrone* ou directeur des travaux. C'est avec ce digne Génois, qui avait passé toute sa vie au milieu des marbres, que je visitai le Rondone. Marin, comme je l'ai dit, avant d'être carrier, Niccolino avait porté des marbres de la Rivière de Gênes en France et remonté le Rhône jusqu'à Arles. Aussi me parlait-il avec orgueil une espèce de langue franque que je ne comprenais guère mieux que son affreux patois de Gênes; mais c'était là le moindre de ses soucis. Son père avait servi « dans les marbres, » comme il disait; lui-même servait comme son père, et avait aussi poussé son fils dans le rude métier des carrières. Depuis 1806, cette triple génération de braves ouvriers était ainsi attachée au même établissement, et donnait raison à l'adage que « les bons maîtres font les bons serviteurs. »

Les marbres blancs, clairs ou ordinaires, dont on fait des chambranles de cheminée, des baignoires, des vasques de fontaine, des colonnes, des dessus de meubles; les marbres bleus communs, dont on fabrique surtout des dalles et des carreaux pour parquets, des vases et des balustrades de jardins; les marbres bleus fleuris, qu'on emploie de préférence pour l'ornementation, urnes, colonnettes, consoles; enfin les marbres brèches, dont on fait essentiellement des colonnes ou des placages, — voilà ceux que l'on exploite communément à Seravezza. Est-ce à dire que le marbre statuaire y manque? Non sans doute, et Carrare, qui avait eu jusqu'ici le privilége de fournir des blocs irréprochables pour statues, bustes ou bas-reliefs, n'est plus sans rivale; les qualités jadis si vantées de ses marbres statuaires ne sont plus hors ligne dans l'estime des connaisseurs. Le premier rang semble désormais appartenir à Seravezza, et c'est aux flancs de l'Altissimo, à plus de 1,000 mètres de hauteur, qu'il faut aller chercher maintenant le marbre blanc pur de tout défaut et de toute tache.

Le statuaire de Seravezza est plus beau encore que celui de Carrare. Le grain est serré, homogène, cristallin, rappelant la cassure

du sucre, d'où l'épithète de saccharoïde donnée en minéralogie au marbre statuaire. La couleur est d'un blanc mat, prenant sous le poli un ton de cire vierge, sans aucune ligne jaune ou bleuâtre. Le ciseau se promène facilement sur le bloc et enlève des éclats réguliers. Guidé par Niccolino, je visitai d'abord les carrières du Giardino, situées sur le penchant méridional du mont Altissimo, dont la cime est à près de 1,800 mètres de hauteur. A partir du village de Ruosina, on quitte la Vezza pour prendre une vallée transversale remontant au nord. Le chemin s'élève avec le torrent. Construit pour la descente des marbres par le propriétaire du Giardino, il mesure une lieue et demie de longueur (6 kilomètres), et rachète une différence de niveau d'environ 350 mètres; il n'a pas coûté moins de 50,000 francs.

Les pentes raides des montagnes latérales sont plantées de pins, de châtaigniers, de hêtres, et recouvertes d'un gazon toujours vert. Quelques cascades, descendues des plus hautes cimes, tombent en lames argentées, éparpillant au soleil une poussière blanchâtre où étincellent, sous le jeu capricieux de la lumière, toutes les nuances du prisme. La route dispute la place au torrent, resserrée entre les deux montagnes. Çà et là sont quelques cahutes, refuge des bergers qui mènent paître leurs chèvres sur ces sommets ardus, quelques vieilles masures abandonnées où l'on fait griller les châtaignes destinées au moulin à l'époque de la cueillette, en octobre. Sur le chemin, une escouade de terrassiers modenais, désignés ironiquement sous le nom de *lombardi* (synonyme ici de lourdauds) par les ouvriers toscans plus policés, répare la voie, comble les ornières de sable ou de cailloutis. Ces terrassiers sont restés fidèles, comme les jeunes filles du Rondone, à l'usage du panier, qu'ils préfèrent à la brouette. Le terrain, formé de micaschistes noirâtres, a une teinte sombre qui va bien au tableau, et tout l'ensemble du paysage revêt un caractère d'austère majesté. Les Modenais, que les beautés de la nature inquiètent peu, ne suspendent un moment leur travail que pour surveiller la confection de la *polenta*, pâtée de farine de maïs ou de châtaignes qu'on fait bouillir avec un peu de graisse dans une immense marmite en fonte. Sur un coin du chemin, dans le fond du fossé, l'un des ouvriers auxquels le suffrage de ses camarades a délégué les fonctions de *maître coq* agite la pâte fumante avec une latte de bois qui rappelle l'arme d'Arlequin. Quelques branchages secs font tous les frais du combustible, et deux pierres sur lesquelles est placée la marmite composent tout le fourneau. La cuisson terminée, on découpe le gâteau en tranches où chacun mord à belles dents.

Assis sur une borne du chemin, je contemplais le groupe des *lombards* dévorant leur frugal repas, quand Niccolino me montra

devant nous, de l'autre côté du torrent, un précipice escarpé que couronnait un bouquet de pins. *Questo è il paradiso de' cani*, c'est là le paradis des chiens, me dit-il. — Et d'où vient ce nom? Alors il me raconta que les chiens, quand ils étaient sur le plateau supérieur, à la poursuite du gibier, se précipitaient quelquefois tête baissée dans l'abîme que leur masquait le bouquet de pins. *E così se ne vanno al paradiso de' cani* (et c'est ainsi qu'ils s'en vont au paradis des chiens), termina-t-il avec un sourire en manière de péroraison. Au pied de la carrière du Giardino est la cabane du forgeron où l'on affûte les fleurets des mineurs et où l'on retrempe les têtes des marteaux. Un plan incliné, dont le seuil est formé de larges dalles de marbre, conduit à la place où l'on charge les blocs. Des chars aux roues basses et massives, serrées par les mâchoires des freins que commandent deux fortes vis à l'arrière, se tenaient prêts pour le chargement lors de ma visite au Giardino. Cinq ou six paires de bœufs, encore suans de la montée, soufflaient avec bruit en attendant le signal du départ. La vapeur de leurs naseaux, se dissipant avec lenteur au soleil, formait une traînée transparente. Quelques-uns, moins fatigués, broyaient une poignée de foin que leur présentait un des bouviers, fixant sur lui leurs gros yeux ronds avec un air calme et débonnaire. Autour du char étaient disséminés les manœuvres, prêts à mettre en mouvement leviers, crics et rouleaux.

C'est à cet endroit où les bœufs s'arrêtent que commence réellement l'ascension du voyageur. Je levai la tête et regardai mon guide, qui semblait me dire comme la sibylle à Énée : *nunc animis opus*, c'est maintenant qu'il faut du courage. Une différence de niveau de près de 200 mètres en verticale séparait le point où nous étions de celui que nous devions atteindre. Le sentier suivait d'abord une pente rapide, inclinée de 30 à 40 degrés; puis c'étaient des marches comme celles d'un escalier avec la montagne d'un côté, l'abîme de l'autre. Enfin aux marches succédaient des encoches taillées à pic dans le roc. Il y avait tout juste place pour le pied, et le long de cette échelle d'un nouveau genre tombait en guise d'appui une chaîne aux anneaux de fer, sur laquelle il fallait s'élever par la seule force des poignets. On mettait les pieds l'un après l'autre dans les entailles du rocher, à peu près comme sur les barreaux d'une échelle toute droite, mais avec infiniment moins de commodité. Dans ce passage dangereux, que je gravis tant bien que mal, un ouvrier pris tout à coup de vertige, ou perdant la chaîne des mains, s'était laissé choir un samedi du mois de juin 1861. Son corps, qui avait roulé dans l'abîme, fut ramassé en lambeaux au pied de la montagne et rapporté dans un sac. Le lundi suivant, on eut toutes les peines du monde à ramener à la carrière

les camarades de la victime, qui ne voulaient plus revoir le théâtre de ce lamentable accident.

Sur ces escarpemens où l'homme à peine peut atteindre, on conçoit qu'il n'y ait pas d'autres moyens de transport pour les blocs extraits des carrières que de les précipiter dans le vide. De distance en distance règnent des murs énormes, des *bastions*, comme les appellent si bien les carriers italiens. Ils sont dressés en talus, et de loin en loin sont ménagées des plates-formes horizontales qui permettent aux ouvriers de travailler, et où s'amortit la vitesse des blocs tombés des plus hautes cimes. La descente de ces monolithes, qui atteignent parfois jusqu'à trente mètres cubes de volume et pèsent plus de quatre-vingt mille kilogrammes (ce sont alors des bancs entiers détachés de leur lit de carrière), est vraiment magnifique à voir. Le géant de pierre roule avec fracas sur les débris de marbre rejetés de l'exploitation et formant talus; il franchit dans une immense parabole les corniches des bastions et se remet à descendre. Le bruit ressemble au grondement du tonnerre répété par tous les échos des vallons. L'énorme masse est emportée par une vitesse qui va s'accélérant de plus en plus, selon les lois de la pesanteur. Si un arbre, si un autre bloc se rencontre sur sa route, alors un choc terrible a lieu : l'arbre est déraciné, tordu, broyé ; ses débris sont projetés au loin. Si ce sont deux blocs de marbre qui se choquent, le plus volumineux brise l'autre et le fait voler en éclats. Pour prévenir ces accidens, on accumule parfois devant les masses arrêtées à mi-chemin, et qui peuvent gêner la descente d'un bloc supérieur, des monticules de débris de marbre qui forment une espèce de matelas protecteur. Souvent la descente seule suffit, sur le cailloutis de la montagne, à mettre un bloc en pièces pour peu qu'il ait quelque défaut. Il se divise avec un tel fracas qu'on dirait un coup de mine, et l'analogie est d'autant plus frappante que du milieu de ces débris se dégage une poussière fumante que l'on prendrait pour la vapeur produite par l'ignition de la poudre. Après toutes ces péripéties de la chute, le bloc s'arrête enfin, comme épuisé, non sans tracer un profond sillon dans le sol, où il s'enfonce quelquefois jusqu'à un mètre. C'est alors qu'arrivent les ouvriers, munis de pinces et de rouleaux.

Cependant j'étais parvenu au point culminant où se développent les magnifiques *filons* de marbre statuaire, capables d'alimenter une exploitation de plusieurs siècles (1). Je m'arrêtai à la cabane des

(1) On emploie à dessein le mot *filon*, que la géologie réserve pour d'autres gîtes. Non-seulement ce mot est l'expression technique dont se servent tous les carriers italiens, mais il indique encore très bien la nature toute particulière du gisement du marbre statuaire. Ce marbre est loin en effet de se rencontrer en bancs stratifiés régu-

ouvriers; elle est toute construite en beau marbre blanc saccharoïde, la seule pierre qu'on trouve en cet endroit. De l'éminence où j'étais placé, je contemplais avec un certain plaisir la pente que j'avais gravie. Le retour ne m'effrayait guère, car la descente, même par les étranges échelons dont j'ai parlé, est plus facile que la montée. Çà et là se dressaient les cimes neigeuses des points culminans de la contrée, entre autres la Pania et la Corchia, dont les pics isolés s'élevaient comme d'immenses pains de sucre. Quelques prairies se déroulaient en tapis de verdure aux flancs des montagnes, et trois lignes de végétation bien apparentes, en quelque sorte trois *courbes horizontales*, se dessinaient franchement, de quelque côté qu'on portât les yeux, comme si on les avait tracées au niveau. Chacune de ces lignes marquait une région botanique distincte : la région des châtaigniers, celle des hêtres, enfin celle des bruyères et des graminées.

Au pied de la carrière du Giardino, exposée au midi et défendue contre toute brise, poussaient à l'aise quelques plantes aux feuilles vertes, des choux sauvages montés déjà en graines, des violettes et des fraisiers qui n'attendaient que le printemps pour étaler leurs fleurs ou leurs fruits, et mériter à la carrière le nom de Giardino, dont on l'a décorée. Çà et là, on voyait quelques villages bâtis sur d'étroits plateaux, entre autres celui de Basati, d'où les ouvriers du Giardino pouvaient à leur tour être aperçus de leur famille; partout ailleurs un horizon restreint, des vallées taillées en précipices, véritables déchirures du sol, s'entrecoupant en divers sens; partout des roches abruptes de couleur sombre, soulevées à d'énormes hauteurs, aux époques des bouleversemens géologiques, par des agens plutoniques qui n'ont pas trouvé d'issue au dehors. Ces agens sont sans doute les mêmes qui, calcinant sur place les argiles anciennes de ces localités, les ont transformées en schistes micacés ou talqueux, en stéaschistes et en ardoises, les mêmes qui ont ouvert ces fissures profondes, ces *failles*, comme on les nomme, où ont été injectés de bas en haut la galène argentifère, le cuivre gris, le fer oxydulé magnétique, le vermillon natif ou sulfure de mercure, enfin le quartz aurifère, car tous ces minerais ont été découverts et exploités sur différens gîtes de la contrée. Dirai-je de plus que ces

lièrement, comme on pourrait le croire; il est au contraire disséminé en amas limités au milieu des autres couches de marbre, où il prend toutes les allures des véritables filons. Des plans de séparation dus à des infiltrations talqueuses ou à des dépôts ferrugineux, et que les carriers appellent les *madri-macchie*, les taches-mères, forment comme les *salbandes* ou les *épontes*, c'est-à-dire les lits de pose, le toit et le mur des filons. Ces filons se renflent, diminuent, disparaissent, varient de qualité d'un point à un autre, comme ceux des gîtes métallifères.

agens restés cachés, granites, serpentines ou porphyres, roches ignées bouillonnant dans le laboratoire central toujours en travail sous la faible croûte de notre globe, sont les mêmes qui, grâce à un excès de chaleur et de pression, ont transformé en marbres, c'est-à-dire en calcaires cristallins, les calcaires primitifs du pays (1). C'est là une hypothèse qu'encouragent parfaitement les leçons de la géologie moderne; mais quel maître possède à fond la science de la formation du globe? La vérité de la veille ne devient-elle pas trop souvent l'erreur du lendemain? La vérité même, sur ce point comme sur tant d'autres, sera-t-elle jamais dévoilée? Et un poète, un penseur, qu'on est tenté de citer sans cesse quand on aborde la philosophie des sciences naturelles, n'écrivait-il point récemment : « Le chaos ne lâchera pas sa proie, et le mot mystère est écrit sur le berceau de la vie terrestre (2)? »

II.

Après avoir parcouru le Giardino, je devais une visite aux autres carrières de l'Altissimo, à ces gisemens que découvrit et exploita un moment Michel-Ange, heureux de voir sa patrie fournir le marbre du tombeau de Jules II et de la façade de l'église Saint-Laurent de Florence. Mon guide ordinaire, Niccolino, qui connaissait si bien toutes les traditions et légendes locales, ayant été appelé à Carrare le jour même où je voulais tenter cette nouvelle ascension, me présenta comme cicerone pour le remplacer son fils Antonio et le *capocava* (chef de carrière) Agostino Falconi. « Ce sont mes lieutenans, dit-il, vous pouvez avoir en eux toute confiance. » Antonio était un vigoureux garçon, à la jambe alerte, au regard vif, à la figure franche, et habitué dès son enfance aux carrières. Agostino, plus solidement bâti encore, était moins allègre. Une surdité précoce, contractée dans son état de marin, lui donnait un certain air de mélancolie. Il avait fait jusqu'à six voyages au Havre et à Rouen, toujours pour porter des marbres, ceux entre autres des-

(1) On suppose aujourd'hui en géologie que les calcaires, pour passer à l'état de marbres, ont dû être soumis à un excès de pression et de chaleur, et l'on cite à l'appui de cette opinion la fameuse expérience des physiciens anglais Hutton et Hall, qui, ayant fait chauffer de la craie dans un canon de fusil hermétiquement fermé, la transformèrent en marbre. Faut-il passer ainsi du particulier au général? Les marbres n'ont-ils pas pu se déposer à l'état cristallin dans les eaux qui les renfermaient en dissolution? La célèbre fontaine de Sainte-Allyre, à Clermont, donne des dépôts calcaires rappelant parfaitement la cristallisation du marbre statuaire. Il n'est donc pas besoin forcément de recourir au *métamorphisme* par la chaleur et la pression pour expliquer la formation des marbres en géologie.

(2) George Sand, *Voyage dans le cristal;* voyez la *Revue* du 1er et du 15 janvier 1864.

tinés au tombeau de l'empereur. Sa surdité l'avait forcé de renoncer à la mer, et alors il était entré dans les carrières, afin, disait-il, de ne pas déroger, et de continuer à *servir* dans les marbres.

C'est en compagnie de ces deux guides que je partis le matin dès l'aube de Seravezza. Remontant le cours de la Serra, nous traversâmes d'abord le village de Rimagno, où les scieries de marbre et les *frulloni* faisaient entendre leur bruit habituel. Malgré l'heure matinale, les actives ménagères se montraient déjà aux fenêtres, et de petits gamins en haillons préludaient à leurs jeux bruyans dans l'unique rue du hameau. « *E un Francese* (c'est un Français), » disaient quelques-uns en me regardant avec cette curiosité inquiète et pleine d'intuition particulière à l'enfance. « *Dove andate*, demandaient d'autres plus hardis à mes guides; où allez-vous donc ainsi? »

Bientôt nous nous croisâmes avec les femmes des villages environnans, qui, pendant que leurs maris se rendaient aux chantiers, allaient au marché voisin faire leurs provisions de la semaine ou porter des fruits, du lait, des légumes. Un panier sur la tête, les mains occupées à tricoter des bas, elles marchaient nu-pieds sur les pavés froids et glissans du chemin, et charmaient la longueur de la route en récitant le rosaire. L'une d'elles entonnait les versets d'une voix monotone, et les autres répondaient machinalement sur le même rhythme, tout en faisant courir l'aiguille agile entre leurs doigts. A la manière dont elles débitaient l'*Ave Maria*, on devinait que c'était affaire d'habitude, de pratique superstitieuse, plutôt que de vraie dévotion.

Après avoir tourné à droite, nous gravîmes une pente raide, pavée, sans doute une de ces vieilles routes qui reliaient jadis la Toscane au duché de Modène, et nous atteignîmes bientôt le village d'Azzano, au-delà duquel il fallut prendre un petit sentier à mi-côte. A nos pieds s'étendait la vallée étroite de la Serra. Le bruit du torrent, roulant sur les galets de son lit, montait vaguement jusqu'à nous. Sur le versant qui nous faisait face se développaient presque à pic les carrières de la Capella et celles de Trambiserra, où avait travaillé Michel-Ange. Celles-ci étaient pour le moment abandonnées; mais des chantiers étaient ouverts sur d'autres points, et déjà l'écho était troublé par le bruit des coups de mine ébranlant les vallons, par le son métallique du ciseau d'acier sur le marbre, ou le roulement des blocs à la descente. A gauche le *Mont frappé de la foudre* (*il Monte Fulgorito*), à droite l'Altissimo, deux immenses murs parallèles de calcaire, s'unissant par un col d'une dépression à peine sensible, fermaient la vallée. Sur ce col, des schistes mêlés de noyaux siliceux venaient buter contre les marbres, qui, violemment soulevés à cette hauteur, s'étaient inclinés sur eux-

mêmes. Les schistes, plus flexibles, s'étaient simplement contournés sans se rompre. On voyait ainsi sur ce point une coupe de terrain naturelle et une division bien tranchée entre deux dépôts d'âges différens. Il y avait là comme une sorte d'*arête de rebroussement*, un de ces points de repère auxquels se rattache le géologue dans l'étude d'une localité.

Antonio me montra vers la droite un passage étroit, un défilé portant le nom caractéristique de Serr'alta, où il y avait place à peine pour un homme, et c'est par là que nous quittâmes le versant tributaire de la Serra pour entrer dans celui de la Vezza. Nous avions atteint à cette altitude le niveau de la carrière du Giardino, située derrière nous, et qu'un pan de montagne, qui se déroulait comme un gigantesque rideau, masquait entièrement à nos regards. Il y avait quatre heures que nous montions; le sentier, de plus en plus raide et étroit, pendait sur l'abîme, et nous avions hâte d'arriver. Le temps, fort beau le matin, s'était couvert à cette hauteur, comme il arrive quelquefois. Des vapeurs, d'abord presque invisibles, s'étaient formées au bas des montagnes, et, s'élevant, n'avaient pas tardé à devenir plus denses. Un brouillard épais, puis de véritables nuages nous environnèrent, masquant tout à coup à nos yeux et la cime de l'Altissimo, à laquelle nous touchions presque, et celle de la Pania et de la Corchia, qui se dressait à droite. On voyait venir l'orage du côté de la Corchia, sombre, menaçant; c'était comme une immense nappe qui apportait l'eau dans ses plis. Enfin la nuée se déchire. « Vite, vite! crie Antonio, courons à la caverne. » Nous y entrons, non sans avoir été fortement atteints par l'ondée. Cette caverne, délaissée l'hiver, est le refuge habituel des carriers pendant la tempête, quand ils travaillent l'été à cette hauteur; elle est tapissée d'une mousse verte et moelleuse : une source d'eau fraîche, s'échappant goutte à goutte entre deux lits du rocher, tombe par un bec de canne dans un petit bassin creusé dans le marbre. A terre sont des siéges naturels, de grosses pierres en forme de dés. Sur le pourtour de la salle sont des inscriptions, des dates, quelques-unes fort récentes. Le *W* traditionnel (*viva Vittorio!*), le cri de ralliement patriotique à double sens, *viva Verdi!* dessinés sur le marbre en lettres rouges ou gravés au ciseau, rappellent au voyageur qui franchit ces montagnes que l'unité italienne compte des partisans jusqu'en ces endroits presque inaccessibles.

Pendant que je déchiffrais toutes ces inscriptions lapidaires, l'orage avait cessé. A cette hauteur, la grêle s'était mêlée à l'eau, et sur les cimes la neige avait remplacé la pluie et les grêlons; mais nous étions presque parvenus au terme de notre excursion : encore quelques efforts, et le sommet de l'Altissimo était atteint. An-

tonio était triste. Comme je lui en fis la remarque : « Ah! monsieur, ne m'en parlez pas! être monté si haut pour ne rien voir! D'ici, quand il fait beau temps, nous apercevons la Corse et la Sardaigne, toutes les montagnes qui nous séparent d'avec le pape, toutes les îles de l'archipel toscan : Monte-Cristo, la Pianosa, l'île d'Elbe, la Gorgone et la Capraia; nous voyons la mer de Massa et de Carrare et le golfe de la Spezzia, le golfe de Gênes, celui du Lion, les îles d'Hyères, et les ports de Toulon, de Marseille, enfin la silhouette du cap Creus, qui annonce les côtes d'Espagne. » Heureusement j'avais, en tentant cette ascension, un autre but que celui de jouir du spectacle magique que présente la mer infinie; j'étais venu pour voir des carrières de marbre statuaire, et je fus amplement satisfait.

A notre droite s'étendait Falcovaja, d'où est sorti tout le marbre destiné à Saint-Isaac, la nouvelle cathédrale de Saint-Pétersbourg. Dans le concours ouvert à ce sujet par l'empereur de Russie, vers l'année 1842, les marbres de l'Altissimo obtinrent la préférence sur ceux de Carrare. En trois ans, les trois carrières réunies de Falcovaja, la Polla et la Vincarella livrèrent ainsi près de 2,000 mètres cubes de marbre des plus belles qualités, blanc clair ou statuaire. A Falcovaja, les filons sont fort beaux; seulement, comme disait Antonio dans son gros bon sens de carrier, *la madre natura li porta troppo alto* (la mère nature les a portés trop haut). Après notre visite à Falcovaja et un coup d'œil jeté sur les énormes bastions en contre-bas, nous entrâmes dans la cabane des carriers. Là, tout en me chauffant à un feu de broussailles, je regardai par la fenêtre la végétation rabougrie qui couvrait le plateau : c'étaient de petits hêtres souffreteux, aux feuilles jaunies, desséchées par les frimas. Non loin étaient les carrières abandonnées, entourées de déblais de marbre dont la blancheur se confondait avec celle de la neige. Les faucons, les corneilles et les aigles, ces oiseaux des abîmes, planaient au-dessus de nous avec des cris rauques et sauvages. Après notre déjeuner, arrosé de libations abondantes que justifiaient assez le froid, la fatigue et la hauteur, il fallut penser à la descente. Nous prîmes un sentier différent de celui du matin, et passant devant la carrière qui porte le nom caractéristique de *Cava del Saltetto*, à cause du saut que l'on fait faire aux blocs de marbre par-dessus la corniche de son énorme bastion, nous quittâmes bientôt les eaux de la Vezza pour celles de la Serra. Nous suivions, aux flancs de la montagne, un chemin encore plus dangereux peut-être que celui qui conduit aux plus hauts chantiers du Giardino. Nous nous engageâmes à la file sur un cordon horizontal taillé dans le marbre, et si étroit qu'il y avait à peine de quoi poser un pied devant l'autre. Inutile d'ajouter que la main n'eût pu un instant abandonner la

chaîne de fer fixée par ses deux bouts le long de cette corniche à pic. Au-dessus de nos têtes surplombait le calcaire, sous nos pieds s'ouvrait l'abîme vertigineux. La corniche, encore mouillée de la pluie, polie d'ailleurs par le passage fréquent des ouvriers, était glissante comme si elle eût été recouverte d'une couche de verglas. Nous la franchîmes toutefois sans encombre, et je fus récompensé de n'avoir pas reculé devant ce mauvais pas, car j'entendis Antonio, déjà arrivé à la nouvelle carrière vers laquelle nous nous dirigions, me crier de toute la force de ses poumons en agitant les bras : *la Cava del Buonarotti!* J'étais donc enfin parvenu au principal but de cette pénible excursion, à l'une des carrières jadis fouillées par Michel-Ange. C'était là le champ d'exploration où le grand homme, pour complaire à son protecteur Léon X, avait, à force de fatigue et de courage, découvert des marbres statuaires qui devaient faire concurrence à ceux de Carrare. En 1518 et 1519, Michel-Ange put à grand'peine extraire de ce chantier cinq colonnes et quelques blocs qui ne furent pas même employés. Une partie fut toutefois transportée jusqu'à la mer par la route qu'on avait ouverte sur les flancs de l'Altissimo, et l'une des colonnes arriva brute à Florence; mais ni la façade de l'église Saint-Laurent, où sont les tombeaux des Médicis, ni la tombe même de Jules II, ne furent jamais achevées. Léon X d'ailleurs n'avait pas tardé à mourir. Tout ce que gagna Michel-Ange à l'extraction des marbres de l'Altissimo fut de se brouiller à mort avec son ami le marquis Albéric, seigneur de Carrare, auquel appartenaient les carrières de cette dernière localité, et qui ne pardonna jamais à Michel-Ange d'avoir ouvert celles de l'Altissimo.

Environ une quarantaine d'années s'étaient écoulées depuis ces événemens, quand Cosme Ier de Médicis, aussi profond politique qu'habile administrateur, appelé à régner sur la Toscane, reprit heureusement les traditions de Léon X. On conserve dans les archives grand-ducales à Florence une lettre où Cosme exige que, pour les ouvrages dont il embellit sa capitale, les marbres de Seravezza soient seuls employés à l'exclusion de ceux de Carrare. La direction des travaux fut confiée aux plus célèbres artistes du temps, et Vasari, l'Ammanati, Mosca, Jean de Bologne, qui ont orné Florence de leurs chefs-d'œuvre sous le long règne de Cosme Ier, se succédèrent dans la surveillance et l'administration des carrières de Seravezza. Les lettres échangées à ce sujet entre ces vaillans artistes et leur royal protecteur ont toutes été conservées et sont curieuses à plus d'un titre. On y voit Cosme suivre d'un œil attentif les progrès de l'extraction des marbres. Jour par jour sont notés les frais de l'exploitation, et il les acquitte de sa bourse. Lui-même venait quelquefois à Seravezza : il aimait à y séjourner dans une villa

qu'il avait fait construire et qui existe encore; il occupait ses loisirs à visiter l'exploitation des carrières de marbre, les travaux des mines de plomb et d'argent qu'il avait fait également rouvrir.

Au règne de Cosme I[er] succédèrent des règnes moins glorieux, moins favorables aux beaux-arts et aux carrières de l'Altissimo. Ces gîtes avaient d'ailleurs à lutter contre des difficultés d'extraction et de transport presque insurmontables à cette époque; aussi tombèrent-ils pour la seconde fois dans l'oubli. Les choses en étaient là quand, vers le milieu du dernier siècle, puis vers le commencement de celui-ci, on songea derechef à l'Altissimo. M. Borrini de Seravezza et MM. Henraux, soutenus du reste et encouragés par la protection éclairée du grand-duc Léopold, et indirectement favorisés par les entraves que le gouvernement voisin de Modène apportait à l'exploitation des marbres de Carrare, tentèrent une épreuve qui fut décisive. En 1840, une société anonyme réussit enfin à se constituer sur de larges bases, avec des ressources assurées, pour l'extraction des marbres de l'Altissimo. Cette exploitation, dont la marche n'a cessé d'être progressive, est aujourd'hui si prospère qu'on peut prévoir le moment peu éloigné où les marbres statuaires de l'Altissimo auront le pas sur ceux naguère si vantés de Carrare. De la carrière de Michel-Ange, connue sous le nom de la Vincarella, nous passâmes à celle de la Piastra, puis nous visitâmes celle de la Polla. Cette dernière a pris son nom d'une source d'eau vive fort abondante, qui sort d'une petite grotte voisine. La nappe s'échappe en bouillonnant entre deux lits de calcaire, comme la fontaine de Vaucluse. A chaque pas, dans ces montagnes, des phénomènes naturels du plus gracieux effet viennent ainsi embellir le paysage. On a déjà vu que c'est de la Vincarella et de la Polla qu'ont été tirés, en même temps que de Falcovaja, les 2,000 mètres cubes de marbre commandés par la Russie pour la cathédrale de Saint-Pétersbourg. C'est aussi de la Polla qu'a été extrait récemment le bloc réclamé par Florence pour la statue de Dante, hommage tardif que cette cité rend au grand poète. Ce bloc, au sortir de la carrière, ne cubait pas moins de 2,000 palmes et pesait par conséquent 80,000 kilog. (1). Grâce à la pente du chemin, il fut descendu sur un traîneau jusqu'à Seravezza. Il était retenu par de gros câbles attachés derrière le bloc et enroulés sur des poteaux ménagés de distance en distance. La corde se déroulait peu à peu à mesure que

(1) Le palme est une ancienne mesure d'Italie dont on se sert exclusivement aujourd'hui dans le commerce des marbres. Le palme linéaire de Gênes, le seul adopté, vaut environ 0[m]25 ou un quart de mètre; il faut donc 64 palmes cubes pour faire un mètre de volume. Le mètre cube de marbre est estimé en moyenne à 2,650 kilogr., soit un peu plus de 41 kilog. au palme.

le bloc descendait. Les ouvriers gouvernaient avec des pinces cette lourde masse, et une armée d'auxiliaires les accompagnait, mettant la main où besoin était. Le chemin était pavé de bois savonnés couchés à plat et sur lesquels s'avançait le colosse de marbre. En plaine, les bœufs vinrent s'atteler au traîneau. Ce spectacle de la descente des blocs, toujours fort animé, prend, lorsqu'il s'agit de grandes masses, un caractère vraiment majestueux. Au départ, les ouvriers se découvrent et font leurs prières, puis les signaux sont donnés comme dans la manœuvre d'un navire. Parvenu à destination, le monolithe extrait pour la statue de Dante mesurait encore 800 palmes, et pesait par conséquent près de 33 tonnes ou 33,000 kilogrammes. Comme je contemplais avec admiration ces masses énormes, que les carriers de l'Altissimo manœuvrent si habilement, Agostino me rappela avec orgueil que le bloc amené en 1824 par son oncle Domenico de Carrare à Paris, pour la statue équestre de Louis XIII sur la Place-Royale, pesait 52,000 kilogrammes. Quoi qu'il en soit, le bloc d'où sortira la statue de Dante n'en représente pas moins un des monolithes les plus imposans extraits jusqu'ici des carrières de marbre. Chargé sur le chemin de fer à Seravezza, on l'a transporté à Florence *sans rompre charge*, c'est-à-dire sans transbordement; il a été amené enfin dans l'atelier de l'artiste, où on le dégrossit en ce moment.

Pour aller de Seravezza à la mer, à *Forte de' Marmi*, le port d'embarquement des marbres, on suit une route des plus animées et des plus pittoresques : elle longe d'abord le cours de la Versilia, qui reçoit les eaux des deux torrens de la Serra et de la Vezza. Les berges sont plantées de peupliers, et ce rideau de verdure borde agréablement la rivière. La vallée est étroite au début; à gauche se montrent encore des marbres, à droite s'élèvent à de grandes hauteurs les schistes, dont la cime déchiquetée, fendillée, revêt des formes bizarres : on dirait de vieux châteaux en ruine, de ces nids d'aigle comme les seigneurs du moyen âge en bâtissaient volontiers sur les sommets les plus ardus. La fiction côtoie ici la réalité, et non loin de là existent en effet des restes de vieux manoirs, d'antiques tours, à Corvaja, à Vallechia. On dit que les seigneurs de ces contrées soutinrent même des siéges en règle contre la république de Lucques, qui leur disputa longtemps la possession des mines d'argent de Val di Castello et du Bottino vers le milieu du XIVe siècle (1).

(1) De ces deux mines, la première, reprise à diverses époques, est maintenant abandonnée; la seconde, réexploitée avec fruit d'abord sous les Médicis, puis de nos jours, est à cette heure une des plus productives de la Toscane, qui renferme tant de riches gisemens. Sous l'habile direction de l'ingénieur actuel, M. F. Blanchard, la mine du Bottino est entrée dans une période d'exploitation des plus heureuses. Le gîte est par-

Les fiers barons durent avoir d'autant moins de peine à résister que le pays, par sa disposition, se prête à une défense facile. On voit encore sur la route, près de Seravezza, au point où la Versilia se resserre, un vieux pan de muraille où devait exister une porte avec ses mâchicoulis et ses ponts-levis, pour fermer complétement le passage en cet endroit. Et sans vouloir faire ici de l'étymologie, Vallechia ne nous paraît être que la contraction de *valle chiusa* (Vaucluse) ou vallée fermée : c'était assez l'habitude, on le sait, au moyen âge, de barrer ainsi les routes pour obtenir des péages et faire composer les passans. Louis IX lui-même, partant pour la croisade, fut plusieurs fois arrêté le long du Rhône par les seigneurs riverains, qui le mirent à contribution, ce à quoi le saint roi se prêta d'assez bonne grâce malgré les récriminations de Joinville, qui eût préféré payer d'autre monnaie, et guerroyer un peu en chemin avant d'aller s'embarquer à Aigues-Mortes.

En se dirigeant de Seravezza vers *Forte de' Marmi*, on quitte bientôt la Versilia, et on laisse à droite la mine de mercure de Ripa, dont une des galeries débouche sur le chemin. La plaine alors s'élargit et présente de beaux bois d'oliviers ou des prairies bien arrosées. On traverse la route de Lucques à Massa et à Carrare, et immédiatement après, à la station de Querceta, le chemin de fer, qui a détrôné la route de terre, qu'il côtoie sur tout son parcours. On rencontre ensuite les vestiges de la voie Émilienne (*via Emilia Scaura*), plus tard connue sous le nom de voie Aurélienne : c'était, nul ne l'ignore, la grande route qui de Rome menait dans les Gaules en suivant le littoral tyrrhénien. Enfin on arrive à la mer. La plage est basse, sablonneuse. Une immense quantité de blocs, dont la couleur blanche et l'éclat cristallin, reluisant au soleil, éblouissent les yeux, gît sur le rivage. Chaque propriétaire reconnaît son lot à sa marque. Çà et là sont des tas de planches de marbre sciées, pla-

faitement aménagé; une machine à vapeur d'extraction a été établie dans la galerie principale, pour remonter le minerai par un puits incliné intérieur, le long du plan du filon. Un tunnel de plus de 800 mètres atteindra bientôt la partie inférieure du gîte. Au sortir de la galerie, les produits extraits sont amenés au bas de la montagne par un chemin de fer automoteur, c'est-à-dire où les wagons pleins descendent par leur propre poids, remorquant les wagons vides. Arrivé aux ateliers de préparation, le minerai est trié à la main, puis broyé en poudre sous les bocards ou pilons mécaniques, et enfin divisé en différentes qualités et teneurs au moyen d'appareils classificateurs fort ingénieux. Les matières isolées dans ces opérations (galène et cuivre gris argentifères) sont alors fondues dans des fours spéciaux. L'argent se concentre dans le plomb, et des *saumons* ainsi obtenus on extrait à la coupelle un gâteau d'argent, résultat final de l'opération. Les litharges ou oxydes de plomb provenant de la coupellation sont refondues et réduites pour en tirer du plomb marchand. Tout cet ensemble de travaux mériterait d'être étudié, et prouve que l'industrie des marbres n'est pas la seule intéressante dans le district de Seravezza.

cages, dessus de table, etc., des *marmetti* ou carreaux en paquets. Quelques blocs de couleur insolite se détachent vigoureusement sur l'ensemble. C'est le *portor* aux veines jaunes sur fond noir venu du golfe de la Spezzia, le *vert* de Gênes ou vert de mer, la *griotte* du Languedoc au ton rouge cerise, ce qui lui a valu son nom. Ces marbres étrangers ont été portés jusque-là pour être amenés aux scieries de Seravezza et débités en tables. Les carrières d'où ils ont été tirés ne donnent pas lieu à une extraction assez importante pour qu'on y ait établi des appareils de sciage, ou peut-être manquent-elles de chutes d'eau, force toujours plus économique que la vapeur et souvent la seule possible dans les montagnes.

La manière dont on embarque les marbres est primitive, mais originale. La balancelle ou *lancia* est tirée à sec. Avec des grues et des palans, on élève les blocs et on les descend à fond de cale, puis le navire est lâché à la mer glissant sur des bois savonnés comme si l'on procédait au premier lancement. Cette méthode date des Romains, et les Grecs eux-mêmes n'opéraient pas autrement quand ils chargeaient le marbre de Paros. Les balancelles portant les marbres jaugent de 20 à 50 tonneaux ; elles s'en vont ainsi à Gênes, à Livourne, où l'on transborde les blocs sur de plus grands bâtimens. Quelquefois des navires de 150 à 200 tonneaux sont expédiés directement de Marseille à la *marine* de Seravezza. En ce cas, les *lancie* prennent toujours les blocs au rivage, et les portent aux navires qui attendent en rade. Si le mauvais temps survient dans l'intervalle, ceux-ci sont obligés de s'éloigner sans compléter leur chargement.

La vue dont on jouit de la plage de *Forte de' Marmi* est des plus pittoresques. Quand le temps est clair, on découvre toute la mer de Toscane, depuis le Montenero de Livourne jusqu'à la pointe de Porto-Venere, qui ferme au couchant le beau golfe de la Spezzia. Sur le rivage, au-delà du dépôt des marbres, présentant un amas de blocs disséminés dans un désordre qu'on pourrait prendre pour un effet de l'art, s'étend une rangée de maisons proprettes où sont établis les marins et les carriers. Deux édifices plus imposans, situés orgueilleusement à l'écart, attirent les yeux. C'est d'un côté l'inévitable douane, bâtisse sans art, n'appartenant à aucun ordre d'architecture, et d'autre part le fort (d'où le nom de *Forte de' Marmi* donné à la localité). Le style à la fois élégant et sévère de la forteresse révèle le siècle des Médicis, l'époque où Michel-Ange, précurseur de Vauban, dessinait des citadelles de la même main qui peignait la chapelle Sixtine ou sculptait le David. Sur la façade qui regarde la mer, l'écusson grand-ducal aux six boules s'est effacé devant la croix de Savoie. Des artilleurs piémontais à la tenue mâle

et irréprochable ont également remplacé les *carabinieri* peu redoutables du vieux Léopold. Par l'une des embrasures du fort, un respectable canon de fonte et un antique fusil de rempart, faisant ensemble bon ménage, sont toujours dirigés sur la mer, menaçant les forbans sarrasins, contre lesquels la citadelle a été bâtie. Il y a des forts de cette espèce tout le long du rivage toscan, et bien que les pirates barbaresques ne s'y montrent plus pour faire comme autrefois des razzias jusque dans les grandes villes maritimes, l'autorité militaire continue à occuper les forts. L'artillerie tient à ses priviléges. Une des premières mesures du Piémont devenu le royaume d'Italie a été de garnir les citadelles du littoral de canonniers bien disciplinés.

III.

En quittant Seravezza, je me dirigeai vers Carrare par la route de terre, plus courte que la voie ferrée, qui, par raison d'économie et pour éviter les tunnels, a longé le bord de la mer au lieu de se rapprocher des grands centres d'industrie et de population, Seravezza, Massa et Carrare, groupés autour des carrières. Je partis aux premières lueurs du jour avec le *vetturino* Galibardi, tout fier d'être désigné par un sobriquet qui n'est autre que le nom sous lequel les gens du peuple connaissent Garibaldi en Italie. Les chevaux et le conducteur étaient pleins d'entrain, et nous ne tardâmes pas d'arriver sur la voie Émilienne. La route moderne a conservé le nom de son aînée, la voie romaine, qu'elle côtoie ou dont elle suit le parcours en se superposant à elle. Le chemin est large et bien tracé, sans montée ni descente. Fouettant vigoureusement les chevaux, Galibardi les mena d'un train de poste, voulant sans doute faire concurrence à la locomotive qui passa un moment près de nous, puis disparut bientôt avec son blanc panache de vapeur derrière un rideau de peupliers.

Assis familièrement à côté de mon voiturin, qui parlait le toscan comme un académicien de la Crusca, je l'interrogeai sur les habitudes et les mœurs du pays, sur les progrès qu'y faisait l'idée unitaire. — *Illustrissimo*, me dit-il, l'unité, il y en a qui la veulent, il y en a qui ne la veulent point. Pour moi, je suis Italien avant tout, et j'abhorre le *Tedesco;* mais les impôts ont augmenté, la conscription ne fait grâce à personne. Sous les ducs, on payait peu, et il n'y avait de soldats que les Autrichiens. — On payait peu, répliquai-je, mais l'industrie était souffrante, et avec elle le commerce et l'agriculture; puis vous n'aviez presque pas de routes, pas de chemins de fer, pas de ports, presque aucune école, aucun lien sur-

tout entre vous, et ceci s'applique trait pour trait à ce duché de Modène où nous touchons, naguère isolé de toute l'Italie, renfermé obstinément dans des idées d'un autre âge. — Oh! pour cela, oui! et j'aime mieux Victor que François ou Léopold; mais je voudrais qu'on mît la Toscane à la tête de la péninsule. *Di Toscana non ce n'è che una*, il n'y a qu'une Toscane, — ajouta mon conducteur en faisant allusion à la gloire historique et littéraire du pays des anciens Étrusques. J'interrompis la conversation pour mieux admirer le paysage. D'un côté s'étendait la mer calme et azurée, de l'autre on découvrait un rideau de montagnes calcaires couvertes de pins. La plupart des variétés de l'essence résineuse s'y trouvaient représentées, pin maritime, sylvestre, *laricio*, pin d'Alep; Par bouquets isolés se montrait le pin parasol, au port original, et qui se rencontre partout en Toscane. Sur les hauteurs se dressaient les murs d'un vieux donjon démantelé, celui de Montignoso, datant de l'époque lombarde, et jusqu'à ces derniers temps refuge de hardis contrebandiers. Au niveau de la route, la cernant de chaque côté, on voyait également une espèce de château-fort. Comme à Montignoso, les soldats avaient disparu, les fenêtres étaient démontées, les portes défaites : c'était la ruine, l'abandon. — Qu'est cela? demandai-je à mon cicerone. — C'est l'ancienne douane, *il forte di porta;* voyez si l'on est joyeux qu'elle ait disparu! les murs sont couverts d'inscriptions chantant la gloire de Victor. — C'était là en effet une de ces douanes maudites où le voyageur qui parcourait l'Italie entre Gênes et Livourne, par la route maritime ou la *Corniche du Levant*, était obligé de s'arrêter, de descendre pour montrer son passeport, ses malles, son visage. C'était perte de temps et d'argent, car il fallait donner le pourboire, *la mancia*, à tous ces importuns. Sous le moindre prétexte, on vous renvoyait en arrière. Celui-ci portait des moustaches! ce devait être un *carbonaro*, et il lui était défendu de passer outre. Cet autre couvrait son chef d'un chapeau pointu : *carbonaro!* il n'allait pas plus loin. Toute discussion était inutile; la douane rendait ses décrets sans appel, il fallait rebrousser chemin (1). Aujourd'hui plus de douane, plus de gendarmes tracassiers, plus de passeports, plus de ces *mancie* honteuses qui déshonorent autant ceux qui les donnent que ceux qui les reçoivent,

(1) Pour éviter toutes ces tracasseries, les voyageurs avaient l'habitude de descendre de diligence avant l'arrivée aux limites douanières, et rejoignaient la voiture au-delà, à travers champs. Le Piémont, Modène, Lucques, la Toscane exerçaient tour à tour leur droit de visite, et souvent à plusieurs reprises, car les limites, les enclaves allaient s'enchevêtrant. Le Piémont avant 1848, et Modène de tout temps, se sont distingués par le zèle que mettaient douaniers et gendarmes à molester les voyageurs. On ne pouvait leur opposer en ce sens que Rome et Naples.

plus d'exploitation d'aucune sorte. Le pays a changé d'aspect depuis la formation de l'unité italienne, depuis le jour où les habitans étonnés ont entendu le sifflet strident de la vapeur et vu la locomotive rouler sur un chemin de fer.

Cependant nous étions entrés sur le territoire de Massa, autrefois *Massa ducale*, maintenant *Massa di Carrara*. Nous gravîmes une côte partout couverte d'oliviers et de vignes. La ville, cachée au milieu de ses bois d'orangers, qui poussent ici en pleine terre, laissait seulement apercevoir les campaniles et les rotondes de quelques-unes de ses églises. Sur un monticule élevé se dessinait la forteresse, le *Castello*, comme on le nomme, et sur le rivage on entrevoyait la *marine* de Saint-Joseph, où Massa va charger ses marbres. Parallèlement à la côte, et protégeant la ville, se dressaient les hautes montagnes modenaises, le Monte-Sagro, le Monte-Brugiano, la Tambura, la Penna-di-Sumbra, se rattachant à l'Altissimo. C'est des contre-forts de ces alpes littorales que Massa tire ses marbres blancs et veinés qui essaient de faire concurrence à ceux de Carrare et de Seravezza.

La ville de Massa est bien bâtie. Ce sont partout de belles maisons aux vastes fenêtres, aux balcons de fer s'ouvrant sur la rue. La grande place, plantée d'orangers, est ornée d'une pyramide de marbre blanc où on lit qu'en 1848 comme en 1859 Massa a été la première à adopter les idées nouvelles. Les citoyens du pays, sous ces ombrages odorans, devisent des affaires publiques comme des bourgeois du moyen âge. De la grande place de Massa on peut aller jeter un coup d'œil sur le Frigido, qui arrose la partie nord de la ville. Descendu des hautes montagnes aux flancs desquelles sont attachées les carrières de marbre, le Frigido, dont le nom latin a été si bien conservé, promène au-dessous de Massa ses eaux toujours vives et claires. Il s'est glissé dans une vaste anfractuosité qu'on dirait ouverte pour lui, et, resserré entre ses berges de calcaire, il prend quelquefois les allures d'un vrai torrent. Alors ce sont d'énormes blocs de roches qu'il roule, ce sont des ponts qu'il emporte. Il a ainsi violemment abattu l'ancien pont qui reliait Massa à ses faubourgs et promené jusqu'à la mer une partie de ses débris. Les plus gros blocs sont restés en place, et l'eau, dans les momens de crue subite, vient s'y abattre à la façon d'un bélier, comme si la lutte était ouverte entre la pierre et l'élément liquide, et qu'il s'agit de décider lequel des deux l'emportera.

Le Frigido, au sortir de Massa, se déroule dans une verdoyante plaine, et vient se jeter paisible à la mer, après avoir fait dans la montagne un vacarme d'enfant terrible. La route de Massa à Carrare le traverse sur un beau pont de marbre. A l'une des extrémi-

tés de ce pont est le *Château-d'eau*, où un canal vient déverser dans un vaste siphon de fonte l'eau d'arrosage pour les jardins environnans. Le siphon traverse le pont sur un de ses tympans, et vient reparaître à l'autre extrémité, où le canal coule de nouveau à découvert. Une cascade venue d'un autre point se déverse au même endroit dans le Frigido; elle tombe à pic d'une hauteur de près de 20 mètres, et cette abondance de l'eau explique la beauté, la richesse de la nature en ces lieux favorisés. Le coup d'œil sur la mer est magique. Massa est véritablement la Nice de cette partie de l'Italie, plus agréable, mieux située, et d'un climat bien plus doux que celui de la Nice provençale.

A Massa, je remarquai des scieries peut-être plus belles encore que celles que je venais de visiter, et je pus voir aussi des ateliers presque inconnus à Seravezza, et que j'allais retrouver en grand nombre à Carrare : je veux parler des *études* de sculpteurs (1). Je m'arrêtai un moment à celle du professeur Isola, qui, le ciseau à la main, la figure blanchie par le marbre, la blouse de l'artiste sur le dos, me convia gracieusement à entrer. Des muses, des Vénus, presque toutes du style de l'empire inauguré en Italie par Canova, c'est-à-dire coquettement coiffées et retroussant galamment leurs tuniques pour mieux montrer leurs jambes nues, semblaient joindre leurs sollicitations à celles du *chiarissimo professore*. J'entrai donc et donnai partout un coup d'œil. Les élèves, les ébaucheurs, étaient çà et là occupés, qui autour d'une colonne, qui devant un bas-relief. Celui-ci dégrossissait une statue dont on voyait encore le réseau des points de repère, comme sur l'esclave de Michel-Ange qui est au Louvre; celui-là traçait un dessin pour préparer la pierre d'un tombeau. Je remerciai le maître de m'avoir si poliment ouvert son étude, et je hélai Galibardi impatient, qui était venu me rejoindre, et dont les chevaux, excités par l'avoine, n'attendaient que le signal du départ sur le pont de marbre du Frigido. L'art importait peu au voiturin; il avait hâte d'arriver. Pour lui, le but était Carrare, — Carrare, avec son théâtre, ses jolies filles et ses cafés. Je me livrai à lui, et d'un trait il me porta à destination. J'avais à peine réfléchi à tout ce que je venais de voir, que déjà il s'arrêtait devant la porte de M. Th. Robson, un Anglais, l'un des premiers exploitans de Carrare, pour lequel j'avais une lettre, et qui me reçut en ami. Dès qu'il me vit en présence du maître du logis, Galibardi remonta sur son siége, et, faisant claquer son fouet, prit triomphalement le chemin de l'*Albergo nazionale :* c'est le grand

(1) A Carrare, à Massa, on dit une étude de sculpteur, comme en France une étude de notaire.

hôtel de Carrare, qui étale dans la principale rue sa façade bariolée peinte aux trois couleurs de Savoie.

Un des plaisirs les plus vifs qu'éprouve le voyageur, quand il arrive dans une ville qu'il voit pour la première fois, c'est d'aller seul à la découverte. A Carrare, ce plaisir est encore augmenté par l'intérêt qui s'attache à l'industrie même des habitans; tous sont carriers, marbriers ou sculpteurs. Les *études* vous arrêtent à chaque pas, portant sur une plaque de marbre, au-dessus de la large porte d'entrée donnant sur la rue, le nom du *professeur*. A côté des études sont les ateliers plus modestes des simples marbriers, ébauchant, dans le marbre blanc bleuâtre que le pays produit en si grande abondance, les baignoires, les mortiers, les vases, les balustrades et les statues de jardin. Les vibrations métalliques du ciseau d'acier résonnant sur la pierre frappent l'oreille à chaque pas, et parfois on entend aussi le grincement monotone de la scie glissant à travers un bloc qui interrompt le passage au détour d'une rue. La lame de fer, montée sur un châssis vertical que retiennent des cordes latérales, va et vient, manœuvrée par le scieur nonchalant. Bien que payé suivant la besogne faite, c'est-à-dire à tant le *palme* d'avancement, l'ouvrier ne se hâte guère. Il sait d'ailleurs que la scie descend lentement, de quelques centimètres par jour au plus. Avant tout, il aime ses aises. Si la pluie ou le soleil l'incommode, il dispose au-dessus de sa tête soit une tente, soit l'*ombrello* traditionnel, qui font dès lors partie intégrante du mécanisme fixé autour du bloc.

Aux environs de la ville, le spectacle n'est pas moins curieux pour l'étranger. A chaque moment, il rencontre des chars traînés par plusieurs paires de bœufs, souvent cinq et six à la fois, qui servent au transport des cubes de marbre. Ces lourds véhicules sont construits sans doute sur le même modèle que les chars étrusques de l'ancienne Luna, dont les habitans exploitèrent les premiers les carrières de ces localités. Les roues sont basses, massives, pesantes, à six rayons. Elles ressemblent à celles que Carrare porte sur son écusson, autour duquel se lit le vieux nom latin de la cité, *civitas carrariæ*, ou la ville des carrières. Les couples attelés, *d'un pas tranquille et lent*, promènent le bloc sur la route. Les bouviers vont et viennent, criant, piquant violemment de l'aiguillon les pauvres bœufs, qui n'en peuvent mais. Cependant la lourde masse continue à s'avancer péniblement, ballottée dans les profondes ornières. La route de ceinture que traversent ces chars, et qui relie la ville aux carrières, porte le nom caractéristique de *via Carrareccia*.

Quelques-unes des *études* de Carrare méritent de fixer l'attention, et les professeurs Lazzerini, Franchi, Pelliccia, Bonanni, sont cités

parmi les plus connus; tous les quatre du reste sont professeurs de nom et de fait, puisque, outre les leçons données à l'atelier, ils font un cours à l'école des beaux-arts de Carrare, qui relève de l'*académie de sculpture* de la ville. Cette académie, dont Carrare s'enorgueillit à juste titre, a formé des maîtres célèbres, et Canova le Vénitien, le célèbre Danois Thorwaldsen, ont été au nombre de ses associés étrangers. Depuis l'époque de la renaissance, il est du reste peu de sculpteurs qui ne soient venus à Carrare pour choisir des marbres, et les habitans montrent avec fierté la maison où descendait Michel-Ange. La ville elle-même a produit des sculpteurs célèbres: Pietro Tacca, élève, puis émule de Buonarotti, comme le dit l'inscription placée sur la façade de la maison où il est né; Carlo Finelli, qu'une autre inscription plus orgueilleuse, à peine excusable même chez des compatriotes, appelle un sculpteur *à nul autre second;* Franzoni, qui sous Pie VI travailla au Vatican; enfin Tenerani, encore aujourd'hui à Rome (1).

Les maîtres contemporains fixés à Carrare, bien que n'ayant pas le renom de leurs prédécesseurs, n'en tiennent pas moins fort dignement le ciseau. M. Bonanni est dans la sculpture d'ornement d'une habileté rare, et nul mieux que lui ne sait détacher du marbre un bouquet ou une couronne de fleurs. MM. Pelliccia, Lazzerini, Franchi et d'autres sculpteurs carrarais réussissent également bien dans la statuaire, et de leur ciseau sont sorties des œuvres du plus grand mérite. Au-dessous des maîtres vient le cortége nombreux des *faiseurs*. Ceux-ci réduisent les statues connues, antiques ou modernes, et les vendent aux touristes de passage à des prix généralement très modérés. On trouve chez eux des Vénus de Milo, de Médicis ou du Capitole, des Dianes de Gabies ou des Dianes à la biche, des Hercules, des Antinoüs, des Bacchus, des gladiateurs mourans, des Mercures; puis tout l'œuvre de Canova ou de Pradier. Tout cela se vend, s'expédie, s'exporte pour ainsi dire au poids ou au mètre cube. C'est tant pour une réduction de moitié, tant pour une réduction d'un quart, tant pour un groupe, tant pour une statue détachée. Tout l'olympe antique est coté, et il y a peu de différence entre les copies de deux concurrens. Dans le Nouveau-Monde les deux Amériques sans exception, en Europe l'Angleterre, la Russie et l'Espagne sont surtout friandes de ces produits, et les marbres ouvrés de Carrare font concurrence aux albâtres de Volterra. Cependant, depuis que le chemin de fer, passant assez loin de la ville, a détourné les voyageurs, on se plaint d'une diminution dans

(1) Carrare ne s'est pas seulement illustrée dans les arts; elle a encore produit dans la politique et les sciences des hommes justement célèbres, comme l'économiste Rossi et le géographe Repetti.

la vente. Autrefois le commerce allait mieux; au sortir de la table d'hôte où la diligence s'arrêtait, on entrait chez le sculpteur, on y trouvait tous les chefs-d'œuvre étalés, et l'on achetait une statue tout comme on eût fait à Montélimart pour une boîte de nougats ou pour une caisse de pruneaux à Tours. Outre les statues, les réductions, les bustes-portraits, Carrare se charge encore de l'ornement: panneaux, trumeaux, chambranles de cheminées de luxe; enfin le style funéraire lui-même n'est pas dédaigné, et plus d'un tombeau de prix, commandé par le Chili, le Pérou, la Russie ou l'Espagne, est dessiné, puis ciselé dans les ateliers carrarais (1).

L'académie de Carrare renferme la copie de tous les modèles antiques ou modernes de quelque renom. C'est là que la jeunesse du pays vient se former dans l'art délicat de l'imitation du relief par le dessin et le moulage. Il y a aussi une école de nu, où l'on travaille d'après le modèle vivant. Enfin ceux que la statuaire n'attire pas étudient l'ornement et demandent à la feuille d'acanthe, aux griffons ailés ou aux arabesques le secret de leurs capricieux contours. Les élèves couronnés chaque année sont envoyés à Rome. La municipalité carraraise et quelquefois le gouvernement italien acquittent une partie de leur pension.

On remarque à l'académie de Carrare un bas-relief antique fort curieux au point de vue de l'archéologie et de l'histoire. Ce bas-relief, transporté depuis six mois seulement à l'académie, a été sculpté, au temps de l'exploitation romaine, sur un bloc de marbre tenant à la montagne. La carrière d'où ce bloc a été tiré a pris au moyen âge et a conservé le nom de *Fantiscritti* (mot à mot, soldats sculptés), à cause du sujet même que représente le bas-relief, ou plutôt de l'explication qu'en donnaient les gens du peuple. Voici maintenant comment les artistes et les archéologues italiens interprètent généralement ce sujet. Jupiter, Hercule et Bacchus se présentent ensemble, de face. Le *père des dieux et des hommes*, reconnaissable

(1) A Carrare, tout le monde est sculpteur, plus ou moins. Il semble qu'il y ait une relation secrète, mystérieuse, entre les qualités physiques et morales d'un peuple et les caractères lithologiques des terrains qu'il habite. Un ingénieur, M. A. Burat, a fort bien exprimé ce fait dans sa *Géologie appliquée;* il cite à ce propos Carrare et ses marbres, Volterra et ses albâtres, et fait justement observer que l'existence de quelques roches propres aux ouvrages d'art peut rendre communes des qualités rares partout ailleurs. Le géographe Repetti, étudiant surtout le côté physique de la question, avait déjà remarqué que les Carrarais, ses compatriotes, manifestaient dans leur caractère je ne sais quelle souplesse, quelle malléabilité en rapport avec celles des marbres de leur pays. L'habitant d'un territoire calcaire ne pense et n'agit pas comme celui qui habite un sol schisteux ou granitique. En France, dit avec raison le père de la géologie moderne, M. Élie de Beaumont, les expressions de Provençal, Gascon, Auvergnat, Parisien, correspondent à autant de régions géologiques différentes.

à sa barbe et à ses cheveux olympiens, tient le milieu; il appuie paternellement ses bras sur les épaules de ses compagnons. A gauche est Bacchus, que l'on devine au thyrse qu'il tient dans sa main (1); à droite est Hercule portant la massue, couvert de la dépouille du lion. Tous les carriers, tous les artistes de passage à Carrare, sont allés visiter ce bas-relief. Bien des sculpteurs ont inscrit leurs noms sur la pierre; ceux de Pietro Tacca, Gian Bologna, Canova, semblent être d'hier. A l'élégance, à la profondeur des entailles, on voit que ces noms ont été gravés par des mains habituées à tenir le ciseau. Il paraît que le nom de Buonarotti se lisait également sur ce marbre, et qu'il a disparu, soit dans un éclat qui a tronqué l'un des angles, soit emporté par quelque fanatique.

Dans une autre carrière romaine près de Carrare, à Colonnata (2), l'attention des visiteurs était également attirée par les restes d'un autel votif, dont l'inscription témoigne qu'il a été dressé par Villicus, décurion des esclaves attachés aux carrières. Cet autel a depuis un an été transporté aussi à l'académie de Carrare; il certifie le renom dont jouissait le marbre de Carrare chez les Romains. Avant eux, les Étrusques ont excavé les montagnes de Carrare, et la ville de Luna, qu'ils avaient construite sur ces rivages, vivait surtout du commerce des marbres. Ce ne fut qu'à partir du temps de César et d'Auguste, quand les carrières de la Grèce commencèrent à s'épuiser, quand le Pentélique et Paros refusèrent aux maîtres du monde ce qu'ils avaient si abondamment donné à Ictinus, à Phidias et à leurs élèves, que les Romains s'adressèrent à Carrare (3). Les marbres blancs cristallins de Luna reprirent leur premier renom, et pendant plusieurs siècles, jusqu'à la chute de l'empire, fournirent à tous les artistes de Rome, sculpteurs ou architectes, la matière indispensable. A l'époque de l'invasion des Barbares, l'exploitation des carrières cesse ou demeure fort languissante. Luna, qui a essayé de revivre et qui de païenne s'est faite chrétienne, est ruinée une seconde fois par le passage des hordes du nord. Malheur aux villes que traverse la voie Aurélienne sur le littoral de la péninsule! C'est par là que les Goths, les Lombards, et plus tard les Normands et les Allemands, font successivement irruption. Les Sarrasins eux-mêmes viennent à plusieurs reprises porter le fer et le feu sur ces rivages. Luna, de nouveau dévastée, disparaît cette fois pour toujours, et les hommes sont sur le

(1) D'autres y voient Mercure. Le thyrse deviendrait alors un caducée, supposition bien permise, vu l'état de dégradation du bas-relief. Dans ce cas, on aurait les trois dieux protecteurs des chemins.

(2) De *colonia*, colonie, à cause de la colonie d'esclaves établie sur ce point.

(3) Pline, *Hist. nat.*, lib. XXXVI.

point de perdre jusqu'au souvenir du marbre de Carrare; mais c'est alors que Pise, avec ses valeureux enfans, commence la première la renaissance des arts en Italie. Dès le XIe siècle, il faut du marbre aux architectes pour édifier le Dôme, le Baptistère, la Tour penchée et le Campo-Santo : c'est vers Carrare qu'on se tourne. Depuis lors, les carrières n'ont plus cessé d'être exploitées. Les belles églises de Lucques, modèles d'architecture lombarde, les palais de Gênes, de Pise, sont faits du marbre de Carrare. Quand les arts ont été à leur apogée, en quelque lieu de l'Europe que ce fût, l'exploitation des carrières a atteint sa période la plus brillante, comme elle a déchu dans les momens de décadence. Le siècle de Léon X, le siècle de Louis XIV ont ainsi marqué pour Carrare, comme déjà le siècle d'Auguste, et avant lui la période étrusque, les plus célèbres époques de l'exploitation et du commerce des marbres. La prospérité des carrières a, comme de raison, marché de pair avec celle de l'architecture et de la statuaire. Louis XIV surtout a demandé à Carrare ses masses les plus belles pour orner Versailles. Le marbre pur et sans tache n'a pas été seulement réservé aux statues, on l'a prodigué dans les vasques des fontaines, dans les balustrades des jardins, jusque dans les parquets (1). La consommation a été énorme, et si aujourd'hui quelques-unes des montagnes de Carrare ne produisent plus de statuaire, c'est que les filons sont épuisés après des demandes si répétées, après plus de deux mille ans d'une exploitation presque continue. Cependant la trace laissée par la main de l'homme est à peine visible sur les imposantes masses calcaires dont sont formés les monts carrarais, tant il est vrai que les forces de l'homme se réduisent à bien peu de chose, mises en opposition avec celles de la nature.

IV.

Les montagnes voisines de Carrare sont coupées d'anfractuosités profondes, aux pentes desquelles sont attachées les carrières. Les trois principales de ces coupures naturelles portent les noms de *Ravaccione*, *Canal grande* ou *Fantiscritti* et *Colonnata*; elles se ramifient derrière Carrare comme les branches d'un éventail.

La vallée de Ravaccione est surtout intéressante à visiter : elle est

(1) A cette époque, les marbres de Carrare arrivaient en France par le Rhône. On transbordait les blocs à Arles. A Lyon, on prenait la Saône, puis les canaux, et l'on atteignait Paris et Versailles par la Seine : il fallait quelquefois deux ans pour le voyage. Aujourd'hui, par l'Atlantique et Rouen, c'est l'affaire de deux mois. Quand une voie ferrée continue reliera l'Italie à la France, le même transport ne demandera que quelques jours.

à trois kilomètres de Carrare, tandis que Fanti scritti et Colonnata partent presque des faubourgs de la ville. On trouve à gauche de la route le gracieux village de Torano, pittoresquement perché sur une hauteur, et dont la vieille église et les toits de tuile se détachent sur le fond du tableau. Au pied du riant coteau sont des scieries et des *frulloni* d'une construction toute primitive; les appareils sont mis en mouvement par une roue pendante ou une grossière turbine qui empruntent leur force à l'eau du torrent. On passe devant une vallée transversale, celle de Pescino, où sont aussi de nombreuses carrières. On les laisse derrière soi, et bientôt on arrive à une première exploitation, — *la Mossa*, — qui marque la première étape dans le parcours des travaux de Ravaccione. C'est de là, ainsi que de la carrière voisine de la Bettuglia, que l'on tire le marbre statuaire le plus renommé aujourd'hui à Carrare. Il ne se vend pas moins de 20 francs le palme, soit 1,280 francs le mètre cube, sur les lieux, à pied d'œuvre. Le jour où je visitai l'excavation, un beau bloc de 800 palmes gisait à terre, attendant les bouviers. La valeur du statuaire indique le haut prix que l'on attache à un bloc bien homogène et cristallin, pur et sans mélange, et les bénéfices élevés qu'en peut procurer l'exploitation. Le marbre blanc clair descend bien vite à des prix moitié moindres, et cependant le coût de l'extraction et du transport est absolument le même que pour le statuaire.

Si l'on continue à remonter dans le vallon de Ravaccione, on rencontre à Polvaccio une ancienne carrière romaine qui a fourni jusqu'à ces derniers temps un marbre statuaire très renommé (1). Le roc conserve encore la trace des outils d'extraction; la marque horizontale que le travail a laissée sur la pierre de distance en distance indique bien le mode d'exploitation adopté par les anciens. On dégageait la masse sur cinq de ses faces. La face antérieure, la face supérieure et les deux faces latérales étaient préparées par la précédente excavation. La face postérieure était ouverte à la pointerolle, puis, avec le ciseau, des pinces et des coins, on faisait sauter le

(1) C'est de là que les Romains ont tiré le marbre du Panthéon, de la colonne Trajane, de l'arc de triomphe de Titus et de celui de Septime-Sévère. L'Apollon du Belvédère est également en marbre de Polvaccio. Les blocs qui ont servi à Michel-Ange pour le David et pour les célèbres statues allégoriques couchées qui ornent les tombeaux de Julien et de Laurent de Médicis ont été aussi extraits de ces carrières. Enfin on peut citer encore comme sculptés en marbre de Polvaccio le Neptune de l'Ammanati et le groupe d'Hercule assommant Cacus qui ornent la place du Palais-Vieux à Florence. On ne dit pas si c'est à Polvaccio que s'adressa Louis XIV, mais nous savons que les marbres fournis pour le tombeau de l'empereur, une des constructions modernes qui en ont consommé le plus, ont été tirés de Colonnata, qui en a aussi fourni beaucoup aux Romains.

bloc, en dégageant ainsi violemment la face inférieure. Jusqu'au XVIIe siècle, ce mode d'opérer a été en usage dans l'exploitation du marbre. A cette époque, la poudre a été appliquée aux mines et aux carrières. Les acides qui attaquent et dissolvent les calcaires sont ensuite venus faciliter l'action de la poudre. En versant de l'acide sulfurique (vulgairement huile de vitriol) dans le canal ménagé par le fleuret du mineur, on en a singulièrement agrandi le fond : on a formé ainsi une véritable poche qui, chargée de quantités considérables de poudre, a détaché des blocs énormes. A Marseille, pour les travaux du nouveau port et le nivellement de l'ancien lazaret, au Teil, près de Montélimart, dans l'extraction des calcaires à ciment et à chaux hydraulique, on a disloqué des montagnes entières. La poudre employée par centaines de kilogrammes dans les chambres ouvertes par les acides a fait voler en éclats des centaines de mètres cubes de rocher dans une seule explosion. On a procédé par de véritables fourneaux de mines comme quand il s'agit de faire sauter des citadelles. A Carrare, à Seravezza, on n'a point à opérer sur une aussi grande échelle, mais souvent cinq ou six mines profondes y sont allumées du même coup. Le bruit épouvantable de l'explosion est répété par tous les échos, et court de vallons en vallons comme les grondemens du tonnerre. Le bloc soulevé en l'air retombe lourdement et roule sur les flancs abrupts de la carrière. On charge jusqu'à plusieurs kilogrammes de poudre à la fois dans le même trou, et l'on y met le feu au moyen d'une mèche de sûreté. Ces mines à l'acide sont appelées par les ouvriers *mines à la française*, parce que l'usage en est passé de France en Italie.

Le point supérieur de l'exploitation dans la vallée de Ravaccione est à 650 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les chars à bœufs arrivent jusqu'au pied des dernières carrières par une bonne route, et le long du chemin on les rencontre qui se suivent à la file, se croisent, les uns montant à vide, les autres descendant les blocs. Pour arriver aux points de chargement, on a ménagé sur les diverses carrières des plans inclinés pavés en marbre, et sur lesquels les masses sont descendues. On en modère la course au moyen de câbles, et elles glissent sur des rouleaux savonnés. Ceux-ci fument ou s'enflamment sous le frottement du marbre, comme les supports sur lesquels se meut le navire qu'on lance à la mer. La descente naturelle des blocs n'a lieu que de la carrière aux plans inclinés. Le trajet est court, la différence de niveau assez faible. Le spectacle est donc loin de présenter ici la même grandeur qu'à Seravezza, sur les flancs de l'Altissimo; mais ce qu'on perd en pittoresque, on le regagne en économie, et les carriers ne s'en plaignent pas.

Le lieu où se trouvent les dernières exploitations de Ravaccione

porte le nom caractéristique de *concha*, parce qu'en cet endroit la vallée, partout fermée, présente la forme d'une conque. Le paysage est d'une désolante aridité : pas un arbre ne pousse sur ces calcaires dénudés; on y distingue à peine quelques herbes, et çà et là quelques mauvaises cahutes en pierres sèches, servant de refuge aux ouvriers. L'agriculture n'a que faire ici. Jusqu'aux points les plus élevés sont étagées des carrières. La qualité partout exploitée est le marbre blanc clair ou ordinaire et le veiné passant au bleu. Il n'y a plus de statuaire. A Carrare, cette qualité se tient volontiers vers le bas des vallées, à l'inverse de Seravezza, où elle semble affectionner les hauteurs les plus inaccessibles. L'aspect que présente la *concha* est des plus animés; il résume bien le spectacle auquel on a assisté tout le long du chemin en remontant le Ravaccione. Partout des carrières en exploitation : une armée d'ouvriers est occupée autour des blocs pour l'extraction, le sciage, la descente, le chargement. Quand vient midi, tous se réunissent fraternellement, au soleil en hiver, à l'ombre en été, pour faire en commun un frugal déjeuner. Il n'y a guère d'inimitié entre les ouvriers de deux carrières rivales, et quand souvent les patrons se jalousent ou se poursuivent dans des procès sans fin, les ouvriers, heureusement rebelles à l'usage, ne croient pas devoir prendre parti dans ces querelles. Aussi bien le dangereux métier de carrier compte assez de victimes déjà sans qu'on aille encore ensanglanter les chantiers par des rixes meurtrières.

Au-dessus des ouvriers sont les chefs des travaux, sortes de tâcherons, qui se chargent d'ordinaire, pour un prix fixé d'avance, de l'extraction du marbre. Ils traitent ensuite avec les simples carriers, soit à la journée, soit à prix fait, épargnant ainsi au patron le souci des menus détails et des discussions interminables avec l'ouvrier. Le patron, propriétaire ou locataire de l'excavation, ouvre un compte-courant à son entrepreneur. Au crédit passe le nombre de palmes extraits, au débit figurent les avances faites en poudre ou autres fournitures et en argent. On traite généralement à tant le palme rendu au bord de la mer, à la *marine* de Carrare, et l'entrepreneur doit par conséquent s'occuper encore de l'engagement des bouviers.

L'exploitation du marbre est de beaucoup plus importante à Carrare qu'à Massa et à Seravezza. A Carrare, le nombre des ouvriers directement attachés aux carrières est de deux mille cinq cents environ. Un millier d'hommes sont en outre employés au transport, à l'expédition et à la mise en œuvre des marbres : bouviers, portefaix de la marine, scieurs, ouvriers des usines ou des ateliers, tailleurs de pierre, etc. On estime le montant de l'extraction annuelle à quinze

cent mille palmes (1) au moins (soit, en nombre rond, 60,000 tonnes), dont au plus un cinquième ou un sixième pour la production de Massa et de Seravezza réunies, cette dernière ville d'ailleurs primant Massa de beaucoup. En prenant donc douze cent mille palmes pour la part afférente à Carrare, ce serait une somme de 3,600,000 fr. répandue dans le pays. Le statuaire, le marbre blanc clair et ordinaire, le blanc bleuâtre, sont les seules qualités qu'on rencontre; le *bardiglio* commun ou fleuri et la brèche manquent complétement. La moyenne du prix qu'on paie aux entrepreneurs est de 2 fr. 50 c. à 3 fr. le palme rendu à la *marine.* Sur ce prix, le transport entre en moyenne pour 1 franc. En somme, chacun est satisfait, personne ne se plaint. L'ouvrier est heureux, le patron s'enrichit, et tout le monde vit des marbres. Carrare compte quinze mille habitans, et dans ce nombre pas un malheureux. La population augmente encore tous les jours. En prenant le quart à peu près du chiffre de l'extraction à Carrare, on aura celui de Seravezza et de Massa; mais cette dernière localité est encore de beaucoup la moins importante: elle est cependant en grand progrès depuis quelques années, et l'on y compte de magnifiques établissemens de marbrerie.

La plus belle de toutes les scieries de Carrare appartient à un Américain, M. Walton : elle ne renferme pas moins de douze châssis pouvant marcher à la fois et portant jusqu'à trente lames chacun. Les blocs sont amenés sous les châssis sur des rails. Un filet d'eau, promené au-dessus de chaque scie par un mécanisme automatique, arrose dans son mouvement de va-et-vient la surface supérieure des blocs, empêchant ainsi l'échauffement du fer contre le marbre. Une roue hydraulique noyée, à réaction, en un mot une turbine du système le plus perfectionné, met toutes les scies en mouvement. Tout cet ensemble est disposé dans un vaste bâtiment, bien dessiné, sous une élégante charpente.

A Massa, à Seravezza, on rencontre également de fort belles scieries, mais les principaux produits de Seravezza sont les *marmetti* ou carreaux de marbre pour parquets. L'ouvrier les prépare bruts à la carrière, en frappant à la masse sur le petit côté des blocs, de manière à les fendre en longueur. Les blocs ainsi travaillés sont ceux d'ailleurs qui présentent déjà des fissures ou des joints naturels, mais il n'en faut pas moins une très grande habileté pour détacher les pavés. Le coup d'œil pratique du carrier lui fait deviner les plus imperceptibles fissures, dont il sait très bien profiter. Les carreaux sont ensuite refendus en largeur avec le ciseau, et amenés

(1) On sait qu'il faut 64 palmes pour faire un mètre cube, et que le mètre cube pèse 2,650 kilogrammes ou 2 tonnes 2/3.

de la sorte à la forme voulue. Alors on les porte à l'usine, où commence le travail du *frullone*. Qu'on s'imagine un axe vertical, un *arbre*, comme on dit en mécanique, monté directement au centre d'une roue hydraulique. Celle-ci est le plus souvent assez grossièrement installée, l'eau du torrent vient battre contre ses *cuillères*, et l'appareil se met en mouvement. A l'axe vertical sont attachées deux poutrelles en croix, régnant sur toute la largeur d'une auge circulaire. Dans chacun des compartimens ainsi formés, on dispose un certain nombre de *marmetti* reposant par la face à polir sur une meule gisante en pierre. Quand l'arbre se meut, il entraîne ainsi poutrelles et carreaux. On jette du sable sur la meule, qui reste fixe, et le frottement polit les *marmetti*. Cette fabrication et ce polissage des carreaux sont des plus répandus à Seravezza, mais presque nuls à Carrare, où l'on ne voit que quelques *frulloni* établis le plus souvent dans la campagne, tant bien que mal.

Le port d'embarquement des marbres à Carrare présente un aspect encore plus animé que celui de Seravezza. Partout sur la plage ce ne sont que blocs de marbre, et dans la rade, quand le temps est beau, navires qui attendent ou complètent leur chargement. Un magnifique pont-embarcadère, monté sur pilotis, a été construit par M. Walton. Il s'avance au loin sur la mer, et permet aux plus gros navires de recevoir directement les blocs en se rangeant le long du pont, qui forme quai. Cela vaut mieux que le système primitif des *lancie* en usage à Seravezza. Le tablier du pont est d'ailleurs muni d'une voie ferrée sur laquelle roulent les wagons portant les marbres. Des grues en fonte, manœuvrées par des roues dentées, prennent les blocs dans les wagons et les amènent lentement à fond de cale.

De la plage de Carrare, les navires vont à Gênes, à Livourne, à Marseille, les trois principaux entrepôts des marbres dans la Méditerranée. Près de la moitié de la production totale va dans l'Amérique du Nord, le pays qui consomme le plus de marbres de Carrare, même encore aujourd'hui, malgré la guerre. A Marseille, il y a de grandes usines pour le sciage et le polissage des marbres, puis de nombreux ateliers pour la mise en œuvre. Les marbres qu'on travaille à Marseille sont non-seulement ceux d'Italie, mais encore tous ceux du midi de la France, notamment le blanc verdâtre ou marbre campan des Pyrénées, le rouge cerise ou griotte du Languedoc, la brèche de Tholomet près d'Aix, connue sous le nom de *brèche d'Alep*. On y travaille aussi les beaux marbres veinés de l'Algérie, l'onyx, aujourd'hui si connu à Paris, enfin les marbres de Belgique, le noir de Liége, la lumachelle, le petit granite. De tous ces marbres, on fait surtout des chambranles de cheminées, des

socles de pendules, des dessus de table, des coupes. Aucun autre pays que Carrare, Massa et Seravezza n'expédie de marbres blancs ou bleus. Les carrières jadis si fameuses des Grecs sont depuis longtemps épuisées, ou du moins n'attirent plus l'attention de l'Occident. Quant aux anciennes carrières que les Romains et avant eux les Étrusques avaient également exploitées en Italie en même temps que celles de Carrare, par exemple à l'île d'Elbe et à Campiglia (dans la Maremme toscane), on a vainement essayé de les reprendre. Plus d'une fois on a voulu rouvrir des travaux à Campiglia, où toutes les variétés de Carrare et de Seravezza se retrouvent. Le marbre statuaire y est aussi beau, plus beau même en certains filons, puisqu'il rappelle, par sa texture lamelleuse et sa translucidité sur les bords, le marbre de Paros, qui donne aux chairs tant de *morbidezza;* mais ces travaux n'ont pas réussi, bien que les difficultés de transport soient moindres à Campiglia qu'à Carrare. Cosme Ier d'abord, puis une société livournaise il y a quelques années, ont successivement échoué. Aujourd'hui une nouvelle compagnie vient de se former. Sera-t-elle plus heureuse que ses aînées? Pour notre part, nous croyons qu'une industrie comme celle des marbres, assurée à Carrare par une durée de vingt siècles, ne peut être ainsi déplacée tout à coup.

En Afrique, à Filfila, de magnifiques veines de statuaire, jadis largement excavées par les Romains, ont également tenté, mais sans plus de succès, les efforts d'une société d'exploitans. Malgré le droit énorme de près de 50 francs la tonne qui pesait alors sur l'entrée des marbres en France, droit dont les marbres de Filfila avaient été exonérés, la société africaine n'a pu tenir contre la concurrence de Carrare. Le gouvernement italien fait du reste tous ses efforts pour encourager le commerce et l'exploitation des marbres. Tous les droits plus ou moins onéreux qui grevaient l'exploitation sous le dernier gouvernement ont été supprimés. De plus, aucune loi, aucun règlement administratif, aucune surveillance gênante de la part de l'état, n'apportent de restriction au travail libre des carrières (1). Dès que le chemin de fer sera terminé jusqu'à la Spezzia (et ce moment n'est pas éloigné), dès qu'un embranchement sur Carrare, qui

(1) Les droits de douane à la sortie des marbres et les droits de péage pour l'entretien des routes ont été réduits au minimum à 2 fr. la tonne de 1,000 kilog., soit environ 5 fr. le mètre cube. En signant récemment le traité de commerce avec la France, le roi d'Italie a de plus demandé la suppression des droits énormes qui grevaient chez nous, à l'entrée, les marbres statuaires de Carrare, comme si nous avions eu quelque exploitation rivale à protéger. Aujourd'hui ces marbres sont exempts de tous droits, et l'on ne paie plus à Marseille que 10 fr. la tonne pour l'entrée des autres qualités. Le fret de Carrare à Marseille est encore assez élevé : de 16 à 20 francs la tonne, suivant les cas.

est à l'étude ou même commencé, aura rejoint la station d'Avenza, le prix du transport diminuera de moitié, et les propriétaires des carrières échapperont surtout aux exigences des *facchini*, ces insolens portefaix de la plage. Massa et Seravezza pourront voir également les blocs descendre des carrières sur des embranchemens ferrés ou de simples *tram-roads* (1), et arriver jusqu'à la Spezzia traînés par la locomotive. Là, dans ce magnifique golfe, où la nature a tracé d'avance le plus beau port de l'Italie, les marbres s'embarqueront à prix réduit, et souvent comme lest, pour tous les ports de la Méditerranée et tous ceux de l'Atlantique.

Le port actuel où Carrare embarque ses marbres est connu sous le nom de Spiaggia d'Avenza, du nom du village qui se trouve tout près de là. Un large ruisseau, le Carrione, descendu des carrières, vient mourir à la marine, et c'est une remarque à faire que partout, dans les trois districts marbriers, Seravezza, Massa et Carrare, les conditions topographiques sont les mêmes. Aux flancs des vallées transversales sont les carrières. Sur chaque point, ces vallées se réunissent en une seule : la Versilia à Seravezza, le Frigido à Massa, le Carrione à Carrare; toutes trois sont parallèles, et chacune vient finir à la mer en y marquant le port d'embarquement. Enfin toutes les carrières sont contenues dans la même chaîne de montagnes, vaste contre-fort détaché du massif principal des Alpes apuanes et courant parallèlement au rivage.

La vue dont on jouit de la plage de Carrare en se tournant vers les montagnes n'est pas moins pittoresque que celle de *Forte de' Marmi* à Seravezza. Non loin du dépôt des marbres est Avenza, avec son vieux château-fort aux tourelles massives, aux fenêtres ogivales, aux élégans créneaux. La pierre a été taillée avec amour par un artiste du temps. Ce château commandait la voie Émilienne, et au moyen âge, au commencement des temps modernes, il arrêta plus d'une fois les armées qui descendaient en Italie. Le célèbre capitaine lucquois Castruccio Castracani, qui a mérité d'avoir Machiavel pour historien, fit construire au XIV[e] siècle cette magnifique citadelle.

Les étymologistes font venir le nom d'Avenza de l'italien *avanzi* (ruines) : non loin du château de Castruccio sont en effet les ruines de la fameuse Luna, deux fois détruite, sous les Romains d'abord, après la soumission des Étrusques, puis au commencement du moyen âge, à la suite des incursions des Barbares, dont les hordes indisciplinées arrivaient dans l'Italie du centre par la voie Émilienne, qui traversait Luna. Du temps de Pline, la ville s'était relevée de ses premiers désastres, et faisait de nouveau le commerce

(1) Chemins à l'américaine comme celui de Paris à Versailles par le Cours-la-Reine.

des marbres. L'écrivain latin, dans la partie géographique de son *Histoire naturelle*, la désigne ainsi : *primum Etruriæ oppidum Luna, portu nobile*. Strabon la cite également sous le nom grec de Σελήνη. Luna a donc été pour les Romains le port d'entrepôt des marbres extraits des montagnes voisines. Ce port était à l'embouchure du fleuve Magra. Avec le temps, l'embouchure s'est ensablée, la mer elle-même s'est retirée, ou, si l'on veut, le sol s'est peu à peu soulevé sur ces rivages, et aujourd'hui la côte est à un kilomètre plus loin. Peut-être ces phénomènes physiques expliquent-ils en partie l'état d'abandon où se trouve de nouveau Luna. Il y a là plusieurs couches de ruines superposées; la terre végétale a recouvert les débris du passé, et le laboureur modenais, comme celui de Virgile, voit souvent des casques, des fers de lance, des ossemens, se dégager sous le soc de la charrue. On a trouvé aussi beaucoup de monnaies, des vases, des poteries de tout genre, des mosaïques, des pierres gravées, des statues, des ornemens et ustensiles divers. Dans tout cela, rien de bien saillant : Luna n'était qu'une ville de marbriers et de marins; le travail du marbre, comme aujourd'hui à Carrare, y occupait seul les habitans, et j'ai vu, en parcourant ces ruines, cinq ou six larges dalles de beau marbre blanc empilées derrière une haie, et retirées il y a quelque temps de dessous terre par un *contadino* du voisinage.

Une grosse tour massive, en pierres de petit appareil, reliées par du ciment, construction évidemment romaine et qu'on suppose avoir été un phare, des restes de salles voûtées qui ont pu être des magasins publics ou des prisons, à côté une des portes de la ville, puis un amphithéâtre elliptique, dont une partie de la galerie couverte, celle où s'ouvraient les vomitoires, est encore debout, enfin des pans d'épaisses murailles se profilant çà et là au milieu des terres, tels sont les seuls restes de la Luna romaine. L'agriculture a tout envahi, tout détruit sur ce sol fertile, et l'arène même de l'amphithéâtre, du *Colisée*, comme on l'appelle dans le pays, a été transformée en un champ de blé. De la Luna des Étrusques il ne reste plus rien, et de la Luna chrétienne on aperçoit seulement les ruines d'une église à fleur de sol. Les murs devaient être intérieurement revêtus de bas-reliefs en marbre, s'il faut en juger par les débris que l'on découvre çà et là. C'est entre les XIe et XIIe siècles, à la suite des nombreuses dévastations des Barbares, qui ont si longtemps prolongé leurs incursions sur cette partie du territoire italien, que Luna aura dû entièrement disparaître. Les Goths, les Lombards, les Sarrasins, les Normands, les Allemands eux-mêmes, la pillèrent tour à tour. Au Ve siècle, elle était encore très florissante. Rutilius Numatianus, qui nous a laissé une si élégante description du voyage qu'il entreprit vers l'an 471, allant de Rome dans la

Gaule sa patrie, appelle Luna la ville aux blanches murailles, la « terre fertile en marbre, » — *dives marmoribus tellus.* Les environs de Luna méritent aussi bien que cette ville en ruine l'attention du voyageur. De vertes montagnes, véritable ceinture de vignes et d'oliviers, dominent une plaine riante. Traçant une courbe gracieuse, formant comme les anneaux disjoints d'une chaîne, de nombreux villages, perchés sur les hauteurs, semblent sortir du milieu des arbres. San-Niccolo, Ortonovo, Cassano, Castel-Novo, San-Lazaro, Ameglia, San-Marcello, entourent Luna disparue de sites vivans, et les clochers de leurs églises, leurs vieilles murailles percées de portes, se dessinent heureusement sur le second plan du tableau. Aux flancs d'une haute montagne se déroule comme un large ruban la route de Carrare à Modène, que le duc François V, qui n'aimait guère les Carrarais, mit tant d'années à construire. A droite, à l'horizon, se profilent les monts de Carrare, dont le Sagro, d'où descend la vallée de Colonnata, forme le point culminant. Au pied des montagnes est la ville même de Carrare, qui disparaît dans ses jardins d'orangers et de lauriers-roses. Çà et là se détachent les blanches façades des villas qui l'avoisinent, et quelques vieux bourgs à mi-côte, comme Moneta. A gauche, dans un paysage enchanteur, s'étend la plaine de Sarzana. En se retournant vers la mer, on découvre l'embouchure de la Magra, barrée par les galets; à côté se dresse le promontoire sévère du Corvo, dont les roches volcaniques d'un noir sombre se détachent vigoureusement sur l'azur de la mer et du ciel. Derrière le Corvo est le golfe de la Spezzia. Là sont encore des exploitations de marbres, parmi lesquels se distinguent ceux de Porto-Venere, si heureusement employés dans l'ornementation. Ils sont connus sous le nom de *portor*, qu'ils ont pris soit, par contraction, du lieu de leur provenance, soit des lignes dorées qui se détachent sur le fond noir et qui en font des marbres *porte-or*.

Tel est ce coin pittoresque de l'Italie qui s'étend entre la Spezzia et Pietra-Santa, en passant par Carrare et Massa, et dont le commerce des marbres a fait de tout temps la fortune. Aujourd'hui plus que jamais, avec l'établissement de l'unité italienne, la prospérité de ces heureuses contrées ira croissant. Les chemins de fer, les ports que l'on y établit, seconderont l'industrie locale, qui de plus en plus se développera. Les institutions libérales dont le Piémont a doté l'Italie viennent elles-mêmes favoriser ce progrès matériel, et cet exemple prouve une fois de plus tout ce que peut gagner la péninsule à vivre sous les mêmes lois.

L. SIMONIN.

LA SCIENCE

ET

LE SURNATUREL

MÉDITATIONS SUR LE CHRISTIANISME (1).

Depuis dix-neuf siècles, la religion chrétienne a subi et surmonté bien des attaques, quelques-unes bien plus violentes que celle dont elle est aujourd'hui l'objet, aucune plus grave.

Pendant dix-huit siècles, les chrétiens ont été tour à tour persécutés ou persécuteurs : persécutés comme chrétiens, persécuteurs de quiconque n'était pas chrétien, se persécutant mutuellement entre chrétiens. La persécution a été, selon les temps et les pays, plus ou moins cruelle, plus ou moins inflexible et efficace; mais quelle que fût la diversité des états, des églises et des châtimens, qu'il y eût rigueur ou douceur dans la pratique, le principe était le même. Après avoir souffert la proscription et le martyre sous le régime impérial de l'état païen, la religion chrétienne a vécu à son tour sous la garde de la loi civile, et défendue par les armes du bras séculier.

Elle vit aujourd'hui en présence de la liberté. Elle a affaire à la pensée libre, à la discussion libre. Elle est appelée à se défendre, à se garder elle-même, à prouver incessamment, et contre tout venant, sa vérité morale et historique, son droit sur l'intelligence et l'âme humaine. Catholiques, protestans ou juifs, chrétiens ou philosophes, tous sont maintenant, parmi nous du moins, à l'abri de

(1) M. Guizot vient de terminer un nouvel ouvrage, *Méditations sur la Religion chrétienne*, qui doit paraître prochainement chez l'éditeur Michel Lévy. C'est à cet ouvrage qu'appartiennent les pages que nous publions ici.

toute persécution, car nul ne pourrait, sans ridicule, taxer de persécution les sacrifices ou les déplaisirs que peut lui imposer, dans certains cas, la manifestation de sa croyance; pour tous, cette manifestation est libre, et ne saurait coûter à personne aucun des droits ni des biens de la vie civile. La liberté religieuse, c'est-à-dire la liberté de croire, de croire diversement ou de ne pas croire, est encore imparfaitement acceptée et garantie dans divers états; mais il est visible qu'elle devient de plus en plus le fait général, et qu'elle sera désormais le droit commun dans le monde civilisé.

L'une des causes qui rendent ce fait si puissant, c'est qu'il n'est pas isolé; il tient sa place dans la grande révolution intellectuelle et sociale qui, après une fermentation et une préparation de plusieurs siècles, a éclaté et s'accomplit de nos jours. L'esprit scientifique, la prépondérance démocratique et la liberté politique sont les caractères essentiels et les tendances invincibles de cette révolution. Ces puissances nouvelles peuvent tomber dans d'énormes erreurs et commettre d'énormes fautes qu'elles paieront toujours chèrement, mais elles sont définitivement installées dans la société moderne : les sciences continueront de s'y développer dans la pleine indépendance de leurs méthodes et de leurs résultats; la démocratie s'établira dans les positions qu'elle a conquises et dans les voies qui lui sont ouvertes; la liberté politique, à travers ses orages et ses mécomptes, se fera plus ou moins lentement accepter comme la garantie nécessaire de tous les biens acquis et de tous les progrès possibles dans l'ordre social. Ce sont là maintenant des faits dominateurs auxquels toutes les institutions publiques doivent s'adapter, et avec lesquels toutes les autorités morales ont besoin de vivre en paix.

La religion chrétienne n'est pas dispensée de cette épreuve: elle la surmontera comme elle en a surmonté tant d'autres. Elle ne serait pas d'origine et d'essence divine, si elle ne pouvait pas se prêter aux formes diverses des sociétés humaines, et leur servir tantôt de guide, tantôt d'appui dans toutes leurs vicissitudes, heureuses ou malheureuses; mais il importe infiniment que les chrétiens ne se fassent point d'illusion sur la lutte qu'ils ont à soutenir, sur ses périls et sur les armes qu'ils y peuvent employer. Contre la religion chrétienne, l'attaque est ardente et poursuivie tantôt avec un fanatisme brutal, tantôt avec une habileté savante, et au nom tantôt des plus mauvaises passions, tantôt de convictions sincères; les uns la contestent comme fausse; les autres la repoussent comme trop exigeante et gênante; la plupart la redoutent comme tyrannique. On n'oublie pas vite l'injustice et la souffrance; on ne guérit pas aisément de la peur. Les souvenirs de la persécution religieuse sont encore vivans, et entretiennent dans une multitude d'esprits, d'ailleurs

incertains, des préventions malveillantes et de vives alarmes. Les chrétiens, de leur côté, ont peine à accepter le nouvel état social et à s'y faire; ils sont à chaque instant choqués, irrités, épouvantés des idées et du langage qui s'y produisent. On ne passe pas aisément du privilége au droit commun et de la domination à la liberté; on ne se résigne pas sans effort à la contradiction audacieuse et obstinée, à la nécessité quotidienne de résister et de vaincre. Le régime de la liberté est encore plus passionné et plus laborieux dans l'ordre religieux que dans l'ordre politique; les croyans ont encore plus de peine à supporter les incrédules que les gouvernemens l'opposition. Et pourtant eux aussi ils y sont ob igés, eux aussi ils ne peuvent trouver aujourd'hui que dans la discussion libre et dans le plein exercice de leurs propres libertés la force dont ils ont besoin pour s'élever au-dessus de leurs périls, et pour réduire, non pas au silence, ce qui ne se peut, mais à une guerre vaine, leurs acharnés adversaires.

Je sors de la société civile dans laquelle les diverses croyances religieuses sont aujourd'hui tenues de vivre en paix à côté les unes des autres. J'entre dans la société religieuse elle-même, dans l'église chrétienne de nos jours. Où en est-elle elle-même sur les grandes questions qu'elle a à débattre avec l'esprit humain libre et hardi? Comprend-elle bien, conduit-elle bien la guerre dans laquelle elle est engagée? Marche-t-elle au rétablissement d'une vraie paix et de l'harmonie active entre elle et la société générale au sein de laquelle elle vit?

Je dis l'*église chrétienne*. C'est toute l'église chrétienne en effet, et non pas telle ou telle des églises chrétiennes, qui est maintenant et radicalement attaquée. Quand on nie le surnaturel, l'inspiration des livres saints et la divinité de Jésus-Christ, c'est sur tous les chrétiens, catholiques, protestans ou grecs, que portent les coups; c'est à tous les chrétiens, quels que soient leurs dissentimens particuliers et les formes de leur gouvernement ecclésiastique, qu'on enlève les bases de leur foi. Et c'est par la foi que vivent toutes les églises chrétiennes; il n'y a point de forme de gouvernement, monarchique ou républicaine, concentrée ou éparse, qui suffise à maintenir une église; il n'y a point d'autorité si forte, point de liberté si large que, dans une société religieuse, elle puisse tenir lieu de la foi. Ce sont les âmes qui s'unissent dans une église, et c'est la foi qui est le lien des âmes. Quand donc les fondemens de leur foi commune sont attaqués, les dissidences entre les églises chrétiennes sur des questions spéciales ou les diversités de leur organisation et de leur gouvernement deviennent des intérêts secondaires : c'est d'un péril commun qu'elles ont à se défendre, c'est

la source commune où elles puisent toute la vie qu'elles sont menacées de voir tarir.

Je crains que le sentiment de ce péril commun ne soit pas dans toutes les églises chrétiennes aussi clair, aussi profond, aussi dominant que l'exige le salut commun. Je crains qu'en présence des mêmes questions partout soulevées et des mêmes attaques partout dirigées contre les faits et les dogmes vitaux de la religion chrétienne, les chrétiens des communions diverses ne concentrent pas assez toutes leurs forces sur la grande lutte qu'ils ont tous à soutenir. Je le crains sans m'en étonner beaucoup. Quoique le péril soit le même pour tous, les traditions, les habitudes et par conséquent les dispositions actuelles sont diverses. Beaucoup de catholiques se persuadent que la foi serait sauvée, s'ils étaient délivrés de la liberté de la pensée. Beaucoup de protestans croient qu'ils ne font qu'user du libre examen et qu'ils restent chrétiens quand ils abandonnent les bases et s'éloignent des sources de la foi. Le catholicisme n'a pas assez de confiance dans ses racines et tient trop à toutes ses branches; il n'y a point d'arbre qui n'ait besoin d'être cultivé et émondé selon les climats et les saisons pour porter toujours de bons fruits; ce sont les racines qu'il faut défendre de toute atteinte. Le protestantisme oublie trop que, lui aussi, il a des racines dont il ne saurait se séparer sans périr, et que la religion n'est pas une plante annuelle que les hommes cultivent et renouvellent à leur gré. Les catholiques ont trop peur de la liberté; les protestans ont trop peur de l'autorité. Les uns croient que, parce que la foi religieuse a des points fixes, la société religieuse ne comporte pas le mouvement et le progrès; les autres disent que la société religieuse ne saurait avoir des points fixes, et que la religion réside dans le sentiment religieux et la croyance individuelle. Que serait devenu le christianisme, s'il s'était condamné dès sa naissance à l'immobilité que les uns lui recommandent, et que deviendrait-il aujourd'hui, s'il était livré, comme le veulent les autres, au caprice de chaque esprit et au vent de chaque jour?

Heureusement Dieu ne permet pas que, dans cette crise, les vrais principes et les vrais intérêts de la religion chrétienne restent sans d'efficaces défenseurs. Il y a des catholiques qui comprennent leur temps et le nouvel état social, et qui acceptent franchement ses libertés religieuses et politiques, et ce sont précisément ceux-là qui ont le plus hardiment témoigné leur attachement à la foi catholique, qui ont réclamé avec le plus d'ardeur les propres libertés de leur église et défendu avec le plus d'énergie les droits de son chef. Il y a des protestans qui ont usé avec un zèle infatigable de toutes les libertés acquises de nos jours au protestantisme; ils ont fondé

toutes les associations et toutes les œuvres qui ont manifesté la vie et étendu l'action de l'église protestante; ils ont réclamé et ils réclament incessamment pour cette église le rétablissement de ses synodes, c'est-à-dire son autonomie religieuse. Parmi ces protestans, quand il s'en est rencontré qui n'ont pas trouvé dans l'église protestante soutenue par l'état la pleine satisfaction de leurs convictions, ils n'ont pas hésité à s'en séparer et à fonder, avec leurs seules forces, des églises libres. Et ce sont les protestans qui ont ainsi mis le plus largement en pratique tous les droits, toutes les libertés du protestantisme, ce sont précisément ceux-là qui aujourd'hui, dans l'épreuve intérieure que traverse le christianisme, professent le plus hautement les dogmes de la foi chrétienne, et maintiennent le plus fermement les droits de l'autorité légale au sein de leur église. Les catholiques libéraux de nos jours sont les plus zélés défenseurs des traditions et des institutions fondamentales du catholicisme. Les protestans les plus actifs, depuis un demi-siècle, dans l'exercice des libertés du protestantisme sont les plus fermes conservateurs de ses doctrines et de ses règles vitales.

Humainement parlant, c'est de l'influence qu'exercent et qu'exerceront dans leurs églises respectives et dans le public ces deux classes de chrétiens que dépend l'issue paisible de la crise que subit de nos jours le christianisme. Notre société est certes bien loin d'être chrétienne, mais elle n'est pas non plus anti-chrétienne; considérée dans son vaste ensemble, elle n'a aujourd'hui, contre la religion chrétienne, point de passion hostile ni générale; elle conserve des habitudes, des instincts, je dirai volontiers des désirs chrétiens; elle sait que la foi et la loi chrétiennes servent puissamment ses intérêts d'ordre et de paix; les adversaires fanatiques du christianisme l'inquiètent bien plus qu'ils ne la séduisent; elle a fait l'expérience de leur empire, et même quand elle ne s'en défend pas, même quand elle les vante, elle redoute au fond leurs progrès. Dans de telles dispositions, notre société peut être tirée de son indifférence et de son ignorance religieuse; elle peut être ramenée au christianisme, mais par ceux-là seulement qui, en défendant, en propageant le christianisme, ne blesseront pas la société elle-même dans les idées, les sentimens, les droits, les intérêts qui aujourd'hui ont pris place et racine dans sa vie intime et active. Comme la religion, la société moderne a aussi ses points fixes et ses tendances invincibles; entre la religion et elle, l'harmonie ne peut se rétablir que par l'action des hommes qui leur portent, à l'une et à l'autre, une vraie et profonde sympathie. Puisque la religion chrétienne vit aujourd'hui en présence de la liberté, ceux-là seuls sont d'efficaces défenseurs de la religion qui en même temps pro-

fessent pleinement la foi chrétienne et acceptent sincèrement l'épreuve de la liberté.

Mais qu'en poursuivant leur pieux et salutaire travail, ces chrétiens libéraux ne se flattent pas d'un prompt ni complet succès : ils maintiendront, ils propageront la foi chrétienne, ils ne supprimeront pas au sein de la société l'incrédulité et le doute; il faut qu'en les combattant ils s'accoutument à supporter leur présence; le régime de la liberté est essentiellement mêlé de bien et de mal, de vérité et d'erreur; les idées et les dispositions contraires s'y produisent et s'y développent simultanément. « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre, disait Jésus-Chrit à ses apôtres; je suis venu apporter non la paix, mais l'épée (1). » L'épée de Jésus-Christ, c'est la vérité chrétienne combattant l'erreur et l'imperfection humaines; la victoire, mais la victoire toujours incomplète dans la lutte incessante, c'est la condition à laquelle doivent se résigner les défenseurs de la vérité chrétienne au sein de la liberté.

Si ces vaillans et intelligens champions de la foi chrétienne n'étaient pas accueillis et accrédités dans les églises auxquelles ils appartiennent; si le catholicisme donnait lieu de croire qu'il est essentiellement hostile aux principes et aux droits essentiels de la société moderne, et qu'il ne les tolère que comme Moïse tolérait le divorce parmi les Juifs, « à cause de la dureté de leur cœur; » si d'autre part les adversaires du surnaturel, de l'inspiration des livres saints et de la divinité de Jésus-Christ prévalaient au sein du protestantisme, qui ne serait plus alors qu'une philosophie hésitant à prendre son vrai nom, si toutes ces mauvaises chances venaient à se réaliser, je suis loin de penser qu'en présence de telles fautes et de tels revers, la religion chrétienne disparaîtrait du monde et retirerait définitivement aux hommes sa lumière et son appui : ses destinées sont au-dessus des égaremens humains; mais à coup sûr, pour que les hommes revinssent de tels égaremens, pour que la lumière rentrât dans leur âme et l'harmonie dans la société moderne, il faudrait qu'il éclatât de nouveau, dans les âmes et dans la société, un de ces troubles immenses, une de ces tourmentes révolutionnaires dont les hommes ne recueillent les leçons qu'après en avoir souffert tous les maux.

Près d'aborder des questions plus profondes et plus permanentes, je ne fais qu'indiquer ici ce que je pense de la crise qui agite en ce moment le monde chrétien, de sa cause principale, de ses périls, de ses acteurs, et des chances bonnes ou mauvaises qu'elle laisse entrevoir pour l'avenir. Dans l'ouvrage dont je publie aujourd'hui

(1) *Évangile selon saint Matthieu,* chap. x, verset 34.

la première partie, je laisse de côté ces faits et ces débats de circonstance; c'est de la religion chrétienne en elle-même, de ses croyances fondamentales et de leur légitimité que je m'occupe; c'est la vérité du christianisme que je voudrais mettre en lumière en le mettant en présence des systèmes et des doutes qu'on lui oppose. Je m'abstiendrai de toute polémique directe et personnelle; les personnes embarrassent et enveniment les questions: on ménage ou l'on injurie ses adversaires, deux genres de fausseté qui me sont également antipathiques. Je ne veux avoir pour adversaires que les idées, et quelles que soient les idées, j'admets la sincérité possible de ceux qui les professent : la discussion n'est sérieuse qu'à cette condition, et ni l'énormité intellectuelle de l'erreur, ni ses funestes conséquences pratiques, n'excluent sa sincérité. L'esprit de l'homme est encore plus facile à séduire et plus égoïste que son cœur; quand il a conçu et exprimé une idée, il s'y attache comme à son œuvre propre et s'y emprisonne orgueilleusement, comme s'il était en possession de la pure et pleine vérité.

Ces *Méditations* seront divisées en quatre séries. Dans la première, j'expose et j'établis ce qui est, selon moi, l'essence de la religion chrétienne, c'est-à-dire les problèmes naturels auxquels elle répond, les dogmes fondamentaux par lesquels elle résout ces problèmes, et les faits surnaturels sur lesquels ces dogmes reposent, la création, la révélation, l'inspiration des livres saints, Dieu selon la Bible, Jésus-Christ selon l'Évangile. Après l'essence de la religion chrétienne vient son histoire; elle sera l'objet d'une seconde série de *Méditations* dans lesquelles j'examinerai l'authenticité des livres saints, les causes premières de la fondation du christianisme, ce qu'ont toujours été la foi chrétienne et l'église chrétienne à travers les siècles et malgré leurs vicissitudes, la grande crise religieuse qui, au XVIe siècle, a divisé l'église chrétienne et partagé l'Europe entre le catholicisme et le protestantisme, enfin les crises anti-chrétiennes qui, à diverses époques et en divers pays, ont mis en question et en péril le christianisme lui-même, et qu'il a toujours surmontées. La troisième série de ces *Méditations* sera consacrée à l'étude de l'état actuel de la religion chrétienne, de son état intérieur et extérieur; je retracerai le réveil chrétien qui s'est manifesté parmi nous dès l'ouverture du XIXe siècle, soit dans l'église catholique, soit dans l'église protestante, l'élan de la philosophie spiritualiste, qui s'est relevée à cette même époque, et le mouvement anti-chrétien qui a éclaté bientôt après dans la renaissance du matérialisme, du panthéisme, du scepticisme, et dans les travaux de la critique historique. J'essaierai de déterminer l'idée et par conséquent, selon moi, l'erreur fondamentale de ces divers sys-

tèmes, adversaires déclarés et actifs du christianisme. Enfin, dans la quatrième série de ces *Méditations*, je tenterai de pressentir l'avenir de la religion chrétienne et d'indiquer par quelles voies elle est appelée à conquérir complétement et à dominer moralement ce petit coin de l'univers que nous appelons notre terre, et dans lequel se déploient les desseins et la puissance de Dieu, ainsi qu'ils se déploient aussi sans doute dans une infinité de mondes à nous inconnus.

J'ai passé trente-quatre ans de ma vie à lutter, dans une bruyante arène, pour l'établissement de la liberté politique et le maintien de l'ordre selon la loi. J'ai appris, dans les travaux et les épreuves de cette lutte, ce que valent la foi et la liberté chrétiennes. Dieu permet que, dans le repos de ma retraite, je consacre à leur cause ce qu'il me conserve encore de jours et de force. C'est la plus salutaire faveur et le plus grand honneur que sa bonté me puisse accorder.

I. — LES PROBLÈMES NATURELS.

Depuis que le genre humain existe, partout où il a existé et où il existe, il y a des questions qui l'ont préoccupé et le préoccupent invinciblement, non-seulement à cause de sa curiosité naturelle et de son ardente soif de connaître, mais pour une autre raison bien autrement profonde et puissante. — La destinée même de l'homme est intimement liée à ces questions : elles contiennent le secret non-seulement de ce qu'il voit, mais de ce qu'il est lui-même. — Quand il aspire à les résoudre, ce n'est pas seulement pour comprendre le spectacle auquel il assiste; il se sent, il se sait acteur dans le drame; il veut savoir son rôle et son sort. Il s'agit, pour lui, de sa conduite et de son avenir comme de la satisfaction de sa pensée. Ces problèmes souverains ne sont pas pour l'homme des questions de science, mais des questions de vie; en leur présence, il faut dire comme Hamlet : « Être ou n'être pas, c'est la question. »

D'où viennent le monde et l'homme au milieu du monde? Comment ont-ils commencé? Où vont-ils? Quelles sont leur origine et leur fin? Il y a des lois qui les gouvernent; y a-t-il un législateur? Sous l'empire de ces lois, l'homme se sent et se dit libre; l'est-il réellement? Comment sa liberté se concilie-t-elle avec les lois qui le gouvernent, lui et le monde? Est-il un instrument fatal ou un agent responsable? Quels sont, avec le législateur du monde, ses liens et ses rapports?

Le monde et l'homme lui-même offrent un étrange et douloureux spectacle. Le bien et le mal, moral et matériel, l'ordre et le désordre, la joie et la douleur y sont intimement mêlés et en lutte

constante. D'où viennent ce mélange et ce combat? Est-ce le bien ou le mal qui est la condition et la loi de l'homme et du monde? Si c'est le bien, comment le mal y est-il entré? Pourquoi la souffrance et la mort? Pourquoi le désordre moral, le malheur si fréquent des bons, le bonheur si choquant des méchans? Est-ce là l'état normal et définitif de l'homme et du monde?

L'homme se sent à la fois grand et petit, fort et faible, puissant et impuissant. Il s'admire, il s'aime, et pourtant il ne se suffit point à lui-même; il cherche un appui, un secours au-delà et au-dessus de lui-même; il demande, il invoque, il prie. Que veulent dire ces troubles intérieurs, ces élans alternatifs d'orgueil et de faiblesse? Ont-ils ou non un sens et un objet? Pourquoi la prière?

Ce sont là les problèmes naturels, tantôt obscurément pressentis, tantôt clairement posés, qui, dans tous les temps, chez tous les peuples, sous toutes les formes et à tous les degrés de la civilisation, par instinct ou par réflexion, se sont élevés et s'élèvent dans l'âme humaine. Je n'indique que les plus grands, les plus apparens; j'en pourrais rappeler bien d'autres qui se rattachent à ceux-là.

Non-seulement ces problèmes sont naturels à l'homme; ils ne le sont qu'à lui, ils sont son privilége. Parmi toutes les créatures à nous connues, l'homme seul les entrevoit et les pose, et éprouve un besoin impérieux de les résoudre. J'emprunte à M. de Chateaubriand ces belles paroles : « Pourquoi le bœuf ne fait-il pas comme moi? Il peut se coucher sur la verdure, lever la tête vers les cieux, et appeler par ses mugissemens l'être inconnu qui remplit cette immensité; mais non, préférant le gazon qu'il foule, il n'interroge point, au haut du firmament, ces soleils qui sont la grande évidence de l'existence de Dieu. Les animaux ne sont point troublés par ces espérances que manifeste le cœur de l'homme; ils atteignent sur-le-champ à leur suprême bonheur; un peu d'herbe satisfait l'agneau, un peu de sang rassasie le tigre. La seule créature qui cherche au dehors, et qui n'est pas à soi-même son tout, c'est l'homme (1). »

De ces problèmes naturels et propres à l'homme sont nées toutes les religions; elles ont toutes pour objet de satisfaire la soif qu'a l'homme de les résoudre. Comme ces problèmes sont la source de la religion, les solutions qu'ils reçoivent en sont la substance et le fond. C'est, de nos jours, une tendance assez commune de faire consister essentiellement, je pourrais dire uniquement, la religion dans le sentiment religieux, dans ces belles et vagues aspirations qui sont ce qu'on appelle la poésie de l'âme, en dehors et au-des-

(1) *Génie du christianisme,* t. Ier, p. 208, édit. de 1831.

sus des réalités de la vie. Par le sentiment religieux, l'âme entre en rapport avec l'ordre divin, et ce rapport tout personnel, tout intime, indépendant de tout dogme positif, de toute église organisée, suffit, dit-on, et doit suffire à l'homme; c'est là, pour lui, la religion vraie et nécessaire. Certainement le sentiment religieux, le rapport intime et personnel de l'âme avec l'ordre divin, est essentiel et nécessaire à la religion; mais la religion est autre chose encore, et bien davantage. L'âme humaine ne se laisse pas diviser et réduire à telle ou telle de ses facultés qu'on choisit et qu'on exalte en condamnant les autres au sommeil; l'homme n'est pas seulement un être sensible et poétique qui aspire à s'élancer, par l'imagination et l'amour, au-delà du monde matériel et actuel : il pense en même temps qu'il sent, il veut connaître et croire aussi bien qu'aimer; ce n'est pas assez, pour lui, que son âme s'émeuve et s'élève; il a besoin qu'elle se fixe et se repose dans des convictions en harmonie avec ses émotions. C'est là ce que l'homme cherche dans la religion; il lui demande autre chose que des jouissances nobles et pures; il lui demande la lumière en même temps que la sympathie. Si elle ne résout pas les problèmes moraux qui assiégent sa pensée, elle peut être une poésie; elle n'est pas une religion.

Je ne puis contempler sans émotion les troubles de ces âmes élevées qui essaient de trouver dans le sentiment religieux seul un refuge contre le doute et l'impiété. Il est beau de conserver, dans le naufrage de la foi et le chaos de la pensée, les grands instincts de la nature humaine, et de persister à ressentir les besoins sublimes dont on n'obtient pas la satisfaction. Je ne sais à quel point des esprits éminens peuvent ainsi combler, par leur sincérité et leur ferveur sensible, le vide de leurs croyances; mais qu'ils ne se fassent pas illusion : pas plus sur les intérêts de leur avenir spirituel que sur ceux de la vie actuelle, les hommes ne se paient d'aspirations stériles et de beaux doutes; les problèmes naturels que j'ai rappelés seront toujours le grand fardeau des âmes, et le sentiment religieux ne sera jamais la religion suffisante du genre humain.

A côté de l'apothéose du sentiment religieux se place aujourd'hui une autre tentative bien autrement grave et hardie. Loin de sonder les problèmes naturels auxquels correspondent les religions, des écoles philosophiques qui font bruit sur la scène intellectuelle, l'école panthéiste et l'école qui s'appelle *positiviste*, les suppriment absolument et les nient. A les entendre, le monde existe de toute éternité et par lui-même, ainsi que les lois en vertu desquelles il se maintient et se développe. Dans leurs principes et leur ensemble, toutes choses ont toujours été ce qu'elles sont et seront. Il n'y a dans cet univers point de mystère; il n'y a que des faits et des

lois qui s'enchaînent naturellement, nécessairement, et sur lesquels s'exerce la science humaine, incomplète, mais indéfiniment progressive dans sa puissance comme dans son travail.

Ainsi la création, la providence divine et la liberté humaine, l'origine du mal, le mélange et la lutte du bien et du mal dans le monde et dans l'homme, l'imperfection de l'ordre actuel et du sort de l'homme, la perspective du rétablissement de l'ordre dans l'avenir, ce sont là de pures rêveries, des jeux de la pensée humaine; il n'y a, dans la réalité, point de questions semblables; de même qu'il est éternel, le monde, tel qu'il est, est complet, normal et définitif en même temps que progressif, et ce n'est d'aucune puissance supérieure au monde, c'est du seul progrès des sciences et des lumières de l'homme qu'il faut attendre le remède au mal moral et matériel dont souffre le genre humain.

Je ne discute pas en ce moment ce système, je ne le qualifie même pas par son vrai nom, je ne fais que le résumer; mais au premier et simple aspect quel mépris des instincts spontanés et universels de l'homme! Quel oubli des faits qui remplissent l'histoire universelle et permanente du genre humain!

C'est pourtant là que nous en sommes. Non pas une solution, mais la négation des problèmes naturels dont l'âme humaine est invinciblement travaillée, c'est là ce qu'on lui offre pour toute satisfaction et tout repos! Soyez mathématicien, physicien, mécanicien, chimiste, critique, romancier, poète; mais n'entrez pas dans ce qu'on appelle la sphère religieuse et théologique : il n'y a là point de questions réelles à résoudre, rien à chercher, rien à faire, rien à attendre, rien, rien...

(Après avoir ainsi rappelé les problèmes naturels qui pèsent sur l'âme humaine, M. Guizot expose, dans une seconde méditation, les solutions que donnent de ces problèmes les principaux dogmes chrétiens, et dans la méditation suivante, intitulée : *le Surnaturel,* il soutient, en ces termes, le principe fondamental de ces dogmes.)

II. — LE SURNATUREL.

Contre le système chrétien, si grand et en si profonde harmonie avec la nature humaine, on élève une objection qu'on croit décisive : il proclame le surnaturel; il a le surnaturel pour principe et pour base. Or, dit-on, il n'y a point de surnaturel.

L'objection n'est pas nouvelle; mais elle est aujourd'hui plus sérieuse et plus forte en apparence qu'elle ne l'a encore été. C'est au nom de la science, de toutes les sciences humaines, des sciences physiques, des sciences historiques, des sciences philosophiques,

qu'on prétend réduire le surnaturel à néant et le bannir du monde et de l'homme.

J'honore infiniment la science, et je la veux libre autant qu'honorée; mais je la voudrais aussi un peu plus difficile avec elle-même, moins exclusivement préoccupée de ses travaux spéciaux et de ses succès du moment, plus attentive à n'oublier et à n'omettre aucune des idées, aucun des faits qui se rattachent aux questions qu'elle traite, et dont elle doit tenir compte dans les solutions qu'elle en donne.

Quel que semble le vent du jour, c'est une rude entreprise que l'abolition du surnaturel, car la croyance au surnaturel est un fait naturel, primitif, universel, permanent dans la vie et l'histoire du genre humain. On peut interroger le genre humain en tous temps, en tous lieux, dans tous les états de la société, à tous les degrés de la civilisation; on le trouvera toujours et partout croyant spontanément à des faits, à des causes en dehors de ce monde sensible, de cette mécanique vivante qu'on appelle la nature. On a eu beau étendre, expliquer, magnifier la nature : l'instinct de l'homme, l'instinct des masses humaines ne s'y est jamais enfermé; il a toujours cherché et vu quelque chose au-delà.

C'est cette croyance instinctive et jusqu'ici indestructible de l'humanité que l'on qualifie de radicale erreur; c'est ce fait général et constant dans l'histoire humaine qu'on entreprend d'abolir. On va bien plus loin: on dit que ce fait est déjà aboli, que le *peuple* ne croit plus au surnaturel et qu'on essaierait vainement de l'y ramener. Incroyable fatuité humaine ! Parce que, dans un coin du monde, dans un jour des siècles, on a fait, dans les sciences naturelles et historiques, de brillans progrès, parce qu'on a, au nom de ces sciences, combattu le surnaturel dans de brillans livres, on le proclame vaincu, aboli! Et ce n'est pas seulement au nom des savans, c'est au nom du peuple qu'on prononce cet arrêt! Vous avez donc complétement oublié, ou vous n'avez jamais compris l'humanité et son histoire! Vous ignorez donc absolument ce que c'est que le peuple, ce que sont tous ces peuples qui couvrent la face de la terre! Vous n'avez donc jamais pénétré dans ces millions d'âmes où la croyance au surnaturel est et demeure présente et active, même quand les paroles qui passent sur leurs lèvres semblent la désavouer! Vous ne savez donc pas quelle distance immense existe entre le fond et la surface de ces âmes, entre les souffles changeans qui agitent l'esprit des hommes et les instincts immuables qui président à leur vie! Il est vrai, il y a de nos jours, dans le peuple, bien des pères, des mères, des enfans qui se croient incrédules et se moquent fièrement des miracles : suivez-les dans l'intimité de leur demeure,

dans les épreuves de leur vie; que font ces parens quand leur enfant est malade, ces cultivateurs quand leurs récoltes sont menacées, ces matelots quand ils flottent sur les mers en proie aux tempêtes? Ils lèvent les yeux au ciel, ils prient, ils invoquent cette puissance surnaturelle que vous dites abolie dans leur pensée. Par leurs actes spontanés et irrésistibles, ils donnent à vos paroles et à leurs propres paroles un éclatant démenti.

Je veux faire un pas vers vous; je vous accorde que la foi au surnaturel est abolie; j'entre avec vous dans les sociétés, dans les classes qui se vantent de cette ruine morale. Qu'y arrive-t-il alors? A la place des miracles divins, les miracles humains apparaissent; on en cherche, on en demande, et on trouve des gens qui en inventent, et qui les font accueillir par des milliers de spectateurs. Il ne faut pas remonter bien loin dans le temps et dans l'espace pour voir le surnaturel de la superstition s'élevant sur les ruines du surnaturel de la religion, et la crédulité s'empressant au-devant du mensonge.

Sortons de ces crises malsaines de l'humanité; rentrons dans sa permanente et sérieuse histoire. Nous reconnaîtrons que la croyance instinctive au surnaturel a été la source et demeure le fond de toutes les religions, de la religion en général et en soi. Le plus sérieux et aussi le plus perplexe des penseurs qui, de nos jours, ont abordé ce sujet, M. Edmond Scherer, a bien vu que là était la question, et c'est ainsi qu'il l'a posée dans la troisième de ses *Conversations théologiques,* belle et douloureuse image de la fermentation de ses idées et des combats qu'elles se livrent dans son âme : « Le surnaturel n'est pas quelque chose d'extérieur à la religion, dit l'un des deux interlocuteurs entre lesquels M. Scherer établit le débat, il est la religion même. — Non, dit l'autre, le surnaturel n'est pas l'élément propre de la religion, mais plutôt l'élément propre de la superstition; le fait surnaturel n'a point de rapport avec l'âme humaine, car le propre du surnaturel, c'est de sortir de cet ensemble de conditions qui forment la crédibilité, c'est d'être anti-humain. » La discussion continue et s'anime, les troubles contraires des deux interlocuteurs se révèlent. « Peut-être, dit le rationaliste, le surnaturel était-il une forme nécessaire de la religion pour des esprits peu cultivés; mais, à tort ou à raison, notre culture moderne repousse le miracle : elle ne le nie pas précisément, elle y est indifférente. Le prédicateur même ne sait qu'en faire; plus il est sérieux, plus son christianisme a d'intimité et de vie, plus aussi le miracle disparaît de son enseignement. Le miracle était jadis la force du discours religieux, il en est aujourd'hui l'embarras secret. Chacun sent vaguement, en face des récits merveilleux de nos saints livres, ce

que l'on sent en face des légendes des saints : ce ne peut être là la religion, ce n'en est que la superfétation. — Il est vrai, s'écrie avec douleur le chrétien chancelant, nous ne croyons plus au miracle; vous auriez pu ajouter que nous ne croyons guère à Dieu non plus, et les deux choses se tiennent. On parle beaucoup aujourd'hui de spiritualisme chrétien, de religion de la conscience, et vous-même, vous semblez voir dans l'abandon des miracles un progrès de la religion. Ah! que ne puis-je dire avec assez de force combien l'expérience intime de mon cœur proteste contre une pareille opinion! Quand je sens vaciller en moi la foi au miracle, je vois aussi l'image de mon Dieu s'affaiblir à mes regards; il cesse peu à peu d'être pour moi le Dieu libre, vivant, le Dieu personnel, le Dieu avec lequel l'âme converse comme avec un maître et un ami. Et ce saint dialogue interrompu, que nous reste-t-il? Combien la vie paraît triste alors et désenchantée! Réduits à manger, dormir et gagner de l'argent, privés de tout horizon, combien notre âge mûr paraît puéril, combien notre vieillesse triste, combien nos agitations insensées! Plus de mystère, c'est-à-dire plus d'innocence, plus d'infini, plus de ciel au-dessus de nos têtes, plus de poésie. Ah! soyez-en sûr, l'incrédulité qui rejette le miracle tend à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre. Le surnaturel est la sphère naturelle de l'âme. C'est l'essence de sa foi, de son espérance, de son amour. Je sais bien que la critique est spécieuse, que ses argumens paraissent souvent victorieux; mais je sais une chose encore, et peut-être pourrais-je en appeler ici à votre propre témoignage : en cessant de croire au miracle, l'âme se trouve avoir perdu le secret de la vie divine; elle est désormais sollicitée par l'abîme;... bientôt elle gît à terre, oui, et parfois dans la boue. »

A son tour, l'incrédule au surnaturel se trouble et s'attriste. — « Tenez, dit-il, l'histoire de l'humanité me paraît quelquefois se mouvoir entre les termes suivans. Le monde commence par la religion, et, rapportant directement les phénomènes à une cause première, il voit partout un Dieu. Vient la philosophie, qui, ayant découvert l'enchaînement des causes secondes et les lois de leur action, réduit d'autant l'intervention directe de la Divinité, et qui, s'appuyant sur l'idée de la nécessité (car la nécessité seule tombe dans le domaine de la science, et la science n'est que la connaissance du nécessaire), tend, par ses données fondamentales, à exclure Dieu du monde. Elle fait plus, elle arrive à nier la liberté humaine comme elle a nié Dieu. On comprend pourquoi : la liberté est une cause en dehors de l'enchaînement des causes, une cause première, une cause qui est cause de soi, et dès lors la philosophie, ne pouvant l'expliquer, se trouve portée à la nier. Une philosophie

rigoureuse sera toujours fataliste; mais par là même la philosophie se corrompt et se détruit. Quand elle n'a d'autre Dieu que l'univers et d'autre homme que le premier des mammifères, elle n'est plus que de l'histoire naturelle. L'histoire naturelle est toute la science des époques matérialistes, et, pour le dire en passant, c'est là que nous en sommes; mais le matérialisme n'est pas le dernier mot du genre humain. Corrompue et affaiblie, la société s'écroule dans d'immenses catastrophes; la herse de fer des révolutions brise les hommes comme les mottes d'un champ; dans les sillons sanglans germent des générations nouvelles; l'âme éplorée croit de nouveau; elle reprend foi à la vertu, elle retrouve le langage de la prière. Au siècle de la renaissance a succédé celui de la réformation, à l'Allemagne de Frédéric le Grand l'Allemagne de 1812. C'est ainsi que la foi renaît à jamais de ses cendres. Hélas! l'humanité se relève pour recommencer la marche que je viens de décrire. Comme notre globe, avance-t-elle au moins dans l'espace en tournant sur elle-même, et si elle avance, vers quel but gravite-t-elle?

Où va, Seigneur, où va la terre dans les cieux (1)? »

Ce n'est pas vers le ciel qu'irait la terre, si elle suivait la voie où les adversaires du surnaturel la poussent. C'est, disent-ils, le propre du surnaturel qu'étant incroyable il est essentiellement antihumain. C'est précisément à quelque chose, non pas d'anti-humain, mais de surhumain que l'âme humaine aspire, et c'est du surnaturel qu'elle l'espère. Il ne faut pas se lasser de le redire : le monde fini tout entier, avec tous ses faits et toutes ses lois, y compris l'homme lui-même, ne suffit point à l'âme de l'homme; elle veut avoir quelque chose de plus grand et de plus parfait à contempler et à aimer; elle veut se confier dans quelque chose de plus stable et s'appuyer sur quelque chose de plus fort. C'est de cette ambition suprême et sublime que naît et se nourrit la religion en général, et c'est à cette ambition suprême et sublime que répond et satisfait en particulier la religion chrétienne. Que ceux-là donc se désabusent qui se flattent de laisser encore des chrétiens quand ils abolissent la croyance au surnaturel; c'est la religion même en général et la chrétienne en particulier qu'ils abolissent. Il se peut qu'ils ne se fassent pas à eux-mêmes tout ce mal, et que, conservant un sincère sentiment religieux, ils se croient encore à peu près chrétiens : l'âme lutte contre les erreurs de la pensée, et le suicide moral est infiniment rare; mais le mal se dévoile et s'exaspère en se répandant, et les

(1) *Mélanges de critique religieuse*, par M. Edmond Scherer; *Conversations théologiques*, p. 1[illegible]9-187.

hommes en masse tirent les conséquences de l'erreur bien plus rigoureusement que ne fait celui dans l'esprit duquel l'erreur est née. Les peuples ne sont ni des savans ni des philosophes, et si vous parveniez à détruire en eux toute foi au surnaturel, tenez pour certain que la foi chrétienne aurait disparu.

Y a-t-on bien pensé? Se figure-t-on ce que deviendraient l'homme, les hommes, l'âme humaine et les sociétés humaines, si la religion positive y était effectivement abolie, si la foi religieuse en disparaissait réellement? Je ne veux pas me répandre en complaintes morales et en pressentimens sinistres; mais je n'hésite pas à affirmer qu'il n'y a point d'imagination qui puisse se représenter avec une vérité suffisante ce qui arriverait en nous et autour de nous, si la place qu'y tiennent les croyances chrétiennes se trouvait tout à coup vide et leur empire anéanti. Personne ne saurait dire à quel degré d'abaissement et de déréglement tomberait l'humanité. C'est pourtant là ce qui serait, si toute foi au surnaturel s'éteignait dans les âmes, si les hommes n'avaient plus dans l'ordre surnaturel ni confiance ni espérance.

Je n'ai point dessein de me renfermer ici dans la question morale et pratique, et j'aborde celle du surnaturel considéré au point de vue de la raison spéculative et libre.

On le condamne en vertu de son nom seul. Rien, dit-on, n'est ou ne peut être en dehors et au-dessus de la nature. Elle est une et complète; tout y est renfermé, et toutes choses s'y tiennent, s'y enchaînent et s'y développent nécessairement.

Nous voici en plein panthéisme, c'est-à-dire en plein athéisme. Je donne sur-le-champ au panthéisme son vrai nom. Parmi les hommes qui se déclarent aujourd'hui les adversaires du surnaturel, la plupart, à coup sûr, ne croient pas et ne veulent pas être athées. Je les avertis qu'ils mènent les autres là où eux-mêmes ne croient pas et ne veulent pas aller. La négation du surnaturel, au nom de l'unité et de l'universalité de la nature, c'est le panthéisme, et le panthéisme, c'est l'athéisme. Dans le cours de ces méditations, quand je parlerai spécialement de l'état actuel de la religion chrétienne et des divers systèmes qui la combattent, je justifierai à cet égard mon assertion; pour le moment, j'ai à repousser des coups plus directs contre le surnaturel, coups moins profonds que ceux du panthéisme, mais aussi graves, car, à vrai dire, qu'on le sache ou non, qu'on le veuille ou non, tous les coups, dans ce combat, vont à la même fin, et dès qu'ils s'adressent au surnaturel, c'est la religion qui les reçoit.

On invoque la fixité des lois de la nature; c'est là, dit-on, le fait palpable et incontestable qu'établit l'expérience du genre humain,

et sur lequel repose la conduite de la vie humaine. En présence de l'ordre permanent de la nature et de ses lois, nous n'y pouvons admettre des infractions partielles et momentanées; nous ne pouvons croire au surnaturel, au miracle.

Il est vrai, des lois générales et permanentes gouvernent la nature. Est-ce à dire que ces lois sont nécessaires et qu'aucune dérogation n'y est possible? Il n'y a personne qui ne reconnaisse entre ce qui est général et ce qui est nécessaire une différence essentielle et absolue. La permanence des lois actuelles de la nature est un fait établi par l'expérience, mais non pas seul possible et seul concevable pour la raison; ces lois auraient pu être autres, elles pourraient changer. Il en est plusieurs qui n'ont pas toujours été ce qu'elles sont, car la science elle-même établit que l'état de la nature a été autre qu'il n'est maintenant; l'ordre universel et permanent auquel nous assistons et nous nous confions n'a pas toujours été tel que nous le voyons, il a commencé; la création de l'ordre actuel de la nature et de ses lois est un fait aussi certain que cet ordre même. Et qu'est-ce que la création sinon un fait surnaturel, l'acte d'une puissance supérieure aux lois actuelles de la nature, et qui peut les modifier comme elle a pu les établir? Le premier des miracles, c'est Dieu.

Il y en a un second, c'est l'homme. Je reprends ce que j'ai déjà dit : en tant qu'être moral et libre, l'homme vit en dehors et au-dessus des lois générales et permanentes de la nature; il crée par sa volonté des faits qui ne sont point la conséquence nécessaire d'une loi préexistante, et ces faits prennent place dans un ordre absolument distinct et indépendant de l'ordre visible qui régit l'univers. La liberté morale de l'homme est un fait aussi certain, aussi naturel que l'ordre de la nature, et elle est en même temps un fait surnaturel, c'est-à-dire essentiellement en dehors de l'ordre de la nature et de ses lois.

Dieu est l'être moral et libre par excellence, c'est-à-dire l'être excellemment capable d'agir comme cause première, en dehors des causes qui s'enchaînent l'une à l'autre. En tant qu'être moral et libre, l'homme est en rapport intime avec Dieu. Qui définira les événemens possibles et sondera les mystères de ce rapport? Qui dira que Dieu ne peut pas modifier et ne modifie jamais, selon ses desseins dans l'ordre moral et sur l'homme, les lois qu'il a instituées et qu'il maintient dans l'ordre matériel de la nature?

On a hésité à nier absolument la possibilité des faits surnaturels; on a pris pour les attaquer une voie détournée. S'ils ne sont pas impossibles, a-t-on dit, ils sont incroyables, car aucun témoignage humain et spécial en faveur d'un miracle ne peut donner une certi-

tude égale à celle qui résulte, contre tout miracle, de l'expérience qu'ont les hommes de la fixité des lois de la nature. « C'est l'expérience seule, dit Hume, qui donne autorité au témoignage humain, et c'est la même expérience qui nous atteste les lois de la nature. Quand donc ces deux sortes d'expériences sont en contradiction, nous n'avons autre chose à faire que de retrancher l'une de l'autre, et de nous faire une opinion, dans l'un ou l'autre sens, selon l'assurance que nous donne le restant de la soustraction. En vertu du principe que je viens de poser, cette opération, appliquée à toutes les religions populaires, aboutit à leur complète annulation. Nous pouvons donc établir en maxime qu'aucun témoignage humain ne peut valoir assez pour prouver un miracle et pour en faire le fondement légitime d'aucun système de religion (1). » C'est dans ce raisonnement de Hume que s'enferment, comme dans un fort inexpugnable, les adversaires des miracles, pour leur refuser toute croyance.

Quelle confusion dans les faits et dans les idées! Quelle superficielle solution de l'un des plus grands problèmes de notre nature! Quoi! ce serait une simple opération d'arithmétique, sur deux observations expérimentales évaluées en chiffres, qui viderait la question de savoir si la croyance universelle du genre humain au surnaturel est fondée ou absurde, et si Dieu n'agit sur le monde et sur l'homme que par des lois instituées une fois pour toutes, ou s'il continue encore à faire, dans l'exercice de sa puissance, usage de sa liberté! Non-seulement le sceptique Hume méconnaît ainsi la grandeur du problème, il se trompe aussi dans les motifs sur lesquels il fonde son étroite idée : ce n'est point dans l'expérience seule que le témoignage humain puise son autorité; cette autorité a des sources plus profondes et une valeur antérieure à l'expérience; elle est l'un des liens naturels, l'une des sympathies spontanées qui unissent entre eux les hommes et entre elles les générations des hommes; est-ce en vertu de l'expérience que l'enfant se confie aux paroles de sa mère et croit tout ce qu'elle lui raconte? La confiance mutuelle des hommes dans ce qu'ils se disent ou se transmettent les uns aux autres est un instinct primitif, spontané, que l'expérience confirme ou ébranle, redresse ou limite, mais qu'elle ne fonde point.

Je trouve dans le même *essai* de Hume (2) cette autre phrase : « Comme la surprise mêlée d'admiration qu'excitent les miracles est une émotion agréable, de là naît une tendance sensible à croire

(1) *Essais et traités sur divers sujets*, par David Hume. — *Essai sur les miracles*, t. III, p. 119-145 (Bâle 1793).

(2) *Essai sur les miracles*, p. 128.

aux événemens d'où cette émotion dérive. » Ainsi, à en croire Hume, c'est uniquement pour son plaisir, c'est pour l'amusement de son imagination que l'homme croit au surnaturel, et sous cette impression réelle, mais secondaire, qui effleure la surface de l'âme humaine, le philosophe n'entrevoit pas les instincts profonds et les besoins supérieurs qui la dominent.

Pourquoi cette attaque indirecte et incomplète? Pourquoi se borner à soutenir que les miracles ne sauraient être historiquement prouvés, au lieu d'affirmer nettement qu'il ne saurait y avoir des miracles? C'est là ce que pensent au fond les adversaires du surnaturel; c'est parce que d'avance ils tiennent les miracles pour impossibles qu'ils s'appliquent à détruire la valeur des témoignages qui les attestent. Si les témoignages qui entourent le berceau de la religion chrétienne, que dis-je? si le quart, si la dixième partie de ces témoignages portait sur des faits extraordinaires, inattendus, inouis, mais sans caractère surnaturel, on tiendrait l'attestation pour très valable et les faits pour certains. En apparence, c'est seulement la preuve testimoniale du surnaturel que l'on conteste; en réalité, c'est la possibilité même du surnaturel que l'on nie. Il faut le dire et poser la question telle qu'elle est, au lieu de la résoudre en l'éludant.

Naguère des esprits conséquens et hardis n'ont pas hésité à la poser nettement ainsi : « Le dogme nouveau, ont-ils dit, le principe fondamental de la critique, c'est la négation du surnaturel... Ceux qui refuseraient encore d'admettre ce principe n'ont rien à faire de nos livres, et nous, de notre côté, nous n'avons pas à nous inquiéter de leur opposition et de leur censure, car nous n'écrivons pas pour eux. Et si l'on n'entre pas dans cette discussion, c'est par l'impossibilité d'y entrer sans accepter une proposition inacceptable, c'est que le surnaturel soit seulement possible (1). »

Je ne reproche point aux incrédules de l'école de Hume d'avoir été plus timides; ce n'est point avec intention et par artifice qu'ils ont attaqué le surnaturel par une voie détournée, non comme impossible en soi, mais comme impossible à prouver par le témoignage humain. Je leur rends plus de justice et je leur fais plus d'honneur. Un sage et honnête instinct les a retenus sur la pente où ils s'étaient placés; ils ont pressenti que nier la possibilité même du surnaturel, c'était entrer à pleines voiles dans le panthéisme et le fatalisme, c'est-à-dire abolir Dieu et la liberté de l'homme. Leur sens moral et leur bon sens le leur ont interdit. L'erreur fondamen-

(1) *Conservation, Révolution et Positivisme*, par M. Littré, *Préface*, p. XXVI et suiv. — M. Havet, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1863.

tale des adversaires du surnaturel, c'est de le combattre au nom de la science humaine et en le rangeant parmi les faits de son domaine. Le surnaturel n'appartient pas à ce domaine, et c'est pour avoir voulu l'y comprendre qu'on a été conduit à le nier.

III. — LES LIMITES DE LA SCIENCE.

Un moraliste éminent, à la fois théologien et philosophe, et très versé dans les sciences naturelles, le docteur Chalmers, professeur à l'université d'Édimbourg et correspondant de l'institut de France, a écrit, dans son ouvrage sur la *Théologie naturelle*, un chapitre intitulé : *De la connaissance partielle et limitée qu'a l'homme des choses divines*. J'en traduis les premières pages.

« La vraie philosophie moderne, dit-il, ne manifeste jamais plus clairement son caractère fondamental que lorsqu'elle touche à la limite qui sépare le connu de l'inconnu. C'est là qu'elle apparaît sous un double aspect : pleine de déférence et de respect pour toutes les découvertes de l'expérience en dedans de cette limite, peu favorable et méfiante envers toutes les spéculations ingénieuses ou plausibles qui appartiennent à la région idéale au-delà de cette limite. J'appelle à mon aide une langue supérieure à la nôtre en brièveté expressive, et je dis que l'office de la vraie philosophie est *indagare* plutôt que *divinare* (1). Ses œuvres sont des copies, non des créations. Elle peut découvrir un système dans la nature, non pas en inventer un. Elle commence par l'observation de faits spéciaux, et si ces faits parviennent à s'organiser en système, ce n'est qu'à la suite d'observations plus étendues. Dans son travail pour construire un système, la vraie philosophie ne fait point d'excursion hors du territoire de la nature actuelle, car ce sont les phénomènes actuels de la nature qui forment les premiers matériaux de la science, et ce sont les rapports actuels de ces phénomènes qui forment le lien, le ciment auquel les constructions de la science moderne doivent leur solidité et leur durée. C'est là ce qui distingue essentiellement la philosophie de notre temps de la philosophie des temps anciens; celle-ci était surtout inventive, la nôtre est surtout descriptive; son travail descriptif s'applique aux rapports similaires des choses aussi bien qu'à leurs traits particuliers, et c'est à l'aide de ces rapports, mais seulement de ces rapports observés en fait, que la science moderne arrive souvent à une harmonie plus magnifique et plus glorieuse que les plus brillans tableaux créés jadis par l'imagination des théoriciens.

« C'est l'un des caractères intellectuels de cette philosophie qu'elle

(1) *Chercher* plutôt que *deviner*.

unit la force de l'âge mûr à la modestie de l'enfance. Elle sacrifie l'idéal à l'actuel, et quelque brillante ou charmante que puisse être une hypothèse, si, dans l'histoire réelle de la nature un seul phénomène s'y oppose, l'hypothèse est de droit et expressément abandonnée. Pour certains esprits, cet abandon peut être aussi douloureux que de se faire couper la main droite ou arracher l'œil droit; néanmoins, si l'on est fidèle au grand principe de l'école de Bacon, on accepte cette douleur. Pour les disciples de cette école, une preuve solide pèse plus que mille conjectures plausibles, et la fermeté avec laquelle ils repoussent les spéculations de l'imagination n'est égalée que par la docilité avec laquelle ils se soumettent aux leçons de l'expérience.

« Le même principe qui dirige une philosophie saine pour tout ce qui est placé dans la sphère de l'observation humaine lui inspire, pour tout ce qui est au-delà de cette sphère, une complète et patiente modestie. Si quelque lumière nouvelle se répand sur la région où n'atteignait pas l'œil de l'observateur, on peut tenir pour certain que, de tous les hommes, les disciples de Bacon et de Newton seront ceux qui porteront le plus de respect à ces révélations inattendues; leur esprit est sans préoccupation comme sans préjugé, et la fermeté de leur confiance dans les faits bien établis de *la terra cognita* est en parfaite harmonie avec leur humble réserve sur toutes les conceptions plus ou moins plausibles qui s'adressent à la *terra incognita*.

« Comme il arrive toujours quand on se dévoue, en s'oubliant soi-même, à la cause de la vérité et de la vertu, ce modeste désintéressement intellectuel de la philosophie baconienne a sa récompense. En le prenant pour guide, nous avons souvent à abandonner les belles fascinations de la théorie, mais en échange et à la fin nous jouissons des beautés substantielles et plus hautes de la nature réelle. Les faits sont intraitables; devant leur présence, l'imagination est contrainte de céder, et jamais peut-être l'esprit n'éprouve un sentiment plus pénible que lorsque, après avoir vainement tenté de forcer la nature à s'adapter à ses brillantes généralisations, il voit apparaître quelque phénomène rebelle qui le repousse loin de la douce spéculation et le ramène sous le joug de l'humble et dure expérience. Ce fut, dans la vie des philosophes, un cruel moment que celui où il fallut quitter le monde de l'imagination, ce monde si séduisant par sa simplicité et sa complaisance, pour devenir les esclaves de l'observation et marcher à pas lents dans le labyrinthe infiniment varié et compliqué de la nature; mais cette époque douloureuse a eu un terme glorieux : en retour de l'assiduité avec laquelle l'esprit philosophique s'est livré à l'étude de la nature, elle lui

a bien plus largement révélé ses charmes. L'ordre est né du sein de la confusion, et dans l'édifice bien constaté de l'univers, la philosophie trouve maintenant une grandeur et une sublimité qui surpassent tout ce qu'elle avait jamais conçu dans ses jours de libre et aventureuse invention. A ne les considérer même que comme un beau et attrayant spectacle pour la pensée, qui comparerait le système de Newton à la machine des tourbillons de Descartes ou à cet ensemble planétaire encore plus compliqué de cycles et d'épicycles qu'avait construit l'antiquité? Aux premiers pas de l'esprit philosophique dans la voie de l'observation, il y a comme une sorte d'abjuration de la beauté; mais elle reparaît bientôt sous une autre forme, toujours plus brillante à mesure qu'on avance, et enfin s'élève sur de solides fondemens un système bien plus grand et plus beau que celui qui flottait dans l'air devant l'œil du génie. Il est aisé d'en assigner la cause. Ce que nous découvrons par l'observation est l'œuvre de l'imagination divine transformée par le pouvoir créateur en solide et durable réalité. Ce que nous inventons nous-mêmes n'est l'œuvre que de l'imagination humaine. D'une part est la fidèle représentation des conceptions qui sont dans l'esprit de Dieu, de l'autre la vacillante image des conceptions qui sont dans l'esprit de l'homme. L'ouvrier qui écarte les ronces et les décombres sous lesquels se cache quelque noble monument fait bien plus pour notre plaisir et notre goût que si, de sa main inhabile, il nous dressait quelque plan de sa façon. C'est ainsi que la science expérimentale, en échange des beaux rêves qu'elle a repoussés au début de sa carrière, nous révèle des beautés bien supérieures dans les réalités de la nature. Les spectacles que nous découvre l'observation n'ont pas seulement plus de vérité, mais aussi plus de grâce et de grandeur que toutes les visions que nous faisait apparaître l'imagination librement errante. Ni la grâce, ni la grandeur d'une idée, quelles qu'elles soient, ne suffisent pour la faire accepter sans preuve de l'esprit philosophique; il faut que cette idée subisse d'abord, et sans cérémonie, le libre examen des yeux humains et le libre travail des mains humaines; tantôt qu'elle descende au fond d'un creuset, tantôt qu'elle traverse les filtres et les fumées d'un laboratoire, ou bien qu'elle résiste très longtemps à toute sorte d'épreuves multipliées et compliquées, et ce n'est qu'après avoir été soumise et avoir survécu à cette inquisition intellectuelle qu'une idée prend place dans le temple de la vérité et est admise au nombre des lois d'une saine philosophie. »

Personne, à coup sûr, ne contestera que ce ne soit là le langage d'un fervent disciple de la science; il est impossible de sentir plus vivement sa beauté et d'accepter plus complétement ses lois. Quel mathématicien, quel physicien, quel physiologiste, quel chimiste

parlerait de la nécessité de l'observation et de l'autorité de l'expérience avec plus de respect et de soumission? Le docteur Chalmers n'en est pas moins un vrai et fervent chrétien; sa foi religieuse égale sa rigueur scientifique; il accepte et professe Jésus-Christ et sa doctrine aussi hautement que Bacon et sa méthode. Et ce n'est pas que sa religion ne soit, pour lui, qu'un résultat de l'éducation, de la tradition et de l'habitude; elle est réfléchie et savante aussi bien que son étude des sciences naturelles; dans l'une comme dans l'autre sphère, il a sondé les sources et pesé les motifs de sa croyance. Comment est-il arrivé à un si ferme repos dans l'un et l'autre travail? D'où vient en lui cette harmonie entre le philosophe et le chrétien?

Je laisse encore parler le docteur Chalmers lui-même. « Plus nos connaissances dans toutes les sciences naturelles s'étendent, dit-il, plus elles doivent, au lieu d'ajouter à notre présomption, nous donner un sentiment plus profond de notre ignorance et de notre incapacité naturelles quant à la science des choses divines... C'est comme si, en étudiant la politique de quelque monarque terrestre, nous faisions la découverte, jusque-là inconnue, d'empires et de territoires lointains qui lui appartiennent, et dont nous ne savions que l'existence et le nom; notre étude en serait fort compliquée sans que son objet définitif nous en devînt plus intelligible et plus clair. Il en est ainsi de toutes les merveilles nouvelles que la science découvre aux regards de ses adeptes; elles peuvent agrandir beaucoup devant nous les perspectives de la création, et en même temps jeter une ombre plus épaisse sur les desseins et les voies du Créateur. Ce télescope qui nous a ouvert le chemin vers des soleils et des systèmes innombrables laisse dans le plus profond mystère le gouvernement moral de ces mondes; le spectacle de jour en jour plus étendu de l'univers matériel nous apprend de plus en plus combien nous savons peu de l'univers spirituel; il ne nous révèle, de ces mondes qui roulent dans l'espace, que leur mouvement, leur grandeur et leur nombre, et nous restons encore plus étrangers à l'égard du gouvernement divin que lorsque nous parlons de notre terre comme de l'univers, et du genre humain comme de la seule famille spirituelle que Dieu ait chargée d'un corps et placée au milieu d'un système matériel. Savoir qu'il y a certaines choses que nous ne pouvons savoir est en soi une connaissance aussi précieuse que sûre, et il n'y a point de plus grand service à rendre à la science que la juste détermination de ses limites (1). »

Que fait le docteur Chalmers en tenant ce langage? Il sépare le fini de l'infini, la création du créateur, le monde gouverné du sou-

(1) *Chalmers's works, natural Theology*, t. II, p. 249-265.

verain qui le gouverne, et, marquant cette séparation, il dit, dans sa modestie, à la science ce que Dieu, dans sa puissance, dit à l'océan : « Tu iras jusque-là, et pas plus loin. »

Le docteur Chalmers dit vrai : les limites du monde fini sont celles de la science humaine; jusqu'où elle peut s'étendre dans ces vastes limites, nul ne le saurait dire; ce qu'on peut et doit affirmer, c'est qu'elle ne saurait les dépasser. Le monde fini seul est à sa portée et le seul qu'elle puisse sonder. C'est dans le monde fini seulement que l'esprit humain se saisit pleinement des faits, les observe dans toute leur étendue et sous toutes leurs faces, reconnaît leurs rapports et leurs lois qui sont aussi des faits, et en constate ainsi le système. C'est là le travail et la méthode scientifiques, et les sciences humaines en sont les résultats.

Ai-je besoin de dire qu'en parlant du monde fini, ce n'est pas du monde matériel seul que je parle? Il y a aussi des faits moraux qui tombent sous l'œil de l'observation et entrent dans le domaine de la science. L'étude de l'homme dans son état actuel, personnes et nations, est aussi une étude scientifique, soumise à la même méthode que l'étude du monde matériel, et qui peut aussi découvrir quelles sont, dans l'ordre actuel de ce monde, les lois des faits auxquels elle s'applique.

Mais si les limites du monde fini sont celles de la science humaine, ce ne sont pas celles de l'âme humaine. L'homme porte en lui-même des notions et des ambitions qui s'étendent bien au-delà et s'élèvent bien au-dessus du monde fini, les notions et les ambitions de l'infini, de l'idéal, du complet, du parfait, de l'immuable, de l'éternel. Ces notions et ces ambitions sont elles-mêmes des faits que reconnaît l'esprit de l'homme, mais en les reconnaissant il s'arrête : elles lui font pressentir ou, pour parler plus exactement, elles lui révèlent un ordre de choses autres que les faits et les lois du monde fini qu'il observe; mais en même temps que, de cet ordre supérieur, l'homme a l'instinct et la perspective, il n'en a pas, il n'en peut avoir la science. C'est la sublimité de sa nature que son âme entrevoie l'infini et y aspire; c'est l'infirmité de sa condition actuelle que sa science se renferme dans le monde fini où il vit.

Je suis né dans le midi, sous le soleil, et j'ai surtout vécu dans les pays du nord, ou voisins du nord, qu'enveloppe si souvent le brouillard. Quand, sous leur ciel pâle, on porte ses regards vers l'horizon, une brume, tantôt épaisse, tantôt légère, limite la vue; l'œil pourrait pénétrer plus loin : c'est un obstacle extérieur qui l'arrête, c'est la lumière qui fait défaut à l'organe. Regardez à l'horizon sous le ciel pur et brillant du midi : la lumière l'inonde dans les plans les plus lointains comme dans les plus proches; les yeux humains y voient aussi loin qu'ils peuvent aller; s'ils ne vont pas plus loin,

ce n'est pas la lumière qui leur manque, c'est leur force propre et naturelle qui a atteint son terme; l'esprit sait qu'il y a des espaces au-delà de celui que les yeux parcourent, mais les yeux n'y pénètrent point. C'est l'image de ce qui arrive à l'esprit lui-même dans la contemplation et l'étude de l'univers; il parvient à un point où sa vue nette, c'est-à-dire sa science, s'arrête. Ce n'est point la fin des choses mêmes, c'est la limite de la puissance scientifique de l'homme; d'autres réalités lui apparaissent, il les entrevoit, il y croit spontanément et naturellement : il ne lui est pas donné de les saisir et de les mesurer; il ne peut ni les méconnaître, ni les connaître, ni en acquérir la science, ni se défendre d'y avoir foi.

Je ne me refuserai pas le plaisir de reproduire ici ce que j'écrivais, il y a treize ans, sur le même sujet, en examinant philosophiquement quel est le vrai sens du mot *foi :* « L'objet des croyances religieuses, disais-je, est, dans une certaine et large mesure, inaccessible à la science humaine. Elle peut en constater la réalité, elle peut arriver jusqu'à la limite de ce monde mystérieux, et s'assurer que là sont des faits auxquels se rattache la destinée de l'homme; mais il ne lui est pas donné d'atteindre ces faits mêmes, pour les soumettre à son examen. Frappé de cette impossibilité, plus d'un philosophe en a conclu qu'il n'y avait là rien de réel, et que les croyances religieuses ne s'adressaient qu'à des chimères. D'autres, s'aveuglant sur leur impuissance, se sont hardiment élancés vers la sphère des choses surnaturelles, et, comme s'ils eussent réussi à y pénétrer, ils en ont décrit les faits, résolu les problèmes, assigné les lois. Il est difficile de dire quel esprit est le plus follement superbe, ou celui qui soutient que ce qu'il ne peut connaître n'est point, ou celui qui se prétend capable de connaître tout ce qui est. Quoi qu'il en soit, ni l'une ni l'autre assertion n'a obtenu un seul jour l'assentiment du genre humain; son instinct et sa conduite ont constamment désavoué le néant des incrédules et la confiance des théologiens. En dépit des premiers, il a persisté à croire à l'existence du monde inconnu et à la réalité des rapports qui l'y tiennent uni; malgré la puissance des seconds, il a refusé d'admettre qu'ils eussent atteint le but, levé le voile, et il a continué d'agiter les mêmes problèmes, de poursuivre les mêmes vérités, aussi ardemment, aussi laborieusement qu'au premier jour, comme si rien n'eût encore été fait (1). »

Je viens de relire le beau résumé qu'a donné M. Cousin de l'*Histoire générale de la philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.* Il établit que tous les efforts, tous les travaux philosophiques de l'esprit humain ont abouti à

(1) *Méditations et Études morales*, p. 170 (Paris 1851).

quatre grands systèmes, le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme, seuls acteurs dans l'arène intellectuelle où, de tout temps et chez tous les peuples, ils se combattent et dominent tour à tour. Et après avoir nettement caractérisé, dans leur origine et leur développement, ces quatre systèmes, M. Cousin ajoute : « Quant à leur mérite intrinsèque, accoutumez-vous à ce principe : ils ont été; donc ils ont eu leur raison d'être, donc ils sont vrais, au moins en partie. L'erreur est la loi de notre nature, nous y sommes condamnés, et dans toutes nos opinions, dans toutes nos paroles, il y a toujours à faire une large part à l'erreur, et trop souvent à l'absurde; mais l'absurdité complète n'entre pas dans l'esprit de l'homme : c'est la vertu de la pensée de n'admettre rien que sous la condition d'un peu de vérité, et l'erreur absolue est impossible. Les quatre systèmes qui viennent de passer sous vos yeux ont été; donc ils ont du vrai, mais sans être entièrement vrais. Moitié vrais, moitié faux, ces systèmes reparaissent à toutes les grandes époques. Le temps n'en peut détruire un seul ni en enfanter un de plus, parce que le temps développe et perfectionne l'esprit humain, mais sans changer sa nature et ses tendances fondamentales. Il ne fait autre chose que multiplier et varier presque à l'infini les combinaisons des quatre systèmes simples et élémentaires. De là ces innombrables systèmes que l'histoire recueille et que sa tâche est d'expliquer (1). »

M. Cousin excelle à expliquer les innombrables combinaisons philosophiques, et à les ramener toutes aux quatre grands systèmes qu'il a définis; mais il y a un fait plus considérable encore que la variété de ces combinaisons, et qui a besoin aussi d'être expliqué. Pourquoi les quatre systèmes essentiels, le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme, ont-ils apparu dès les temps les plus anciens, et se sont-ils reproduits toujours et partout, plus ou moins fortement déduits, plus ou moins habilement présentés, mais au fond toujours et partout les mêmes? Pourquoi l'esprit humain a-t-il, sur ces questions suprêmes, atteint de si bonne heure à des essais de solution qui l'ont en quelque sorte épuisé sans le satisfaire? Pourquoi les divers systèmes qu'il a si promptement inventés n'ont-ils pu parvenir soit à s'accorder, soit à se vaincre l'un l'autre, et à se faire accepter, l'un ou l'autre, comme la vérité? Pourquoi la philosophie ou, pour parler plus précisément, la métaphysique est-elle restée au fond stationnaire, grande en naissant, mais comme destinée à ne point grandir, tandis que les autres sciences, les sciences qu'on appelle naturelles, ont été essentiellement progres-

(1) *Histoire générale de la philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du dix-huitième siècle*, par M. Victor Cousin, p. 4-31 (1863).

sives, et, d'abord faibles, ont fait successivement des conquêtes qu'elles ont gardées, et qui sont devenues un domaine de jour en jour plus étendu et moins contesté?

Le fait qui soulève ces questions en contient en même temps la réponse. L'homme a, sur l'objet fondamental de la métaphysique, des lumières primitives, héritage et dot de la nature humaine plutôt que conquête de la science humaine : la métaphysique les recueille comme un flambeau à la lueur duquel elle marche dans une route obscure et indéfinie; elle a dans l'homme même son point de départ profond et assuré, mais son point de mire est en Dieu, c'est-à-dire au-dessus de sa portée.

Est-ce à dire qu'il faille renoncer à l'étude des grandes questions qui sont l'objet de la métaphysique, comme à un travail vain où l'esprit humain tourne indéfiniment dans le même cercle, incapable non-seulement d'atteindre le but qu'il poursuit, mais d'avancer en le poursuivant?

On a bien des fois, et plus habilement que ne le fait de nos jours l'école positiviste, prononcé contre la métaphysique cet arrêt. L'esprit humain ne l'a jamais accepté et ne l'acceptera jamais; les grands problèmes qui dépassent le monde fini sont posés devant lui; il ne renoncera jamais à tenter de les résoudre, un invincible instinct l'y pousse, un instinct plein de foi et d'espérance, quel que soit l'insuccès répété de ses efforts. L'homme est le même dans la sphère de la pensée que dans celle de l'action; il aspire plus haut qu'il ne peut atteindre; c'est sa nature et sa gloire, et s'il y renonçait, il prononcerait lui-même sa déchéance. Mais il faut que, sans abdiquer, il se connaisse; il faut qu'il sache que sa force est ici-bas infiniment moindre que son ambition, et qu'il ne lui est pas donné de connaître scientifiquement ce monde de l'infini et de l'idéal vers lequel il s'élance. Les faits et les problèmes qu'il rencontre là sont tels que les méthodes et les lois qui dirigent l'esprit humain dans l'étude du monde fini ne s'y appliquent point. L'infini est pour nous objet de croyance, non de science, également impossible à rejeter et à pénétrer. Que l'homme ait un profond sentiment de cette double vérité, qu'il reconnaisse les limites de sa puissance scientifique en conservant toute son ambition intellectuelle : il ne tardera point à reconnaître aussi que, dans les rapports du fini avec l'infini et de lui-même avec Dieu, il a besoin d'un secours supérieur, et que ce secours ne lui manque point. Dieu a donné à l'homme ce que l'homme ne peut conquérir, et la révélation divine lui ouvre ce monde de l'infini où, par lui-même et à lui seul, l'esprit humain ne saurait porter la lumière. C'est de Dieu qu'il la tient.

GUIZOT.

LE PORTUGAL

SOUS LE ROI DOM LUIZ

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS.

I.

Depuis quelques années, l'Europe s'est peu occupée du Portugal, et il n'est guère de pays dont l'histoire intérieure, à part quelques courtes périodes, soit moins connue. Pour secouer notre indifférence, il a fallu des commotions politiques qui, à deux ou trois reprises, jetèrent parmi nous une émigration jeune et intelligente, l'élite de la nation portugaise. A l'abri de nos lois vint se réfugier une génération qui, sous le gouvernement de dom Miguel, avait abandonné tout à coup les bancs de la célèbre université de Coïmbre pour fuir les gibets que l'on dressait aux cris de *vive la religion! vive le roi absolu!* Ces jeunes soldats du bataillon académique nous révélèrent les premiers ce qu'il y avait de vitalité politique dans le Portugal. Plus tard, après avoir partagé les périls du chevaleresque Pedro IV, qui, accouru du Brésil, venait sauver le trône de sa fille en le plaçant sous la protection du drapeau de la liberté, ces jeunes gens, devenus hommes, surent de nouveau appeler l'attention sur un pays dont le nom avait rempli le monde.

La situation géographique du Portugal a toujours été pour beaucoup dans notre indifférence à l'égard de ce petit royaume, placé à l'extrême occident de l'Europe. Il fallait, pour y arriver, braver les hasards de la mer ou les fatigues d'un long voyage en diligence, à travers l'Espagne, des Pyrénées à Badajoz; hasards et fatigues disparaissent aujourd'hui. De Nantes et de Bordeaux partent régulièrement des bateaux à vapeur qui vous déposent à jour fixe sur les quais de Lisbonne ou de Porto. Le chemin de fer, d'un autre côté,

peut vous jeter en deux jours de Paris à Madrid. Malheureusement ici la scène change : il est impossible encore d'éviter la traversée fatigante en voiture des provinces de Tolède et d'Estramadure pour se rendre de Madrid à Badajoz, et la route à parcourir, l'une des plus importantes de l'Espagne cependant, puisqu'elle relie les capitales des deux royaumes de la péninsule, en est aussi sous tous les rapports la plus pénible et la plus ingrate.

Au mois d'août 1861, je prenais cette route, et je me hasardais dans une façon de coche qui s'engageait à me remettre intact, ou à peu près, en cinquante heures de la belle rue d'Alcala de Madrid à Badajoz. Jusqu'à Talavera de la Reyna, la campagne offre cet aspect aride qu'ont après la récolte toutes les contrées productrices de froment : paysage monotone et poudreux que pas un arbre n'égaie, plaines immenses et pelées dont les molles ondulations vont se perdre à l'horizon lointain. Vers la *sierra* d'Altamira, le sol s'accidente violemment; on entre dans la région montagneuse. Rien de plus triste que ces massifs où croissent à peine quelques chênes rabougris, quelques oliviers au tronc torturé, à la verdure grisâtre, sur des versans rocailleux couverts d'une couche de pierraille stérile. Là, parmi les bruyères et les broussailles, paissent de nombreux troupeaux de chèvres au poil fauve et ras sous la garde d'un berger qui, dans ces solitudes, ne trouve guère que l'ombre du genêt. C'est de ces contrées inhabitées que sort la Guadiana, fleuve aux bords nus, dont les eaux, encaissées entre de hautes murailles de rochers, baignent à peine les racines de maigres roseaux. Si parfois, la colline s'abaissant, on aperçoit une échappée de verdure, c'est un marais fiévreux où se vautrent parmi les lauriers-roses des cochons à demi sauvages. Le laurier-rose en Espagne est toujours un indice de fièvre. Si par hasard un hameau est venu s'établir dans le voisinage d'une source d'eau pure, il faut, pour le traverser, déranger une nuée de mendians en guenilles, parmi lesquels Goya, le peintre satirique de l'Espagne, a dû prendre plus d'un de ses types. Cette partie de la péninsule, dans son isolement, semble être restée l'unique spécimen d'une époque dont la civilisation a fait disparaître les vestiges dans les autres provinces.

On arrive enfin à Trujillo, petite ville d'Estramadure fort sale, fort mal bâtie, qui n'a rien absolument de curieux, si ce n'est les vieux restes d'un château-fort perché sur une masse noirâtre de rochers granitiques qui dominent une petite vallée sans eau. La chaussée venant de Madrid s'arrête à Trujillo. Il fallut quitter notre coche et nous installer tant bien que mal dans une carriole branlante, pompeusement décorée en lettres rouges du titre de *nueva trujillana*. Brisés et moulus par les cahots de l'incommode voiture

où quatre voyageurs avaient peine à tenir, nous arrivâmes à Badajoz par des chemins effondrés et poudreux, après vingt-quatre heures d'un véritable supplice. Dieu veuille que bientôt le chemin de fer délivre le voyageur de pareilles vicissitudes! Cet accès du Portugal était peu séduisant, comme on le voit, et tout ce que j'avais entendu dire en Espagne me faisait redouter singulièrement d'avoir à passer encore vingt-quatre heures dans une diligence portugaise.

Badajoz, malgré son importance, n'est pas une de ces villes où l'on puisse s'oublier. Des rues étroites, tortueuses, mal pavées, bordées de maisons aux fenêtres grillées, — la Guadiana au lit desséché et pestilentiel, des soldats, des casernes, tels sont les agrémens de la capitale de l'Estramadure espagnole. Rien ne pouvait nous retenir à l'hôtellerie du señor Panseco (*Pain-Sec*), au nom tristement significatif. Grâce à un compagnon de route obligeant qui se rendait lui-même à Lisbonne, les préparatifs du départ furent bientôt faits, et le 4 août nous traversâmes au galop des mules les rues de Badajoz, prenant la route de Portugal. Lorsque, après avoir dépassé la poterne et les fortifications de la ville, nous commençâmes à rouler dans la plaine, je ne fus pas peu surpris de me trouver installé dans un coupé fort propre et de ne plus sentir ma tête ballottée se heurter aux parois de ma prison; le *zagal* silencieux paraissait avoir oublié son répertoire de malédictions et de blasphèmes, qui en Espagne blessent parfois les oreilles les moins prudes. Déjà j'avais été frappé de la courtoisie du personnage galonné qui était venu nous aider à monter en voiture. Décidément cette impression première était bonne; mon compagnon, à qui je fis part de mes observations, m'expliqua comment j'avais pu être trompé par mes renseignemens, l'Espagnol étant le peuple qui tient le moins à connaître le Portugal, et qui par le fait le connaît le moins.

Au milieu de la plaine qui de Badajoz s'étend jusqu'au pied d'Elvas, un ruisseau desséché et une borne séparent seuls les territoires des deux pays; pas un douanier, pas un gendarme ne se présenta pour nous recevoir : au reste, l'institution de la gendarmerie est tout à fait inconnue en Portugal. Elvas nous apparut alors dans le lointain, s'élevant sur une colline à notre droite, entourée de ses bastions et de son aqueduc monumental; à gauche, sur un mamelon, la citadelle et le fort de Santa-Luzia dessinaient leurs redoutes au-dessus d'une ceinture d'oliviers. La disposition de ces constructions en face de Badajoz est telle qu'elles paraissent fermer les portes du royaume, laissant à peine apercevoir au-dessus des murailles une ligne de blanches maisons auxquelles se mêlent la flèche d'une église et un bouquet de palmiers. En général, de quelque nature que soient les frontières d'un pays, fleuves ou mon-

tagnes, il existe une certaine zone dans laquelle se confondent la langue et les coutumes, une sorte de terrain neutre. Ici la plaine qui sépare les deux villes extrêmes n'offre ce caractère que jusqu'à un certain point. A peine arrive-t-on sur le territoire portugais que l'aspect du pays paraît se modifier; la culture du maïs, exigeant un arrosage continuel, tranche par une fraîcheur relative sur les plaines à froment de l'Estramadure espagnole. D'ailleurs les échanges sont si rares entre ces populations qu'elles paraissent peu désireuses de se comprendre et gardent respectivement leur langue dans toute sa pureté, bien que les travaux de chemins de fer aient déjà opéré une certaine fusion.

Il ne faudrait pas toutefois juger l'entrée du Portugal comme des plus faciles. La route que nous suivions, comme toutes celles qui de ce côté viennent de l'Espagne, aboutissait aux portes d'Elvas. Là nous devînmes pour un instant la propriété du préposé à la garde des portes. On s'occupe fort peu, je dois le dire, des passeports; pas une question indiscrète n'est adressée au sujet de la contrebande. En revanche, lorsqu'il s'agit de s'assurer que les voyageurs n'introduisent du tabac sous aucune forme, les tracasseries deviennent insupportables. Ce n'est point le gouvernement qui exerce ici le rôle de fâcheux, c'est l'agent de la compagnie des tabacs. Moyennant la somme de 9 millions de francs par an, l'état afferme à une puissante société de capitalistes le monopole de vente de ce narcotique. Le public, livré à la royale société, doit accepter sans mot dire tout un système de surveillance qui souvent le met à la merci des intermittences de bonne ou mauvaise humeur d'employés faméliques. Cette tyrannie au bénéfice d'un monopole particulier a quelque chose d'odieux. Heureusement le Portugal est à la veille de voir disparaître cet état de choses; une loi nouvelle tend à introduire une certaine liberté de vente qui, si elle n'assimile pas encore le tabac à tout autre produit, n'en est pas moins un véritable progrès et une heureuse innovation.

Au sortir d'Elvas, le Portugal se présente sans mélange. Le panorama et les coutumes espagnoles ont bien réellement disparu. Quatre chevaux fougueux ont remplacé les mules légères dans l'attelage de la malle-poste, conduite désormais par un grave cocher vêtu d'une livrée aux armes royales portugaises. A l'un des relais, je voulus aller sur l'impériale pour mieux jouir de l'aspect du pays et de la fraîcheur que le vent de la mer nous apportait déjà; mon étonnement ne fut pas mince de me trouver sur le siége à côté d'un cocher, gros et gras Normand, qui entra immédiatement en connaissance et me narra son odyssée. Pendant la régence de dom Fernando, il était venu conduire des chevaux pour l'attelage de la

malle; séduit probablement par quelque brune Portugaise et à coup sûr par le vin du pays, il n'était plus reparti. Sa bonne humeur n'avait point souffert de ce changement de climat : elle avait pris, sous l'influence des rayons du soleil, des allures picaresques que relevait un langage de son cru à peu près incompréhensible à tout le monde : il affirmait que c'était du portugais. Au reste, le Français est généralement d'un sans-façon remarquable avec les langues latines; au moyen de quelques terminaisons qu'il saisit au hasard, il les a tout de suite modifiées à son usage, et s'il n'est pas compris, il accuse beaucoup plus volontiers l'intelligence de son interlocuteur que sa propre ignorance.

La route que nous suivions ne laissait pas de place à l'ennui; les relais se succédaient rapidement; nous traversions des vallées fertiles et riantes; nous gravissions des collines couvertes de chênes verts, d'oliviers et de vignes en fruit, tantôt égayés par une végétation luxuriante, tantôt saisis par l'aspect grandiose de rochers aux teintes rouges et grisâtres. Sur le bord du chemin étaient rangés des villages aux maisons blanches et propres entourées de leurs jardins. Lorsqu'aux dernières lueurs du jour apparurent au loin les murailles d'Estremoz, la ville de marbre, je me pris à trouver les journées d'août trop courtes. Cette promenade, qui n'avait plus rien de pénible, développa en moi un ardent désir de faire connaissance avec la *posada* portugaise. Les chemins de fer vont enlever aux voyageurs tout motif de visiter cette ville, d'ailleurs peu intéressante. Il y a là cependant un *estalagem* (cabaret), tenu par un certain coutelier-barbier, vraiment digne d'être recommandé aux touristes que le hasard conduirait à Estremoz. Dans son arrière-boutique, à la lueur d'une lampe de forme antique, ce brave homme nous servit un repas composé de poule au riz, de filets de cochon de l'Alem-Tejo, accompagné d'excellens fruits et arrosé de très bon vin. J'avais enfin échappé à l'arrière-goût d'huile de ricin que partout l'on retrouve dans la cuisine espagnole, et je ne vis pas apparaître l'ombre d'un *garbanzo* (pois chiche). Lorsqu'il fallut payer, j'eus beau défigurer la noble langue castillane, je ne parvins pas à en faire du portugais. Mon *patrão* (hôtelier), employant le même procédé avec sa langue natale, ne put en faire de l'espagnol. Ce qu'il y avait de plus clair dans notre conversation, c'est que l'on demandait 480 réaux (126 francs environ) pour mon dîner, et je me révoltais. Mon compagnon de route, rentrant à ce moment, m'expliqua qu'il s'agissait de 480 reis (2 fr. 75 c.). Il y avait avantage à s'entendre.

Jusque-là je m'étais peu occupé de mon compagnon de voyage, qui de son côté m'avait livré à l'initiative de mes observations personnelles; mais, la froide brume de la nuit nous condamnant à nous

enfermer dans l'intérieur de la voiture, quelques cigares dérobés à la surveillance des employés d'Elvas établirent bien vite entre nous l'intimité. Si je n'eusse connu le nom de mon interlocuteur et si son type national eût été moins accusé, j'aurais pu, à la façon dont il se servait de la langue française, me croire avec un compatriote. Il avait beaucoup connu la France autrefois; mêlé à toutes les commotions politiques de son pays, il était venu à plusieurs reprises se réfugier sur cette terre hospitalière et en conservait un souvenir agréable. Il connaissait bien ses compatriotes, et me donna sur le Portugal toute sorte de notions utiles. A propos de l'embarras où je m'étais trouvé lorsqu'il s'était agi de payer mon *estalageiro* (maître du cabaret), « notre système monétaire, me dit-il, embarrasse en général beaucoup les étrangers, et il est assez compliqué en effet. » Alors il m'expliqua la valeur et l'emploi du *reis*; j'appris ce que c'est que le *vingtain*, le *pataque*, le *teston*, le *pinto*, le *cruzade*; il me montra ces monnaies, m'en indiqua les rapports; ce fut un véritable cours de numismatique (1). Arrivés à Montemor o Novo, nous nous arrêtâmes pour prendre du thé; cette boisson asiatique, pour le dire en passant, est si fort en faveur parmi les Portugais, qu'on en retrouve l'usage jusque dans le plus petit hameau du royaume. Enfin à sept heures du matin la voiture s'arrêtait à la station de Vendas-Novas, d'où le chemin de fer du Sud devait me conduire à Lisbonne. La province que nous venions de traverser ainsi en courant est celle de l'Alem-Tejo, dont la réputation est assez fâcheuse. « C'est un pays désert et fiévreux, » m'avait-on dit. Ce que j'en avais vu ne répondait guère à cette peinture. L'Alem-Tejo m'avait au contraire paru gai et assez peuplé. Le chemin qui vient d'Espagne traverse, il est vrai, la partie la plus riche et la plus variée de cette province. Lorsque plus tard j'ai connu la région que parcourt le chemin de fer qui de Lisbonne se dirige vers Badajoz, la vue des *charnecas* (landes) désertes et marécageuses qui de Constantia s'étendent vers Elvas m'expliqua la triste renommée dont jouit le pays. Aux environs du Crato, par exemple, pendant l'été

(1) Le Portugal tend aujourd'hui à ramener son système monétaire au système décimal en prenant le réal portugais pour base, bien qu'il n'existe pas en fait. Les monnaies portugaises sont très multipliées et assez difficiles à classer. — *Cuivre :* 10 reis valant 0 fr. 056; 20 reis formant une subdivision nouvelle appelée le *vingtain*, 40 reis ou un *pataque*. — *Argent :* l'unité de la monnaie d'argent est le *tostao*, qui vaut 100 reis ou 0 fr. 56 cent.; il y a des monnaies d'un 1/2 *tostao*, de 2 *tostoes*, de 5 *tostoes;* il circule encore une vieille monnaie qui s'appelle le *pinto* ou cruzade neuf, qui vaut 480 reis. Le *pinto* sert souvent d'unité monétaire en province. — *Or :* la livre sterling et la demi-livre sont les deux monnaies d'or les plus répandues; la livre vaut 4,500 reis. Il commence à circuler des pièces de 1,000 reis, 5,000 et 10,000 reis, et parfois l'on rencontre encore l'ancienne *peça*, qui vaut 8,000 reis.

la nature entière semble grelotter de la fièvre; les rares et misérables villages qu'on rencontre sont habités par une population étiolée, amaigrie, au teint jaune, aux grands yeux noirs et fixes, que décime la terrible *terciana* (fièvre tierce). J'avais eu le bonheur d'échapper à une si pénible impression pendant ma première course à travers l'Alem-Tejo, et je n'en avais gardé qu'un agréable souvenir en arrivant à la station de Vendas-Novas, que 55 kilomètres de parcours en chemin de fer séparent seulement du Barreiro, sur la rive gauche du Tage. Là, je ne pus me défendre d'une vive émotion à la vue du panorama grandiose qui se déroula tout à coup.

Devant moi, aux bords d'une rade immense sur la rive droite du Tage, Lisbonne s'étalait en amphithéâtre. Les collines, étagées en gradins, semblaient recouvertes de palais, dont les colonnes élégantes, sortant de massifs de verdure et de fleurs, se reflétaient dans les eaux. Pas un nuage ne ternissait le bleu du ciel. Les pieds de la ville venaient se baigner dans des vagues tranquilles qui, scintillant aux rayons du soleil, paraissaient lancer des flammes; sur le vert de la mer se détachaient les teintes rosées d'une multitude de voiles triangulaires qui glissaient légèrement sur l'onde. Un bateau à vapeur vient attendre les passagers qu'amène le convoi pour leur faire traverser la rade; je m'élançai sur le pont pour mieux jouir de ce spectacle. Tandis que le bateau fendait les eaux du fleuve, mon regard avait peine à embrasser cette multitude de perspectives de la blanche ville. Ici, vers la gauche, c'était le palais de Belem, qui se laissait entrevoir; là, dans une échappée, entre deux collines, se montrait l'aquéduc d'Agoas-Livres; sur un roc escarpé apparaissait la vieille citadelle de San-Jorge; à mesure que j'approchais, les lignes se dérobaient ou se précisaient suivant les accidens du terrain. Bientôt apparurent les arcades gracieuses de la Praça do Comercio et son débarcadère majestueux; j'aperçus Joseph Ier qui, du haut de son cheval, regardant le port, semble faire à l'étranger les honneurs de la capitale nouvelle que construisit son grand ministre, Sébastiaõ de Carvalho, marquis de Pombal, après que le tremblement de 1755 eut bouleversé Lisbonne. Ce Terreiro do Paço ou Largo do Comercio, comme on voudra l'appeler, avec ses monumens alignés, ses arcs de triomphe, sa statue équestre, produit un effet d'une grandeur incomparable. Les Portugais sont fiers à bon droit de cette place, qui serait le plus bel ornement de la capitale la plus splendide. En présence des quais silencieux, à la vue des eaux désertes, on se prend à évoquer le souvenir du passé, on regrette le temps où l'on arrivait au rivage après avoir parcouru les rues d'une véritable cité de navires, après avoir reconnu les pavillons des nations les plus lointaines, le temps où sur le port se

heurtaient affairés le nègre africain, l'Indien, le matelot de la Baltique et le Levantin.

Avant d'avoir pu me reconnaître dans la confusion du débarquement, je me trouvai, grâce à un obligeant douanier qui daigna me qualifier d'*excellence*, dans une voiture de la dernière originalité. C'était une sorte de cabriolet couleur jaune serin, haut monté sur ses roues, traîné par deux chevaux fantastiques, sur l'un desquels se tenait en selle un postillon dont les formes obèses se renfermaient à grand'peine dans une veste courte et une culotte de peau; un chapeau impossible et des bottes de gendarme complétaient son costume. Je craignis un moment qu'un pareil équipage ne parût aux Lisbonnais trop excentrique. Cette machine avec son bruit de ferraille n'étonna cependant personne. Je traversai ainsi le quartier le plus riche, les rues les plus élégantes, la ville neuve, le Chiado : pas un des rares passans qui à cette heure de midi se cachaient sous leur parasol ne parut remarquer mon véhicule antédiluvien malgré le contraste de cette vieillerie carnavalesque avec les élégantes voitures de place qui sillonnaient autour de moi les rues de Lisbonne.

II.

Avant mon entrée en Portugal, j'avais lu tout ce qui avait pu être écrit sur ce pays, et je m'étais fait un petit royaume constitutionnel de fantaisie. Arrivé à Lisbonne, à peine reposé, mon premier soin fut de chercher la ville que j'avais rêvée, et, pour mieux préciser mes idées, j'ouvris un honnête *guide du voyageur*. Mes yeux et ma pensée furent bientôt à tout autre chose. La nouveauté de l'entourage me captivait; la propreté de l'installation à l'*hôtel d'Italie*, où j'étais descendu, me faisait éprouver un sentiment de bien-être auquel les hôtels de Madrid ne m'avaient guère habitué. Au reste, contrairement aux idées reçues, les hôtels portugais sont d'une propreté qui n'a rien de péninsulaire. En me balançant sur un fauteuil de jonc à bascule, je voyais d'un côté le mouvement de la foule sur la place de Loreto, tandis que d'un autre côté mon regard rencontrait dans la rade le triste *Vasco-da-Gama*, vieux vaisseau désemparé dont le nom seul rappelle une période glorieuse de l'histoire portugaise. Je ne sais plus où j'en étais lorsqu'un joyeux carillon partant de toutes les églises, et elles sont nombreuses, vint troubler toutes mes idées. Jetant alors au vent mon *guide* et mon érudition, je m'élançai dans les rues de Lisbonne.

Je sortis, conservant le nom de l'hôtel et de la place sur laquelle il se trouvait. Mon vagabondage aurait pu devenir pénible, si je m'é-

tais livré à la reconnaissance de toutes les rues qui vont s'étageant sur les sept collines, car la capitale portugaise, en cité qui se respecte, est construite sur sept collines tout comme la vieille Rome. Devant moi s'élevaient par des pentes raides les rues qui forment la ville haute; je préférai descendre vers le fleuve, parcourant les gradins de cet amphithéâtre. Le mot de gradins est ici d'ailleurs fort bien appliqué et donne une idée assez exacte d'une disposition générale où les escaliers abondent. A chaque pas, une église, un hôtel, un palais, venaient me rappeler que Lisbonne est la capitale d'un peuple qui à une autre époque posséda les plus riches comptoirs de l'Inde et de l'Amérique. La ville, construite à l'aide d'une sorte de marbre grossier, conserve une apparence de nouveauté extraordinaire; à peine si le temps accuse un peu la teinte rose ou orangée de cette pierre, qui ne tarde pas à prendre des reflets miroitans. Descendant ainsi au hasard, je me trouvai tout à coup dans le damier de la ville neuve.

Sur les bords du Tage, entre deux collines, le marquis de Pombal, après le tremblement de terre de 1755, « enterrant les morts et pensant aux vivans, » construisit une cité nouvelle. Établissant d'abord à l'endroit le plus favorable le *Terreiro do Paço* (esplanade du palais), il disposa autour de cette place les édifices destinés aux administrations publiques, et au milieu de ce rectangle il éleva la statue du roi Joseph I[er], son maître. Ce centre établi, de larges rues, bien droites, bien nivelées, divisèrent le terrain en quartiers formant un damier à peu près exclusivement occupé par le commerce. L'uniformité massive des constructions de cette partie de la ville ne manque pas de grandeur. On respire d'ailleurs un air si pur dans ces vastes artères lorsque souffle la brise, que l'on pardonne volontiers sa fantaisie théâtrale au grand marquis, comme on l'appelle. De temps en temps, pour me guider, j'interrogeais un passant qui, sans me comprendre, me donnait des indications que je ne comprenais pas davantage, et j'avançais toujours. C'est ainsi que j'arrivai au Rócio, grande et belle place rectangulaire à l'extrémité de laquelle on aperçoit le théâtre de doná Maria, dont la colonnade ionique est de l'effet le plus gracieux. Enfin, remontant vers le centre, je reconnus le Chiado avec ses boutiques somptueuses et sa population de désœuvrés aristocratiques. Une seconde excursion aussi aventureuse que la première me conduisit un autre jour dans la *ville haute*, à *Buenos-Ayres*, au *paseio da Estrella*, au palais das Necessidades, où résidait la famille royale. Sans cesse montant ou descendant, je m'arrêtai enfin devant une sorte de parterre étagé dont la végétation tropicale paraît étonnée de se trouver ainsi suspendue au-dessus du toit des maisons, qu'on aperçoit en bas, tan-

dis qu'en face on voit se dresser la noire forteresse de San-Jorge. J'étais à San-Pedro d'Alcantara, le jardin des rendez-vous. Cette fois je dus avoir recours à un *gallego* (commissionnaire espagnol) pour m'aider à me retrouver.

En voyage, le hasard est toujours le meilleur des guides. Dans l'hôtel où il m'avait conduit, je me trouvai entouré, dès le premier jour que je descendis à la salle à manger, de Portugais à la conversation desquels je ne comprenais mot. L'occasion était merveilleuse pour me forcer à apprendre un idiome qui m'était devenu indispensable. Je prêtais déjà une oreille attentive lorsque, reconnaissant à je ne sais quoi ma nationalité, tous ces convives continuèrent en français leur causerie. Du premier coup je me trouvais en pleine société lisbonnaise. Les hommes réunis autour de cette table étaient tous des députés, des pairs du royaume, des magistrats, des officiers et des écrivains. Le caractère de cette réunion ne laissa point de me surprendre. Je ne m'attendais guère à entendre à Lisbonne la langue française maniée d'une façon aussi gauloise, et certes ce n'est pas dans une salle d'hôtel que j'eusse cherché l'élite de la société. Ce n'était point cependant un fait isolé, comme je m'en assurai plus tard : le Portugais aime la vie extérieure; le foyer, à vrai dire, est si peu nécessaire sous un pareil climat. Il n'est pas jusqu'au grand seigneur qui ne déserte son palais blasonné pour venir parfois s'établir à l'hôtel; il y rend ses visites, il les y reçoit, et s'y crée des habitudes; l'étranger le trouve là presque en famille, discutant ses affaires. On pourrait craindre d'être venu par mégarde déranger une réunion intime, on s'aperçoit que l'on n'est qu'un convive de plus. Pendant la journée, tout ce monde se disperse; les uns consacrent quelques instans, le moins qu'ils peuvent, à leurs occupations; les autres, parcourant les groupes du Chiado, écoutent les nouvelles politiques, la chronique scandaleuse, et le soir venu chacun apporte son contingent d'anecdotes. Le repas terminé, les cigares s'allument, la causerie continue sur l'événement du jour, sur le livre à la mode, pour aller se terminer, suivant la saison, dans les bosquets du *paseio publico*, au théâtre San-Carlos ou dans les salons du *Gremio litterario*, toujours hospitaliers à l'étranger. Partout, pour exciter sa verve, le Portugais trouvera les tièdes haleines de la nuit, le parfum des fleurs, la musique et l'œil noir; l'œil noir joue surtout un grand rôle à Lisbonne. Si la femme, avec sa taille replète, son visage rond, sa lèvre épaisse, son nez large, son teint olivâtre et ses cheveux abondans, mais un peu crépus, n'est pas ici un type de beauté incontestable, il faut ajouter que nulle femme au monde ne possède l'œil brillant et noyé de la Portugaise en général et de la femme de Lisbonne en particulier.

Dans nos capitales affairées, le mélange des classes est beaucoup plus apparent que réel; le voisin que l'on coudoie pendant longues années reste un indifférent. A Lisbonne, nul n'est jamais affairé, le temps est de peu de valeur; tout le monde se connaît, le voisin, quel qu'il soit, devient presque un ami, on vit à ciel ouvert. Le secret n'est pas chose facile avec de pareilles gens; aussi une franche bonhomie est-elle le caractère principal de cette société. On se tromperait fort néanmoins si dans cette confusion des classes et des rangs on cherchait une familiarité vulgaire. L'étranger, ignorant la langue et les coutumes, ne voit dans les désignations fréquentes d'*excellence* et de *seigneurie* qu'une sorte d'emphase puérile; ces expressions courtoises ne servent en réalité qu'à remplacer des lignes de démarcation blessantes pour les susceptibilités locales. Ces mœurs ne s'expliquent-elles pas d'elles-mêmes quand on remarque la liberté d'allures que la famille de Bragance a conservée dans la foule? Que de fois dans les promenades n'ai-je point vu le roi dom Fernando entouré de ses fils, sans se gêner et sans gêner personne, venir participer aux plaisirs du public, se mêlant aux groupes, arrêtant au passage l'artiste ou l'écrivain pour lui adresser un éloge ou lui donner un conseil! Rien ne désigne le prince ici, et dans cette cohue gentilshommes et commerçans savent marquer le respect qu'ils doivent au souverain.

La vie portugaise, observée de près, a trois centres d'action principaux, et comme trois métropoles qui répondent à des ordres d'idées différens. Lisbonne, c'est la politique, la littérature; Coïmbre, l'étude; Porto, le commerce. Des aptitudes et des penchans si divers, consacrés par le temps, ont donné à chacune de ces trois villes son type caractéristique. Sans doute tout cela se mêle dans une certaine mesure : Lisbonne participe du mouvement commercial tout autant que Porto se livre à la littérature et à la politique; néanmoins le caractère particulier est assez marqué pour qu'il ne soit pas possible de le méconnaître.

En dehors de son passé, Lisbonne était la ville la plus propre à devenir le centre de l'action politique en Portugal, en ne tenant même pas compte de sa situation géographique exceptionnellement favorable. L'*alfasinho* (c'est ainsi que l'on désigne le Lisbonnais à cause de son goût pour la laitue, *alfase*), l'*alfasinho*, dis-je, est d'une nature douce, un peu nonchalante et obéissante; libéral par tempérament, les violentes idées révolutionnaires ont peu de prise sur lui. Une seule fois, le 9 septembre 1836, il prit l'initiative d'un véritable mouvement; en toute autre occasion, son effervescence ne s'est guère élevée au-dessus des proportions d'une *bernarda*, espèce d'émeute dont nul ne veut accepter la solidarité. Or dans ces *ber-*

nardas les premiers excès sont eux-mêmes des calmans, et si le sang coulait au milieu de ces luttes où se débattaient les destinées du pays, l'opinion publique s'employait aussitôt à calmer les haines. Tandis que dans des circonstances analogues l'Espagne offre l'exemple de sanglantes exécutions, les places de la capitale portugaise depuis 1834 n'ont point vu se dresser l'échafaud politique.

Voyez ce qui se passe dans les périodes les plus tourmentées qu'ait eu à traverser ce royaume depuis qu'il est rendu à lui-même, au lendemain de la révolution de septembre 1836 par exemple. Au milieu de ces orages, dans un faubourg de Lisbonne, s'était ouvert un club, le club des *Camilles*. Là se donnaient rendez-vous les élémens les plus fougueux de la capitale. Jose Estevao Coelho de Magalhaès, jeune député (il avait alors vingt-huit ans), qui maîtrisait la foule, faisait partie de cette réunion. Un jour il entre dans la salle au moment où l'un de ces énergumènes qui sont de tous les pays proteste, en brandissant un poignard, qu'il faut en finir avec la reine. Indigné de ce langage, le jeune tribun s'élance vers l'orateur, le saisit au collet, le précipite de son tréteau en lui jetant ces mots: « Tais-toi, misérable! Si dans ces murs tes paroles infâmes pouvaient trouver un écho, je m'éloignerais pour toujours d'une tourbe d'assassins! » Voilà le tribun portugais que la foule applaudissait; mais si, dans la salle de San-Bento, où se réunissent les députés, les trembleurs essaient de légitimer leurs répressions en évoquant les fantômes de Robespierre et de Marat : « ..... Que parle-t-on de Robespierre et de Marat en Portugal? répond-il; de pareils monstres ne naissent point sous notre ciel. » Voilà le député libéral et le véritable interprète des mœurs politiques de ses concitoyens. Ce caractère lisbonnais, doux et conciliant, semble avoir longtemps été méconnu par le pouvoir. De 1838 à 1851, on ne trouve que la compression à opposer à sa verve; les révolutions l'ont rendu railleur. Une sorte de gamin de Lisbonne, le *gaiato*, issu de toutes ces convulsions, étouffa sous le ridicule toutes les administrations que l'influence étrangère faisait éclore à une certaine époque sans leur donner de force réelle. Rien ne peint mieux cette humeur qu'une lettre satirique écrite par l'un de ces railleurs à son compère de Porto; il décrit le costume d'un ministère nouveau-né au moment où, dans une cérémonie grotesque, on va lui donner le baptême politique. « ... Il est vêtu d'une robe de satin allemand couleur *réaction*, d'une ceinture de taffetas *Morning Chronicle* frangée de discours Brougham; il est coiffé d'un bonnet de bulles pontificales doublé de canons ultramontains et brodé d'une loi sur la liberté de la presse découpée en bandes étroites; ses bas français sont du dernier goût... Voici venir la nourrice de ce jeune rejeton. C'est une dame vieille,

maigre, décolorée et un peu sale que *doña Fazenda publica* (trésor public); mais soyez sans crainte, malgré son délabrement, elle est bonne nourrice : elle en a tant allaité de ces enfans qu'un fringant lord anglais, grand coureur de ruelles (*enamorante*), répand de par le monde!... » Telle était la façon dont le Lisbonnais se vengeait de ses gouvernans, qui prétendaient le tenir en tutelle; mais que le pays retrouve sa liberté, la raillerie disparaît aussitôt, les colères se calment, et la royauté regagne sa popularité un instant compromise.

Dès mon arrivée, j'avais eu la bonne fortune de connaître à Lisbonne un homme dont la mort fut vivement regrettée l'année dernière, M. R. Nógueira Sóares. C'était un savant magistrat qui s'était créé, comme jurisconsulte, une place distinguée à la chambre des députés. Il était beau parleur, observateur original, et il aimait à faire part de ses observations. Ses causeries m'initièrent plus d'une fois au mouvement des groupes politiques qui président aux destinées de ce pays. Il trouvait d'ailleurs en moi l'auditeur le plus complaisant. « ... Vous aurez beaucoup entendu parler de concussion et de corruption en Portugal, me disait-il. Nous sommes ainsi faits; nous ne pouvons supporter un adversaire qui gêne nos vues ambitieuses; nous sommes toujours prêts à exagérer les défauts de nos ennemis. Je ne sais ce qu'il y a de vrai au fond de ces accusations, mais tenez pour certain que corrupteurs et corrompus se retirent pauvres du pouvoir après avoir mené une vie plus que modeste, s'ils n'ont pas de fortune personnelle. Nous sommes souvent insuffisans, et de cela nul ne veut convenir, tout le monde se croyant appelé aux plus hautes destinées. » Un jour il m'expliquait à peu près en ces termes les transformations successives des partis.

« En 1834, dom Pedro, régent au nom de sa fille, après avoir expulsé dom Miguel, son frère, établit définitivement la monarchie constitutionnelle et dote le Portugal d'une charte. Les chefs militaires, amis personnels du régent, et les timides se serrent autour de ce pacte fondamental, formant une sorte d'oligarchie puissante désignée sous le nom de parti chartiste. En effet, pour ce parti, la charte telle que l'avaient conçue le régent et ses auxiliaires était le dernier mot du progrès. Pendant la lutte, au milieu des dangers, s'étaient déjà manifestées des tendances plus hardies, et le groupe qui s'intitulait progressiste montrait qu'il ne voulait point s'arrêter au début. Un mouvement qui eut lieu en septembre 1836 donna le pouvoir à ces derniers. Manoel Passos, leur chef, investi d'une sorte de dictature volontairement reconnue, fut chargé de la direction des affaires, et cette fraction devint le parti septembriste. Trop fier pour plier devant les exigences des siens, Passos se vit bientôt me-

nacé de toutes parts, obligé de réprimer une conspiration des maréchaux, qui entourèrent la reine à Belem. Il finit par se retirer en 1838, abreuvé de dégoûts. Soutenus par la bienveillance de la reine, les chartistes allèrent peu à peu recouvrant le terrain que perdaient les septembristes, jusqu'au jour où Costa-Cabral, levant le masque en 1842, s'empara violemment du pouvoir et transforma l'ancien parti conservateur en parti cabraliste. Les septembristes, abandonnant cette désignation trop précise qui leur créait des obstacles, reprirent celle de progressistes, et poursuivirent ironiquement leurs adversaires du nom d'*ordeiros*, de *ordem* (ordre), comme si l'ordre de la rue fût devenu leur unique et suprême idéal. Cela dura jusqu'en 1846, époque où la révolution se relève, s'organise fortement en *junta* de gouvernement, et s'établit à Porto sous la direction de Jose da Silva Passos, le frère de dom Manoel, esprit fin, énergique, habile à manier les masses, et du comte das Antas, vieux soldat de la liberté, défenseur fidèle de dona Maria. Autour de ceux-ci accourent les progressistes et tout ce qu'il y a de jeune dans le pays, pour vaincre la réaction. La lutte s'engage entre la *junta* de Porto, que soutiennent un certain nombre d'officiers-généraux, et le gouvernement de Lisbonne, qui a pour défenseur le général Saldanha. Il fallut, vous le savez, une intervention de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne pour mettre fin à cette guerre civile. Le gouvernement progressiste de Porto disparaît alors; mais la nation entière reste profondément atteinte de cette victoire. Les chartistes, demeurés maîtres du terrain, voient chaque jour le pouvoir glisser de leur main, l'impopularité les accable; on sent partout qu'il faut chercher le salut dans la liberté. C'est en vain que le comte de Thomar, expulsé pendant les premiers momens de la lutte en 1846 et rentré au pouvoir depuis, cherche à réprimer cette aspiration; le terrain est miné sourdement sous ses pieds. Tout à coup, en 1851, Saldanha, devenu maréchal et duc, par une de ces évolutions si nombreuses et si imprévues dans sa carrière, lève le drapeau contre le gouvernement cabraliste; les esprits étaient disposés à la lutte, le comte de Thomar est emporté. Singulier mouvement que celui-là! Costa-Cabral, de révolutionnaire devenu comte de Thomar, représentait l'idée d'autorité. Mettant une intelligence peu commune et une décision prompte au service d'une ambition sans bornes, il était devenu le partisan de l'immobilité; son caractère souple et énergique s'était emparé de l'esprit de la souveraine, il se jouait des obstacles, renversait les lois, et lorsque son pouvoir paraissait inattaquable, il tombait tout à coup, abandonné de tout le monde, devant un révolutionnaire qu'il avait fait duc et maréchal, tour à tour gentilhomme favori de Jean VI et de Pedro IV,

prêt à mettre son épée au service de tous les partis, grand seigneur à tête folle. Qu'était-il donc arrivé à Saldanha? Après avoir secondé le parti chartiste en 1846, il était à son tour persécuté par ceux qu'il avait servis, et il entrait en campagne pour renverser le gouvernement. Ce duc est véritablement un personnage original dans l'histoire de nos variations portugaises; gâté par tout le monde, il s'est laissé prendre aux caresses de tous, et il a fini par nous faire payer fort cher ses services. Cependant, lorsque, démêlant à travers le trouble général les besoins et l'instinct vrai du pays, il convoqua autour de lui tous les hommes libéraux, quelle que fût leur origine, en les appelant à concourir au bien public, il effaça plus d'un tort. Le mouvement de 1851 ne prit pas le titre pompeux de révolution, il s'appela *régénération;* cette désignation n'était peut-être pas moins prétentieuse ni moins vague, mais elle indiquait des tendances généreuses. Le parti progressiste, qui était tout entier dans le mouvement, qui avait le premier répondu à l'appel du maréchal, subit alors une décomposition nouvelle. Les uns, se ralliant autour de Rodrigo da Fonseca Magalhaès, Almeida Garrett et Fontès Pereira de Mello, prennent le nom de *progressistes régénérateurs;* les autres, marchant sous les inspirations du marquis de Loulé (1) et de Jose Estevao, restent attachés aux traditions septembristes, et s'appellent *progressistes historiques.* Voilà en quelques mots les évolutions de notre monde politique. »

Le Portugais ingénieux et sensé qui me donnait ces détails sur l'histoire récente de son pays s'en prenait aux hommes aussi bien qu'aux événemens. « Le Portugal serait aujourd'hui, disait-il encore, dans la période la plus brillante de son libéralisme, s'il avait une *tête.* La mort de Rodrigo da Fonseca Magalhaès fut une grande perte; il était cette *tête* (2). Son esprit fin et pénétrant saisissait une situation du premier coup d'œil, sa repartie prompte et mordante séduisait plutôt qu'elle ne blessait; il aimait à voir la jeunesse s'élever autour de lui; sa prudence et son tact écartaient les aventures du chemin de ses jeunes collègues, dont il rassemblait les forces pour les diriger vers un but utile. Plusieurs fois ministre chartiste, il ne se révéla vraiment comme homme d'état que lorsqu'il prit en 1851 le ministère de l'intérieur. Auprès de ce chef qu'on n'a pas remplacé

(1) Depuis devenu duc à son tour.

(2) Né en 1787 à Condeixa, près de Coïmbre, il mourut à Lisbonne en 1858. Sa vie, commencée dans les camps pendant la guerre péninsulaire, fut jusqu'à sa dernière heure consacrée au pays; il ne voulut jamais accepter ni titres ni récompenses; la reine dut lui ordonner de porter le grand-cordon du Christ. A son lit de mort, il fit jurer au fils qu'il laissait de n'accepter aucune faveur. Rodrigo da Fonseca fut ministre de l'intérieur dans le premier cabinet formé par le duc de Saldanha après le mouvement de 1851. On lui doit la plupart des réformes de cette époque.

avait grandi M. Fontès Pereira de Mello. Tour à tour ministre des finances et des travaux publics, une première fois de 1851 à 1856, une deuxième de 1856 à 1861, M. Fontès Pereira fut moins heureux dans son second passage aux affaires que dans le premier; il n'avait plus alors pour le guider la main habile de Rodrigo da Fonseca. C'est un administrateur habile et honnête, mais paresseux; il excelle à présenter sous une forme séduisante les questions les plus arides, mais il plaît sans dominer. M. Cazal Ribeiro est une vigoureuse intelligence, et nos finances doivent beaucoup à son initiative. Parmi les hommes de la *régénération*, il faut encore nommer MM. Serpa Pimentel, Martens Ferrão. Le marquis de Loulé, grand seigneur de race (il appartient à l'une des plus vieilles familles de Portugal) et libéral de tradition, ne dirige ni ne domine le parti *historico-progressiste*, dont il est devenu le chef; mais il lui prête l'appui de sa faveur au palais. Le marquis n'est pas orateur. On lui fait difficilement aborder la tribune; s'il s'y décide, il n'abuse jamais des momens de la chambre : il prononce à peine quelques phrases. Sa nonchalance est proverbiale et souvent compromettante; il rachète ce défaut par un bon sens naturel qui n'est pas sans valeur. Au fond, si personne ne compte sur le concours de son activité, tout le monde l'estime. »

Tels sont les traits principaux de conversations qui souvent se prolongeaient très avant dans la nuit. Une figure se détachait parmi ces personnalités que mon aimable interlocuteur faisait passer devant moi : c'était Jose Estevao Coelho de Magalhaès. On le disait et il se proclamait lui-même progressiste historique. En réalité, il échappait à tout classement; il était libéral et souffrait avec peine les compromis politiques; il conserva toujours une grande indépendance de mouvement, prenant pour seul guide les intérêts de la liberté. C'était avant tout un homme de tribune, qui pendant vingt ans tint le pays sous le charme de sa puissante parole. Il mourut en novembre 1862 dans toute la force de son intelligence. Il était né en 1808 sur les bords de la mer, dans la petite ville d'Aveiro. Sa vie fut des mieux remplies. Député à vingt-huit ans, après avoir passé les premières années de sa jeunesse dans les camps, il devint avocat, professeur à l'école polytechnique, journaliste et lieutenant-colonel d'artillerie. On eût dit que sa nature bouillante se jouait au milieu de travaux si divers. Tout était permis à cet enfant gâté : l'adversaire qu'il avait vaincu à la tribune venait chercher une consolation dans le charme de sa causerie. Sa mort imprévue (il avait cinquante-quatre ans) fut un coup de foudre. Pour honorer la mémoire de cet éminent Portugais, dom Luiz Ier voulut être le parrain du dernier de ses enfans, né peu après sa mort. Sans doute il existe

encore des personnalités saillantes dans la famille politique portugaise; celles dont je viens de parler sont les plus frappantes qui soient restées dans mes souvenirs.

Il y a quelque chose de remarquable et d'heureux dans cette nation aux destinées aujourd'hui si modestes : c'est l'accord qui existe presque toujours entre le prince qui la dirige et les circonstances au milieu desquelles il agit. Faut-il reconquérir le trône de sa jeune fille, Pedro IV, renonçant à son empire du Brésil, arrive en Europe, et tous ceux qui aspirent à un avenir meilleur viennent se ranger autour de ce prince d'humeur et de physionomie chevaleresques. Le trône est reconquis après d'héroïques efforts; mais au lendemain de la victoire cette nature de soldat droite et forte ne semble guère propre à diriger les premiers pas des Portugais dans la voie du régime constitutionnel. La mort de dom Pedro appelle au trône sa fille, jeune princesse de quinze ans. C'est à dona Maria II qu'échoit la tâche difficile d'organiser la nation, et dona Maria se trouve précisément la personne la plus capable d'entreprendre et de réaliser avec décision et fermeté cette organisation. Le caractère entier et fier de cette princesse se révélait dans sa puissante nature. A chaque pas, elle avait à dompter ces personnalités bruyantes élevées dans les camps ou dans les orages d'une période de combats; son courage ne lui fait jamais défaut. Entourée de dangers de toute sorte, elle ne faiblit point. « C'était une femme redoutable, me disait un de ses ennemis, et contre elle la lutte n'était point possible. » Tout en refusant de seconder les vues audacieuses de quelques-uns de ses sujets, elle n'abandonnait pas l'espoir de mettre en pratique les idées de son père, et, secondée par son mari Ferdinand, duc de Saxe-Cobourg, elle élevait autour d'elle une génération de princes qui assuraient l'avenir de la liberté et de la monarchie.

L'ordre rétabli, les passions se calmant, une ère nouvelle semblait s'ouvrir pour la reine dona Maria, lorsqu'elle mourut à l'âge de trente-quatre ans. Cette mort éteint les dernières haines. Le roi-époux, dom Fernando, devient régent, et son passage au pouvoir suffit pour faire apprécier les qualités de son esprit. Une sorte d'impopularité inexplicable aujourd'hui semblait avoir frappé ce prince. Il lui suffit d'être lui-même pour diminuer les préventions. Caractère conciliant et modeste, faisant bon marché des humiliations qu'il avait eu à supporter, il s'appliqua à guérir les dernières blessures des discordes civiles. Sa conduite fut telle que son fils dom Pedro atteignait sa majorité entouré d'une faveur populaire qu'il devait à la sage administration de son père. Ce prince, dont les qualités avaient brillé au pouvoir d'un si vif éclat, rentrait dans

l'ombre respecté de tous. Il s'agissait de réorganiser les forces de la nation, et, puisque l'ère des luttes était close, d'inaugurer une ère de travail que l'on n'avait guère connue jusque-là. Pedro V prit son rôle au sérieux; il se croyait personnellement responsable du bonheur de ses sujets, et le sentiment de cette responsabilité donna de bonne heure à sa physionomie une expression triste et grave. Dès le premier jour de son règne, il se mettait à l'œuvre, examinant toutes les affaires, s'arrêtant de préférence à celles qui intéressaient l'avenir de la jeune génération. Dans le silence du cabinet, il s'appliquait à étudier le pacte fondamental pour faire tout le bien qui dépendait de son pouvoir, sans dépasser ses droits constitutionnels, étonné plutôt qu'irrité parfois de trouver quelque défiance là où l'adhésion la plus chaleureuse devait se montrer. Le jeune souverain n'était préoccupé que des devoirs de sa position; c'est à ce sentiment sans doute qu'il faut attribuer chez un roi pacifique le penchant secret qu'il avait pour la vie militaire; on eût dit que la vie d'abnégation du soldat le tentait. Esprit irrésolu, hésitant, il aimait néanmoins à se mettre en face des problèmes les plus hardis de l'avenir, raillant parfois, dit-on, la timidité de ses ministres et prenant avec eux comme citoyen les libertés que l'on refusait au souverain. Jamais il ne se reconnut le droit de disposer de la vie d'un homme, cet homme fût-il coupable aux yeux de la loi. Aucune exécution capitale n'eut lieu sous son règne.

Dom Pedro avait déjà vu tomber autour de lui sa mère et une épouse qu'il aimait. Un jour, après une tournée pénible qu'il venait de faire dans l'Alem-Tejo (ses excursions dans les provinces n'étaient pas de simples voyages d'agrément), il se sentit frappé, et le prince, que la fièvre jaune avait respecté lorsqu'en 1855 il parcourait les hôpitaux entouré de tous les siens, mourut d'une maladie contractée dans l'accomplissement de son devoir. Le peuple, égaré par de sourdes rumeurs, ne voulait pas croire à une mort naturelle : personne ne songea dans ce premier moment à la terrible influence des fièvres de l'Alem-Tejo. Le frère de dom Pedro, dom Luiz Ier, apparut à ce peuple attristé comme une consolation. Son rôle était facile, il n'avait qu'à se laisser aller au flot de la popularité. Tout devait lui réussir. Son caractère expansif formait un contraste frappant avec la mélancolique figure de son prédécesseur. Destiné dès son enfance à la vie du marin, il devait à son éducation cette franchise d'allures qui séduit la foule. On lui demandait de se marier au plus vite pour assurer l'avenir de la monarchie, et pendant que les politiques s'en allaient lui cherchant une compagne, il fixait lui-même son choix sur la petite-fille de Charles-Albert, associant ainsi les destinées de la maison de Bragance à celles de la maison de Sa-

voie, comme s'il eût voulu donner à ses sujets un nouveau gage de son libéralisme.

C'est par des qualités si diverses que la nouvelle dynastie s'est affermie sur le trône, et l'union de ces princes avec la nation portugaise s'est si bien resserrée que pas un danger désormais ne semble menacer les destinées de cette famille. Lorsqu'au mois de novembre 1863 dom Luiz Ier voulut présenter à ses provinces du nord la mère du prince royal nouveau-né, la jeune Italienne put voir de ses propres yeux combien elle était elle-même une espérance pour le peuple.

III.

Pour connaître sous tous ses aspects la vie portugaise, c'est à Coïmbre et à Porto, la ville universitaire et la ville marchande, qu'il faut aller après le séjour de rigueur à Lisbonne. Grâce aux soins du roi dom Fernando pendant sa régence, la route de Lisbonne à Coïmbre et à Porto est desservie par des malles-postes qui sont presque somptueuses avec leurs armoiries royales et leurs fougueux attelages de chevaux anglais ou normands. On traverse Caldas da Reinha, renommée par des eaux sulfureuses qui attirent beaucoup de danseurs et quelques malades; Alcobaça, dont le monastère a été si célèbre; Leiria, qui montre encore les ruines du château du roi Denis, *o rey lavrador* (le roi laboureur), et on arrive à Coïmbre après vingt-quatre heures d'un voyage agréable. J'avais dans cette excursion deux compagnons de route, un Anglais de très haute taille, désespéré de ne pouvoir pénétrer dans la voiture son chapeau sur la tête, et un jeune étudiant de l'université, bachelier de fraîche date. Le jeune Portugais nous donna plus d'un détail curieux sur son pays, et si le flegme questionneur de l'insulaire ne l'eût déconcerté, il nous en eût dit bien davantage. S'agissait-il des couvens à la vue d'Alcobaça : « Combien y en a-t-il en Portugal? demandait aussitôt l'Anglais. Quel est le nombre des moines, des nonnes? quelles richesses possèdent les monastères? » En traversant certains villages, l'aspect maladif et fiévreux de la population nous frappa. Voici ce que nous dit à ce sujet le jeune Portugais : « Ces contrées étaient autrefois très saines; mais on a eu l'idée de nous persuader que le Portugal payait sous forme de riz un fort tribut à l'étranger. Vous aurez déjà remarqué notre goût national pour le riz. Aussitôt des rizières furent cultivées; quelques personnes ont ainsi réalisé de gros bénéfices, et nous n'achetons plus de riz à l'étranger. Désormais il ne nous reste qu'à exporter nos fièvres. — Combien dépensez-vous en quinine? demanda l'Anglais. — Je n'en sais rien, répondit l'étudiant; je sais seulement que le gouvernement nomma, il

y a quelque temps, une commission chargée de lui faire un rapport sur l'influence hygiénique de la culture du riz. La commission parcourut de loin et vite les localités infectées, revint à Lisbonne, et écrivit un gros livre que personne ne consulte. »

A Coïmbre, je me séparai de mes deux compagnons de route, qui ne devaient s'arrêter qu'à Porto. Bâtie sur les bords du Mondego, au penchant d'une colline, Coïmbre est, comme presque toutes les villes portugaises, disposée en amphithéâtre. Le voisinage des belles carrières de calcaire qui se trouvent dans la *gandara de Porthunhos* lui a valu sans doute l'air monumental qui la distingue; cependant la première impression que produit la ville est, à vrai dire, pénible. De tous côtés apparaissent de grands édifices délabrés à demi vides, transformés en casernes ou autres établissemens : ce sont les restes d'une vie monacale disparue. Il serait difficile aujourd'hui de compter tous ces cloîtres; mais si les moines, les frères et sœurs de tous les ordres et de tous les costumes ont quitté Coïmbre bien malgré eux, la gent écolière est restée, et cela suffit pour donner à la ville un aspect très caractéristique. Un climat doux et salubre, les plaines fertiles, les montagnes pittoresques et les vallées verdoyantes qui entourent la cité universitaire doivent puissamment contribuer à développer l'imagination de ses jeunes habitans. Le roi Denis, qui fonda l'université, n'eût pu choisir pour cet établissement des conditions plus favorables. L'étudiant est chez lui à Coïmbre, et sa souveraineté n'est guère contestée; la *batina* et la *capa* remplissent les rues de façon à en faire disparaître tout autre costume. Ce vêtement, introduit jadis par les jésuites, est peu en harmonie, il faut en convenir, avec l'humeur turbulente du jeune âge; il se compose principalement d'une longue soutane noire, la *batina*, et d'un collet noir, la *capa*. Des bas de soie noire, des souliers à boucles et une sorte de long bonnet noir dans lequel on enferme des livres, complètent ce costume de séminariste. C'est dans la ville haute, autour de l'université, que l'étudiant réside avec ses maîtres; il a bien voulu abandonner la ville basse, les bords du fleuve aux artisans, aux *foutricos*, comme il les nomme. Lorsqu'il daigne descendre de ses hauteurs, c'est pour corriger un rebelle de son royaume ou pour rosser le guet. L'étudiant est toujours prêt à livrer bataille pour maintenir sa suprématie. C'est un voisinage incommode que celui de ces ministres, de ces magistrats en herbe; mais l'ardeur enthousiaste de cette jeunesse a bien aussi son côté intéressant. N'est-ce pas elle qui a élevé presque à la hauteur d'un culte un des plus poétiques souvenirs du Portugal? C'est à Coïmbre, on le sait, sur les bords du Mondego, que Camoëns a placé la scène du dramatique épisode d'Inès de Castro. Enfermée au cou-

vent de Santa-Clara, la jeune fille confiait ses messages amoureux au courant d'un ruisseau que l'on nomme la *Fontaine des amours*. C'est dans la *Quinta das lagrimas*, le jardin des larmes, que le royal amant dom Pedro attendait les déclarations brûlantes de la recluse. Ce lieu est devenu la promenade habituelle des jeunes étudians, et plus d'un poète moderne de la Lusitanie a trouvé sous les cèdres séculaires de la Quinta ses plus fraîches inspirations.

On dit que l'enseignement de cette université serait susceptible d'améliorations, je le croirais volontiers; mais quand cette question s'agite, la discussion porte beaucoup moins sur le mérite des méthodes que sur les franchises de l'élève et les droits du maître. Le professeur qui dispose d'une grande autorité se montre-t-il sévère avec ses disciples, on crie à la réaction, l'académie entière s'émeut aux récits des mésaventures d'un camarade, le mécontentement de la jeunesse est signalé au recteur, et celui-ci n'a plus qu'à déguerpir. Coïmbre, comme toutes les villes en Portugal, possède un grand nombre de journaux; ceux-ci prennent fait et cause dans le débat, et la guerre s'allume, s'il y a résistance. Ces querelles cependant sont de peu de durée, on finit toujours par s'arranger en famille. Pour réformer d'ailleurs, il faudrait sévir. Sévir! mais ce serait provoquer une révolution : professeurs et parens se soulèveraient contre l'audacieux qui oserait prononcer une telle parole. Coïmbre est pour tous le souvenir des folies d'hier, c'est la ville où s'est passé le beau temps de la jeunesse. Combien de générations ont pris leurs ébats dans les rues da Sofia et du Vizconde da Luz! Pouvoir se dire *bacharel formado*, comme qui dirait docteur, après avoir passé quelques années dans la patrie du *fado*, cette danse si chère à l'étudiant, cette danse pour laquelle chacun a composé ses plus joyeux couplets, en faut-il davantage?

En supposant au reste que l'enseignement de Coïmbre ne fût point en rapport avec les besoins des sociétés modernes, il faut convenir que cette école a fourni pendant les cinquante dernières années tout un ensemble d'intelligences qui feraient honneur à plus d'un grand pays. Dans notre ignorance de la langue, nous lisons une stance traduite de Camoëns, et nous croyons connaître la littérature portugaise; nous ne nous doutons même pas qu'il existe des écrivains comme Almeida Garrett, Feliciano de Castillo et Alexandro Herculano, qui, s'inspirant des idées modernes, ont créé en Portugal toute une école nouvelle. Le premier, mort en 1854, a surtout réussi dans le roman; Castillo, un poète aveugle, a rajeuni les traditions lyriques de la muse des *Luziades*; Herculano enfin a renouvelé l'histoire nationale, et on lui doit des chroniques où une exactitude scrupuleuse s'allie à une forme vivante et dramatique. Autour de cette triple

personnification de la pensée viennent se ranger les récits historiques de M. Rebello da Silva et les romans humoristiques de M. Mendès Leal. Ce n'est pas seulement par les produits de l'imagination que cette école de Coïmbre est devenue célèbre, l'étude du droit ne le cède en rien à celle des lettres. Le Portugais est d'ailleurs jurisconsulte d'instinct, il aime la procédure; dans le nord surtout, chaque famille veut avoir son avocat, et ce n'est pas la matière à procès qui manque. Heureusement une magistrature intègre calme autant que possible cette humeur chicanière. La théologie et le droit canon ont également leurs chaires à Coïmbre; les sciences mathématiques et naturelles y sont enseignées, depuis quelques années surtout, avec un certain succès. Il existe sans doute d'autres écoles en Portugal, l'école polytechnique de Lisbonne, l'école polytechnique de Porto, etc.; mais l'université de Coïmbre est la seule et unique université. Les relations de jeunesse qui se forment là deviennent des amitiés pour la vie; elles laissent de profondes racines, et cette camaraderie tempère les haines entre les hommes, fussent-ils séparés un instant par les passions et les ambitions. L'université de Coïmbre a si bien gardé son vieil ascendant, que les Brésiliens eux-mêmes, quoique détachés du Portugal depuis longtemps, n'ont pu encore en perdre la tradition; ils n'ont pu oublier le chemin de cette ville de la jeunesse, et ils y envoient leurs enfans.

A Porto, où je me rendis après quelques jours passés à Coïmbre, ce n'est plus la jeunesse, c'est une maturité virile qu'on peut surtout observer. Si le climat présente les mêmes charmes qu'à Lisbonne et à Coïmbre, la nature se montre plus riche et plus vigoureuse sur les bords escarpés du Douro. Une puissante végétation couvre de sa verdure les roches granitiques, et sur le fond grisâtre de ces gradins gigantesques de belles touffes de camélias détachent leurs fleurs éclatantes. Porto étage ses maisons et ses monumens à teintes sombres et sévères empruntées au granit sur les pentes rapides de la rive droite, tandis qu'en face, sur la rive gauche, Villanova de Gaïa cache ses entrepôts de vins parmi les marronniers d'Inde et les magnolias. Si ce panorama n'a pas la grandeur de celui qu'offre Lisbonne, il est néanmoins d'un effet puissant. Un sentiment de crainte s'empare presque du voyageur lorsque, arrivant de la mer, il se hasarde pour la première fois dans cette gorge étroite d'où le fleuve s'échappe renversant tout ce qui le gêne.

Doué d'une imagination moins brillante, d'une intelligence moins prompte que vers le sud du Portugal, l'homme ici montre une énergie de caractère peu commune, énergie qui tranche avec l'élégante oisiveté de Lisbonne ou l'exubérante pétulance de la jeunesse de Coïmbre. Les riches capitalistes de Porto se réunissent *rua dos In-*

glezes et *rua das Flores*, non pour discourir sur des sujets oiseux, mais pour discuter leurs affaires. Dans les rues abruptes de la ville, on remarque une population active qui se presse en tous sens : un paquebot arrive d'Angleterre, un autre, lançant dans l'azur du ciel ses flots de fumée noirâtre, va partir pour le Brésil; il faut escompter à la hâte une signature, veiller à la dernière installation de ce brick prêt à ouvrir ses voiles. De lourds chariots traînés par de petits bœufs trapus encombrent les quais, tandis que dans le port se croisent des bateaux de toute forme et de toute dimension, le lourd chaland et la gondole légère. Le *Portuense* est fier de cette activité fébrile. C'est avec l'Angleterre que se font les échanges les plus nombreux. En retour du fer et du charbon qu'elle fournit, l'Angleterre prend des vins, des fruits, des bestiaux et du sel. Que l'on ne s'étonne pas de la faveur dont jouit ici le commerce anglais; la cause en est tout entière dans le fait que m'indiquait un jour l'un de ces marchands. « Vous autres, Français, vous n'êtes point commerçans; vous arrivez, vous vendez et emportez notre argent; les Anglais, eux, nous apportent leurs guinées et enlèvent nos marchandises. »

Bien que parcimonieux, le *Portuense* est hospitalier; il aime l'ostentation : aussi n'est-il pas rare de trouver de somptueuses résidences auprès des bâtimens industriels. Tel est le château de Freixo, que l'on rencontre, en remontant le fleuve, à 2 ou 3 kilomètres de la ville. Si le *Portuense* s'occupe de théâtres, de promenades, soyez convaincu que c'est plutôt pour se soumettre à la mode que par goût : son affaire, c'est la banque de Porto, la banque de l'union, le comptoir de crédit, la caisse hypothécaire. Il aime la toilette pour montrer ses richesses, pour étaler son luxe. Par son caractère positif et un peu rude, le *Portuense* se trouve sans cesse en opposition avec l'*alfasinho*, qui lui rend ce sobriquet en l'appelant *tripeiro* (mangeur de tripes). Le Lisbonnais lui reproche de manquer de goût; cela se peut, mais il reste à Porto une supériorité que la capitale ne saurait lui contester : c'est que les femmes y sont merveilleusement séduisantes. Au reste, dans toute la partie nord du Portugal, la femme est généralement belle : elle a la taille élevée et cambrée, le teint blanc et rose, le regard ardent, le visage ovale et distingué. C'est ainsi au moins qu'elle m'est apparue; elle jouit au reste de cette réputation de beauté dans tout le royaume.

La seconde capitale du royaume supporte mal le joug de son aînée : tout devient sujet de comparaisons et de rivalités. Je me promenais un jour entre deux amis : l'un était né au Chiado, l'autre était pur *tripeiro;* le premier accablait celui-ci de toute la supériorité de Lisbonne. Vint à passer un groupe de jeunes filles à la peau

blanche, à l'œil ardent, à la chevelure courte et bouclée; leur cou était orné de croix d'or et de colliers, la tête était parée d'un fichu de dentelle, et toutes portaient à la main le large chapeau de feutre noir orné d'un pompon de soie. Cette vue réveilla la verve du *Portuense*. « Montrez-moi donc, s'écria-t-il, un groupe pareil à Lisbonne! Tenez, je vous accorderai que votre Tage est plus large que le Douro, ne me demandez pas d'autre concession; encore ce Tage n'a-t-il pas les jolies batelières du Douro! » Je fus tout surpris de ne pas l'entendre citer la merveille de Porto, la *Torre dos Clerigos*, qui sert de clocher à l'une des églises bâties dans le haut de la ville. De construction moderne, l'architecture de la *Torre dos Clerigos* est de ce style bâtard adopté par les jésuites au XVIIIe siècle, et dont les contours difformes et vulgaires remplacèrent les belles lignes de l'art italien. Cette tour ou plutôt ce clocher n'est remarquable que par son élévation, qui permet aux navigateurs de l'apercevoir de loin et de s'orienter en mer.

Dans le domaine de la politique, la rivalité des deux villes a été l'occasion de luttes nombreuses pour Porto, la cité *toujours noble, toujours loyale*; c'est son titre. Les redoutes de la *Sierra del Pilar*, qui sont établies sur un mamelon élevé de la rive gauche du Douro, dans un ancien couvent, lui rappellent le siége glorieux qu'elle soutint contre l'armée de dom Miguel de 1832 à 1833. Ce peuple de marchands montra de la grandeur pendant cette période de combats héroïques. L'incendie engloutissait les fortunes, la mort portait le deuil dans les familles, le roulement du canon remplaçait dans les rues l'activité commerciale : rien cependant ne put vaincre son opiniâtreté, et la cause libérale triompha en Portugal; mais aux jours de calme ce caractère violent et indépendant eût créé un danger continuel pour les gouvernemens, s'ils eussent choisi Porto pour métropole. Orgueilleux des qualités qu'ils apportent dans la lutte, les habitans de cette ville sont toujours prêts à se lancer dans le mouvement. En 1842, Costa-Cabral fait dans ses murs une révolution qui lui livre le pouvoir; en 1846, c'est là que Jose da Silva Passos établit le centre de son gouvernement populaire; c'est de là qu'il dirige toutes les opérations de la guerre que les Portugais nomment *patuleia*; en 1851, le maréchal Saldanha trouve à Porto les forces nécessaires à un soulèvement qui renverse le comte de Thomar. N'est-ce pas chose singulière que ces hommes de négoce soient si prompts à renoncer aux bénéfices de la paix pour se lancer dans les aventures?

La vie portugaise, ai-je dit, a trois foyers principaux; j'en pourrais même ajouter un quatrième, c'est Braga, où semble se concentrer l'influence des vieilles idées cléricales. Nulle part au monde le

clergé ne fut plus puissant à une certaine époque qu'en Portugal. Pour assurer sa domination, il enveloppa le pays dans un réseau de chapitres et de couvens qui pénétraient, sous les formes les plus variées, jusque dans l'intimité des familles. Son opulence s'accrut à mesure que l'état s'appauvrissait; les prélats devinrent de riches et puissans seigneurs ayant sous leurs ordres une milice de moines et de chanoines, qui trouvaient au fond du cloître ou dans les stalles d'une cathédrale toutes les délices d'une vie abondante et oisive. La virginité devint une profession à laquelle la jeune fille fut préparée dès l'âge le plus tendre : à six ou sept ans, elle était confiée à quelque vieille parente chargée de l'initier aux charmes de la vie contemplative, d'où l'ambition n'était pas bannie. Cette existence cléricale se développa si bien qu'elle faillit étouffer la société civile : on eût dit à certains momens que la famille ne subsistait que pour que la sainte milice pût venir s'y recruter.

Lorsque la société se montra, dans le mouvement moderne, décidée à détruire les priviléges, tout ce monde de privilégiés s'effraya. N'était-ce point une menace contre le principe même de son organisation? Qu'allaient devenir ces existences féodales, si leurs ressources venaient à tarir? Dans la lutte de l'absolutisme contre la liberté, le clergé prit parti pour l'immobilité, apportant à dom Miguel le secours de sa puissante influence sur les masses. On vit s'organiser, il est vrai, en face de ce clergé miguéliste un clergé pédriste; mais celui-ci ne réunit guère que les prolétaires de la robe noire, auxquels vinrent se joindre quelques ambitieux déçus et quelques révoltés; les riches et les puissans résistèrent. Dom Pedro, après sa victoire, ne se laissa pas tromper par toutes les soumissions apparentes, et en 1834 il brisa cette redoutable organisation : l'évêque et le prêtre furent respectés, mais leurs priviléges furent détruits. Les religieux, expulsés de leurs couvens, qui se fermèrent, durent se réfugier dans les rangs du clergé séculier; les religieuses seules obtinrent de terminer leurs jours dans la retraite. Les monastères et leurs dépendances furent déclarés biens nationaux. Comme mesure fiscale, si l'on consulte les adjudications dans lesquelles furent vendus ces biens, on s'apercevra que le gouvernement avait fait une assez pauvre spéculation; mais le résultat politique était obtenu. On peut regretter seulement que des monumens comme le cloître de Thomar, le monastère d'Alcobaça, la chartreuse du Bussaco, qui eussent pu servir à l'établissement des invalides, à la création d'écoles publiques, se trouvent aujourd'hui dans le plus triste délabrement, nul ne songeant à les entretenir. On a essayé à plusieurs reprises de revenir sur cette mesure; tout a été inutile jusqu'à ce jour. Naguère la vie de communauté essayait de faire une

nouvelle apparition; elle se présentait assurément sous sa forme la plus sympathique, sous la forme de sœurs de charité. Les lazaristes qui accompagnèrent les premières religieuses à Lisbonne purent voir néanmoins le mouvement de répulsion générale qui se manifesta. On s'efforça de présenter ce mouvement comme dirigé contre l'influence française. C'était là une erreur : le Portugal ne voulait pas de couvens, quels qu'ils fussent. Nul ne méconnut la touchante sollicitude des nobles patronnesses de l'œuvre, mais il y avait parti-pris : « plus de vie monacale! »

S'il fallait juger le passé du clergé par son présent, on se ferait une singulière idée des mœurs de cette classe qui se donnait comme un modèle. Ces mœurs n'émeuvent plus guère le Portugais malgré ce qu'elles ont de scandaleux parfois : le presbytère peuplé de cousines et de nièces n'étonne personne; nul ne trouve à redire à ces pseudo-paternités. Le prêtre, à la campagne surtout, n'aspire point à jouir d'une vie spéciale; il préfère se mêler à la foule. Il a même abandonné son costume : à peine le reconnaît-on à un liséré bleu ou blanc qui orne sa cravate noire. Le père prieur est de tous celui qui porte les plus belles bottes à l'écuyère; il est le mieux éperonné. Le curé, se mêlant à ses ouailles, s'en va brocantant des chevaux dans les foires et vendant des fusées et des feux d'artifice aux fêtes religieuses. De Coïmbre à Porto, tout le monde a connu un jeune prêtre, au surplus bon vivant, qui au sortir de sa chapelle se trouvait entrepreneur de travaux publics, élevant des ponts, déblayant des tranchées, menant enfin, le fouet à la main, le cigare à la bouche, la vie plus laborieuse que canonique des chantiers de chemins de fer. Les tribunaux de Beira connaissent tous aussi certain prieur, très habile plaideur, qui met son éloquence au service de ses paroissiens, non gratuitement bien entendu, et ne se fait nul scrupule de les abandonner dès que le papier timbré a par trop écorné leurs économies. On n'attache pas une grande importance à tout cela, s'agît-il même de choisir le confesseur annuel, car tous les Portugais, au moins une fois l'an, pratiquent la religion. S'il fallait en croire le bruit public, cet état de dissolution où l'on voit le clergé portugais serait déjà une amélioration. Franchement, ce n'est pas beaucoup dire. Cette vie un peu trop bohémienne pourrait bien porter atteinte au zèle des croyans; mais un refroidissement se manifeste-t-il, on organise aussitôt une prédication dont le genre trivial et terrible manque rarement son effet. On appelle quelques capucins prêcheurs qui, spéculant sur l'ignorance des populations, les tiennent des journées entières attentives aux récits des joies et des tourmens de la vie future. Ils font passer devant leurs yeux toutes les fêtes du paradis, ou leur versent à flots le plomb fondu et la poix

bouillante de l'enfer. Tout ce monde de *serranos* (montagnards) et de *marnotes* (ouvriers des salines) est là, frémissant et frappant la dalle d'un front couvert de sueur; puis un magnifique feu d'artifice vient couronner la prédication : les fusées et les feux de Bengale sont au moins pour moitié dans les effets oratoires. Si ces moyens ne suffisaient pas encore, on aurait recours au miracle, qui, lui, ne trouve pas un incrédule.

Autrefois le haut clergé s'occupait fort peu des subordonnés qu'il envoyait dans les campagnes, et en fait de science les desservans n'avaient guère à leur usage que quelques phrases latines fort obscures pour eux. Cette situation n'a guère changé, il faut le dire, et si l'influence du prêtre persiste, cela est dû beaucoup plus à la force de l'habitude qu'à la supériorité intellectuelle. Il existe fort peu d'écoles ecclésiastiques. Élevé en général dans un modeste lycée de district, le jeune lévite mène une vie libre et souvent fort désordonnée. Lorsqu'il entre au grand séminaire, s'il y entre (car il peut être ordonné sans passer par là), il se plie sans doute à une certaine discipline; mais il ne peut modifier les instincts que sa vie d'externe a déjà développés. Depuis nombre d'années, l'université de Coïmbre fournit des prêtres d'une supériorité incontestable sur ceux qui viennent des séminaires. Cela est naturel, l'éducation du prêtre, ici moins spéciale, lui permet de partager les idées de camarades dont rien ne le sépare; il connaît l'émulation et s'initie aux besoins de la société. Lorsque, devenu docteur en droit canonique ou en théologie, il entre dans les ordres, il apporte dans l'exercice de son ministère une indépendance de pensée que l'on ne trouve guère ailleurs.

Si jadis la société civile a été profondément pénétrée de l'élément clérical, elle prend sa revanche. En dépit de toutes les protestations épiscopales qui se produisent, elle se mêle d'une façon très active des affaires religieuses; les dignités ecclésiastiques sont souvent au concours, et plus d'un juge laïque a été appelé à donner son avis sur le mérite des concurrens. Est-ce un bien? est-ce un mal? Toujours est-il qu'il existe une tendance marquée à faire disparaître les barrières qui séparent le prêtre de la vie commune. Un mouvement pareil ne pouvait se manifester sans qu'il se produisît de violentes oppositions : il reste encore beaucoup de débris du *bon vieux temps;* tout ce monde se réunit et lutte pour le salut d'une organisation qui s'est elle-même compromise. Braga paraît être devenu le centre d'action de ces regrets impuissans; là quelques vieux *fidalgos* blessés dans leurs intérêts sont venus mêler leurs récriminations aux doléances des chanoines. Braga est d'ailleurs une ville fort bien choisie pour la propagande. Située dans une partie montueuse de la province du Douro, isolée au centre de

populations dont le fanatisme n'a rien perdu de son ardeur, on dirait que cette cité est encore sous l'empire des idées qui florissaient en 1828, lorsque les masses se laissaient conduire au cri de *vive la religion!* Ce cri n'a pas perdu toute sa force, il éclate parfois et parvient à galvaniser les populations. En 1862, une insurrection militaire éclatait à Braga; faible d'abord, elle n'acquit de l'importance que lorsque, se voyant abandonnée, elle poussa le cri sacramentel sans trop se rendre compte de ce qu'elle faisait. Le danger n'était pas grand, car les révoltés, embarrassés de leur victoire, essayaient d'entraîner le pays; ils n'arrivèrent qu'à se débander sans combat dès qu'ils s'écartèrent du quartier-général de leur insurrection. Jusqu'ici, et cela ne manque pas d'un certain comique, on n'a pu parvenir à découvrir le prétexte bon ou mauvais de ce *pronunciamento*.

IV.

Le mélange de ces élémens divers a développé des mœurs gouvernementales et administratives qui ne laissent point de former un côté original de la société portugaise. Il ne faut point en faire un crime aux hommes d'état, si leur bonne volonté affecte parfois des allures confuses; leur position est des plus difficiles. Ils doivent prendre l'initiative en tout et laisser voir en même temps le moins possible la main qui exécute. Le peuple portugais se laisse facilement diriger, il est vrai; mais il porte le culte de la liberté jusqu'au fanatisme : à la moindre restriction, son bon sens naturel l'abandonne; si l'on ne veut le pousser à quelque folie, il faut le laisser revenir de lui-même. Cependant, si l'on analyse les résultats obtenus, on reconnaîtra vite que, depuis 1851 surtout, le gouvernement a pris une marche notablement régulière, tout en se conformant, et c'était là une condition de succès, au programme : « ne gêner personne. » Les guerres civiles et les tourmentes révolutionnaires avaient laissé grandir des influences personnelles, des tyrannies de clocher, dont l'action se substituait à celle des lois; il fallait patienter et négocier pour les faire abdiquer volontairement, souvent même s'en servir avant de les détruire. Le désordre et la pénurie étaient dans les caisses de l'état; les employés, honnêtes au fond, étaient fort mal payés, lorsqu'ils l'étaient; il fallut donc, en imposant des sacrifices d'un côté et en se créant des ressources de l'autre, payer les arriérés, régler les dépenses et remplir les caisses. Or si par exemple on voulait commencer par porter la lumière sur tout ce qui touche à l'impôt, on s'apercevait qu'il n'existait point de cadastre, et si l'on essayait d'en dresser un, on venait se heurter contre le mauvais

vouloir de tous ceux qui allaient souffrir d'une semblable régularisation; il fallait donc y renoncer et se contenter d'une appréciation telle quelle. La répartition de l'impôt foncier, calculé au dixième du revenu, dut alors être confiée à des commissions dont les membres avaient intérêt à dérober la vérité, si bien que sur une population de 4 millions d'habitans spécialement voués à l'agriculture, on n'obtenait ainsi qu'une somme de 8 millions de francs. Il fallut un rare patriotisme et un esprit fécond en ressources aux hommes qui les premiers osèrent aborder les difficultés d'une semblable situation.

Si d'un côté le peuple portugais tendait à diminuer les revenus de l'état par la résistance dont je viens de parler, de l'autre il voulait voir son amour-propre satisfait; or son amour-propre consiste à jouer au soldat. Le Portugal veut une armée, et chaque ministère à son tour se voit harcelé par l'opposition, aucun n'ayant encore réussi à créer une armée qui réponde aux vœux du pays. Pendant la guerre des libéraux contre dom Miguel, tous les moyens furent bons pour se procurer des soldats : il dut par conséquent s'introduire de grands abus dans le recrutement; on voulut établir l'ordre en introduisant un système de conscription analogue à celui qui est usité en France, et par le fait les levées annuelles devinrent impossibles. La loi fixait, il est vrai, l'âge auquel devait se présenter le jeune conscrit; mais celui-ci ne savait jamais combien d'années il servirait réellement, bien que la durée légale du service fût fixée à sept ans. Le colonel commandant un corps était chargé de prononcer sur les libérations, et, quels que fussent les droits des soldats, ceux-ci devaient attendre la bonne volonté de cet officier, qui tenait, quant à lui, à conserver ses cadres complets. Une pareille incertitude augmenta la répulsion instinctive du Portugais pour la vie de caserne; afin d'échapper au service militaire, il se mutila; il s'enfuit vers le Brésil, s'enfonça dans les solitudes de l'Alem-Tejo, ou vint se perdre dans la foule des cités. D'ailleurs chacun dans le conseil de révision avait ses protecteurs, si bien que plusieurs municipalités, avec une population croissante, ne purent fournir leur contingent, et se trouvent encore arriérées. On gardait les soldats libérables parce que l'on ne pouvait se procurer de recrues, et les recrues s'enfuyaient parce que les soldats libérables n'étaient point libérés. Malgré les efforts du roi dom Pedro V pour assurer l'exécution stricte de la loi, le mal grandit à tel point qu'on en vint à poursuivre le conscrit, à le prendre au *laço* dans les rues des grandes villes. — C'est de la sorte qu'à grand'peine on réunit tout au plus quatorze ou quinze mille hommes sous les armes. Au reste, on ne voit pas trop pourquoi le Portugal, tranquille à l'intérieur, lorsque

rien ne le menace au dehors, nourrirait une armée nombreuse, qu'il ne peut même pas consacrer à la défense de ses colonies, car les *fueros* militaires s'opposent à ce que ces soldats si péniblement réunis servent sur les côtes d'Afrique ou dans l'Inde.

Dans toutes les administrations, des embarras de même nature se présentaient : partout le désordre traditionnel du passé et les habitudes surannées luttant contre les aspirations nouvelles. Pour opérer son travail de réforme, le gouvernement avait à sa disposition un pouvoir administratif inquiet et besoigneux dont il fallut relever le moral en le rassurant contre les rancunes particulières et en le payant régulièrement. C'est à M. Fontès Pereira de Mello et à ses amis que revient en grande partie l'honneur d'une régularité inconnue jusqu'à eux. L'administration, fort incomplète au reste, jouit d'une autorité encore très contestée. « Cela ne regarde pas M. le gouverneur, entend-on dire souvent; s'il ne se tient tranquille, nous le renverrons à Lisbonne : nous le tolérons, c'est assez. » Lisbonne reprend en effet souvent ses gouverneurs. Il faut le dire, la situation d'un gouverneur est singulière : lancé dans un district, presque sans appui, sans police, il ne doit compter que sur sa force morale; l'emploi de la force matérielle deviendrait le signal certain de sa chute. Une famille allemande était venue établir une exploitation de pyrites cuivreuses dans la province de Beira. Ces travaux firent naturellement hausser le prix des journées. Quelques propriétaires, au nombre desquels se trouvèrent des prêtres, résolurent de se délivrer de ces concurrens incommodes. Le bruit se répandit d'abord que la fumée des fours détruisait la végétation; pour toute réponse, les industriels montrèrent leurs plantations qui, autour de l'établissement métallurgique, n'en offraient pas moins l'aspect de la plus grande prospérité; ces étrangers devinrent alors pour les intéressés des impies, des hérétiques ne respectant ni madones, ni croyances populaires. Leur expulsion fut résolue à l'occasion d'une fête de la Vierge. Le peuple soulevé arrive en armes, brise, brûle et détruit. Le gouverneur survient aussitôt à son tour, escorté de quelques soldats qui dispersent la foule après avoir tiré des coups de feu inoffensifs. L'ordre fut immédiatement rétabli par cet acte de vigueur; mais à quelque temps de là le trop zélé administrateur dut transporter son énergie dans un autre district; sa position était devenue intolérable.

S'il s'agit d'élections, les passions s'allument. On s'excite, on s'injurie; les agens inférieurs trahissent les secrets administratifs. Malgré tout, le gouverneur, pauvre bouc émissaire, doit réussir, s'il ne veut se rendre impossible; il doit deviner les goûts de ses administrés, la moindre erreur trouve tout le monde impitoyable.

Or sait-on de quels moyens dispose un gouverneur pour réussir au milieu de ces exigences multipliées? Chaque district est divisé en conseils à la tête desquels se trouve un *administrador* ayant sous ses ordres les *regidores de freguezia*, et pour exécuter ses décisions quelques agens de police. Tel est le rouage administratif. Au surplus la simplicité de cette machine a le mérite de laisser libres tous les efforts, et à travers la vie la plus troublée le progrès se poursuit avec persévérance; les problèmes les plus difficiles sont abordés avec une naïveté dont on se ferait difficilement une idée. En 1863, à propos du budget, les cortès proclament en principe l'abolition de la peine de mort. A quelques jours de là, elles détruisent l'institution des majorats, et en 1864 elles viennent de décréter une loi qui fait disparaître le monopole de la vente du tabac.

Parmi les difficultés nombreuses qui peuvent entraver la marche du gouvernement, il en est une que nous ne connaissons guère en France et avec laquelle on paraît s'être familiarisé à Lisbonne : je veux parler de la liberté de la presse. Dégagée d'entraves, peu ou point responsable, la presse portugaise accuse et juge sans appel, et cela dans un style des plus singuliers. Il suffirait, pour s'en faire une idée, de lire quelques-unes des polémiques du *Portuguez* ou de l'*Asmodeu*. Chaque jour on trouverait étalée dans ces feuilles et dans beaucoup d'autres la vie publique et privée du citoyen, on verrait jusqu'où peut aller la licence; les réputations les plus pures n'échappent pas toujours à de pareilles atteintes. Rodrigo da Fonseca fut lui-même poursuivi plus que tout autre par la presse, et si ses amis le priaient de réprimer de pareils excès, fort de sa conscience, il leur répondait : « Laissez donc attaquer ma personne, pourvu qu'on respecte les institutions; plus tard, on me rendra justice. » Il ne se trompait point, le jour de la justice est venu pour lui. Ce serait cependant une erreur de croire que de pareils journaux sont les guides de l'opinion : elle s'en émeut au contraire fort peu; on sourit aux mésaventures d'un adversaire sans songer à relever pour son compte une insulte qui s'émousse en tombant. Il existe néanmoins des organes de l'esprit public, tels que le *Journal du Commerce, la Révolution de Septembre* et la *Gazette de Portugal*, qui ont su conserver la dignité de leur rôle en s'adressant à l'intelligence plutôt qu'aux passions. Dans ces luttes de la presse quotidienne, plus d'un écrivain illustre a dû à la polémique ses pages les plus glorieuses. Il suffit de citer au hasard MM. Al. Herculano, Mendès Leal, Latino Coelho, Rebello da Silva, Cesar Machado, A.-A. Texeira de Vasconcellos. Ce n'est pas seulement à Lisbonne du reste que la presse s'est développée : il n'existe pas une seule petite ville possédant une imprimerie qui n'ait sa feuille et même

plusieurs feuilles, car tous les partis veulent être armés dans cette mêlée. Il n'y a pas à s'effrayer beaucoup de cette confusion qu'un usage immodéré de la liberté peut jeter dans les mœurs politiques de ce peuple. Sans doute, si la situation violente des premiers momens se fût prolongée, elle eût paralysé les forces vives de la nation; mais les leçons n'ont point été perdues pour la génération actuelle, qui, studieuse et honnête, montre une rare aptitude gouvernementale, — et ce qui mérite d'être remarqué, c'est que l'armée a fourni souvent à la presse comme à l'administration quelques-unes de leurs plus brillantes individualités.

Ce n'est pas de la part de tels hommes qu'il peut y avoir à craindre une conspiration des maréchaux, comme celle qui eut lieu en 1836. Leur grade ne s'élève guère au-dessus de celui de capitaine. Jose Estevao Coelho de Magalhaès était cependant lieutenant-colonel; mais M. Fontès est capitaine, M. Latino Coelho est capitaine, M. Thomas Lobo de Avila est lieutenant, etc. La chambre des députés, les hautes fonctions administratives sont remplies de ces lieutenans ou capitaines, de même que la presse trouve parmi eux ses chroniqueurs et ses polémistes. J'avoue que je ne comprends guère la position hiérarchique de tous ces officiers vis-à-vis de leurs supérieurs. Je sais bien qu'ils ne sont pas spécialement attachés à un corps, ils sont en *commission*. J'ai vu cependant un jeune lieutenant, devenu ingénieur, être obligé d'aller reprendre ses épaulettes dans un régiment d'infanterie; un autre, plusieurs fois député et venant de gouverner une colonie, se demandait en riant comment il s'y prendrait désormais pour enseigner la charge en douze temps aux jeunes conscrits. Lorsque l'on voit tous ces hommes, jeunes encore, se charger de régulariser le jeu des institutions, il est bien difficile de ne pas leur souhaiter le succès; y eût-il même quelque faute commise, pourrait-on se montrer bien sévère? Le caractère des populations a beaucoup secondé leurs efforts, il faut le dire. Pour n'en citer qu'un exemple, si l'on a cru pouvoir supprimer la peine de mort, c'est peut-être moins par des considérations philosophiques et morales qu'à cause de la rareté de l'assassinat; même quand il y avait quelque meurtre, presque jamais il n'avait le vol pour mobile : c'était un acte de vengeance ou l'effet d'un emportement momentané. A mesure que l'instruction se développera, les mœurs iront se dépouillant de leur rudesse, l'ardeur du sang s'apaisera, et le peuple portugais, appréciant mieux les ressources du pays, évitera de compromettre ses intérêts dans les aventures. Déjà, sur les bords du Tage, tous les hommes politiques ont parfaitement senti combien un travail paisible et suivi est plus fécond que ces tristes agitations au milieu desquelles

se sont écoulées de longues années, et les résultats obtenus dès le début sont de nature à les faire persévérer dans la voie inaugurée en 1851. Le crédit relevé, des ports creusés, de belles chaussées et de grandes lignes de chemin de fer qui unissent la capitale aux principales villes du royaume, tels sont les résultats des premiers efforts.

Il y a quelques années encore, le Portugais se voyait forcé de voyager à cheval. C'est vers 1855 qu'il sentit enfin la nécessité de recourir aux nouveaux moyens de transport et de locomotion. Il appela donc à son secours les capitaux étrangers, il livra son territoire aux ingénieurs, qui lui vinrent de tous côtés, et les chemins de fer sillonnèrent le royaume. Lorsque l'on voit aujourd'hui la transformation produite par un mouvement auquel on a pris soi-même une part active, si petite qu'elle soit, il est peut-être permis de s'y arrêter avec complaisance. Le réseau lusitanien que parcourt la locomotive ne comprend pas moins de 700 kilomètres. Le chemin de fer du Sud, qui de Lisbonne se dirige vers Evora et Bejà, atteint un développement de 192 kilomètres, tous livrés à la circulation. La ligne du Nord-Est est de beaucoup la plus importante, puisque sur un parcours de 510 kilom. elle a eu à traverser de grands fleuves, de hautes montagnes, et souvent des marais pestilentiels. Entreprise en 1860 par M. J. de Salamanca, le riche capitaliste espagnol, elle a relié en 1864 la capitale portugaise d'un côté à Santarem, Abrantès, Elvas et Badajoz, tandis que de l'autre elle a ouvert de faciles communications entre Lisbonne, Coïmbre et Porto. Tout cela n'a pas coûté moins de 80 millions de francs au gouvernement portugais, et, loin de s'arrêter, le voilà projetant des lignes nouvelles pour aider au transport des vins du Douro, qui de Regoa se dirigent vers Porto, ou pour faciliter la sortie des produits agricoles et minéraux de l'intérieur du pays.

Ce n'est pas à dire assurément que l'avenir réserve au Portugal les pages brillantes de son passé, mais il peut retrouver la place à laquelle lui donnent droit sa situation et ses 4 millions d'habitans. Resserré du côté de la terre, le Portugais a devant lui la mer pour s'étendre; il est intelligent et laborieux. Pourquoi ne fonderait-il pas sur les côtes d'Afrique, dans les provinces d'Angola, des établissemens où son commerce puisse se développer? Au reste, à lui s'ouvre encore l'empire brésilien, vers lequel l'entraînent des traditions de famille. Le Brésil, en se séparant de la métropole, n'a pas établi ces barrières de haine et de jalousie qui s'élèvent lorsqu'une colonie s'affranchit par la force. Brésiliens et Portugais associent volontiers leurs intérêts : pendant que celui-ci va chercher fortune sur les plages de Rio, de Parana et de Pernambouc, celui-là

vient se reposer sur les rives du Tage ou du Douro, qui sont restées comme un eldorado dans l'imagination de plus d'un planteur. On dirait que le royaume européen est presque devenu la capitale de l'empire américain. Jamais les deux pays ne furent plus étroitement liés que depuis l'époque où, se séparant à l'amiable, ils ont pu librement, chacun de son côté, satisfaire leurs intérêts et leurs besoins.

On se trompe souvent sur le rôle et les tendances de la nationalité portugaise; on est tenté de faire trop bon marché d'une énergie bien caractéristique cependant. Des relations commerciales actives, des traditions historiques encore récentes unissent sans doute étroitement le Portugal à l'Angleterre; mais c'est une erreur de croire que la famille de Bragance et son peuple aient abdiqué leur liberté d'action. L'opinion si répandue qui prête aux Portugais des goûts exclusivement britanniques trahit une grande ignorance de l'état réel des choses, je dirai même de l'esprit de la race. On commettrait une erreur pour le moins aussi grande, si, par suite de considérations ethnographiques, on ne voyait dans la nation portugaise qu'un membre détaché de la monarchie castillane. Sans doute on peut croire qu'il s'opérera un jour un rapprochement entre les deux peuples de la péninsule ibérique; mais, pour amener cette réconciliation, il faut se garder avant tout d'afficher des idées ambitieuses d'absorption. En 1861, sous ce spécieux prétexte de communauté de race, il s'éleva à Madrid une polémique dans une pensée bien manifeste d'annexion. Cette polémique eut un résultat de telle nature que des côtes de l'Algarve aux rives du Minho on se prépara aussitôt à célébrer en grande pompe l'anniversaire de la révolution de décembre 1640, qui, mettant les Bragance sur le trône, rendit au Portugal son indépendance en chassant les Espagnols. Les esprits étaient si fort agités que Pedro V venant à mourir sur ces entrefaites, la foule crut voir dans ce malheur un attentat prémédité, une trahison; il fallut tout le patriotisme bien connu de quelques hommes pour calmer cette émotion. Tel fut le résultat de cette idée de fusion inopportunément soulevée, que le Portugais, plus défiant que jamais, se plaisait à rendre plus sensibles les barrières qui le séparaient de son voisin, affectant de ne pas connaître sa langue et de la mal parler lorsque le hasard la lui avait apprise. Ces deux peuples sont frères, mais ce sont deux frères qui veulent vivre indépendans.

Ce serait en définitive vers la France que le Portugal inclinerait le plus volontiers, si les hasards de la politique ne venaient de temps à autre refroidir ses élans. N'est-ce pas un phénomène singulier que la sympathie que nous a vouée ce petit peuple ait si peu excité

notre curiosité? Et cependant la connaissance de la langue française est devenue presque obligatoire dans la société portugaise, tout le monde la parle et la parle bien; notre littérature, nos modes, nos usages, sont devenus l'objet d'une imitation générale; notre organisation administrative et militaire, soigneusement étudiée, est le point de départ de toute tentative d'amélioration. Par malheur l'élément français chargé de vivifier cette sympathie sur les rives du Tage ne se compose guère que d'industriels fort honorables sans doute, mais qui représentent assez mal la prépondérance intellectuelle de notre nation. Cette tendance, cet engouement, pourrais-je dire, ne date pas d'aujourd'hui; depuis la fondation de la monarchie portugaise jusqu'à nos jours, on la retrouverait à toutes les époques, en exceptant toutefois les quinze premières années de ce siècle, où l'influence française, se manifestant par la conquête, ne pouvait, on le comprend, exciter l'enthousiasme populaire.

En définitive, la société portugaise telle qu'on peut l'observer à Lisbonne, à Porto, à Coïmbre, a sans doute ses défauts; elle a ses côtés faibles et ses naïvetés enfantines. Que parfois les personnalités tendent à s'exagérer leur importance, que des usages surannés prévalent trop souvent, c'est incontestable; mais l'étranger, obligé d'adopter des mœurs qui lui sont inconnues et de se plier à des coutumes nouvelles pour lui, est-il toujours certain de bien comprendre le sens intime de ces mœurs et de ces coutumes? et peut-il toujours répondre de la justesse de ses observations? Le Portugais, à tout prendre, est content de lui : est-il donc si coupable? Lorsqu'un petit peuple, par le temps qui court, a pu comme celui-là, après quarante années de luttes continuelles, sortir de ses combats agrandi moralement, lorsqu'il a su se créer une vie propre au milieu de difficultés inextricables, n'a-t-il pas lieu d'être satisfait? Ce qu'il y aurait de fâcheux pour lui, c'est que, considérant sa faiblesse relative, il se laissât aller à un découragement qui vînt refroidir sa généreuse ardeur. Pour échapper à ce découragement, il lui suffit de se mieux connaître lui-même. Le Portugal n'est pas seulement le « pays aux oranges, » comme on le lui reprochait autrefois; les idées aussi naissent et fleurissent sous ce ciel bienfaisant : c'est aux Portugais de montrer qu'elles peuvent y mûrir.

V. DE MAZADE.

LES

CORSAIRES CONFÉDÉRÉS

ET LE DROIT DES GENS

I. *Letters on some points of international Law*, by Historicus, Londres 1863. — II. *Additional Letters*, by Historicus, Londres 1863. — III. *Neutral Relations of England and the United-States*, by Charles G. Loring, Boston 1863. — IV. *England's Neutrality in the American contest*, by Prof. Cairnes, London 1864. — V. Documens diplomatiques. — VI. Débats de l'affaire de l'*Alexandra*.

De tout temps, les petits états maritimes ont cherché dans la course un moyen de se défendre contre des rivaux trop puissans; de tout temps aussi, l'armement et les déprédations des corsaires ont soulevé des problèmes de droit international que chaque pays a tenté de résoudre au gré de ses intérêts particuliers. Parmi les effets les moins prévus de la guerre civile qui depuis trois ans agite et désole les États-Unis, l'histoire signalera un jour le réveil subit de ces redoutables questions de droit maritime qui, pendant le siècle dernier et au commencement du siècle présent, ont contribué à entretenir des luttes si acharnées. Ces questions sont restées les mêmes, bien que la guerre des corsaires ait pris des caractères tout nouveaux. La vapeur prête aujourd'hui une sécurité inouie aux successeurs obscurs des hardis marins qui donnèrent autrefois à la course un prestige presque romanesque; elle diminue les chances glorieuses des combats, et multiplie au centuple celles de la capture. Les clauses protectrices du droit des gens rendent tout conflit impossible dans les ports et les zones territoriales entre les vaisseaux de guerre ordinaires et les navires de la marine irrégulière, et sur les hautes mers comment chercher, comment atteindre toujours des ennemis doués d'une aussi prodigieuse vitesse que les *Alabama?* Enfin les puissances maritimes en lutte contre des forces supérieures

tentaient bien jadis de trouver dans les ports neutres quelque secours lointain et inattendu; toutefois elles continuaient à tirer de leur propre fonds leurs principales ressources. Les corsaires sortaient de leurs ports et y rentraient à travers les escadres de blocus; la marine qu'elles créaient dans les momens de péril conservait un caractère vraiment national. Mais de nos jours qu'avons-nous vu? Lorsqu'éclata la guerre civile des États-Unis, le gouvernement de Washington, bien que pris à l'improviste, avait les moyens de réunir une flotte nombreuse; les insurgés ne possédaient ni navires de guerre, ni marine marchande. On pouvait donc croire que le conflit ne sortirait pas des bornes, déjà si vastes, du continent américain, et cependant, à une distance immense des ports des états du sud, on vit bientôt s'improviser une marine confédérée.

Des ports de la Grande-Bretagne sortirent trois bateaux à vapeur construits dans des chantiers anglais, armés de canons anglais, qui se jetèrent sur le commerce américain, parcoururent les mers en tous sens avec une célérité qui les rendait insaisissables, et, sans faire de prises, détruisirent et incendièrent cargaisons et navires. D'autres vaisseaux plus formidables, espèce de forteresses mouvantes sur lesquelles s'épuisait l'art de l'ingénieur moderne, furent mis en construction dans les ports anglais, et le gouvernement confédéré put émettre un emprunt dont le produit était notoirement destiné à compléter cette flotte. Sans faire sortir un seul vaisseau de ses ports, le gouvernement de Richmond trouva moyen en peu de temps de détruire des navires dont la valeur totale s'élève à plus de 100 millions de francs, et d'obliger la marine marchande des États-Unis à dénationaliser un nombre de vaisseaux jaugeant ensemble aujourd'hui 300,000 tonneaux. Le vaste courant commercial que les états du nord avaient détourné depuis trente ans à leur profit vint s'ajouter aux courans ordinaires du commerce de la Grande-Bretagne. On conçoit sans peine qu'en présence de tels résultats une grande partie du peuple anglais ait montré peu de sévérité pour des violations du droit des gens dont en somme il bénéficiait. Les classes commerçantes ne pouvaient voir avec déplaisir ce qui restait encore de la marine marchande américaine obligé de subir les frets de la marine anglaise, et les classes aristocratiques oubliaient les traditions de la politique nationale, toujours si favorables aux droits des belligérans. C'est heureusement l'honneur et la sauvegarde des sociétés libres que les majorités n'y peuvent réussir à étouffer la voix des minorités, que la justice et la raison, lorsqu'elles trouvent des organes courageux, parviennent toujours à se faire entendre, et que la virile habitude de la discussion y rend les reviremens d'opinion plus faciles. On avait laissé échapper les premiers corsaires confé-

dérés; mais le gouvernement anglais, malgré les bruyantes protestations des amis de la cause du sud, n'hésita pas à saisir l'*Alexandra*, l'un des nouveaux navires qui se préparaient à prendre la mer, ainsi que deux magnifiques bâtimens blindés qui s'achevaient à Birkenhead, dans les chantiers de M. Laird, sous les noms bizarres et trompeurs de *El Toussun* et *El Monassir*. Cet acte de fermeté honore assurément le cabinet anglais; mais il fut provoqué par les efforts de quelques hommes d'état et de plusieurs publicistes qui, s'inspirant de sentimens élevés ou se plaçant au-dessus des passions du moment pour envisager les intérêts permanens et lointains de leur pays, rappelèrent au gouvernement les devoirs de la neutralité chaque fois qu'il paraissait prêt à s'en écarter. Parmi eux, on doit citer dans le parlement M. Bright, M. Cobden, dont les noms sont assez connus; M. Forster, un jeune membre du parti radical, dont on s'accorde de tous côtés à reconnaître le talent et la précoce maturité; en dehors du parlement, M. John Stuart Mill, dont l'opinion solitaire est déjà une puissance, tant est grand le respect qui s'attache à sa personne; M. Cairnes, dont nous avons déjà eu l'occasion de signaler dans la *Revue* un livre remarquable sur l'esclavage américain; M. Goldwin Smith, un jeune professeur d'Oxford; M. Tom Hugues, l'auteur populaire de *Tom Brown Schooldays;* M. Édouard Dicey, qui a parcouru les États-Unis pendant la guerre et raconté son voyage dans un livre aussi agréable qu'instructif intitulé *Six mois dans les États fédéraux*. Si l'on ajoute à tous ces noms celui d'Historicus, devenu célèbre en peu de temps, ce n'est pas que l'écrivain désigné par ce pseudonyme s'inspire, comme ces hommes politiques et ces publicistes, d'une sympathie chaleureuse pour la cause des États-Unis, pour les intérêts et l'avenir du gouvernement et des institutions démocratiques. Historicus n'a point des sentimens si cosmopolites; il avoue loyalement que la cause du nord le laisse aussi indifférent que la cause du sud: Anglais, il songe avant tout à l'Angleterre, et c'est ce qui donne peut-être un intérêt tout particulier à ses lettres sur les droits des belligérans et des neutres (1).

De l'autre côté de l'Atlantique, l'attitude et la conduite de l'Angleterre n'ont pas été l'objet de moins vives discussions. L'incident qui a provoqué les protestations les plus vives et les plus justes du peuple américain a été, l'on devait s'y attendre, la construction et l'armement des corsaires confédérés dans les ports anglais. Un avocat de Boston, M. Charles Loring, a écrit sur ce sujet une série de lettres qui, avec celles d'Historicus, nous paraissent avoir épuisé

(1) Ce n'est pas commettre une indiscrétion que de dire que l'auteur des *lettres* d'Historicus est M. William Harcourt, un avocat qui fournissait, il y a peu de temps, une éloquente défense au colonel Crawley, dont le procès a eu un si grand retentissement.

tous les argumens qu'il est possible d'invoquer dans l'examen des questions de droit international que soulève ce grave incident. Il faut naturellement y ajouter les longs débats des cours anglaises dans l'affaire de l'*Alexandra*.

On voit donc se produire aujourd'hui, sous l'influence des événemens dont l'Amérique est le théâtre, tout un ensemble de doctrines sur le droit des gens qui mérite l'attention la plus sérieuse. La France ne saurait rester spectatrice indifférente des discussions engagées entre l'Angleterre et les États-Unis : il lui importe de savoir où l'Angleterre compte désormais tracer la ligne qui sépare les droits des neutres des droits des belligérans. Durant la longue période d'apaisement qui suivit la chute du premier empire, les esprits perdirent peu à peu de vue les problèmes internationaux que la force avait momentanément résolus; mais la diplomatie française ne les oublia jamais, et, au lendemain de la guerre de Crimée, elle obtint de notre alliée d'importantes concessions en faveur du commerce des neutres. Pourtant son ouvrage, qui ne semblait être alors qu'une sorte de hors-d'œuvre spéculatif, n'a pas encore été mis à l'épreuve, et si jamais il s'y trouvait mis, qui sait si nous subirions l'expérience en qualité de neutres ou de belligérans? Notre pays possède aujourd'hui une assez belle marine, et l'avenir de l'Europe est assez incertain, pour que les privilèges de la neutralité ne soient point l'objet exclusif de nos préoccupations. Nous nous flattons volontiers d'avoir toujours représenté et défendu la liberté des mers. Cette illusion a sa racine dans le souvenir des luttes soutenues au siècle dernier contre l'Angleterre au nom des principes de la neutralité armée; mais si l'on remonte à une époque plus lointaine, on voit la France maintenir et exercer pendant plus d'un siècle les droits des belligérans dans leur inflexible rigueur. En 1681, à l'époque où Louis XIV se croyait devenu le maître de la mer, quand sa marine comptait cent vaisseaux de ligne et sept cents vaisseaux de guerre, il proclamait ce principe : « Tous navires qui se trouveront chargés d'effets appartenant à nos ennemis, et les marchandises de nos sujets et alliés, qui se trouveront dans un navire ennemi, seront pareillement de bonne prise. » Pendant la guerre de la succession d'Espagne, la marine française confisqua toute production du sol ou de l'industrie de l'ennemi, quel qu'en fût le propriétaire. Les droits des neutres reçurent une importante consécration dans le traité d'Utrecht, que beaucoup de publicistes ont considéré comme la base du droit des gens modernes; mais la France n'était guère en mesure de dicter ses conditions à Utrecht et ne saurait revendiquer pour elle-même tout le mérite d'une œuvre où l'Angleterre obtenait les plus grandes satisfactions. Pendant les soixante et quelques années qui s'écoulèrent depuis la si-

gnature du traité d'Utrecht jusqu'au *traité de la neutralité armée*, la France ne fit reconnaître dans aucune convention le principe de la liberté du commerce neutre. En 1716, c'est-à-dire trois ans après la paix d'Utrecht, elle déclarait, dans un traité de commerce fait avec les villes anséatiques, que « les marchandises trouvées sur les vaisseaux de ces villes et appartenant aux ennemis du roi seraient confisquées. » L'ordonnance de Louis XV du 21 octobre 1744 déclare de bonne prise les marchandises ennemies saisies sur des navires neutres, ainsi que toutes les productions du sol et de l'industrie ennemis, à l'exception de celles que couvrirait le pavillon hollandais ou danois.

C'est en 1780 seulement que changea le langage de la France, et depuis cette époque il a peu varié, bien qu'il ait été souvent en contradiction avec ses actes. C'est à la philosophie du XVIIIe siècle que revient l'honneur d'avoir popularisé dans notre pays des doctrines qui tendent à adoucir et à circonscrire les horreurs de la guerre maritime. L'âme de la France s'ouvrit alors à toutes les pensées généreuses : Louis XVI proclama les principes de la liberté des mers; mais ces solennelles déclarations ne servirent point de règle au gouvernement républicain, qui, par la convention du 9 mai 1793, condamna les vaisseaux neutres à la saisie. Le directoire ne mit aucun frein aux entreprises des corsaires, viola le traité conclu par Louis XVI avec le Danemark, et alla, dans la loi du 18 janvier 1798, jusqu'à déclarer que la qualité des navires comme neutres ou ennemis ne serait désormais déterminée que par la provenance des cargaisons, et que tout bâtiment chargé de marchandises anglaises serait de bonne prise. En 1796, la France défendit aux neutres non-seulement de transporter, mais d'exporter de la contrebande de guerre, doctrine contre laquelle les États-Unis s'empressèrent de protester, et qui faillit nous mettre aux prises avec une république que nous étions pourtant si intéressés à ménager. Cet état de choses dura jusqu'au 18 brumaire. Le premier consul, préoccupé de rétablir de bons rapports avec les neutres, déclara que la république française revenait aux principes de 1780, et confia la présidence du conseil des prises à Portalis, dont la modération égalait la fermeté et l'intelligence; mais est-il nécessaire de rappeler ce qui suivit? Aux pratiques du consulat succédèrent les pratiques arbitraires de l'empire, et le grand principe de la liberté des mers servit à couvrir cet ensemble d'actes dictatoriaux et vexatoires qui aboutit enfin au fameux blocus continental. Si le règne de Louis XVI et le consulat sont les seuls points lumineux de notre politique maritime, il est cependant permis de remarquer que les écrivains anglais, tels qu'Historicus, manquent peut-être de générosité quand ils nous représentent mesurant l'intérêt que nous portons à la cause des

neutres à l'état de force ou de faiblesse de notre marine. Est-ce au lendemain des plus grandes victoires navales de l'Angleterre que son code maritime a été le moins oppressif? et n'est-il pas naturel qu'une nation soit plus chatouilleuse sur le droit des neutres lorsqu'elle est moins bien préparée à la guerre maritime, et d'autant plus préoccupée des droits des belligérans qu'elle a plus de confiance dans la force de ses vaisseaux? Mais les devoirs internationaux demandent à ceux qui veulent les accomplir quelques sacrifices : ce n'est pas sur des intérêts étroits et changeans qu'ils doivent être fondés, c'est sur le sentiment supérieur de l'équité et sur la notion sévère du droit. Les droits des neutres et ceux des belligérans se limitent mutuellement et se définissent les uns par les autres. La ligne de démarcation n'est point, il est vrai, facile à tracer : elle varie d'âge en âge. Plus les sociétés sont policées et humaines, plus le droit des gens est favorable aux neutres, car la guerre devient l'exception au lieu d'être la règle : les belligérans sont en minorité par rapport à la masse des neutres, et n'ont pas le droit de leur opposer des contraintes oppressives. Si une guerre est déclarée, il faut qu'elle puisse être conduite de telle façon que les neutres ne soient point forcément entraînés dans les accidens de la lutte. Il faut donc qu'ils évitent de s'exposer à la juste colère d'un des combattans et se gardent de tout acte qui aurait un caractère d'hostilité. Si les neutres n'avaient aucun devoir bien défini, toute guerre particulière menacerait de devenir générale.

Les obligations qu'impose la neutralité peuvent se ramener à deux points : d'abord les neutres doivent s'interdire toute participation aux hostilités; en second lieu, leurs rapports avec les belligérans doivent s'assujettir aux règles d'une parfaite et loyale impartialité. Ces deux maximes renferment toute l'essence du droit international; mais, dans la pratique, on a toujours senti le besoin d'en régler les applications, soit par des traités qui engagent les nations entre elles, soit par des actes municipaux qui lient les citoyens d'un pays vis-à-vis du souverain. Enfin, on s'est habitué à ranger parmi les autorités qui composent le droit des gens d'abord certains ouvrages spéciaux que le temps ou une haute valeur a consacrés, puis les décisions des cours des prises, envisagées comme des cours internationales chargées de veiller à certains intérêts généraux et de résoudre les questions litigieuses soulevées par le conflit des neutres et des belligérans. Ces autorités diverses ne sauraient avoir une valeur absolue, générale et invariable. Les traités par exemple ne lient évidemment que ceux qui les ont signés : le traité de Paris de 1856 n'impose aucune obligation aux États-Unis, parce qu'à l'époque où il fut signé le gouvernement fédéral refusa d'y souscrire. Les traités d'ailleurs n'ont rien de fixe et de constant : on y trouve

l'application des principes les plus opposés, et la guerre les déchire d'ordinaire au moment même où surgissent les difficultés en vue desquelles les stipulations étaient établies. Dira-t-on qu'il faille de préférence chercher les règles du droit des gens dans les décisions des cours des prises? L'auteur des *lettres* publiées sous le nom d'Historicus incline assez visiblement vers cette opinion. Il met comme une auréole au front de ceux qui ont exercé cette redoutable magistrature; ce ne sont plus pour lui des Anglais ou des Américains, ce sont des représentans de la justice universelle. Pourtant il est bien évident que, si haute que soit l'autorité d'un juge, ses arrêts ne peuvent perpétuellement lier ses successeurs.

Le droit des gens est donc toujours en voie de création : ce sont ces variations, ces incertitudes qui rendent si difficile la solution des litiges internationaux. S'il y a pourtant dans le monde deux puissances auxquelles il semble devoir être plus facile qu'à toutes les autres de régler les contestations qui peuvent surgir de la violation du droit des gens, ces deux puissances sont l'Angleterre et les États-Unis. Les autorités diverses dont l'ensemble constitue la loi internationale sont les mêmes pour l'une et l'autre de ces deux familles de la race anglo-saxonne. Parmi ces autorités, il en est plus d'une que la France par exemple ou toute autre nation pourrait être disposée à récuser; mais la Grande-Bretagne et la république américaine, obéissant en matière de droit aux mêmes traditions, ont été plus souvent en désaccord sur l'application des principes que sur les principes eux-mêmes. Dans toutes les questions capitales du droit maritime, la doctrine des jurisconsultes américains ne diffère pas essentiellement de celle des légistes anglais. Les juristes américains s'inclinent devant l'Anglais lord Stowell comme devant une de leurs propres autorités. « Il est à peine, dit le chancelier américain Kent (1), une seule décision des cours des prises anglaises de Westminster, sur quelque question générale de droit public, qui n'ait pas reçu l'approbation expresse et la sanction de nos cours nationales... Les décisions de la haute cour de l'amirauté anglaise, particulièrement depuis l'année 1798, ont été consultées et uniformément respectées par la cour suprême des États-Unis comme des commentaires éclairés de la loi internationale, comme fournissant une grande variété de précédens instructifs pour l'application de cette loi. Elles se recommandent aussi en ce qu'elles sont remarquables par leur sagacité, leur science, autant que par la beauté sévère et classique du style. » En revanche, Historicus, le publiciste anglais, ne se lasse point d'exprimer l'admiration, le respect que lui inspirent les grands légistes américains qui ont écrit sur le droit

(1) Kent's *Commentaries*, t. Ier, p. 68.

international, Wheaton, Story et Kent. « Sur toutes les questions cardinales et maîtresses, écrit-il, qui se rattachent aux droits des belligérans, les doctrines américaine et anglaise sont et ont toujours été en parfaite harmonie. » Historicus s'est donné beaucoup de peine pour démontrer cet accord, notamment dans les nombreuses et souvent très délicates questions qui se rattachent à l'exercice du droit de visite. Les décisions des cours des prises qui siégent depuis la guerre civile aux États-Unis fournissent des argumens nouveaux à l'appui de cette thèse, et le 18 mai 1863 lord John Russell déclarait à la chambre des lords que jusqu'ici les conseillers légaux de la couronne d'Angleterre n'avaient aucune plainte à élever contre les décisions des cours américaines. « Nous n'avons pas, ajoutait-il, le droit de dire que les juges américains aient dégénéré de ceux qui ont toujours été cités avec respect et souvent avec admiration par tous ceux qui ont écrit sur le droit international, tant en Europe qu'en Amérique. »

Non-seulement les États-Unis et l'Angleterre reconnaissent les mêmes autorités en matière de droit international, mais ils possèdent encore le même code de neutralité. Chacune de ces puissances a défini de la même manière les devoirs de la neutralité et les a imposés à ses sujets dans une loi qui porte dans l'un comme dans l'autre pays le nom de *foreign enlistment act*. Les stipulations verbeuses de ces lois sont si précises qu'il semble impossible de les éluder, et l'histoire nous montre en effet qu'elles ont toujours été efficaces quand les gouvernemens ont consenti à s'en servir. Il n'est pas sans intérêt de rappeler l'origine même du *foreign enlistment act* américain. Après la guerre de l'indépendance, le gouvernement américain se trouvait en face de deux belligérans, dont l'un était son ennemi, l'autre son protecteur et son allié de la veille : cette période fut pour la neutralité américaine ce que M. Loring appelle un *experimentum crucis*. Malgré les pressantes démarches de Genet, l'envoyé de la convention, malgré les murmures et les colères du parti anti-fédéraliste, Washington fit défense d'armer des corsaires dans les ports américains contre le commerce anglais. Hamilton, alors secrétaire de la trésorerie, fit surveiller tous les ports et ordonna aux gouverneurs d'arrêter tous les corsaires : plusieurs navires furent saisis au moment de prendre la mer, toutes les prises furent restituées aux propriétaires, et le gouvernement américain accepta vis-à-vis de l'Angleterre la responsabilité de toutes les captures faites par des corsaires sortis de ses ports.

En recourant à ces rigoureuses mesures, Washington n'obéissait qu'aux obligations générales du droit des gens; mais en 1794 le congrès, pour rendre les violations de la neutralité plus difficiles, fit une loi spéciale qui en fixait toutes les conditions et qui punis-

sait tous ceux qui, de quelque manière que ce fût, y portaient atteinte. Cette loi, il importe de le rappeler aujourd'hui, fut rendue à la demande du gouvernement anglais, et les États-Unis firent en même temps avec la Grande-Bretagne un traité où l'on promettait une indemnité aux propriétaires anglais pour tous les vaisseaux capturés par des corsaires armés dans les ports de la république. L'acte de 1794 fut révisé en 1818 et rendu encore plus rigoureux à l'occasion de la guerre qui avait éclaté entre l'Espagne et ses colonies américaines. En 1819, le gouvernement anglais, à l'exemple des États-Unis, fit son acte de neutralité (statut 59 de George III), qui est encore aujourd'hui en vigueur et qui est en tout conforme à l'acte américain.

Puissance commerciale et pacifique, placée en dehors des agitations de la politique européenne, la république américaine avait le droit de se considérer comme particulièrement vouée à la neutralité, et il faut lui rendre cette justice qu'elle en exerça les devoirs avec une scrupuleuse fidélité. En 1817, les colonies de l'Espagne se soulevèrent contre leur métropole. La proximité des scènes du conflit, la sympathie éveillée par les efforts des insurgés, tout semblait inviter les Américains du nord à prendre une part au moins indirecte dans les hostilités. Des corsaires s'armèrent dans les ports américains; malgré tous les efforts du gouvernement, quelques-uns échappèrent. Quand les États-Unis et l'Espagne réglèrent leurs contestations mutuelles par le traité de 1819, la république américaine ne chercha point à nier qu'elle dût une indemnité à l'Espagne pour les prises faites par les navires sortis de ses ports, et elle fit plusieurs concessions à cette puissance pour obtenir sa renonciation à cette indemnité. En 1838, le gouvernement de Washington donna les ordres les plus sévères pour empêcher les Américains de prendre part aux mouvemens insurrectionnels dans le Canada, et Webster, dans une lettre officielle, écrivait alors : « Le président me charge de vous mander que sa résolution est de réclamer une punition exemplaire pour tous ceux qui violeraient la paix publique et les lois de leur pays. »

Lorsqu'éclata la guerre de Crimée, le ministre anglais à Washington communiqua au cabinet américain une dépêche où il exposait les principes des gouvernemens alliés sur la matière. « Ces gouvernemens, disait-il, avaient la confiance que les gouvernemens des pays qui resteraient neutres pendant la guerre feraient tous leurs efforts pour faire comprendre à leurs sujets la nécessité d'observer la plus stricte neutralité, et que le gouvernement des États-Unis donnerait des ordres pour empêcher que des corsaires sous pavillon russe ne fussent équipés ou fournis de vivres dans les ports des États-Unis, etc. » Quelques mois après, la barque *Maury*, de New-

York, se préparait à prendre la mer pour aller en Chine; le consul anglais, soupçonnant qu'elle emportait un armement et allait se mettre au service de la Russie, communiqua ses craintes au ministre anglais à Washington, et bien que ces soupçons fussent fondés sur les indices les plus vagues, le vaisseau fut immédiatement saisi sur la dénonciation du ministre d'Angleterre par les agens des États-Unis et retenu jusqu'à ce que le consul anglais eût acquis la preuve que la barque *Maury* ne cachait point de canons à son bord et n'avait point une destination illicite. L'incident n'eut pas de suite, mais il n'en reste pas moins que l'Angleterre avait demandé l'application d'une loi des États-Unis contre un navire marchand, non armé en guerre, sur la simple supposition qu'il recélait quelques canons dans son chargement.

Si le pouvoir exécutif aux États-Unis s'est toujours montré prêt à faire exécuter strictement la loi, le pouvoir judiciaire a eu plusieurs fois occasion de l'interpréter dans des cas fort difficiles, et son interprétation n'a jamais été de nature à relâcher les liens de la neutralité. Il importe surtout de rappeler les décisions des cours américaines dans des affaires plus ou moins analogues à celle de l'*Alexandra* et des corsaires confédérés construits à Liverpool. Le *foreign enlistment act*, en Angleterre comme en Amérique, renferme une section minutieusement conçue (section 7 dans l'acte anglais, section 3 dans le statut américain), où le législateur n'a reculé devant aucune répétition, devant aucune superfétation de mots, afin de laisser moins de place à l'équivoque et de mieux rendre sa pensée. Il faut fermer les yeux à l'évidence pour ne point voir que la seule *intention* de fournir aux belligérans un vaisseau de guerre est déjà réputée coupable. Tous ceux qui ont connu cette intention, constructeurs, vendeurs ou acheteurs successifs du navire, intermédiaires qui le font passer des mains du constructeur à celles des belligérans, tombent également sous le coup de la loi. Dès que cette intention existe, la construction ou la vente d'un navire cesse d'être une opération licite. C'est dans cet esprit que les cours américaines ont toujours interprété la loi : elles n'ont jamais interdit aux citoyens américains de construire ou de vendre des navires quand ces ventes n'étaient qu'une simple opération commerciale; mais quand à une opération financière se mêlait une pensée hostile à quelque belligérant, quand le vendeur fournissait sciemment une arme, fût-elle encore incomplète, contre une puissance amie des États-Unis, les juges américains n'ont jamais hésité à appliquer strictement la loi et à faire passer l'honneur et la sécurité de leur pays avant quelques intérêts particuliers. Trois procès, célèbres dans les annales du droit maritime, nous fourniront la preuve de ce que j'a-

vance, les procès du *Gran Para,* du *Bolivar* et de la *Santissima Trinidad.*

Le *Gran Para* fut lancé à Baltimore; les constructeurs le destinaient à faire la course pour l'une des républiques de l'Amérique du Sud. Le vaisseau fut vendu à un nommé Daniels, qui recruta un équipage de cinquante hommes et prit à bord des munitions de guerre. Il annonça son départ pour Ténériffe, mais se rendit directement à Buenos-Ayres, où il licencia son équipage. Ayant obtenu à Buenos-Ayres une lettre de marque pour faire la course contre le commerce espagnol, il recruta un nouvel équipage, où il fit rentrer presque tous les matelots qu'il avait licenciés. Le lendemain de son départ, il renvoya la lettre de marque brésilienne, produisit une commission du chef de la République-Orientale, et commença à faire la course contre la marine portugaise. Le gouvernement portugais demanda au gouvernement des États-Unis une compensation pour les importantes captures faites par le *Gran Para,* et soutint que ces captures étaient illégales. On allégua dans le procès que le *Gran Para* n'était pas un corsaire au moment de quitter Baltimore, que ce navire n'avait pris ce caractère qu'au moment où il arriva dans le fleuve de la Plata et y reçut une lettre de marque. Le *chief-justice* Marshall, après avoir exposé les argumens de la défense, ajoutait : « Si ces argumens pouvaient être admis dans un cas semblable, les lois qui protégent notre neutralité seraient complétement éludées. Les vaisseaux construits dans nos ports pour des opérations militaires n'auraient qu'à se rendre dans un port des belligérans, et là, après avoir obtenu une commission, les capitaines n'auraient qu'à jouer la comédie de licencier et de réengager leurs équipages pour que leurs navires devinssent des croiseurs légitimes, purifiés de toutes les souillures qu'ils auraient contractées dans le lieu où ils ont pourtant acquis leur force réelle et leur capacité pour causer un dommage. *Ce serait là une neutralité frauduleuse,* honteuse pour notre propre gouvernement, et dont aucune nation ne serait la dupe. Il est donc clair que l'*Irrésistible* (c'était le nom primitif du *Gran Para*) a été armé et équipé à Baltimore en violation des lois et des obligations des États-Unis comme puissance neutre. »

La seconde affaire à laquelle il faut arriver est celle du *Bolivar.* Ce navire était un bateau pilote de Baltimore; il fut acheté par un certain Armstrong, qui changea les mâts et la voilure, et perça une ouverture pour un canon. Le *Bolivar* se rendit à Saint-Thomas, emportant un affût, une caisse de mousquets et quelques barils de poudre. Dans cette île, le vaisseau compléta son équipement et se mit à faire la course avec une lettre de marque du gouvernement de Buenos-Ayres, achetée à Washington par Armstrong,

pour une somme de 800 dollars. Le *Bolivar* captura plusieurs navires portugais, espagnols et brésiliens. Un procès fut commencé contre un coacheteur, Quincey, qui avait acquis le vaisseau à Baltimore d'accord avec Armstrong. Ses avocats prétendaient que, le *Bolivar* n'étant ni armé, ni prêt aux hostilités au moment de quitter Baltimore, Quincey devait être acquitté; mais la cour suprême des États-Unis, appelée à définir les points dont la décision devait être livrée au jury, rendit un jugement où il fut expliqué très clairement que l'intention bien arrêtée d'employer le *Bolivar* comme un corsaire, lors même qu'il ne pouvait l'être qu'après avoir complété son armement dans les Antilles, était une violation de l'acte de neutralité.

Dans ces deux arrêts du *Gran Para* et du *Bolivar*, les juges américains distinguent toujours avec soin ce qu'Historicus appelle brièvement l'*animus vendendi* et l'*animus belligerendi*. L'intention belligérante est coupable, mais l'intention de vendre est, à leurs yeux, innocente. C'est ce qui ressort encore clairement du jugement rendu dans l'affaire de la *Santissima Trinidad*, jugement qu'on a pourtant quelquefois opposé aux précédens, et que les ennemis des États-Unis ont tenté d'exploiter en Angleterre pour empêcher la saisie des corsaires confédérés. Après la guerre de 1812 entre les États-Unis et l'Angleterre, un des corsaires construits à Baltimore et employés pendant la durée des hostilités fut vendu par ses propriétaires et envoyé au Brésil. Les nouveaux propriétaires n'étaient entrés dans aucun arrangement préliminaire, soit avec le gouvernement du Brésil, alors en guerre avec l'Espagne, soit avec des Brésiliens. La *Santissima Trinidad* fut achetée au Brésil par des particuliers, y reçut une commission comme vaisseau de guerre régulier, et alla croiser sur les côtes de l'Espagne. Elle retourna ensuite à Baltimore, où elle enrôla trente hommes de plus dans son équipage, et revint croiser dans l'Atlantique. C'est alors qu'ayant fait une prise, elle l'amena à Norfolk, où le consul espagnol la réclama au nom des propriétaires. La cour ordonna la restitution de la prise, par la raison que l'enrôlement de matelots à Baltimore était « une violation du droit des gens aussi bien que des lois municipales américaines. » Tout en restituant la prise, la cour n'admit point le motif tiré du fait que la *Santissima Trinidad* avait été primitivement équipée dans un port américain.

La première fois que ce vaisseau sortit de Baltimore, il cherchait seulement un marché pour y être vendu, et la cour ne jugea pas qu'il y eût connexité entre cette première opération commerciale et les opérations de guerre qui suivirent. Le jugement rendu en 1822 dans cette affaire délicate prouve donc que, dans la doctrine américaine, il est permis de construire et d'armer un navire, fût-ce

même un navire de guerre, et de l'envoyer dans tous les ports, même dans les ports d'un belligérant, pour l'y vendre soit à des particuliers, soit à un gouvernement. Il est bien entendu qu'un tel navire est essentiellement de la contrebande de guerre, et par conséquent court risque d'être saisi avant d'arriver à destination par les croiseurs belligérans; mais dès que la destination d'un tel navire n'a rien d'incertain ni d'aléatoire, dès que la résolution a été prise de l'employer comme instrument de guerre et de ne le céder qu'à un dernier acheteur qui lui donne cet emploi, ce n'est plus seulement le belligérant qui a le droit de le confisquer, la puissance dont ces intentions hostiles mettent la neutralité en péril a ellemême le droit de retenir ce vaisseau dans ses ports, ou, s'il en sort, de nier la validité de ses captures. M. Cairnes, adoptant la distinction faite entre ce que les cours américaines appellent l'*aventure commerciale* et l'*opération belligérante* (ou de guerre), fait toutefois remarquer que, dans la pratique, ces deux élémens se mêlent en proportions variables, de telle façon qu'il devient souvent difficile de décider lequel des deux donne au fait de la vente d'un navire son caractère principal. Il nous paraît néanmoins que le devoir d'une cour internationale n'est pas de comparer, de mesurer ces deux élémens : l'intention hostile, quelque importance qu'ait eue d'ailleurs la transaction commerciale, rejette toujours cette dernière au second plan. Tout ce qui peut être considéré comme une première tentative de violation de la neutralité a une telle gravité que le juge ne doit plus s'occuper d'autre chose.

On a vu de quelle manière le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire aux États-Unis ont compris et rempli les devoirs de la neutralité. Le gouvernement s'est montré l'exécuteur fidèle et souvent sévère du *foreign enlistment act;* la cour suprême l'a interprété dans le sens littéral et rigoureux, et n'a jamais cherché à fournir aux citoyens des États-Unis les bénéfices de cette neutralité frauduleuse que flétrissait Marshall. Il faut rechercher cependant de quelle manière a été appliqué en Angleterre le *foreign enlistment act*, copié presque mot pour mot sur le statut américain. Pour retrouver la première application de cet acte, on doit remonter à 1828. A cette époque et pendant la lutte ouverte entre dona Maria, reconnue par le gouvernement anglais, et dom Miguel, des réfugiés portugais s'embarquèrent à Plymouth, annoncèrent leur départ pour le Brésil, mais partirent en réalité pour Terceire, demeurée fidèle à la reine. Aussitôt que lord Wellington, alors ministre, apprit le départ de cette expédition, il envoya une escadre à sa poursuite. On joignit les transports près de Terceire, et le débarquement fut empêché. Dans le parlement, le ministère fut violemment attaqué par l'opposition; mais il déclara que « l'expédition avait frauduleuse-

ment échappé à la juridiction anglaise et quitté l'Angleterre en violation du *foreign enlistment act*, que par conséquent le gouvernement avait le droit de poursuivre et de saisir les vaisseaux même hors de sa juridiction. » La majorité donna raison au ministère.

Lorsque éclata, il y a trois ans, la guerre civile aux États-Unis, l'Angleterre se hâta de reconnaître les rebelles comme des belligérans. En leur accordant cette faveur sans nécessité immédiate, elle ne pouvait se dissimuler qu'elle offenserait les États-Unis et donnerait un encouragement indirect à ceux qui se préparaient à profiter de la guerre pour courir sus aux vaisseaux de la marine marchande américaine, car les confédérés une fois reconnus comme belligérans, ceux qui n'eussent été que des pirates devenaient désormais des corsaires qui trouvaient des ports, des approvisionnemens, obtenaient une protection pour leurs biens et leurs personnes. La France à cette époque, en ce qui concerne les États-Unis, avait lié intimement son action diplomatique à celle de l'Angleterre. Un des résultats de cette entente fut de rendre impossible l'accession de la nouvelle administration de Washington au traité de Paris. On se rappelle que l'administration de M. Buchanan avait refusé de signer la déclaration en quatre articles de ce traité, si l'on n'y en ajoutait un cinquième, exemptant la propriété privée de toute confiscation sur mer. Aussitôt que M. Seward arriva à Washington pour y prendre la secrétairerie d'état, il envoya des instructions tant à Paris qu'à Londres pour offrir l'adhésion du gouvernement américain au traité de Paris. Cette adhésion était-elle un acte parfaitement désintéressé? Sans doute, en offrant aux deux grandes cours européennes de souscrire au traité de Paris, M. Seward se flattait d'empêcher ainsi la reconnaissance des confédérés et se promettait le bénéfice momentané de l'article de ce traité qui abolit la course; mais ne privait-il point aussi son pays des avantages incalculables que la course lui assurait dans le cas d'une guerre avec l'Angleterre ou avec toute autre puissance commerçante? Cela est si vrai qu'à la première nouvelle des négociations ouvertes à Londres et à Paris la presse américaine se montra très émue, et conjura M. Seward de ne point abandonner le droit à la course, seule protection d'une puissance maritime qui ne veut point entretenir une forte marine de guerre permanente. Les propositions de M. Seward furent accueillies froidement à Londres et à Paris. En vain renonça-t-il à l'article additionnel où, comme M. Marcy, il proposait d'exempter de confiscation toute propriété privée; il dut enfin rompre les négociations, parce que la France et l'Angleterre « n'entendaient prendre aucun engagement de nature à les impliquer directement ou indirectement dans le conflit intérieur existant aux États-Unis. » Qu'y avait-il derrière ces vagues réserves? La crainte d'avoir à considérer comme

pirates les corsaires confédérés. M. Seward n'ignorait pas cette préoccupation lorsqu'il écrivait le 21 mai 1861 à M. Adams : « Vous êtes déjà autorisé à proposer à la Grande-Bretagne notre adhésion à la déclaration du traité de Paris. Si elle s'y refuse, ce ne peut être évidemment que dans le désir de devenir le soutien de corsaires qui tendent à notre ruine. » Du reste, les représentans de la France et de l'Angleterre ne déguisaient point cette inquiétude. M. Thouvenel écrivait le 9 septembre 1861 à M. Mercier : « Si les États-Unis avaient adhéré avant la crise actuelle à la déclaration du congrès de Paris,... le cabinet de Washington s'en fût, sans nul doute, prévalu pour contester aujourd'hui aux états du sud le droit d'armer des corsaires... Il importait évidemment de prémunir le cabinet de Washington contre la conviction où il pouvait être que le traité projeté nous obligeât aussi à considérer désormais comme des pirates les corsaires du sud. » Lord Russell tenait le même langage à M. Adams le 28 août 1861 : « Il arriverait, par suite de la position prise par les États-Unis, que les corsaires du sud pourraient être traités en pirates. »

Ces paroles ne s'inspiraient que d'un sentiment d'humanité, car dès le 23 mai 1861 M. Thouvenel promettait à M. Dayton « qu'aucun corsaire ne serait équipé dans les ports français, » et malgré les tentatives des agens confédérés, qui à diverses reprises ont ému l'opinion publique, cette parole a été fidèlement tenue. Il n'entrait pas plus dans la pensée de lord Russell que dans celle de M. Thouvenel de donner, par la reconnaissance des confédérés comme belligérans, et par les exigences qui empêchèrent M. Seward de souscrire au traité de Paris, un encouragement à des entreprises fatales au commerce américain; mais, bien qu'il fût armé d'une loi spéciale contre de telles entreprises, le gouvernement anglais se montra longtemps impuissant à les réprimer.

C'est au mois de mai 1861 que l'Angleterre reconnut les insurgés comme des belligérans, et bientôt l'on vit sortir des ports anglais des corsaires confédérés. Le premier fut le *Florida;* son histoire est assez obscure, parce qu'à ce moment les agens du gouvernement confédéré en Angleterre s'entouraient encore de mystère. Le *Florida* fut bâti à Liverpool, percé pour six canons, et entièrement équipé comme un vaisseau de guerre, sous le nom d'*Oreto*. Il demeura quelque temps dans ce port, où sa destination était parfaitement connue : le ministre américain l'ayant signalé à lord Russell, une enquête fut ordonnée; mais elle fut conduite de telle façon qu'elle n'amena aucun résultat. L'*Oreto* prit des lettres de bord pour Palerme et la Jamaïque, enrôla un équipage de cinquante-deux hommes, mais se porta directement vers Nassau, le port colonial anglais des Bahamas qui est devenu le centre de tout le commerce

de contrebande. On ignore si le *Florida* prit son armement et sa cargaison dans les eaux anglaises avant d'arriver à Nassau, ou s'il les reçut dans ce port. Il y fut momentanément arrêté, puis relâché par les autorités coloniales. Il partit bientôt avec son armement et sa cargaison pour Mobile, où il réussit à entrer. C'est du reste le seul parmi les corsaires sortis des ports anglais qui ait pris la peine de se rendre dans un port du sud et dans des eaux confédérées avant de faire la course au nom du gouvernement de Richmond.

Le *Georgia* (nommé d'abord *Japan*) et l'*Alabama*, construits tous deux en Angleterre, commencèrent leurs déprédations sans avoir été prendre leurs commissions, leur armement et leur équipage dans un port du sud, et, suivant l'expression de M. Loring, ils ont toujours conservé avec l'Angleterre une sorte de connexion ombilicale, car c'est des ports anglais qu'on leur a longtemps expédié des munitions de guerre et du charbon, aussi régulièrement que l'a permis leur carrière aventureuse. Le second de ces navires a acquis une triste et redoutable célébrité. C'était un magnifique *steamer*, muni d'une puissante machine qui lui a permis d'échapper pendant deux ans à toutes les poursuites. Construit à Liverpool, dans les ateliers de M. Laird, sous la direction des agens confédérés, il y devint bientôt l'objet de la surveillance du consul américain. Le 23 juin 1862, M. Adams, ministre des États-Unis à Londres, écrivait à lord Russell pour l'informer que l'*Oreto* (le *Florida*) était rendu à Nassau, et pour lui annoncer qu'un autre et plus formidable corsaire allait prendre la mer à Liverpool. Le 25 juin, lord Russell ouvrit une enquête, et on l'informa que les constructeurs « ne paraissaient disposés à répondre à aucune question relative à la future destination de ce bâtiment. » Il refusa en conséquence de s'occuper de l'affaire avant d'avoir reçu des preuves de la violation du *foreign enlistment act*. M. Adams avait déjà fourni des lettres des agens confédérés interceptées par les croiseurs fédéraux et relatives au nouveau navire; il y ajouta une série de dépositions faites sous serment à Liverpool. Cet ensemble de preuves fut livré à l'examen des conseillers légaux de la couronne le 24 juillet, et cinq jours après ordre fut envoyé à Liverpool d'arrêter l'*Alabama* au nom du gouvernement. Dans l'intervalle, le corsaire, profitant de ces lenteurs et de ces tergiversations, avait réussi à sortir du port sans être aperçu. Lord Russell, pour donner une demi-satisfaction à M. Adams, déclara qu'il enverrait à Nassau l'ordre de saisir l'*Alabama*; mais le corsaire ne s'y est jamais présenté, bien qu'il ait croisé pendant plusieurs mois dans les Antilles, où il a pu impunément se réparer dans le port anglais de Kingston. Parti de Liverpool le 29 juillet 1862, sous le commandement d'un capitaine de la marine de réserve anglaise, l'*Alabama* ajouta cinquante hommes à son équipage

à Point-Lynass, puis se rendit à Terceire, dans les Açores. Il y fut rejoint par une barque nommée *Agrippina*, qui était sortie de la Tamise pour lui apporter la plupart de ses canons et de ses munitions. Les autorités portugaises voulurent empêcher le transbordement; mais l'*Alabama* se donna comme un navire anglais occupé à retirer la cargaison de l'*Agrippina*, parce que cette barque était en danger de sombrer. Bientôt arriva de Liverpool un troisième navire, un *steamer*, le *Bahama*, qui amenait à l'*Alabama* son capitaine, cinquante hommes d'équipage, des canons, des affûts et des munitions de guerre. Le capitaine prit le commandement, hissa le pavillon confédéré, et lut à l'équipage, presque exclusivement composé de matelots anglais, la commission qu'il avait reçue de M. Davis. Nous avons sous les yeux un petit volume intitulé *la Croisière de l'Alabama*, renfermant le journal d'un des officiers qui ont été à son bord et qui l'ont quitté. On se sent pris de tristesse en lisant ces pages où reviennent avec une désespérante monotonie les visites de navires, les captures, les incendies. Rien ne rappelle dans ces notes sinistres les souvenirs demi-poétiques que la plupart des imaginations attachent encore au nom de corsaire. Point de combats aventureux contre un ennemi supérieur en nombre! Nulle trace d'ardeur patriotique chez des équipages étrangers et mercenaires, parmi lesquels une discipline toute militaire fait seule régner l'ordre! Dans tout le cours de ses croisières, l'*Alabama* n'a rencontré que deux navires de guerre du nord. La première fois, c'était le 11 janvier 1863, dans le golfe du Mexique, à peu de distance de Galveston. Le *Hatteras*, un *steamer* de 9 canons, commandé par le lieutenant Blake, se dirigeait vers ce port; il faisait partie de la petite escadre chargée d'opérer sur les côtes du Texas. Aussitôt qu'on aperçut le *Hatteras* à bord de l'*Alabama*, tout fut disposé pour le combat. On attendit les premières ombres de la nuit, et le corsaire confédéré vint silencieusement passer auprès du vaisseau fédéral. On lui demanda son nom; le capitaine Semmes répondit : « Le *steamer* de sa majesté britannique *Petrel*, » et au moment où le *Hatteras* se nommait lui-même, il lui lâcha toute sa bordée. La lutte ne dura que quelques instans : le *steamer* fédéral, surpris et écrasé par une artillerie supérieure, fut coulé et son équipage fait prisonnier.

Les côtes de France ont vu le deuxième et dernier combat de l'*Alabama*. Depuis quelque temps, on le disait parti pour les mers de l'Inde et de la Chine, et l'on pensait même qu'il irait épier dans les parages de la Californie les riches *steamers* chargés de l'or du Sacramento, quand soudain on le vit arriver dans les eaux françaises et entrer en rade à Cherbourg. Il fut suivi bientôt du *Kearsage*, bâtiment fédéral commandé par le capitaine Winslow, qui depuis longtemps s'acharnait inutilement à sa poursuite. Le capitaine

Winslow n'entra point dans le port, il resta même en dehors des eaux territoriales, afin d'être maître de tous ses mouvemens et de poursuivre l'*Alabama* dès le moment de sa sortie; mais cette fois le capitaine Semmes n'essaya point d'échapper à son adversaire, comme il avait fait naguère au cap de Bonne-Espérance. Trompé sans doute par de faux renseignemens sur la force et l'armement du *Kearsage*, il résolut de l'attaquer. Le 19 juin, par une belle matinée, l'*Alabama* mettait sous vapeur, et à dix heures quittait le mouillage avec la frégate française la *Couronne*, chargée par les autorités du port de l'escorter jusqu'en dehors des eaux françaises. A onze heures précises, l'*Alabama* rencontrait le *Kearsage* à 22 kilomètres environ de la côte, au nord-nord-ouest de Cherbourg. Les forces respectives des deux combattans semblaient à peu près égales. L'*Alabama* jaugeait 1,040 tonnes et portait douze canons. Les dix canons de batterie, tous passés à tribord pendant le combat, étaient d'un calibre de 30 environ. Le canon de l'avant était de 58, le canon de chasse à l'arrière de 100. Le *Kearsage* jauge 1,031 tonneaux et porte huit canons seulement, dont six canons de 32 et deux de 150 du modèle dit *Dahlgren*, à âme lisse. Arrivé à 1,600 mètres de son adversaire, l'*Alabama* se mit à tirer à boulets, le *Kearsage* répondit au bout de quelques minutes, et bientôt l'engagement devint actif. Les deux *steamers*, ayant passé tous leurs canons à tribord et obligés de se tenir à distance, commencèrent à décrire un grand cercle autour d'un centre commun, dont le diamètre était d'abord de 800 mètres, mais finit par se resserrer jusqu'à 200 mètres.

Bientôt on s'aperçut à bord de l'*Alabama* que les obus envoyés sur les parties médianes du *Kearsage* rebondissaient sans pénétrer. La machine du navire fédéral avait été mise à l'abri par un blindage improvisé, formé par des chaînes de fer et caché par une couverture en bois. Les projectiles firent voler cette mince couverture en éclats; mais les anneaux mobiles des chaînes protégèrent efficacement les œuvres vives du *Kearsage*. L'*Alabama* ne tarda pas à recevoir un boulet dans sa machine, un autre boulet brisa l'hélice et creva l'arrière du navire, qui s'enfonça le nez en l'air. Enfin la dernière décharge du *Kearsage*, qui s'était graduellement rapproché à mesure que diminuait le feu de l'*Alabama*, atteignit ce navire près de la flottaison, et fit une énorme trouée. Dix minutes après, l'*Alabama* coulait. L'équipage, massé sur l'avant, se précipita à la mer et fut en partie recueilli par le *Kearsage* lui-même, en partie par un yacht anglais qui avait été témoin de tout le combat et qui reçut à son bord le capitaine Semmes. Le terrible duel n'avait guère duré plus d'une heure; l'*Alabama* sombrait quelques minutes après midi, et à trois heures le *Kearsage* mouillait en rade

de Cherbourg. Ses avaries étaient insignifiantes : deux boulets amortis par le blindage avaient laissé leur trace sur le travers de tribord en pleine machine, et deux autres boulets avaient atteint, sans la détruire, la mèche du gouvernail.

La fin tragique de l'*Alabama* ne doit point faire oublier le rôle que ce navire a joué pendant deux ans : les seuls trophées du capitaine Semmes ont été, jusqu'au combat de Cherbourg, les chronomètres et les dollars enlevés aux paisibles capitaines des navires marchands. Le dommage causé au commerce américain par l'*Alabama* pendant sa courte carrière est évalué à 80 millions de francs; mais ce chiffre n'est qu'approximatif. D'ailleurs il ne suffit pas d'additionner la valeur de tant de beaux navires, de tant de riches cargaisons, il faut encore tenir compte de ce fait qu'un grand nombre d'armateurs américains ont été obligés de vendre leurs vaisseaux à vil prix, le plus souvent dans des ports anglais (1), puis prendre en considération la hausse prodigieuse de l'assurance de la guerre et la perturbation générale causée dans tous les rapports commerciaux des États-Unis.

Ceux qui portent la responsabilité des affaires publiques en Angleterre ont toujours compris les dangers d'une situation faite pour exciter une si légitime irritation aux États-Unis. Les esprits politiques n'ont pu s'empêcher de faire un retour sur les intérêts de la Grande-Bretagne, et d'envisager avec une sorte d'effroi les avantages tout nouveaux que la vapeur assure aujourd'hui aux corsaires dans une guerre maritime. Une première satisfaction a été donnée au gouvernement américain par la saisie de l'*Alexandra*, qui avait été construit pour les confédérés à Liverpool, dans les chantiers de M. Miller. Cette saisie eut lieu le 5 avril 1863, et l'affaire fut portée au mois de novembre devant la cour de l'Échiquier, présidée par le lord *chief baron*. Il fut prouvé dans les débats que l'*Alexandra* était un navire de guerre, prêt à recevoir son armement, construit aux termes d'un marché fait avec des agens confédérés et pour le service de la marine confédérée. L'attorney-géné-

(1) Le nombre des vaisseaux vendus par des Américains à des capitalistes anglais est, d'après les documens officiels :

1858....	33	vaisseaux.	Tonnage....	12,684
1859....	49	—	—	21,308
1860....	41	—	—	13,638
1861....	126	—	—	76,673
1862....	135	—	—	64,578
1863....	338	—	—	252,579

Le chiffre extraordinaire de l'année 1863 s'explique par la frayeur inspirée au commerce par les corsaires. — En 1860, les deux tiers des transports nécessaires au commerce des États-Unis se faisaient sur navires américains; en 1863, les trois quarts de ces transports ont été faits sur des navires étrangers.

ral, qui plaidait pour le gouvernement, soutint que la saisie était justifiée du moment que le navire était destiné à la marine confédérée. La cour posa au jury le dilemme suivant : « Si vous croyez que l'objet des défendeurs était d'équiper et d'armer le navire à Liverpool, l'acte de neutralité est violé; mais si vous croyez que leur objet était seulement de bâtir un vaisseau pour obéir aux termes d'un contrat, sans s'occuper de ce qu'en feraient les acheteurs, alors l'acte n'a pas été violé. » Le jury admit cette dernière alternative, et les défendeurs furent acquittés. L'attorney-général fit immédiatement appel, et la meilleure preuve que le gouvernement n'adopta point la doctrine de la cour, c'est que plus tard il ordonna la saisie de deux nouveaux navires blindés construits à Liverpool pour les confédérés, bien qu'ils n'eussent pas encore reçu leur armement. En se reportant aux termes de l'acte de neutralité anglais, on s'assure en effet qu'il condamne toute participation non autorisée à la préparation d'un navire de guerre, dès que ce navire doit servir à des hostilités contre une puissance belligérante. On a beaucoup critiqué pendant le procès de l'*Alexandra* la rédaction de l'acte de neutralité, et l'un des avocats de la défense s'est vanté de faire passer facilement une flotte de guerre à travers les articles de cet acte; le bon sens toutefois aurait de la peine à y passer avec elle. Si la doctrine de la cour de l'Échiquier était admise, si l'acte de neutralité ne pouvait frapper que les navires ayant complété leur armement à un canon et à un boulet près, s'il ne pouvait les arracher qu'aux mains de ceux qui de leur personne se prépareraient à faire acte de belligérans, cet acte serait absolument illusoire. Le législateur ne saurait assez se hâter de protéger la neutralité anglaise par une loi efficace. On s'attendait assez généralement à voir casser l'arrêt de la cour de l'Échiquier; mais le procès de l'*Alexandra* vint bientôt échouer sur de pures questions de forme. La chambre des lords, consultée après la chambre de l'Échiquier, a décidé le 5 avril que les juges de la cour de l'Échiquier avaient laissé donner une forme vicieuse à l'appel de la couronne. Le lord-chancelier, en rendant son jugement, n'avait-il pas le droit de dire que cette bruyante affaire de l'*Alexandra* lui rappelait la montagne en travail accouchant d'une souris? Le pays attendait une interprétation définitive et solennelle de la loi par les premières autorités judiciaires du royaume, on ne l'a occupé que de susceptibilités techniques. Malheureusement la décision de la chambre des lords rend toute sa force à l'arrêt primitif de la cour de l'Échiquier, arrêt qui mécontente presque tout le monde, et dont les moins clairvoyans aperçoivent aujourd'hui la dangereuse portée. Si le commerce des navires de guerre ne doit plus souffrir aucune entrave, si les belligérans peuvent trouver chez les neutres des arsenaux, des ports, qui pendant toute la durée de

la guerre leur soient plus utiles que leurs propres arsenaux et leurs propres ports, puisqu'ils sont hors de l'atteinte de l'ennemi, si une nation sans marine, et dont toutes les côtes sont hermétiquement bloquées, peut improviser au loin une flotte et détruire le commerce de ses adversaires, si un navire peut acquérir une nationalité sans jamais entrer dans les eaux nationales, qui doit se sentir le plus menacé par de pareilles doctrines? Que disait pourtant le lord *chief baron* dans son long résumé de l'affaire de l'*Alexandra?* « Quand deux belligérans sont en guerre, un pouvoir neutre peut, sans violer la loi internationale ni le *foreign enlistment act*, leur fournir des munitions de guerre, de la poudre, des armes de toute espèce, en un mot tout ce qui peut servir à la destruction des humains. Pourquoi les vaisseaux seraient-ils une exception? Mon opinion, c'est qu'ils ne doivent point l'être. »

Il y a pourtant une différence notable, profonde entre ce qu'on peut nommer les matériaux et les instrumens de la guerre. Les armes, la poudre, les munitions ne sont que des matériaux; un vaisseau de guerre, un corps d'armée sont des instrumens actifs ou du moins prêts à l'action. Dans une guerre continentale, la neutralité n'est point violée si les neutres vendent aux belligérans armes, vivres, vêtemens, draps, souliers, tout ce qui sert à une armée; elle est violée si des neutres, formés en régimens, armés, équipés, tout prêts à prendre l'offensive, passent leur frontière pour se joindre à l'un des belligérans. De même, dans une guerre maritime, les neutres peuvent expédier aux belligérans de la contrebande de guerre, car ce droit est contre-balancé par le droit de blocus et le droit de visite; mais un navire de guerre échappe à ces risques : il saisit au lieu d'être saisi; s'il n'est point assujetti à chercher sa commission dans un port belligérant, il commence les hostilités aussitôt qu'il sort des eaux où, à l'abri de la neutralité, il a été construit à loisir. Ni l'*Alexandra* ni les deux formidables vaisseaux blindés que le gouvernement anglais a saisis ensuite à Liverpool n'auraient fait un premier voyage pacifique à travers l'Atlantique pour aller chercher dans un port du sud, à travers l'escadre de blocus, dans un port confédéré, un nom, un capitaine, un drapeau, et pour y faire, qu'on me passe le mot, la « veillée des armes. » Ces navires n'étaient pas destinés à être de simples corsaires; c'étaient des vaisseaux de guerre blindés, armés de puissans éperons, qui devaient opérer contre l'escadre de blocus américaine et les ports du nord. C'est le 11 juillet 1863 que M. Adams en dénonça la construction à lord Russell, et il accompagnait sa dépêche de dépositions tendant à prouver que les navires alors en construction étaient destinés aux confédérés. M. Adams ne cacha point à lord Russell que le gouvernement et le peuple des États-Unis con-

sidéreraient l'achèvement et la libre sortie de ces navires comme une sorte de participation à la guerre. Le gouvernement anglais commença une enquête qui dura jusqu'au 1er septembre. A ce moment, lord Russell déclara que les conseillers légaux de la couronne tenaient les preuves pour insuffisantes, et qu'en conséquence le gouvernement ne se croyait pas autorisé à saisir les deux navires. M. Adams devenant plus pressant, lord Russell continua de recueillir tous les renseignemens qui pouvaient l'éclairer. Le ministre des affaires étrangères de France lui avait déjà donné l'assurance que les vaisseaux n'étaient point, comme on l'avait dit, construits pour la France. On acquit aussi la preuve qu'ils n'étaient point destinés au vice-roi d'Égypte, autre mensonge qu'on avait propagé pendant l'enquête. Le 5 septembre, M. Adams écrivait à lord Russell : « Je ne puis exprimer les profonds regrets que m'inspire la conclusion à laquelle est arrivé le gouvernement de sa majesté... Dans ces circonstances, j'aime mieux m'abstenir de communiquer à votre seigneurie les dernières parties de mes instructions qui s'appliquent à ce cas, de peur de contribuer à aggraver des difficultés qui sont déjà trop sérieuses. Je me contente donc d'informer votre seigneurie que je transmets par le présent *steamer* une copie de votre note pour la considération de mon gouvernement, et que j'attendrai les instructions spécifiques qui seront contenues dans la réponse. » Le 8 septembre, lord Russell, alors en Écosse, informait M. Adams que l'ordre d'arrêter les deux navires avait été expédié à Liverpool. C'est avant d'avoir reçu la dernière note de M. Adams que lord Russell affirme avoir pris la résolution d'empêcher le départ de ces vaisseaux. Sa sagesse épargna sans doute alors à l'Angleterre les malheurs que M. Adams laissait pressentir avec une réserve émue et solennelle. Lord Russell déclarait le 12 février 1862 à la chambre des lords : « Je dois dire que M. Adams n'a pas tort, quand il soutient que, si un nombre considérable de vaisseaux partent de ce pays armés et munis d'équipages, et si ces vaisseaux vont attaquer l'escadre de blocus d'une contrée avec laquelle nous sommes en paix, si de telles expéditions se préparent dans les ports des possessions de sa majesté, il y a là en premier lieu un grand affront, une insulte à l'autorité de la reine, un acte contraire à la proclamation de neutralité de sa majesté, et en second lieu une participation à la guerre en faveur des états confédérés et contre les États-Unis. »

Si les interprétations qu'on peut donner en Angleterre aux articles du *foreign enlistment act* rendent plus difficile en certains cas la tâche du gouvernement chargé de maintenir et de faire respecter la neutralité, elles ne sauraient le dégager de sa responsabilité envers des belligérans. Le *foreign enlistment act* est un statut municipal, qui n'impose d'obligations qu'aux citoyens anglais; les de-

voirs du gouvernement anglais vis-à-vis des autres puissances n'en sont pas moins fondés sur le droit des gens. Les États-Unis peuvent veiller avec un intérêt spécial aux applications du *foreign enlistment act* anglais, parce qu'ils se trouvent avoir eux-mêmes une loi toute semblable; mais c'est au nom du droit des gens que la république américaine peut réclamer une neutralité sincère. Historicus a beau répéter, et avec raison, que le *foreign enlistment act* est un acte purement municipal; il n'a pas le droit de dire, si cet acte est violé, que l'Angleterre seule est offensée. Les États-Unis auraient tort assurément de se plaindre qu'un statut anglais soit mal compris, que des juges anglais enlèvent à une de leurs lois toute efficacité par des interprétations trop complaisantes : s'ils se plaignent, c'est au nom des principes mêmes du droit international; ce qu'ils demandent, c'est que l'Angleterre ne devienne pas une véritable base d'opérations pour les rebelles, c'est que Liverpool, qu'ils ne peuvent bloquer, ne soit pas un arsenal et un port confédéré, c'est que la neutralité anglaise ne permette pas plus longtemps des entreprises auxquelles aucune autre nation n'a accordé sa protection.

Les blessures que reçoit en ce moment le droit des gens sont faites pour inspirer, il faut l'avouer, de vives inquiétudes. Avec quelle facilité ne peut-on pas éluder l'article du traité de Paris qui a supprimé la course, puisqu'il suffit de remplacer les lettres de marque par des commissions, comme il a été fait pour le *Florida* et l'*Alabama!* Pour rendre la course moins fructueuse, les nations neutres interdisent aux prises des vaisseaux capturés l'entrée de leurs ports; il en résulte qu'au lieu de vendre les prises, on les détruit en pleine mer. Les cours des prises étaient au moins des tribunaux où les intéressés pouvaient se faire entendre et qui ne prononçaient la confiscation qu'après un débat contradictoire; mais pendant deux années on a vu le rigide capitaine de l'*Alabama* se faire lui-même juge, prononcer sans appel, confisquer ou relâcher à son gré, interpréter les questions souvent les plus complexes et les plus ardues : il n'a connu d'autre code international que son caprice, et ses jugemens n'ont été lus qu'aux rouges lueurs que les marins apercevaient parfois sur l'océan. Enfin les devoirs de la neutralité sont devenus incertains et comme flottans. On a pu se croire impartial, parce qu'on a tour à tour subi les reproches et des confédérés et des fédéraux; mais les confédérés se sont plaints seulement de n'être point reconnus, d'être leurrés de fausses espérances : ils n'ont jamais pu prétendre qu'on ait violé les règles de la neutralité en faveur de leurs adversaires.

Les fédéraux ont vu leur commerce presque détruit par les navires sortis des ports anglais, et lorsqu'une satisfaction tardive leur

a été donnée par la saisie de l'*Alexandra* et des vaisseaux blindés de Liverpool, un conflit inattendu entre le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire en Angleterre a réveillé leurs appréhensions et ôté toute sécurité à l'avenir. Le gouvernement anglais a encore témoigné de son amour de la paix en se décidant tout récemment à faire lui-même l'achat des deux *steamers* blindés saisis à Liverpool : désespérant d'obtenir la condamnation des constructeurs dans les cours anglaises, il est entré en arrangement direct avec eux et a définitivement empêché le départ de ces nouveaux et plus terribles *Alabama*. On a réussi de même à changer la direction de l'*Alexandra;* malheureusement ces solutions de fait n'ôtent rien aux incertitudes qui enveloppent la question de droit. Le conflit provoqué par l'affaire de l'*Alexandra* est d'autant plus redoutable qu'il obscurcit en quelque sorte complétement tous les principes qui doivent servir de guide aux nations. Les actes de neutralité que certains pays, l'Angleterre et les États-Unis par exemple, ont inscrits dans leurs codes ne tirent leur force et leur valeur que des principes généraux du droit des gens qu'ils sont destinés à protéger; mais, si l'application et l'interprétation de ces lois conduisent à des conséquences qui soient en opposition avec ces principes, elles deviennent un embarras au lieu d'être une protection. Si l'Angleterre n'avait pas eu de *foreign enlistment act*, le gouvernement américain aurait sans doute obtenu plus facilement les justes satisfactions qu'il a demandées au gouvernement anglais depuis le commencement de la guerre civile. L'action diplomatique des deux pays a sans cesse été gênée par les lenteurs et les équivoques juridiques. Le ministre des États-Unis s'adressait directement au ministre des affaires étrangères de la reine; mais à tout moment celui-ci s'effaçait et faisait intervenir ces personnages anonymes qu'on appelle les conseillers légaux de la couronne : tantôt ces conseillers ne trouvaient pas concluans les témoignages à l'aide desquels M. Adams cherchait à démontrer la criminalité des armemens faits en Angleterre, tantôt leurs lenteurs ôtaient toute efficacité à leurs avis. Gardiens fidèles des traditions anglaises, ils fournissaient de promptes réponses à lord Russell quand il avait à répondre aux marchands qui se plaignaient de la sévérité des croiseurs américains. Dans les enquêtes relatives aux affaires de l'*Alabama*, de l'*Alexandra* et des vaisseaux cuirassés, ils reprenaient au contraire le rôle de simples avocats, et tout occupés à soulever des objections, à obtenir des délais, à soumettre à une critique sévère les pièces qui leur étaient fournies, ils semblaient oublier le côté politique des questions sur lesquelles ils étaient appelés à donner un avis. L'Angleterre est plus qu'aucun autre peuple attachée à ses institutions; mais ce sentiment même, si légitime et si honorable qu'il soit, don-

nerait une portée plus redoutable à tous les conflits que les événemens feraient naître entre la loi anglaise et cette loi plus générale, quoique non moins impérieuse, qu'on nomme la loi internationale. Un pays peut quelque temps mettre sa volonté au-dessus des désirs et des vœux des autres peuples; il n'en finit pas moins un jour ou l'autre par s'incliner devant ce qu'ils ont de légitime. Après avoir victorieusement résisté aux ligues de la neutralité armée, l'Angleterre n'a-t-elle pas elle-même solennellement accepté le grand principe qui protége la propriété des neutres en temps de guerre?

Aujourd'hui, seule parmi toutes les nations du monde, elle a fourni des vaisseaux de guerre à un belligérant, bien qu'elle ait hautement proclamé sa neutralité dans le conflit. Si son statut n'offre point de remède à un tel abus, il importe qu'elle le modifie, et c'est le conseil que lui donne Historicus aussi bien que M. Cobden. Mais son pouvoir exécutif n'est pas absolument désarmé, même aujourd'hui, contre ceux qui violent la neutralité; il peut rendre le gouvernement confédéré responsable des entreprises qui depuis trois ans se poursuivent sur le sol anglais avec l'autorisation et l'appui des agens de ce gouvernement, avec les ressources fournies par un emprunt qu'ils ont contracté. Il peut fermer tous les ports de l'Angleterre et de ses nombreuses colonies à des navires qui sont sortis ou qui sortiraient frauduleusement de ses eaux. Les questions qui s'agitent aujourd'hui entre les États-Unis et l'Angleterre sont d'une extrême gravité, et il n'y a point de nation qui ne soit intéressée à les voir heureusement résolues. Si la solution n'est point inspirée par les sentimens d'une haute équité, si l'esprit de chicane prévaut sur l'esprit politique, le nouveau droit des gens est menacé, car il restera une lettre morte tant que deux nations commerciales aussi puissantes que l'Angleterre et les États-Unis seront séparées par de profonds dissentimens. On frémit à la pensée des maux qu'entraînerait une nouvelle lutte maritime entre ces deux puissances; on ne peut deviner quelle en serait l'issue, mais on peut affirmer que les grands principes proclamés par le traité de Paris ne pourraient qu'en souffrir. Les nations commencent à comprendre leur solidarité : ce qui fait le malheur de l'une ne saurait faire le bonheur de l'autre; elles ont toutes un intérêt égal à la conservation fidèle des règles internationales, et la neutralité a ses devoirs aussi bien que ses droits, qui doivent primer les passions irréfléchies et les rancunes passagères.

AUGUSTE LAUGEL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin 1864.

Le fait de l'avortement de la conférence de Londres peut être apprécié à divers points de vue. Les uns, tels que M. de Bismark et la cour de Berlin, ont le droit de s'en réjouir comme d'un triomphe; d'autres, comme les Danois, peuvent envisager cette fin d'une négociation illusoire avec tristesse sans doute, mais avec une tristesse fière, car leur cœur, dans cette épreuve, a été plus grand que leur fortune, et s'ils se sont montrés prêts à faire des sacrifices nécessaires, s'ils sont résolus à subir de nouveaux revers, ils n'ont à se reprocher aucun acte d'hypocrisie ou de lâcheté. Les uns, comme les Anglais, qui ont pris le rôle dirigeant dans cette impuissante tentative de conciliation, doivent éprouver un embarras qui touche à la confusion; d'autres, les petites âmes, qui abaissent volontiers la politique à un jeu de petites niches, et qui cherchent leurs bonnes fortunes dans le désappointement d'autrui, ne voient dans la stérilité de la conférence qu'un affaiblissement moral de l'Angleterre, et s'en félicitent. Les mésaventures de lord Palmerston et de lord Russell mettent Lilliput en liesse. Les Anglais exceptés, il y a aujourd'hui de par le monde des hommes qui se considèrent comme de grands politiques et se rendent à eux-mêmes le témoignage que, depuis six mois, ils n'ont pas commis une seule faute. Si l'on craint de s'arrêter aux petits côtés de la dernière négociation, si l'on s'attache à la situation générale de l'Europe, que cet échec révèle avec un nouvel et triste éclat, il ne paraît certes pas que personne ait le droit de s'adresser un pareil compliment.

Le triste enseignement qui sort des protocoles que lord Russell et lord Palmerston viennent de présenter au parlement est celui-ci : il n'y a point en ce moment en Europe une autorité morale suffisante pour prévenir ou empêcher dans les relations internationales l'accomplissement d'un acte regardé par la majorité incontestable de l'opinion européenne comme injuste, illégal, entaché d'inhumanité, et menaçant la sécurité et la paix gé-

nérales. Depuis l'époque du partage de la Pologne, l'opinion éclairée et équitable de l'Europe n'a point eu à faire un aveu plus humiliant et plus formel de son impuissance. Et ici il ne s'agit point de la faiblesse de cette opinion publique vague et indéterminée qui se forme et flotte dans la tête de quelques penseurs ou au sein des masses, dans ces régions en un mot où ne résident ni la responsabilité ni le pouvoir politiques; il s'agit au contraire de l'opinion délibérée, arrêtée de quelques-uns des plus grands états de l'Europe. Sauf des réserves de très peu d'importance, la France, l'Angleterre, la Russie, la Suède, ont été d'accord pour reconnaître la justice de la cause du Danemark. Leur opinion n'a point été une barrière assez forte pour contenir l'esprit d'agression de l'Allemagne. Quand l'Autriche et la Prusse, il y a quelques mois, entrèrent dans le Slesvig, ce fut déjà un sujet de profond étonnement que ces puissances osassent accomplir une résolution aussi violente malgré les observations de l'Angleterre, de la Russie et de la France; mais alors la nature du conflit et l'objet de l'agression austro-prussienne n'étaient point encore bien connus. La Prusse et l'Autriche ne répudiaient point encore le traité de 1852; elles ne parlaient que de prendre possession d'un gage, afin d'obtenir les satisfactions qu'elles demandaient au gouvernement danois. On a fait depuis lors bien du chemin. Les puissances neutres ont, dans la conférence, réduit la querelle entre l'Allemagne et le Danemark à une question presque insignifiante de territoire. Des deux principes qu'elles avaient primitivement défendus, celui de l'intégrité et celui de l'indépendance de la monarchie danoise, elles ont abandonné le premier au profit de l'Allemagne, et n'ont réservé que le second au profit du Danemark. Elles ont proposé à l'Allemagne le Holstein et la portion allemande du Slesvig, et n'ont demandé pour le Danemark qu'une frontière qui assurât son indépendance. Le Danemark se résignait à l'abandon du Holstein et au partage du Slesvig; l'Allemagne, par l'organe de la Prusse, acceptait le principe du partage. Le débat ne portait plus que sur une ligne de frontière : la question était de savoir si cette ligne serait tracée de telle sorte que la région du Slesvig où les populations danoise et allemande sont mêlées appartiendrait à l'Allemagne ou au Danemark. Les neutres étaient d'avis que la frontière fût tracée dans le sens le plus favorable au Danemark, et notre représentant, M. de La Tour d'Auvergne, en donnait la raison en excellens termes. « Considérant l'impossibilité absolue de prendre la nationalité comme règle sur ce point, nous pensons, disait-il, qu'il serait juste que le différend fût tranché en faveur du parti le plus faible... Mon gouvernement considère également comme essentiel que la frontière soit tracée conformément aux nécessités de la défense du Danemark, car ces nécessités doivent être prises en considération par la conférence, dont la mission est, tout en donnant satisfaction aux demandes légitimes de l'Allemagne, d'avoir soin que les nouveaux arrangemens garantissent suffisamment l'indépendance du Danemark et les intérêts de l'équilibre dans le nord de l'Europe. » La Prusse voulait que la frontière donnât à l'Allemagne

les populations mixtes; mais il y avait encore une transaction possible : c'était de confier à un arbitre le soin de tracer une frontière intermédiaire entre la ligne indiquée par les puissances neutres et la ligne demandée par la Prusse. Le différend était donc concentré dans les plus étroites limites; il n'y avait plus qu'à débattre sur un petit territoire, et comme une telle contestation n'engageait point l'honneur des belligérans, elle pouvait, suivant le vœu émis au congrès de Paris, être soumise à un arbitrage pacifique. Les puissances allemandes ont accueilli cette proposition par une adhésion dérisoire, en demandant une prolongation d'armistice jusqu'à l'hiver, et en se réservant la faculté de ne point acquiescer à la sentence arbitrale. Ainsi les puissances allemandes ont défié et bravé l'opinion des puissances neutres, non-seulement au début de la lutte, lorsqu'elles pouvaient alléguer que leur honneur était engagé dans leurs griefs contre le Danemark, mais lorsque les plus amples concessions leur étaient offertes, et que la contestation ne pouvait plus porter que sur une petite question de territoire. En présence de la France, de l'Angleterre, de la Russie, de la Suède, qui donnent raison au Danemark, mais qui demeurent inactives, les puissances allemandes recommencent la guerre et vont achever leur œuvre de spoliation. Hommes d'état qui serez les contemporains du démembrement du Danemark, aurez-vous désormais le droit de condamner la mémoire des hommes d'état qui furent les contemporains des partages de la Pologne?

Devant le déplorable résultat où l'on est arrivé, on se pose une question vulgaire et oiseuse : fallait-il, faut-il encore s'opposer par des démonstrations actives, en définitive par la guerre, aux regrettables entraînemens de l'Allemagne? Interrogation triste et sotte, car on ne se l'adresse que lorsque tout est compromis, et, comme on disait autrefois, lorsqu'on n'a plus à choisir qu'entre une faiblesse et une folie. La honte pour l'Europe, dans la crise actuelle, est d'avoir souffert que les choses arrivassent à ce point où il n'y a plus d'autre dilemme que de laisser faire ou de recourir à l'action répressive. Le malheur actuel de l'Europe, c'est qu'il n'existe plus dans ses conseils une autorité morale suffisante pour prévenir des faits semblables à ceux qui vont s'accomplir. C'est une force préventive qui est nécessaire à l'ordre et à la paix de l'Europe; le danger, le mal de l'Europe, la cause persistante et chaque jour aggravée de l'inquiétude générale, c'est qu'on en vienne à tout propos à se demander s'il faut employer la force répressive, et à reculer devant ce moyen désespéré par un sentiment de prudence bien naturel et par un aveu d'impuissance qui, chaque fois qu'on est contraint de l'exprimer, enlève une garantie à la sécurité générale.

Il est impossible, à ce propos, de ne point remarquer combien la publicité, loi absolue de notre époque, à laquelle sont soumises les délibérations diplomatiques, augmente l'humiliation et le péril des situations fâcheuses que nous traversons. Les exposés que lord Russell et lord Palmerston viennent de présenter au parlement font sentir à tous la douloureuse confusion de ces confessions publiques, aujourd'hui nécessaires. Il y a un siècle,

quand s'opérait le premier partage de la Pologne, chacun du moins buvait sa honte en silence. Le principal secrétaire d'état de sa majesté britannique, un lord Suffolk, si je ne me trompe, confiait en chiffres à son ministre en Prusse, M. Harris, les stériles regrets que lui inspirait le malheur de la Pologne, et s'il est vrai que Louis XV ait dit, avec une vapeur d'ennui, que cette spoliation ne se fût point accomplie, si Choiseul eût été là, ce propos ne tombait que dans les oreilles de quelque valet de cour. L'obscur ministre anglais et le vieux débauché de Versailles n'avaient pas de compte à rendre à leurs contemporains; ils n'étaient justiciables que devant la postérité, dont ils se souciaient peu; mais aujourd'hui les hommes d'état sont en présence d'une postérité contemporaine. Ils sont obligés d'associer sur-le-champ le public à la honte et à la douleur de leurs confessions, et comme il est dans la nature humaine de toujours vouloir excuser ses défaillances, ils expliquent leurs fautes par des motifs dont la révélation candide est peut-être plus compromettante que les fautes commises elles-mêmes.

Nous avons un curieux échantillon de ces ouvertures soudainement percées sur les motifs politiques qui dirigent l'Europe dans le discours que lord Russell a prononcé avant-hier à la chambre des lords. Lord Russell ne s'est pas contenté de faire sa confession, il a fait celle des autres. Il a dit que la Russie n'avait pas voulu prendre de concert avec l'Angleterre des mesures actives en faveur du Danemark. Il ne s'est point étendu sur les motifs de la Russie, et ce n'était point en effet nécessaire : tout le monde comprend que la Russie, qui l'année dernière n'a eu d'autres alliés que le roi de Prusse et M. de Bismark, qui regarde la Prusse comme le boulevard de ses possessions polonaises, ne puisse avoir la pensée de se mettre en guerre contre le gouvernement prussien. Les scrupules qui ont arrêté le gouvernement français étaient plus curieux à connaître. L'année dernière, en effet, le gouvernement français ne reculait point devant la perspective d'une guerre contre la Russie et même contre la Prusse, pourvu que le concours de l'Angleterre lui fût assuré. Nous avons manœuvré pendant toute l'année dernière pour attirer l'Angleterre dans une alliance offensive contre la Russie. Si l'Angleterre eût voulu nous suivre, nous nous fussions chargés des opérations continentales, et nous serions passés sans hésiter sur l'Allemagne pour arriver jusqu'en Pologne. Ce que l'Angleterre a fait cette année pour le Danemark, nous le faisions il y a un an pour la Pologne. Si l'Angleterre, avec toute la peine qu'elle s'est donnée pour réunir une conférence, a encouragé le Danemark à une résistance désespérée, il faut bien convenir que l'activité de notre intervention diplomatique a soutenu pendant de longs mois les espérances persévérantes de la noble et malheureuse insurrection polonaise. Cette année, les affaires du Danemark inspiraient tout à coup à l'Angleterre ces dispositions à l'action que les affaires de Pologne avaient éveillées en nous quelques mois auparavant. Chacun demeurant fidèle aux intérêts qu'il avait épousés, l'accord semblait facile à con-

clure. Cependant la France avait changé d'humeur. D'une année à l'autre, entre la France et l'Angleterre, les rôles ont été alternés. Ce sont les Anglais qui cette fois ont été pressans, c'est nous qui avons pris l'attitude de la réserve et de l'abstention. Nous avons payé l'Angleterre, à propos du Danemark, de la monnaie qu'elle nous avait donnée à propos de la Pologne. Nous lui avons rendu l'ennui qu'elle nous avait valu en nous laissant l'embarras de battre en retraite après nous être trop avancés. Nous avons pris sur elle notre revanche, et nous sommes quittes. Nos motifs sont trouvés irréprochables par lord Russell; au moment où le ministre anglais parlait, il venait d'en recevoir la communication fraîchement réitérée. La France ne se croit pas intéressée à soutenir la ligne de la Slei; elle n'est point disposée à faire la guerre pour cela. Une guerre avec l'Allemagne serait pour elle chose très sérieuse : les Anglais ne pouvant combattre par une armée de terre l'invasion allemande en Danemark, les frais et les dangers de la guerre retomberaient principalement sur la France. Nous sommes comme lord Russell, nous ne trouvons rien à redire à ces raisons; mais, si elles sont sages aujourd'hui au sujet du Danemark, l'étaient-elles moins il y a un an, quand c'était la Pologne qui était en jeu? Si au contraire elles ne méritaient pas de nous arrêter quand nous nous occupions de la Pologne, pourquoi nous retiennent-elles lorsqu'il est question du Danemark? Il est un autre aveu que nous eussions volontiers dispensé lord Russell de faire pour notre compte. Nous voulons parler de l'insinuation par laquelle le ministre anglais donne à entendre que la France n'eût point repoussé la perspective de la guerre, si une compensation lui eût été promise, compensation qui, au dire de lord Russell, ne pourrait être accordée sans exciter une grande jalousie parmi les autres nations de l'Europe, et sans déranger l'équilibre politique actuel. En lisant dans le *Times* ce passage du discours de lord Russell, nous pensions n'avoir affaire qu'à une allégation indiscrète qui serait officiellement contredite, et c'est avec surprise que nous l'avons vue aujourd'hui reproduite par *le Moniteur* sans commentaire. Si la France se laisse représenter ainsi comme capable de s'engager dans une guerre, contre laquelle elle oppose elle-même des motifs sérieux de prudence, sous la seule condition qu'elle y trouverait des compensations territoriales; si elle est là, l'arme au pied, prête à marcher vers l'amorce du plus offrant, voilà un nouvel élément d'inquiétude et d'instabilité que l'on nous aura montré dans la situation précaire de l'Europe.

Les aveux les plus extraordinaires sont ceux que les ministres anglais ont faits pour le compte de l'Angleterre. La résolution pacifique prise par le cabinet britannique après l'échec de la conférence ne nous a, quant à nous, nullement surpris. Nous n'avons jamais cru que l'Angleterre ferait la guerre pour le Danemark contre l'Allemagne. Nous l'écrivions ici, il y a plusieurs mois, « l'Angleterre a une grande sympathie pour le Danemark, mais elle éprouve une répugnance non moins grande à se brouiller avec l'Allemagne. » Si l'on ne consulte que les intérêts, il est évident que, même

dans cette question danoise, l'Angleterre est bien moins intéressée que les autres grandes puissances neutres à empêcher le démembrement du Danemark, et bien plus intéressée que ces puissances à ne point provoquer l'hostilité germanique. Un démembrement du Danemark qui donnerait les clés de la Baltique à l'Allemagne serait bien plus menaçant pour la Russie que pour l'Angleterre. La Russie n'a d'autre issue maritime que le Sund, et qu'est-ce que la petite Baltique auprès des mers où domine le pavillon anglais? L'oppression d'un état faible sur le continent blesse dans ses intérêts une puissance continentale telle que la France, qui a grandi depuis des siècles et a maintenu sa sécurité en protégeant les faibles contre les envahissemens des forts, bien autrement que l'Angleterre, qui, lorsqu'elle veut prendre part aux luttes continentales, n'a que faire du concours des petits, et a besoin d'opposer à ses ennemis les masses armées de quelque puissant allié? Les progrès de l'Allemagne vers l'unité, qui préparent à la France un voisinage incommode et redoutable, sont loin, pour cette raison même, d'inspirer des ombrages à la politique anglaise. Dans la balance des intérêts, l'alliance allemande a donc un plus grand poids pour l'Angleterre que la sympathie danoise. Il serait puéril de prendre le change sur cette réalité. Il y a dans le parlement et dans la presse anglaise un noyau d'hommes politiques à vues lointaines et persistantes qui, dès l'origine de la question dano-allemande, ont vu les choses ainsi, et ont signalé le danger d'un conflit armé avec l'Allemagne. A la tête de ce groupe est M. Kinglake, l'historien passionné de la guerre de Crimée, qui, dans sa conduite parlementaire ainsi que dans son livre, s'est posé comme l'adversaire des guerres entreprises par l'Angleterre en alliance avec la France, et prêche le retour de l'Angleterre à ses alliances d'autrefois avec l'obstination d'un homme qui aurait été le contemporain de lord Castlereagh. Un membre très spirituel de la chambre des communes, M. Bernal Osborne, est devenu récemment encore l'orateur de cette opinion; il proclamait, il y a peu de semaines, qu'une guerre de l'Angleterre contre l'Allemagne serait une guerre suicide. Dans la presse, le *Times*, par intervalles, et constamment les écrivains influens et piquans du *Saturday Review*, ont soutenu les mêmes idées. A mesure que l'on arrivait vers l'alternative de la paix ou de la guerre, ce groupe politique se grossissait naturellement des partisans de la paix quand même, MM. Bright, Cobden et leurs amis, des hommes politiques de plus en plus nombreux qui n'aiment pas que l'Angleterre se mêle des affaires du continent, qui, s'appuyant sur l'histoire, rappellent qu'elle ne rencontre dans ces affaires que des occasions de ruineuses dépenses, des amitiés coûteuses et inconstantes, de compromettantes tracasseries. A propos justement de la question dano-allemande, où il a joué un rôle diplomatique important, lord Wodehouse disait, il y a peu de semaines, à la chambre des lords, que la leçon qu'il avait tirée de cette négociation ingrate, c'est que l'Angleterre devrait à l'avenir éviter autant que possible de se mêler des affaires continentales. Ces idées, ces instincts, ces ten-

dances ont des représentans connus au sein du cabinet britannique; on les retrouve au fond chez tous les Anglais de notre temps. C'eût donc été à nos yeux un tour de force que d'entraîner par le concours de la France l'Angleterre dans une guerre contre l'Allemagne. Nous le répétons, nous ne sommes point étonnés qu'au dernier moment, quand on s'est vu en face de la guerre, d'une guerre qu'on serait seul à entreprendre, les sympathies généreuses et bruyantes auxquelles on avait donné carrière se soient brusquement refroidies devant l'examen sévère des intérêts.

Alors on a fait cette récapitulation pénible des difficultés qui entourent l'Angleterre, et que lord Russell est venu réciter devant la chambre des lords avec un froid courage digne d'une meilleure cause. On s'est aperçu qu'on encourrait sans compensation la haine de l'Allemagne, qu'on ne pouvait pas lutter avec des vaisseaux contre les armées germaniques, qu'il était imprudent de se mettre l'Allemagne sur les bras quand à tout moment on était exposé à avoir des querelles avec les États-Unis, des complications dans l'Inde ou en Chine; qu'on ne pouvait faire de mal à l'Allemagne qu'en essayant contre l'Autriche des diversions qui mettraient l'Europe en feu; que la cause du Danemark, quoiqu'elle fût digne de sympathie, n'était pas, après tout, aussi juste qu'on l'avait dit d'abord; que le Danemark avait commis des fautes; que, puisque la Russie et la France gardaient obstinément la neutralité, l'Angleterre, qui n'avait dans la question ni plus de responsabilités encourues, ni de plus grands intérêts engagés que ces puissances, ferait sagement de suivre leur exemple. C'est alors aussi que lord Palmerston a clos les trop nombreuses rodomontades de sa carrière par une déclaration où la reculade et la bravade s'unissent d'une façon odieusement burlesque; c'est alors qu'il a réservé l'intervention de l'Angleterre pour le cas où les Allemands seraient disposés à prendre d'assaut Copenhague, à mettre la ville à sac et à faire le roi de Danemark prisonnier! La vaillance était merveilleuse à marquer si loin l'étape de sa retraite, lorsque, le jour même, le comte Russell avait reçu du comte Apponyi l'assurance formelle que la Prusse et l'Autriche ne comptaient point pousser leurs conquêtes sur le Danemark au-delà de la terre ferme! Il est vrai qu'en rapportant cette assurance, lord Russell a pris soin d'en détruire l'effet moral en disant que, quelque respect qu'il eût eu jusqu'alors pour l'Autriche et pour la Prusse, il est convaincu qu'on ne peut plus désormais se fier à leurs déclarations. Ainsi voilà un grand gouvernement qui proclame solennellement qu'il n'est plus possible de croire à la parole d'honneur de deux autres grands gouvernemens; voilà la confiance réciproque et la mutuelle estime que s'inspirent trois des premières puissances européennes; voilà l'état moral que l'on continue d'appeler la paix de l'Europe!

La paix matérielle subsiste sans doute, puisque tout le monde s'accorde à livrer le Danemark sans défense aux entreprises de l'Allemagne; mais l'échec de la conférence et les révélations qui ont suivi ont déchiré le dernier voile qui couvrait les infirmités de cette paix. Cette paix n'est accom-

pagnée ni de repos de conscience, ni de foi en elle-même. C'est une paix où règne, comme dans l'état de nature, le droit du plus audacieux et du plus fort, une paix qui n'est plus dominée par une autorité préventive capable d'arrêter à temps des effets de dissolution pareils à ceux que nous avons sous les yeux. Il y a plusieurs mois, prévoyant les tristes avortemens qui viennent de se produire et les progrès du désordre politique qui a envahi les régions gouvernementales de l'Europe, nous faisions remarquer que cette autorité préventive, qui nous paraît être la garantie d'une situation pacifique de quelque durée, ne pouvait sortir des improvisations confuses d'une conférence ou d'un congrès; nous montrions que cette autorité ne peut se former que grâce à certaines combinaisons d'alliances. Nous prenions des exemples dans le passé le plus rapproché de nous. Nous montrions que, soit au profit des idées conservatrices exagérées, soit au profit des idées libérales, cet ascendant moral avait trouvé deux fois sa forme et son instrument efficace dans notre récente histoire. La période de réaction conservatrice a eu cette influence dirigeante dans la sainte-alliance ou plutôt dans l'union durable qui s'était établie entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. La période d'expansion libérale l'a trouvée dans l'alliance de la France et de l'Angleterre. Ces combinaisons donnaient à l'Europe d'un côté certaines conditions de stabilité, de l'autre les conditions logiques d'un développement libéral mesuré. L'alliance du Nord maintenait la configuration extérieure des états européens; l'alliance anglo-française protégeait l'essor politique intérieur de ces états. On a eu avec cette distribution des alliances non-seulement la paix, mais la confiance dans la durée de la paix. L'esprit public en Europe était discipliné, guidé, rassuré par la vue des systèmes politiques en vigueur. L'alliance du Nord domina sans partage pendant l'époque de la restauration; elle poursuivit par ses congrès et ses interventions armées son œuvre de sévère compression. La révolution de 1830 mit un terme à sa prépondérance. Après 1830, grâce à la similitude des institutions, grâce au triomphe simultané des idées libérales en France par la révolution, en Angleterre par la réforme, grâce au désintéressement des deux dynasties, auxquelles on ne pouvait attribuer aucune fantaisie de conquête territoriale ou d'agrandissement personnel, fut formée avec une sorte de spontanéité l'alliance anglo-française. Cette alliance refoula pour ainsi dire vers l'est et le nord de l'Europe l'influence de la coalition du Nord; dominant à l'occident, elle fit la Belgique, et donna au Portugal et à l'Espagne le régime constitutionnel. C'est lord Palmerston, qui, aux qualités brillantes de son intelligence, n'a jamais uni cette dose d'esprit de généralisation et de philosophie indispensable à l'homme d'état, c'est lord Palmerston, taquin, processif, courant après les succès accidentels, qui ébranla le premier l'alliance anglo-française, et qui dans les affaires d'Orient se mit au détriment de notre pays en coquetterie avec la Russie et ses satellites. On sait les fâcheux effets qu'eut cette altération de l'alliance anglo-française, pour nous d'abord, pour les idées libérales, et même en

1848 pour les idées conservatrices. Peut-être, dans les affronts politiques que subit aujourd'hui lord Palmerston, ceux qui ont gardé la mémoire du passé verront-ils un juste retour de fortune, punissant le vieux ministre, au couchant de sa carrière, de l'imprévoyante et cruelle légèreté avec laquelle il traita autrefois le grand intérêt de l'alliance anglo-française. Ce capricieux homme d'état revint cependant à nous après 1852, quoiqu'il nous trouvât alors dans des conditions tout autres que celles de 1830. L'alliance anglo-française fit la guerre de Crimée, et par cette guerre rompit la coalition du Nord. Un autre grand acte de l'alliance anglo-française fut l'unité italienne, mais ce fut le dernier. L'alliance véritable ne survécut point à l'affaire des annexions. Depuis quelques années donc, l'Europe n'a plus ces combinaisons qui lui servaient de règle et de contre-poids. Les anciens alliés se jouent entre eux des tours cruels. On a vu l'Autriche laisser battre la Russie en Orient; on a vu la Russie se donner la maligne joie non-seulement de laisser battre l'Autriche en Italie, mais d'empêcher l'Allemagne d'aller à son secours, — puis reconnaître le nouveau royaume italien, épigramme à laquelle l'Autriche ripostait, il y a un an, en se mêlant de donner des conseils amicaux à la Russie sur l'administration de ses provinces polonaises. L'alliance occidentale a, dans ces derniers temps, donné le spectacle d'un échange de procédés aigres-doux qui correspondaient aux querelles de la coalition du Nord. L'an dernier, l'Angleterre laissait à la France tous les embarras de l'initiative que nous avions prise dans la question de Pologne, et aujourd'hui la France laisse à l'Angleterre tout le fardeau de sa déconfiture diplomatique dans l'affaire dano-allemande.

Il n'est pas possible que cet état anarchique dure longtemps encore. Les grands intérêts sur lesquels repose la vie politique de l'Europe ne peuvent pas continuer à vivre dans de telles incertitudes. Partout on a besoin de repos d'esprit, de sécurité, des garanties d'ordre et de suite que l'on a eu l'habitude de trouver dans des systèmes politiques définis et ayant quelque apparence de durée. Ou la lutte des principes qui se partagent l'Europe s'engagera au hasard de l'heure et du moment, et alors qui sait si nous Européens, qui regardons avec tant de mépris l'anarchie américaine, nous ne tomberons point à l'improviste dans une guerre aussi désordonnée et aussi acharnée que celle qui déchire les États-Unis? Ou bien l'un de ces principes prendra l'avance par la combinaison de ses alliances et le concert de ses forces, et infligera à l'autre de soudains échecs et une longue déchéance. Or notre crainte, c'est que l'avance ne soit prise par le principe despotique, aristocratique, réactionnaire. En face de la France, de l'Angleterre, de la Russie, isolées et inactives, l'Allemagne seule en ce moment représente un concert de volontés et de forces. On a beau dire que ce concert ne saurait être durable, parce qu'il embrasse des intérêts fort divers; ce qui peut le prolonger plus qu'on ne le croit, c'est la satisfaction extraordinaire que ressentent en ce moment ceux qui y prennent part. L'Allemagne éprouve à l'heure qu'il est un sentiment bien nouveau pour elle, et

qui doit lui causer une rare joie. Il lui arrive pour la première fois de faire quelque chose par elle-même en échappant à toute influence étrangère, en bravant au contraire et en mettant en déroute les influences étrangères les plus puissantes. Nous ne pensons pas que le succès divise bientôt les Allemands, car chacun trouve dans ce succès un profit incontestable. Les cours secondaires se retrempent dans cette campagne, où elles se sont associées aux aspirations nationales les plus ardentes, et ne doivent plus redouter la menace du mouvement unitaire; l'Autriche, qui est allée à la lutte avec le moins d'entrain, doit croire qu'elle s'est désormais assuré l'aide de l'Allemagne entière contre tous les soulèvemens intérieurs, contre toutes les agressions étrangères auxquelles elle est exposée en Hongrie ou en Vénétie. Et la Prusse! N'a-t-elle pas acquis la gloire que recherche surtout sa politique traditionnelle? Comme le rôle de la Prusse était effacé depuis 1815! Jamais depuis lors la Prusse, nation militaire, n'avait brûlé une amorce, jamais elle n'avait pris d'initiative importante dans les affaires européennes; elle s'était habituée à n'être qu'une timide doublure de la Russie, et, dans ses luttes avec l'Autriche, à finir presque toujours par céder. — La Prusse, disaient les importans de Vienne, les goguenards de Paris et les dédaigneux de Londres, n'est pas la cinquième des grandes puissances; elle n'est que le premier des états de second ordre. — Quelle réplique aux mauvais plaisans que la politique de M. de Bismark! quelle revanche de la conférence d'Ollmütz que la conférence de Londres! M. de Bismark traîne l'Autriche à sa suite; il n'écoute pas les doléances de la Russie, il se moque des menaces anglaises. C'est lui qui a conduit lord Russell dans le guet-apens des négociations allemandes; c'est lui qui avec une feinte bonhomie a fait croire au ministre anglais que la diplomatie anglaise pourrait venir à bout de l'infatuation de la diète de Francfort, et qui a ainsi amené lord Russell à écrire tant de dépêches qui n'ont abouti qu'à soulever contre l'Angleterre toutes les animosités allemandes. M. de Bismark a reçu une étincelle du génie et du bonheur de Frédéric II. Il a combiné le démembrement du Danemark avec un peu de l'astuce que Frédéric mit à préparer le partage de la Pologne, et il n'a pas eu plus de scrupules à conquérir le Slesvig que n'en montra Frédéric en dérobant la Silésie. Un pareil homme voudra, soyez-en sûr, faire durer son triomphe et ne bornera point son ambition à la réussite d'une seule affaire et au succès d'un jour. Il ne manque au concert de l'Allemagne que l'adjonction de la Russie pour que les forces réactionnaires de l'Europe soient reconstituées. La réaction a son organisation toute prête dans le concert allemand, et la réaction a aussi son politique dans M. de Bismark.

Les traits généraux de la situation politique que crée l'échec de la conférence de Londres effacent par leur importance l'intérêt qui peut s'attacher au sort du ministère anglais. Il est hors de doute que l'Angleterre entière veut la paix, et n'aurait jamais voulu entrer seule dans une guerre contre l'Allemagne; il n'est pas moins certain cependant que l'insuccès de

sa diplomatie cause à l'Angleterre une profonde blessure. L'Angleterre peut à bon droit reprocher à ses ministres d'avoir compromis son honneur en allant trop loin dans une voie sans issue. La droiture des intentions qui ont dirigé lord Russell dans ses longs efforts de conciliation ne peut être contestée. Lord Palmerston et lord Russell ont cependant commis des fautes graves. Depuis le commencement de cette crise, lord Palmerston a toujours qualifié avec hauteur les procédés des puissances allemandes, et a déclaré que le traité de 1852 ne serait pas abandonné. La vivacité du langage du premier ministre et l'abondance de lord Russell dans la controverse diplomatique ont très certainement encouragé le Danemark à une résistance opiniâtre, et ont été pour les Danois une sorte de promesse de secours. Une signification d'abandon, arrivant après de pareilles excitations, a quelque chose dont la générosité et l'honneur de l'Angleterre doivent positivement souffrir. La politique anglaise a ainsi irrité gratuitement les sentimens hostiles de l'Allemagne sans recueillir au moins le mérite d'un secours efficace donné à la juste cause d'un peuple faible. Lord Russell, en provoquant la réunion de la conférence, a fait preuve d'un zèle très chaleureux, mais s'est montré singulièrement imprévoyant. Chose curieuse, personne, l'année dernière, n'avait mieux vu que lui l'inutilité et le danger de la proposition de congrès faite par la France : il reprochait justement à cette proposition de n'avoir point de base, de mettre aux prises des intérêts dont il était inutile et dangereux de provoquer le conflit, si l'on ne s'était point assuré d'avance l'emploi des moyens de coercition. Pour le dire en passant, l'expérience de la conférence de Londres nous montre combien peu il y a lieu de regretter que la tentative du congrès ne se soit point réalisée. La conférence, qui n'avait à traiter que d'une seule question, n'a rien pu finir : que serait-il arrivé, si on se fût occupé à la fois de quatre questions au lieu d'une, et si on eût ajouté aux affaires du Danemark celles de la Pologne, de l'Italie et de la Roumanie? Le congrès n'eût été qu'une Babel, et c'est nous au lieu de l'Angleterre qui aurions aujourd'hui la confusion d'un insuccès colossal. Pour revenir à lord Russell, ce qui est étrange, c'est qu'après nous avoir sauvés avec tant de perspicacité du mauvais pas du congrès, il ait lui-même fait si aveuglément le faux pas de la conférence. Il disait qu'il n'y avait pas de congrès possible sans bases, pas de congrès efficace sans moyens de coercition prévus d'avance, et il est entré dans une conférence réunie sans bases, et où personne ne voulait soutenir son opinion par des mesures actives. Une pareille inconséquence allait droit à un échec. Il est naturel que le ministère anglais, déjà si faible, ne survive point au ressentiment que l'Angleterre doit garder d'une déconvenue à laquelle elle a été imprudemment exposée.

Peut-être, en réfléchissant à la confusion et aux dangers de la politique actuelle de l'Europe, trouvera-t-on que le temps de l'impartialité historique est enfin arrivé pour les dix-huit années de gouvernement parlementaire qui ont formé le règne de Louis-Philippe. C'est ce qu'a pensé et senti

surtout M. de Montalivet dans la réplique émue, sincère, éloquente, qu'il vient d'adresser à d'injustes appréciations dont récemment ces dix-huit années étaient encore l'objet. La conviction communicative de M. de Montalivet gagnera les lecteurs de sa généreuse apologie. En revenant aux années qui suivirent 1830, M. de Montalivet oublie les cruelles souffrances de la maladie qui le torture depuis si longtemps, il remonte vers sa jeunesse et à une époque en effet qui aura du moins toujours ce prestige d'avoir été en tout, en littérature, en art, en politique, l'épanouissement de la jeunesse de notre siècle. M. de Montalivet porta, lui, sa jeunesse dans la politique; il fut un homme d'action du régime parlementaire, il fut l'ami intelligent et indépendant du roi, et, dans la courte brochure où il vient d'exprimer sa chaleureuse protestation, le public de ce temps-ci retrouvera avec sympathie une des figures les plus ouvertes, les plus spirituelles et les plus aimables qui aient honoré notre régime parlementaire.

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

Si on négligeait de dire quelques mots sur les nombreux concerts qui se sont donnés à Paris pendant le long hiver de 1864, on n'aurait pas fait l'histoire fidèle du mouvement musical qui pénètre dans toutes les classes de la société. Les théâtres lyriques sont si pauvres et produisent des œuvres si faibles que le public d'élite aime mieux aller entendre une symphonie de Beethoven, de Mozart, d'Haydn, que de s'ennuyer aux représentations d'une *Mireille*. Quelle différence entre un chœur de Haendel, un hymne de Palestrina, les concertos de Beethoven, de Mozart, et des opéras comme *l'Éclair!* Ainsi donc il y a eu beaucoup de musique de chambre cette année, les concerts ont été nombreux et variés, et le public s'est rendu partout où on lui offrait un programme intéressant. Aussi n'a-t-il pas manqué aux séances princières du Conservatoire, aux Concerts populaires de musique classique, dont l'institution fait honneur à M. Pasdeloup, quoi qu'en disent de petits esprits qui jugent les hommes et les choses avec une arrogance ridicule. A côté de ces deux grandes institutions, il faut placer les séances de quatuor de MM. Allard et Franchomme, celles de MM. Maurin et Chevillard, de MM. Armengaud et Léon Jacquart. MM. Ritter et Saint-Saëns ont donné aussi des séances de musique instrumentale qui ont été fort goûtées. M. Ritter est un pianiste d'un grand talent, musicien jusqu'au bout des ongles, et il joue toute musique avec une précision et un éclat qu'on ne peut trop admirer. Les trois belles soirées où on l'a entendu dans les salons d'Érard ont prouvé qu'il comprenait Beethoven aussi bien que Haydn, Mozart et tous les maîtres. M. Ritter est le pianiste ordinaire de Rossini; c'est cet habile virtuose qui joue les nouvelles compositions du maître devant le public d'élite que réunissent ses brillantes soirées. M. Saint-Saëns a eu aussi la bonne idée de convier dans la

salle Pleyel un public d'amateurs pour lui faire entendre des trios, des duos, des concertos peu connus du divin Mozart. On ne peut qu'encourager M. Saint-Saëns à reprendre l'année prochaine ces séances, où le pianiste a fait preuve d'un talent si solide.

J'ai quelques observations à faire à M. Pasdeloup, qui cette année a commis plus d'une faute. Et d'abord pourquoi admettre encore dans les programmes des concerts populaires le nom de M. Vieuxtemps, violoniste célèbre, qui n'est plus que l'ombre de lui-même? Quant aux séances consacrées un jour à la musique de Beethoven et l'autre à celle de Mendelssohn, ce sont des innovations que M. Pasdeloup fera bien d'abandonner. Qu'il se garde aussi d'admettre dans ses programmes des morceaux de complaisance!

De toutes les fêtes musicales auxquelles j'ai assisté, la plus intéressante a été le concert de *musique religieuse et classique* qui a été donné dans la salle Herz. On sait qu'il existe depuis quelques années une société *académique* formée et dirigée par M. Vervoitte, maître de chapelle à l'église Saint-Roch. C'est une réunion d'amateurs et d'artistes que la société s'adjoint, et qu'elle rémunère avec l'argent d'une souscription annuelle et le produit de ses concerts. Le programme qui a été exécuté cette année par la société académique contient des morceaux qui remontent au XVIe siècle et au-delà. La séance s'est ouverte par un *Te Domine,* fragment d'un *Te Deum* de Jean Bononcini. Ce morceau, avec chœur, solos et orchestre, est une composition d'un beau caractère. Les soli ont été interprétés avec goût par Mlle M.... Jean Bononcini, qui est né à Modène en 1672, fut un musicien fécond qui a touché à toutes les formes de l'art de son temps. Bononcini courut le monde. Il était à Vienne au temps de l'empereur Léopold, qui l'admit dans sa chapelle en qualité de violoncelliste; ensuite il fut à Londres, où, à côté de Haendel, il passa quelques années brillantes, et où il publia une foule de compositions qui lui firent une grande réputation. En quittant Londres pour une cause peu honorable (1), il passa par Paris en 1740. Après de nombreuses vicissitudes que nous ne pouvons que mentionner, Bononcini est mort à Venise à l'âge de quatre-vingts ans. Bononcini, dont le nom est aussi inconnu, je pense, en Italie qu'en France, a été l'un des compositeurs les plus féconds, les plus variés et les plus originaux de la première moitié du XVIIIe siècle.

Le second numéro du programme était rempli par un choral à quatre voix, sans accompagnement, *Chant des frères moraves.* Un *Domine Deus salutis meæ,* morceau fugué à quatre voix, avec solo et accompagnement d'orchestre de Michel Haydn, a succédé au choral. Ce morceau est d'un style plus religieux que les messes du maître illustre qui a créé la symphonie. Après un duo bien connu de l'abbé Clari, *Cantando un di,* — qui a été dit avec goût par Mme A... et par Mme Peudefer, on a exécuté avec un très grand ensemble un *Libera,* chœur à quatre voix, avec *soli* et accompagnement d'orchestre de Jomelli.

Voilà un nom illustre certainement peu connu des artistes français, as-

(1) La vie de Bononcini est un roman des plus compliqués et des plus intéressans. D'un caractère inquiet où dominait une vanité presque ridicule, Bononcini dut quitter Londres parce qu'il s'était approprié un motet qu'on reconnut être l'œuvre de Lotti, maître vénitien d'une grande renommée.

sez ignorans en général, et il n'est pas certain qu'en Italie on sache la valeur du plus grand musicien de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Né à Aversa, le 11 septembre 1714, Jomelli entra à l'âge de sept ans au conservatoire de San-Onofrio de Naples. Il avait à peine vingt-trois ans lorsqu'il écrivit son premier opéra seria, *Odoardo*, qui fut représenté au théâtre dei Fiorentini. Déjà célèbre, Jomelli fut appelé à Rome, puis à Venise, où il composa un opéra, *Mérope*, qui excita les transports de cette ville, où sont nés les plus grands artistes du monde. Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre sur la vie de ce grand maître, qui, après avoir fait un assez long séjour à Rome, fut engagé par le duc de Wurtemberg pour diriger son théâtre et sa chapelle. Jomelli resta à Stuttgart vingt ans, et cette longue station dans une cour allemande, où il entendait chaque jour des opéras et de la musique du pays, lui donna le désir de modifier sa manière et les formes qu'il avait apportées de l'Italie. « Il donna à ses modulations, dit un historien de la musique, des transitions plus fréquentes, il fortifia son orchestre en l'enrichissant de nouveaux effets. Cette transformation, dont on trouve la preuve dans presque tous les opéras qu'il a écrits à Stuttgart, le mit en faveur auprès du prince allemand. » De retour à Naples, Jomelli sentit bientôt que sa réputation s'était un peu affaiblie pendant une si longue absence. Il se retira dans sa ville natale d'Aversa; mais il passait la saison du printemps dans un lieu riant appelé l'*Infrascata di Napoli*, et pendant l'automne il allait à *Pietra-Santa*, autre lieu charmant. Ce fut dans cette retraite que Jomelli reçut du roi de Portugal la demande de deux opéras et d'une cantate. Le roi donna au maître pour ces beaux ouvrages la somme de 1,200 ducats. Pendant le peu de jours qui lui restaient à vivre, le maître écrivit pour le théâtre de Saint-Charles un opéra, *Armida*, l'un de ses meilleurs ouvrages; mais le peuple napolitain, qui trouvait cette musique un peu étrange, lui fit un mauvais accueil. *Demofoonte*, dont la musique est encore plus belle que celle de l'*Armida*, n'eut pas cependant un meilleur sort, et l'*Ifigenia*, qui fut jouée en 1773, tomba de même. Tant de disgrâces plongèrent Jomelli dans une tristesse profonde et déterminèrent une attaque d'apoplexie. Rétabli de cette secousse terrible, Jomelli eut encore la force de composer une cantate pour la naissance du prince de Naples, puis un *Miserere* à deux voix, qui fut sa dernière production. Jomelli, qu'on avait surnommé le *Glück de l'Italie*, est mort à Naples le 28 août 1774. On lui fit de magnifiques obsèques. La musique d'église de Jomelli a un caractère tout moderne qui se détache vivement de l'école de Scarlatti. Sa messe de *Requiem*, un *Miserere*, et un oratorio de *la Passion*, dont j'ai entendu quelques morceaux à l'école de Choron, sont, dit M. Fétis, des modèles de beauté.

Un fragment de l'oratorio *Salomon*, de Haendel, qui était composé d'un chœur à cinq voix, d'une ballade qui a été bien rendue par Mme Peudefer, et d'un chœur à cinq voix, a terminé la première partie de ce programme vraiment intéressant. La seconde partie a été inaugurée par un psaume à huit voix, *Dixit dominus*, de Léonard Leo. Voici encore un nom qui est peut-être moins connu encore que celui de Jomelli. Né en 1674, dans un village du royaume de Naples, Leo a été un musicien charmant en qui la science n'affaiblissait pas l'imagination. Sa musique religieuse est expressive

et très mélodique. Leo a écrit aussi pour le théâtre. Parmi les opéras qu'il a fait jouer sur plusieurs scènes de l'Italie, on cite *Achille in Sciro,* qui fut représenté à Turin en 1743, et *Demofoonte,* où se trouve cet air admirable :

Misero purgoletto.

J'ai eu le bonheur, dans ma jeunesse, d'entendre cet air célèbre, chanté par le sopraniste Pacchiarotti, qui habitait Padoue, où il est mort en 1821. Parmi les œuvres qu'on doit à ce doux génie, qui, par la suavité du style, se rapproche un peu de Mozart, se trouvent l'*Ave maris stella,* pour voix de soprano et orchestre, son *Credo* à quatre voix, et un *Miserere* à huit voix, en deux chœurs et sans orchestre. Mon maître, Choron, a donné en 1808 une édition de ce dernier chef-d'œuvre de Leo; il a mis à la tête de cette édition une biographie du maître italien, et lorsqu'il fonda en 1816 son *Conservatoire de Musique classique et religieuse,* il introduisit beaucoup de morceaux de Leo dans les programmes des séances qui se donnèrent à son école pendant toute la restauration.

Un chœur sans accompagnement, *Vos omnes,* de Vittoria, qui fut le contemporain de Palestrina, a suivi le psaume de Leo et précédé le duo piquant de Haendel :

Che vai cercando
Folle pensier.

Ce duo a été dit un peu lentement par Mme la baronne de F... et M. Bossini, qui est bien lourd. Heureusement, après ce duo, on a entendu une autre composition admirable de Jomelli, — *Confirma hoc,* — chœur à cinq voix, avec solo et accompagnement d'orchestre. C'est grand, c'est beau, et le public qui assistait à cette fête musicale a compris le style large de cette composition religieuse, qui est bien supérieure aux messes de Cherubini. Après un chœur à quatre voix, *l'Hiver,* charmant badinage de Lulli, la séance a été close par un fragment d'un *Te Deum, quemadmodum,* fugue à quatre parties, avec accompagnement d'orchestre, de Romberg. Ce compositeur, qui a été un virtuose célèbre sur la clarinette, est né dans le nord de l'Allemagne, près d'Osnabrück, le 27 avril 1767. Très jeune encore, il se mit à voyager en Hollande, en Allemagne et en Italie. Il vint à l'âge de dix-sept ans à Paris, où il se fit entendre avec succès chez un baron de Bagge. Après des courses infinies, Romberg fut appelé à Gotha, en 1813, pour y remplir les fonctions de maître de chapelle de la cour. Il est mort dans cette ville le 10 novembre 1821; il était âgé de cinquante-huit ans. Romberg a abordé tous les genres et a laissé une œuvre considérable : opéras, musique religieuse, musique de chambre, etc. Le *Te Deum* de Romberg ne m'a pas paru être d'une grande originalité.

Ainsi qu'on vient de le voir, le programme du cinquième concert de la société académique était richement composé : il y avait des morceaux de tous les âges, de tous les styles et de tous les pays, en sorte que ce concert a été pour les amateurs comme un cours d'histoire de la musique depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. L'exécution a été assez bonne cette année, et on doit des remercîmens à M. Vervoitte.

Il y a longtemps qu'on s'est posé la question de savoir quel doit être le

caractère de la musique religieuse. On peut assurer que cette question remonte à la naissance des sociétés et des cultes. De nos jours, la musique religieuse a été le sujet d'un débat qui dure encore. Ce qui est certain, c'est que le culte, de quelque religion qu'il relève, ne peut se passer du concours de l'art qui exprime le mieux les sentimens intimes de l'âme. « Le culte est d'une telle importance, dit M. Vinet, pour le maintien de la religion parmi les masses, qu'à lui seul il fait à cet égard ce que la vérité ne ferait pas aussi sûrement. Il est important de donner un corps aux sentimens et aux idées fondamentales de la religion. La vie ne se passe pas plus de symboles que le langage de métaphores; le rite est une métaphore en action... L'adoration est un état de l'âme que le chant seul peut exprimer.» On ne peut mieux définir la nécessité du culte ni parler plus noblement du rôle que joue la musique dans le drame liturgique.

Écoutons maintenant Mendelssohn sur un sujet qui a été la préoccupation de toute sa vie d'artiste. Mendelssohn était un véritable Allemand, car il raisonnait sur son art avec une pénétration qui aurait fait de lui un critique remarquable. Dans une lettre qu'il écrivit à un ministre protestant nommé Bauer, on remarque ce passage : « Une vraie musique religieuse, qui doit suivre les cérémonies du service divin, — une semblable chose est presque impossible. La difficulté n'en est pas seulement de savoir quelle place doit occuper la musique dans les cérémonies... En fait de musique religieuse, je ne connais que celle qu'on chante à la chapelle papale, où le chant *n'est que l'accessoire des épisodes de la cérémonie.* » Voilà qui est bien, voilà qui est juste. Il ajoute : « Pour les oratorios, il faut un sujet précis et des personnages caractérisés. Si tu me réponds : *que faire de notre pauvre église?* — je te dirai alors quel étonnement j'ai éprouvé d'entendre chanter une messe catholique dont le caractère était théâtral. Ce procédé commence à Pergolèse, à Durante, qui plaçaient dans les *Gloria* et dans d'autres parties des *trilles ridicules* qu'on trouve dans les finales des opéras modernes. Si j'étais catholique, je commencerais ce soir même à m'essayer sur le thème que je vous indique, et quel que fût le résultat de mes efforts, je n'en aurais pas moins une messe qui serait dans l'esprit de l'église. Pour le moment, je ne veux rien entreprendre dans ce genre; un jour peut-être, quand je serai plus vieux (1)... »

Le bel esprit de Mendelssohn, dont l'érudition musicale était assez restreinte, a eu deux préoccupations dans sa vie : écrire un opéra, aborder le théâtre, fut un désir qui ne l'abandonna jamais, et on vient de voir que l'appropriation de la musique au culte fut aussi un sujet qui hanta l'imagination de l'auteur du *Paulus,* de l'*Élie,* et d'autres œuvres considérables. Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'admirer un grand artiste qui aspire à faire des conquêtes nouvelles dans ce vaste empire de la musique où Mendelssohn occupe la première place après les dieux Haydn, Mozart, après Beethoven, immense, varié comme la nature, et qu'on ne peut comparer qu'à Shakspeare.

P. SCUDO.

(1) Cette lettre est datée du 12 janvier 1835. Mendelssohn était alors à Düsseldorff.

V. DE MARS.

r
-
t
e,
st
le
ue
le
est
et
de
n-
Ce
ria
les
me
itat
rit
, un

res-
rder
que
ma-
bles.
re à
Men-
près
parer

orff.